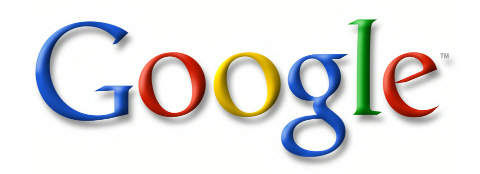
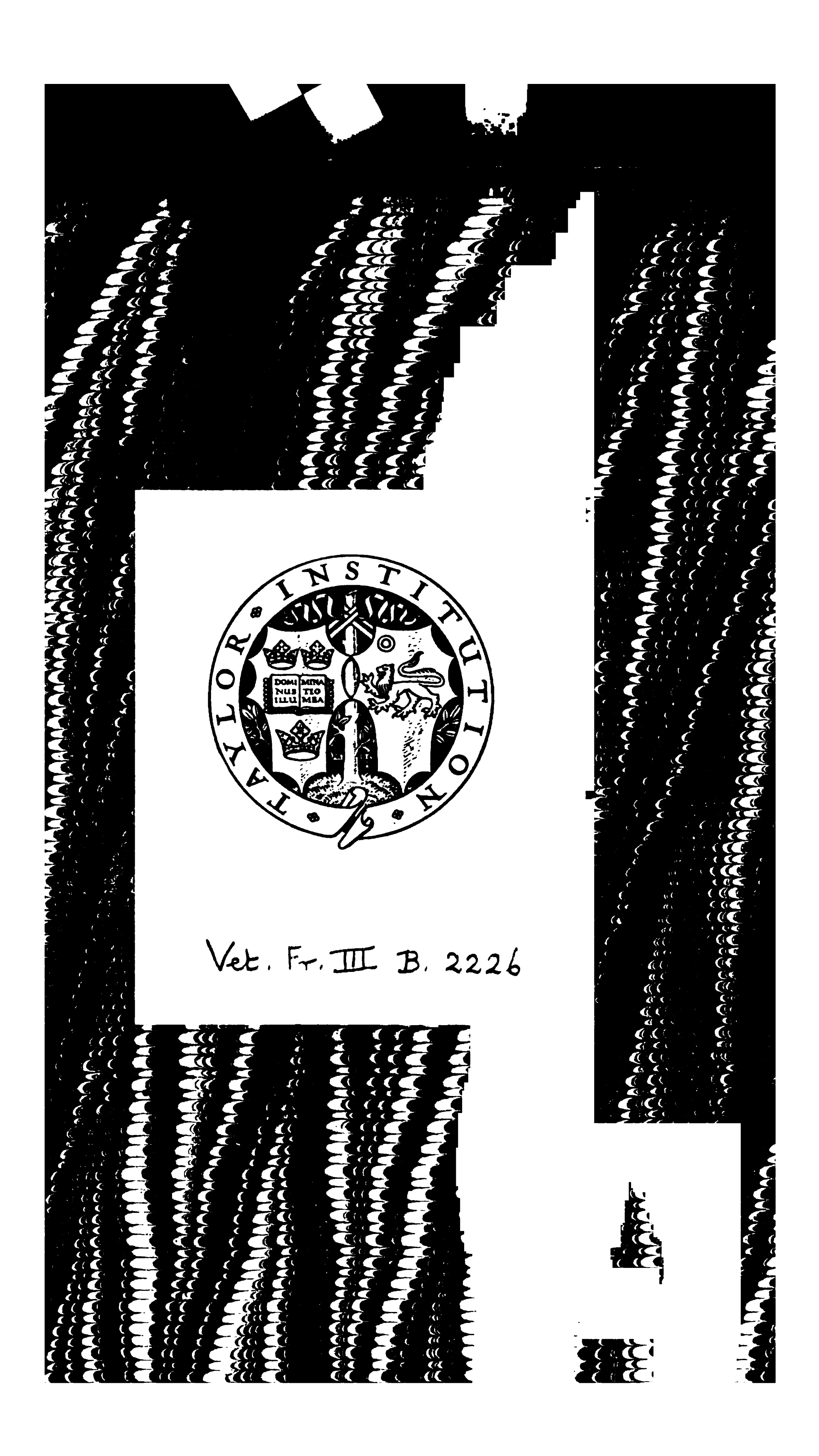
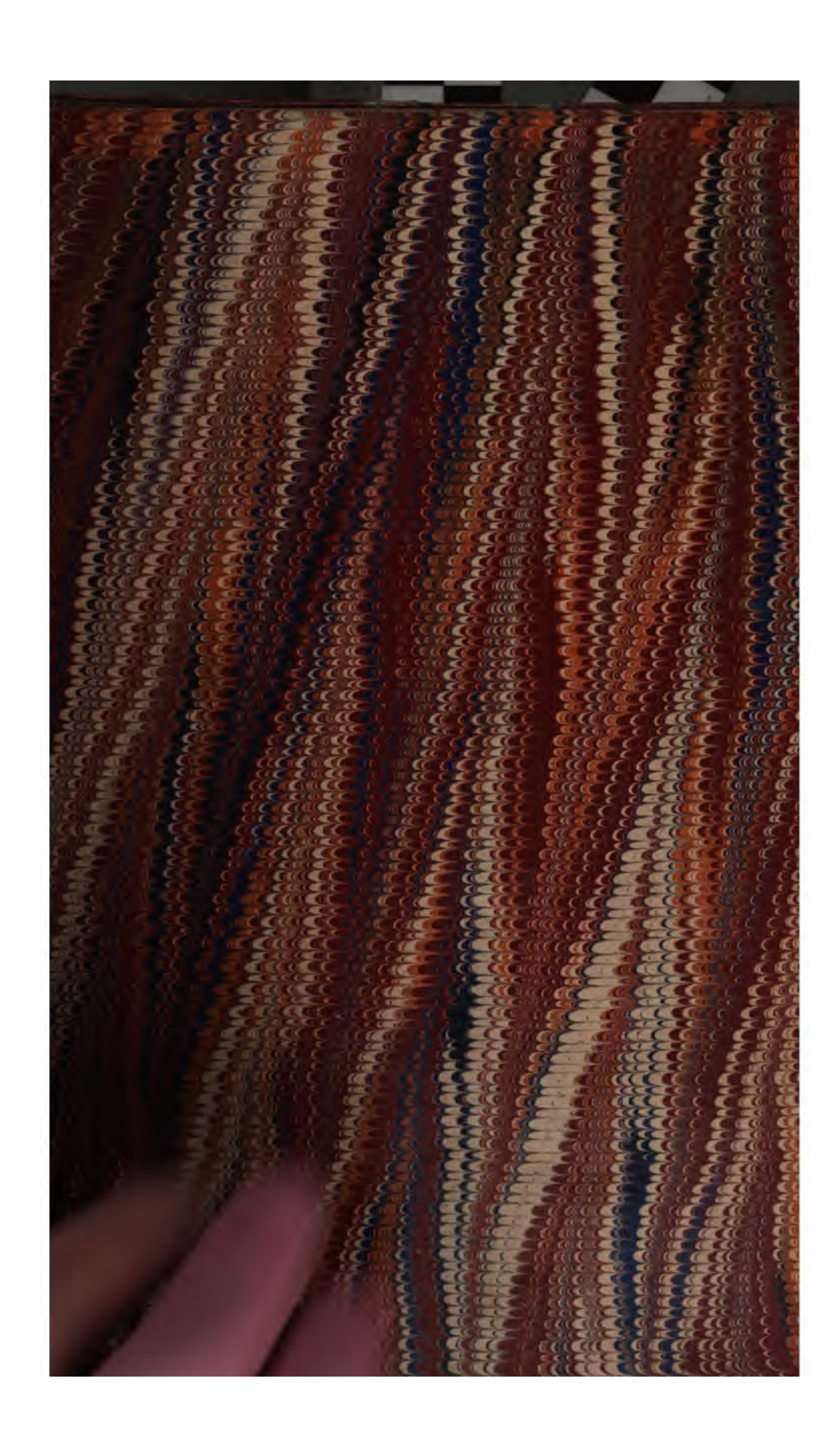

Google

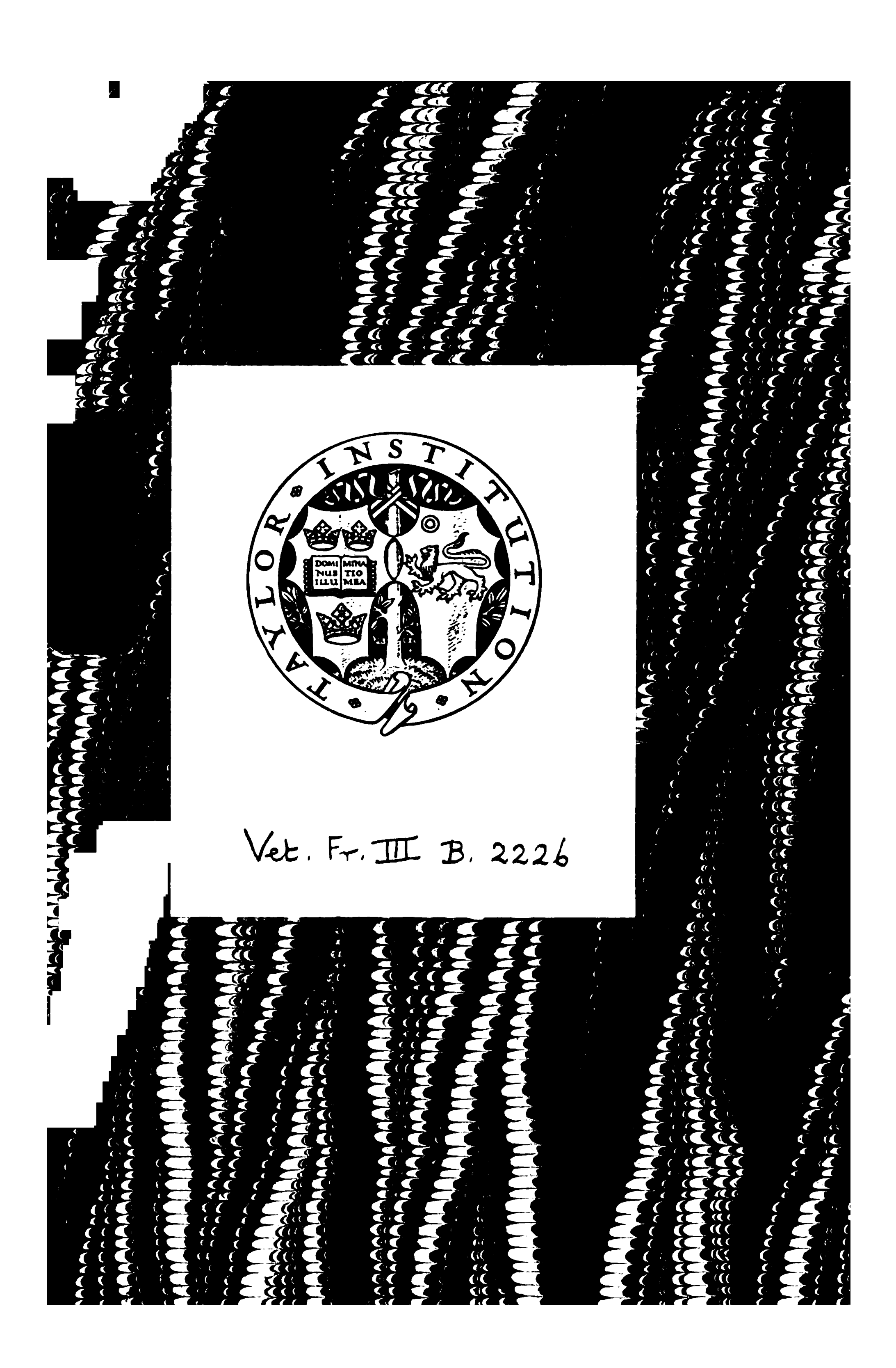



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Vet. Fr. III B. 2226



LES MIETTES

DE L'HISTOIRE


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LES MIETTES

DE L'HISTOIRE

PROCHAINEMENT:

LA VIE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

AUGUSTE VACQUERIE

LES

MIETTES

DE

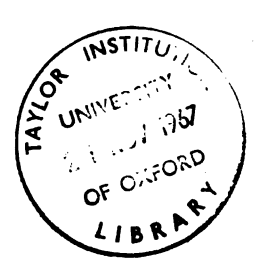
L'HISTOIRE

PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

18, RUE DE SEINE, 18

M DCCC LXIII



A MA MÈRE

PROLOGUE

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME HÉLÈNE.

I.

Dans ce temps-là, le seigneur de Hambye, en Normandie, avait vingt-huit ans, et était le plus brave de tous les hommes. La dame de Hambye avait dix-neuf ans, et était la plus belle de toutes les femmes.

Bravoure et beauté font les prompts mariages — et les courts ménages.

Car si beauté attire bravoure et si bravoure emporte beauté, bravoure ne tarde pas à conseiller au mari les entreprises lointaines et les proches périls, pendant lesquels beauté, seule au foyer, se désole et maudit les épées sanglantes; et les armes

rouges du seigneur font les yeux rouges de la dame.

Mais le seigneur de Hambye pouvait-il laisser un terrible serpent-dragon épouvanter les habitants de l'île de Jersey, sa voisine ? Ce dragon avait beaucoup d'esprit; il s'était établi sur une hauteur d'où il découvrait l'île entière; de sorte qu'aussitôt qu'homme ou femme faisaient un pas hors de leur logis, il courait à leur rencontre, se cachait derrière une haie, les attendait au passage, et les dévorait. Il guettait surtout les jeunes filles, non point par amour, mais parce qu'elles sont plus tendres de chair.

Qu'aurait-on dit du seigneur de Hambye s'il avait enduré tranquillement une si pernicieuse anthropophagie ? On aurait dit qu'il commençait par où avait fini Herculès, lequel au moins avait purgé la terre de ses monstres avant de filer la quenouille de madame Omphale. Et on lui aurait demandé si la loi naturelle était changée, et si ce n'était plus aux hommes à tuer les bêtes, mais aux bêtes à tuer les hommes. Or, il est certain que les bêtes sont vivantes pour que les hommes les tuent.

Nous les tuons partout, dans la forêt, dans l'eau et dans le ciel; nous avons l'hameçon contre le saumon, la flèche contre le corbeau, le chien contre le cerf. Et les bœufs du seigneur de Hambye n'auraient-ils pas été en droit de lui reprocher ses boucheries, s'il avait laissé vivre un dragon qui ne

faisait aux hommes que du mal, quand il les égorgeait, eux qui ne font aux hommes que du bien ?

Ce ne fut pas ce motif que le seigneur de Hambye donna à madame Hélène pour aller combattre le dragon jersiais. Ces raisonnements-là sont bons pour les bœufs, non pour une femme qui aime et à qui il importe peu qu'on soit injuste pour tous les bœufs de tous les pâturages, pourvu qu'on reste avec elle.

Il lui dit que les dragons savaient très-bien nager, que la rive hambyenne n'était séparée de la côte jersiaise que par un trop étroit bras de mer, et qu'il pourrait se faire que le dragon, délicatement gourmet de chairs fines, l'ayant vue ou la flairant de là-bas, s'avisât un jour de passer l'eau pour se repaître d'elle, sa meilleure joie; ce monstre pourrait arriver à l'improviste, lui absent, la trouver seule; c'était donc par amour qu'il partait autant que par honneur, comme mari autant que comme chevalier, et il aurait été moins brave si elle avait été moins belle.

Ce raisonnement adroit et flatteur, il le lui exposa dans un discours très-considérable, très-solide et très-éloquent, qui ne la persuada pas du tout.

Les femmes sont plus puissantes la nuit. Tous les matins, avant que le seigneur sortît de son lit, madame Hélène obtenait de lui, en pleurant et autrement, qu'il remît au moins son départ au lendemain. Elle avait ainsi toujours devant elle un jour de sécu-

curité; un jour, c'est peu, et c'est la vie; cinq sous ne sont pas une grosse somme, mais, de cinq sous en cinq sous, le Juif errant fait le tour du monde.

Quand madame Hélène avait cette promesse, elle vaquait à sa quenouille, à son bétail et à ses pauvres, et laissait son seigneur s'en aller à la chasse pour se distraire; ne pouvant tuer le dragon, il était bien juste qu'il tuât les chevreuils et les daims; il en fit un vrai massacre, et des faisans, et des perdrix, et de toutes les bêtes des plaines et des bois, et sa douce châtelaine l'y encourageait.

II.

Il rentrait tantôt de bonne heure, tantôt plus tard. Une fois même, l'astre était couché depuis longtemps lorsque le fer de son cheval résonna sur le pavé de la cour; mais la nuit était si noire qu'il s'était égaré dans la forêt. Une autre fois, il était près de minuit; mais la nuit était si claire que c'était presque le jour, et que la chasse n'avait cessé que par pitié pour les jambes des chevaux.

Ce jour-là, madame Hélène avait été vraiment inquiète; elle ne le fut pas le lendemain quand le

soir ne ramena pas le chasseur : c'était la nuit de la tout à fait pleine lune; on aurait lu dans le missel! Elle ne l'attendit pas avant l'achèvement de toute la soirée.

Et elle fit bien. Le soir vint, personne; la nuit vint, pas un bruit de cor ni un hennissement de cheval; à minuit, personne encore.

Elle commença un peu à se troubler; toute chasse est dangereuse : les bêtes sont si méchantes qu'un loup attaqué se jette sur le chasseur; et puis, la lune a beau vouloir, elle n'est jamais le soleil, un cheval butte et précipite le cavalier; enfin, toutes les chimères de l'attente.

Elle passa ainsi plusieurs heures, ne se couchant pas, écoutant à sa fenêtre ouverte, envoyant des gens sur la route, y allant elle-même, n'entendant rien, décidément tourmentée.

La lune disparut à l'horizon, et alors la chasse n'eut plus aucun bon motif de ne pas être terminée. Il est vrai que l'aube allait se lever, et que ce n'était pas bien la peine de rentrer pour ressortir aussitôt.

Tout à coup, une idée plus cruelle mordit la pauvre dame.

Cette fois comme les autres, son seigneur ne l'avait pas quittée sans jurer de ne pas aller au dragon cette journée encore; mais la journée était finie depuis plusieurs heures : c'était maintenant le lendemain, et il n'avait pas juré pour le lendemain!

Elle interrogea tous ceux qui étaient debout et fit lever tous ceux qui étaient couchés; mais personne ne savait rien de son seigneur, ni la route qu'il avait prise, ni l'habit qu'il avait. Elle courut à la salle où étaient les armures. Là, elle apprit la vérité.

La plus serrée cotte de mailles, la plus longue lance, l'épée la mieux trempée et le casque le plus horrible, étaient absents. En revanche, il y avait, pendus à un clou, et dépaysés parmi le fer et l'acier, le justaucorps de peau, le ceinturon de cuir et la toque à plumes de coq, dont son seigneur s'était habillé devant elle.



III.

Elle fit aussitôt seller deux chevaux, et, accompagnée d'un écuyer, galopa vers la rive maritime.

La foudre ne serait pas tombée plus vite sur le village de pêcheurs qui regarde Jersey.

Le jour se levait, et aussi une vieille femme, qui ouvrit sa croisée au tonnerre des chevaux, et qui, lorsque cet ouragan lui demanda ce qu'elle avait fait du seigneur de Hambye, eut bien peur et, au lieu de répondre, referma sa fenêtre.

Madame Hélène poussa jusqu'à la grève, et d'un si furieux galop qu'elle ne s'arrêta que dans la vague mêmé.

Il y avait là des femmes et des enfants qui venaient d'embarquer leurs maris et leurs pères partis pour la pêche. Elle demanda si l'on n'avait pas vu un homme d'armes; ni les femmes ni les enfants ne répondirent. Croyant qu'elle n'avait pas été entendue, madame Hélène répéta sa question; alors, deux ou trois femmes balbutièrent un *non*, mais si embarrassé, que l'écuyer se fâcha, et leur dit qui était madame Hélène, et qu'elles prissent garde à elles.

Alors, celles qui avaient dit non, effrayées, dirent : — Ce n'est pas nous, c'est la Fargette! et elles touchaient du coude une jeune femme : — Parle donc!

Madame Hélène regarda fixement la Fargette, qui baissa les yeux.

— C'est que mon mari me grondera, dit-elle.

Mais les menaces de l'écuyer et les promesses de la dame la décidèrent. Elle raconta donc que son mari était homme de mer et avait la plus belle barque de toute la falaise; qu'on était venu cogner à leur porte une demi-heure après minuit; qu'elle s'était levée pour voir; qu'elle avait vu deux hommes à cheval et armés, dont l'un appelait l'autre son page; qu'ils avaient fait lever son mari et qu'ils l'avaient pris à part; qu'ils lui avaient parlé tout

bas; qu'elle avait entendu; qu'ils voulaient aller en l'île de Jersey tout de suite, sans attendre une minute; que son mari avait dit : Bon! et lui avait dit, à elle, de se recoucher, que ce n'était rien, qu'il allait revenir; qu'elle avait fait semblant de se recoucher, mais qu'elle les avait suivis; qu'elle les avait vus s'embarquer, hommes et chevaux; qu'ils étaient en route depuis trois heures, et que, comme ils avaient bon vent, ils ne devaient pas être bien loin d'arriver.

— Vite! dit madame Hélène, un bâteau!

— Un bateau? firent les femmes.

— Oui; moi aussi, il faut que j'aille à Jersey, et tout de suite!

— Mais c'est qu'il n'y a plus une seule barque à terre; elles sont toutes à la pêche.

— Comment! toutes! Mais elles vont revenir?

— Pas avant ce soir.

— Mais ce soir il sera mort!

Et, brusquement, elle enfonça l'éperon au flanc de son cheval, qui fila tellement comme une flèche que son écuyer eut peine à la rattraper.

Elle courut le long de la grève, cherchant une barque. Elle visita les villages et les baies, les sables et les rochers; inutile; elle fit tant de chemin qu'elle ne voyait plus Jersey; inutile. Ces pauvres gens des rivages n'ont que la mer pour les nourrir, et, s'ils étaient un jour sans pêcher, ils seraient un jour sans

manger. Tous étaient donc au large; pas une chaloupe ni un bachot. Madame Hélène avait deux grosses larmes dans les yeux, et elle était si désespérée qu'il lui prenait par instants la tentation de pousser son cheval dans l'eau jusqu'à ce qu'il se noyât avec elle.

Quand elle n'eut rien trouvé nulle part, elle revint au premier village, comptant qu'il serait arrivé un accident à quelque bateau de pêche, qui serait rentré avant les autres; mais elle n'eut pas ce bonheur. Il lui fallut donc attendre, et ce lui furent de mauvaises heures, pendant lesquelles elle resta gisante plutôt qu'assise sur les galets, sans manger, sans parler, sans bouger, les yeux fixes, pâle comme une morte, sombre comme une veuve.

Enfin, un pêcheur arriva!

Il n'aurait pas fallu qu'il fût fatigué et qu'il refusât de se remettre en mer aussitôt; elle ne lui aurait pas permis de dire le courant contraire ou le vent mauvais; elle n'aurait pas souffert une tempête!

Le bateau n'eut pas plus tôt touché terre qu'il retourna, emportant la dame et l'écuyer, sans même débarquer son poisson, que madame Hélène acheta, et fit rejeter à l'eau, s'imaginant, je ne sais comment, qu'elle secourait ainsi son seigneur, et qu'en épargnant la vie bestiale elle mériterait peut-être qu'une bête épargnât la vie humaine.

IV.

Le courant et le vent poussaient le bateau, qu'une sagette eût trouvé rapide, mais que madame Hélène trouvait immobile. Il y avait cinq lieues à faire, et la côte jersiaise ne semblait pas se rapprocher parce que le jour baissait à mesure que la barque avançait.

On arriva : le jour venait de tomber. Le bateau accosta la Roque-Plate, proche du château de Gorey. Une barque était là, que le pêcheur de madame Hélène reconnut pour être celle du mari de la Fargette.

Mais, parce que la barque était vide, madame Hélène laissa son pêcheur s'amarrer comme il voudrait, et se dirigea en hâte, son écuyer la suivant, vers une masure qu'elle apercevait sur le rivage.

Ils ne trouvèrent dans cette masure qu'un homme tout tremblant et blotti derrière la porte, qu'on ne lui fit pas ouvrir aisément. C'était un des mariniers qui avaient amené le seigneur de Hambye. Entendant, durant le trajet, le seigneur et son page causer entre eux de l'effroyable serpent, il avait été pris d'une naturelle épouvante, et il aurait bien voulu ne pas

mettre le pied dans l'île de ce monstre; si son patron avait consenti, ils auraient au moins repris le large dès le seigneur débarqué; mais son patron était un fanfaron qui avait voulu voir le combat, de loin, et qui était dans ce moment avec le seigneur et son page. Ils avaient encore avec eux l'habitant de la masure, très-savant en médecine, à ce qu'il leur avait dit lui-même.

Madame Hélène n'écouta pas davantage ce couard, et, s'étant seulement renseignée de quel côté s'était dirigé son seigneur, elle s'y jeta véhémentement avec son écuyer.

La lune n'était pas encore visible, les sentiers étaient mal frayés; la dame n'en tint compte, et s'aventura fortement dans les fondrières et dans les ténèbres. Elle marcha longtemps, cherchant sans trouver; mais enfin, comme elle se croyait perdue dans le dédale d'un bois, elle aperçut au loin une vaste lueur rougeâtre qui lui rendit espoir.

Elle se dépêcha vers cette lueur, et bientôt elle reconnut que c'était une lumière de torches, et elle distingua vaguement un certain nombre d'hommes qui venaient.

Si les pieds ont jamais été des ailes, c'est ce soir-là; madame Hélène eut rejoint les hommes en moins d'une minute; il aurait mieux valu qu'elle ne les rejoignît pas en plus de cent ans.

L'écuyer qui la suivait vit un spectacle affreux

et beau. Ce qui le frappa surtout, ce fut le dragon mort, que plus de vingt insulaires traînaient avec des cordes, terrible de grandeur et surprenant d'écailles. Derrière le dragon, venaient deux brancards sur lesquels on portait deux cadavres, le seigneur de Hambye et son page. Près de ce dernier, marchait un homme qui devait être le médecin, car il mettait de temps en temps la main sur le cœur, et il disait que celui-là n'était pas tout à fait mort.

Madame Hélène, elle, ne vit ni le dragon, ni le page, ni le médecin, ni les insulaires ; elle ne vit que son seigneur, et, le voyant sans vie, elle poussa un grand cri et tomba roide par terre. Tellement qu'il fallut la mettre sur le brancard de son mari, et c'était bien triste à regarder, dans la nuit et dans la clarté agitée des torches, cette figure décolorée auprès de cette figure sanglante.

On arriva le plus tôt qu'on put à la maison du médecin. Le pêcheur couard fit plusieurs cérémonies avant d'ouvrir la porte, surtout en voyant le dragon, même mort; mais on le força. Le médecin eut la cruauté de faire revenir madame Hélène, car n'y a-t-il pas des moments où ceux qui savent guérir devraient vous guérir de la vie? Aussitôt revenue, elle se jeta sur son mari, l'embrassa, demanda de l'eau pour laver le sang, jura qu'il n'était pas mort, insulta le médecin, et dit qu'on allât incontinent querir tous les médecins de Jersey. Les insulaires y

coururent; ils ne craignaient plus de sortir dans l'île, depuis qu'elle était délivrée du serpent.

Tous les plus fameux médecins de l'île arrivèrent. Mais tous furent obligés d'avouer que le seigneur de Hambye était mort. Une blessure, surtout, lui avait été mortelle; il avait dans le cou, par derrière, un trou fort profond et très-singulier, qu'on aurait pu prendre pour la blessure d'une épée, si l'on n'avait pas distingué partout à l'entour les morsures du dragon.

Du reste, les médecins, pour ne rien négliger, allèrent examiner la mâchoire de l'hydre, et trouvèrent entre ses dents un bout de mailles de la cotte et même un morceau de l'acier du casque.

Le premier médecin avait eu raison de dire que le page n'était pas mort tout à fait, puisque, quand les médecins s'approchèrent de lui pour le visiter, il rouvrit les yeux, et, d'une voix expirante, dit qu'on le laissât mourir tranquille, qu'il n'en guérirait pas, que d'ailleurs il n'avait confiance que dans le médecin chez qui il était, et qu'il n'en voulait pas d'autre.

Les fameux médecins, offensés, le quittèrent, souhaitant qu'il crevât comme un chien puisqu'il ne les admirait pas.

Madame Hélène ne les laissa pas partir, et voulait qu'ils restassent toujours auprès de son mari, espérant qu'en cherchant bien ils finiraient par trouver un moyen de ressusciter les morts.

Mais les médecins détestent la mort autant qu'ils aiment la maladie, parce que la mort est la grande moquerie de la science médicamentaire. Aussi, tous les fameux médecins s'en allèrent-ils un à un, abandonnant la dame de Hambye, qui resta seule avec son seigneur mort, son écuyer et le mari de la Fargette.

Le médecin de la maison avait mis le page mourant dans une autre chambre, et y était avec lui pour le soigner.

Il y avait encore, mais hors de la maison, le peuple, toujours avide du cadavre des grands, et ne pouvant se séparer de l'épouvantablement beau dragon.

V.

Quand la dame de Hambye eut fort sangloté et fort crié sans que ses sanglots et ses cris réveillassent son seigneur trop endormi, elle voulut se faire raconter le calamiteux événement, comment le dragon avait péri et avait tué, ce que son seigneur avait fait et dit, s'il avait pensé à elle.

Le mari de la Fargette n'avait pas de quoi répondre, parce que, dès le commencement du combat, le page et le médecin lui avaient dit d'aller

au loin sur la route pour avertir les passants de ne pas approcher. Le combat fini, il était bien revenu, et avait aidé le médecin à transporter les corps près d'une source d'eau; mais aussitôt le médecin l'avait encore envoyé chercher des insulaires et des brancards.

Madame Hélène entra dans la chambre où le médecin veillait au chevet du page.

Elle parla bas au médecin :

— Puis-je le questionner?

— Madame, il se meurt.

— Ah! pauvre enfant! dit-elle, qui suis fidèlement ton maître dans le tombeau!... Mais vous, reprit-elle, vous avez vu le malheur?

— Oui, madame, dit le médecin en essuyant une larme.

— Parlez-moi.

Alors, le médecin raconta un combat prodigieux.

Quand ils avaient aperçu le dragon, le seigneur de Hambye avait ordonné que son page ne l'aidât pas, disant que c'était assez d'un seul homme contre un seul dragon et que, voulant tout l'honneur, il voulait tout le péril. Ils étaient donc restés, le page et lui, un peu à l'écart, et s'étaient postés dans un lieu d'où ils pouvaient tout voir.

Il y a peu de chevaux braves contre les dragons; le cheval du seigneur avait d'abord hésité,

tremblant de tous ses membres; mais son bon sang et un fier coup d'éperon l'avaient fait partir, et la furie avait commencé.

Nul n'aurait pu dire qui avait frappé le premier, le seigneur ou le serpent : ils s'étaient jetés l'un sur l'autre tous deux à la fois. La bataille, étant avec un monstre, avait été monstrueuse. Elle avait duré tout le jour. L'homme avait sa lance et son épée et l'animal avait ses dents et ses griffes pour porter les coups, et, pour les parer, l'animal avait ses écailles, mais l'homme avait son armure.

Le dragon sifflait, écumait, se tordait, se dressait, rampait, froissait ses anneaux plus sonores que les vagues d'hiver sur les galets; le seigneur allait et venait, piquait sa lance, virait de bord, assaillait et esquivait, et, par moments, saisi déjà dans les replis de la bête tourbillonnante, sautait dehors d'un bond de son cheval.

Plusieurs fois, le voyant entortillé par le serpent, le page avait voulu se précipiter au secours de son maître; mais celui-ci lui avait crié souverainement de n'en rien faire, sous peine de lui déplaire pour la vie.

Le premier atteint avait été le cheval. Il est certain qu'à y bien regarder c'était à lui principalement que le dragon s'adressait, soit qu'il comprît que le chevalier serait moins redoutable à pied, soit qu'il fût indigné qu'un animal servît un homme

contre un animal. Quelle qu'eût été la pensée du serpent, il s'était rué si subitement au poitrail du cheval, et il l'avait mordu d'une telle morsure, que le cheval avait senti ses jarrets plier, et était tombé à terre. Le seigneur de Hambye avait, il est vrai, enfoncé sa lance jusqu'au bois dans le corps du monstre; mais, son cheval ne se relevant pas, il n'avait eu que le temps de dégager ses pieds de l'étrier et d'enjamber le serpent, lui laissant sa lance dans l'épaule et son cheval dans les dents.

Cette fois le page s'était élancé vers le dragon; mais le seigneur était venu à lui et lui avait pris son cheval et sa lance, lui enjoignant toujours de le laisser faire seul, puis il était retourné à l'hydre, et le combat avait recommencé, plus véhément que d'abord, mais moins long!

L'excessif courage du chevalier de Hambye lui avait été funeste; il avait poussé si bravement le cheval, que celui-ci, du premier jet, avait glissé dans le sang et s'était abattu, et avec si peu de chance qu'il avait retenu sous lui une jambe du seigneur, et que le dragon n'avait eu que la peine de se resserrer un peu pour étreindre du même nœud le cheval et le chevalier.

Alors, rien n'avait pu arrêter le valeureux page! Voyant son maître en ce grand péril, il s'était héroïquement rué, seul, à pied, sans lance, sur la bête anthropophage. Il était bien beau à voir, si jeune

en face d'un monstre si hideux, et n'ayant qu'une mince épée contre les larges écailles. Il était irrité et tranquille. Il détournait sur lui la gueule dévorante et le dard de la queue; mais le serpent ne lâchait pas le seigneur et le cheval, misérablement étreints, et dont on entendait craquer les os.

Ce craquement avait inspiré au généreux page une si farouche colère que, sans plus penser à se garantir, il s'était jeté à même l'hydre, et s'était mis à frapper à droite et à gauche, dans le corps, dans la mâchoire, dans les yeux, partout, indifférent aux dents et aux griffes, heureux de tuer et de mourir. Si bien qu'enfin, lui qui racontait, il avait vu rouler ensemble le page et le serpent.

Aussitôt, il s'était approché.

Le dragon ne bougeait plus.

Il avait appelé le mari de la Fargette qui était près de là, et, à eux deux, ils avaient porté le page à quelques pas, près d'une source, sans qu'il donnât signe de vie. Puis, ils avaient dégagé le seigneur, qui palpitait encore, et ils l'avaient porté près du page.

Le mari de la Fargette était parti alors pour ramener tous les insulaires qu'il pourrait trouver, avec des brancards, et, en attendant, il avait, lui, lavé les plaies des blessés.

L'eau pure du ruisseau avait ragaillardi un moment le seigneur de Hambye, qui avait même repris

la force de parler; mais, sentant qu'il n'avait plus que peu d'instants à vivre, il avait demandé si le page avait tué le dragon; entendant qu'oui, il avait poussé un soupir de satisfaction, avait appelé le page, lequel n'avait pas répondu étant sans connaissance, et alors lui avait parlé à lui médecin, l'avait chargé d'un message pour sa dame, et avait expiré.

— Quel message? interrogea madame Hélène.

Le médecin lui tendit une bague. C'était leur bague de mariage.

— Et qu'a-t-il dit? reprit-elle.

— Une parole qu'il ne faut pas que celui-ci entende, répondit le médecin en montrant le page. Venez.

Ils allèrent dans l'autre chambre, d'où ils firent sortir l'homme de la Fargette et l'écuyer. Ils restèrent trois : elle, le médecin et le mort.

— Eh bien? demanda-t-elle.

— Madame, dit le médecin, voici les paroles dernières de votre seigneur : « Je vais mourir, mais, auparavant, je veux récompenser ce page qui m'a vengé et qui a voulu mourir pour moi, en lui léguant, s'il survit, ce que j'ai de plus précieux au monde. Mon vœu suprême est donc que ma dame le prenne pour mari. »

VI.

Ce fut une consternation pour madame Hélène d'avoir entendu un pareil discours. La supposition qu'elle pût avoir jamais un autre mari que celui qu'elle voyait sans souffle lui parut un cruel affront. Elle s'irrita contre le médecin, auquel elle défendit de jamais lui répéter cela, ni à personne, et dit que le page était bien heureux de n'avoir pas eu sa connaissance lorsque de telles choses avaient été dites. Le pauvre médecin, messager malencontreux, jura formidablement le secret pour toute sa vie.

Lorsqu'ils en étaient là, une forte rumeur résonna, au loin d'abord, puis, se rapprochant, fut bientôt devant la maison. C'étaient encore des insulaires qui avaient appris la défaite du dragon, et qui accouraient de tous les bouts de l'île, hommes, femmes, enfants, criant : Honneur au brave page ! Louange au bon Harold ! (C'était son nom.) Quand ils virent le monstre étendu sur la route et incapable de leur nuire, ils l'outragèrent, et firent un vrai vacarme d'admiration et pour la valeur du page et pour la longueur du serpent, les hommes admirant

surtout le serpent et les femmes surtout le page.

Un insulaire, entrant dans la maison, demanda au médecin si tant de bruit ne pouvait pas faire mal au malade; le médecin dit qu'au contraire la joie de s'entendre bénir par cette population lui était un utile médicament.

Il ajouta qu'en criant pour le page ils devaient aussi crier pour le seigneur, lequel avait tenté ce que l'autre avait exécuté, et n'avait été inférieur à Harold qu'en succès, non en volonté ; et, dès lors, le populaire cria : Louange à Harold ! et au seigneur de Hambye, mais la fin du cri plus mollement. De quoi madame Hélène fut si offensée, et de ce que le médecin avait eu besoin de rappeler le mérite de son mari à ces insulaires, qu'elle appela son écuyer et le mari de la Fargette, et leur dit qu'elle voulait repartir sur-le-champ pour Hambye et qu'ils portassent jusqu'au bateau le corps de son seigneur.

Pendant qu'ils remettaient sur le brancard le bon seigneur défunt, le même insulaire qui était déjà entré entra encore, disant que la multitude implorait la faveur de toucher les draps d'Harold; de telle façon que, lorsqu'ils sortirent tous quatre, la dame, l'écuyer, l'homme de la Fargette et le corps, personne ne les suivit, parce que c'était à qui irait vers le page, et madame Hélène eut ce double crève-cœur que son seigneur eût donné sa vie et qu'un autre lui prît sa gloire.

Elle revint à l'endroit où étaient les deux bateaux. Dans lequel elle repassa la mer, elle ne l'eût su dire, tant elle ne voyait que son malheur. Elle ne connut jamais que la traversée avait été longue et que le jour tombait quand elle débarqua, et que la nuit était noire quand elle arriva au château de Hambye. Tous les serviteurs étaient debout, sachant déjà le désastreux accident, car les mauvaises nouvelles sont ailées ; le chapelain priait et la cloche de la chapelle sonnait plaintivement.

On porta le corps dans le chœur et la dame dans son lit ; elle se laissa faire, épuisée de fatigue et de détresse.

Elle ne sortit de son lit que pour les funérailles, qui furent faites en grande pompe et magnificence, bien qu'elles ne fussent que le prélude des vraies, car madame Hélène voulait bâtir un illustre tombeau à son mari sur le lieu même où il avait combattu le dragon, pour montrer éternellement aux insulaires jersiais sa bravoure et leur ingratitude. Après que le pauvre corps eut été déposé dans le caveau des seigneurs de Hambye, la dame remonta dans sa chambre et y vécut en sombre tristesse et en noirs habits, usant ses genoux à son prie-Dieu, et ne descendant de son oratoire que pour aller à sa chapelle.

Les jours passaient sans apaiser son chagrin. Elle avait plusieurs afflictions : la première était que

son mari fût mort, la deuxième était qu'il eût voulu la donner à un autre. Il lui paraissait qu'un seigneur avait d'autres moyens de récompenser un page qu'en lui offrant sa femme. Elle souhaitait que ce page mourût de ses blessures ! Et cependant qu'avait-il fait que d'exposer entièrement sa vie pour son maître ? Ce n'était pas la faute d'Harold s'il avait été si loyal et si dévoué que son maître eût cru lui devoir un tel prix. Il ne demandait rien, il ne savait rien, et son étonnement eût été bien triste s'il avait appris que la dame de Hambye, sachant qu'il mourait pour son mari, le haïssait.

Elle n'avait même pas besoin de penser que ce n'était qu'un page, un serviteur de peu de naissance et de peu de biens ; le plus riche homme et le plus noble lui eût déplu tout autant. Si près de la mort de son mari, l'idée de se remarier lui était affreuse. Tout lui rappelait son seigneur, le perron d'où il mettait le pied dans l'étrier, le chien qu'il aimait, sa chaise à table, et leur lit. La nuit, elle sanglotait amèrement sur son oreiller, et, parlant au trépassé comme s'il eût été vivant devant ses yeux, lui jurait l'éternelle fidélité qu'hélas ! il n'avait pas demandée.

Madame Hélène ne s'informait jamais d'Harold ; mais les serviteurs du château, ignorant ce qu'elle avait contre lui, la poursuivaient de ses nouvelles. Il n'était pas mort ; il se guérissait lentement ; ses

plaies se fermaient; il était glorieux dans l'île. Elle aurait voulu les faire taire, mais quelle raison donner?

Une fois, elle se fit conduire à Jersey, pour visiter la place où serait le tombeau de son mari; le marinier, selon son habitude, allait aborder à la Roque-Plate, mais elle lui enjoignit de choisir un autre point, très-éloigné de la maison du médecin, et revint, le soir, sans même avoir prononcé le nom du page.

Un jour, elle fut frappée d'un bruyant remuement dans la cour du château.

Si peu curieuse qu'elle fût désormais des choses qui pouvaient arriver, les pas et les cris la firent mettre à sa fenêtre.

C'était Harold qui entrait dans la cour et les serviteurs qui le fêtaient.

Elle se sentit chanceler. Elle avait espéré qu'elle ne le reverrait jamais.

Il était à cheval, vêtu de noir, et très-pâle; quand il voulut descendre, il fallut le soutenir. — Derrière lui, marchaient deux paysans, portant son armure froissée, trouée, tachée de sang, et sa triomphante épée.

Madame Hélène se retira de sa fenêtre. Bientôt on vint lui dire que le page demandait à se présenter devant elle. Elle répondit qu'elle était en prières et qu'elle ne le pouvait voir.

Le lendemain, même demande, et même réponse.

Mais, comme elle s'aperçut que ses femmes commençaient à s'étonner, elle aima mieux en finir, et, le troisième jour, elle dit qu'on fît monter le page.

VII.

Harold, dès qu'il entra, mit un genou en terre :

— Madame, dit-il, excusez-moi si j'ai tardé à me venir joindre à votre deuil et si je n'étais pas présent aux funérailles de mon seigneur.

— Je sais, dit-elle, que vous étiez retenu pour vous être dévoué.

— Mais maintenant, je suis guéri, et je reviens à votre service pour ne plus le quitter.

— Impossible ! fit-elle.

Le page la regarda, comme ne comprenant pas.

Madame Hélène avait laissé échapper ce mot malgré elle, mais, puisqu'il était lâché, tant mieux ! Elle continua :

— Vous ne pouvez désormais être notre serviteur. Ce que vous avez fait pour votre seigneur défunt vaut salaire. Nous avons près d'ici le fief

de Paisnel ; je vous le donne, et allez-y ce jour même.

— Madame, vous me renvoyez ! s'écria le page.

— Allez, sire de Paisnel, prendre possession de votre manoir.

— Je n'accepte pas, dit Harold, qui se releva, étant resté à genoux jusqu'à ce moment. Si madame ma maîtresse juge, comme je le crois à la froideur de son accueil, que j'ai démérité au point de ne pouvoir plus vivre près d'elle, je partirai, je retournerai chez mon père, ou je m'en irai guerroyer n'importe où ; mais je m'en irai pauvre comme je suis venu et je ne mangerai pas le pain de celle qui m'aura chassé.

— Et l'on dira, reprit madame Hélène en pleurant, que la dame de Hambye n'a pas récompensé le défenseur de son mari.

— Ah ! madame, ma récompense était de vous servir !

— Écoutez, dit-elle, ne me croyez pas ingrate et ne vous fâchez point de mon visage ; savez-vous ce qui se passe en moi ? Puisque vous avez été généreux pour votre seigneur, soyez-le de même pour votre dame. Acceptez Paisnel, et je ne veux pas vous renvoyer, je vous reverrai, plus tard, de loin en loin. Il vous faut une plus célèbre récompense que de rester ce que vous étiez, ou autrement les gens me mépriseraient.

Et comme elle vit qu'Harold ne changeait pas de regard, elle chercha une raison qui pût le résoudre et, pleine du vœu du mourant, elle ajouta :

— Et vous déplairiez à votre seigneur, car c'est lui qui vous donne Paisnel. Il a exprimé ce vœu avant de mourir.

— Je sais, répliqua gravement Harold, que les vœux des mourants sont chose sacrée et qu'en y désobéissant on perd son âme pour l'éternité ; aussi aimerais-je mieux être écartelé vif que de résister au dernier désir de mon seigneur. Mais comment pouvez-vous le connaître, puisque mon seigneur était mort lorsque vous l'avez vu ?

Madame Hélène ne répondit pas d'abord, tant elle était troublée de ce qu'Harold avait dit touchant les vœux des mourants. Elle fit un effort pour parler.

— Le médecin était présent, dit-elle. Mais je me sens un peu fatiguée. Allez, restez encore au château ; je vous ferai appeler.

Harold s'inclina et sortit.

Madame Hélène était fort tourmentée. Elle n'avait pensé jusque-là qu'à la honte de se remarier, à son cœur navré qui n'était plus fait pour les fiançailles, au jugement de ses serviteurs si elle épousait son page ; maintenant elle pensait au jugement des anges si elle ne l'épousait pas. Désobéirait-elle au vœu d'un mourant? Se livrerait-elle aux peines

éternelles et, pour ne pas se marier avec Harold, se marierait-elle avec Satan ?

Elle ne fit pas appeler le page, ni ce jour, ni le lendemain, ni après.

Une semaine s'écoula ainsi, au bout de laquelle madame Hélène dit tout à coup qu'on fît préparer le bateau, et qu'elle irait ce jour-là en l'île de Jersey. Elle donna pour raison le tombeau de son mari ; mais, à peine débarquée à la Roque-Plate, elle dit à ses serviteurs d'aller devant, qu'elle les rejoindrait, et, quand ils se furent éloignés, elle se dirigea toute seule vers la maison du médecin.

Elle voulait lui faire répéter les paroles de son seigneur, espérant qu'il les avait mal rapportées la première fois, qu'elle avait mal entendu, qu'il n'avait même pas parlé, qu'elle s'était imaginé ce discours dans le désordre de son premier désespoir.

Comme elle n'était pas très-loin de la maison, elle fut étonnée d'un fort tumulte qui était dedans.

En avançant, elle distingua bientôt la voix du médecin et celle d'Harold, qui criaient.

— Parleras-tu ? disait Harold.

— Grâce ! suppliait le médecin.

— Parle, ou meurs !

Madame Hélène hâta le pas. Elle était sur le seuil de la maison quand elle entendit ces mots du médecin :

— Il a dit que sa dame vous prît pour mari.

Elle n'entra pas, ne voulant pas au moins que ces mots eussent été dits devant elle. La porte était entre-bâillée, et elle vit le médecin à terre sous le genou d'Harold, qui lui menaçait la gorge de son épée.

Harold lâcha le médecin, qui se redressa tout échevelé et tout déchiré.

— Pourquoi m'avais-tu caché cela? demanda le page.

— J'avais juré le secret à la dame de Hambye, et vous ne m'auriez pas fait parler autrement que par violence.

— Adieu, dit Harold.

Madame Hélène se jeta énergiquement derrière l'angle de la muraille, et laissa partir le page, qui retourna vers la mer. Puis, sans entrer dans la maison, elle s'en alla vers la place où ses serviteurs l'avaient précédée. On commençait à creuser le terrain pour le sépulcre du seigneur de Hambye; mais elle était préoccupée autrement; elle regarda à peine le travail des pioches, et se fit ramener chez elle.

Remontant à sa chambre et arrivée à la dernière marche de l'escalier, elle y trouva le page, qui, fort respectueusement, lui demanda de l'écouter, promettant que ce serait la dernière fois. Très-émue et tremblante, elle lui fit signe de parler.

— Madame, dit Harold, j'ai réfléchi. Vous m'avez fait la grande faveur de me proposer le manoir de

Paisnel; je l'accepte, et, si vous le trouvez bon, je partirai dans ce moment même.

— Eh bien! allez, fit-elle; tout est préparé depuis longtemps, et vous n'aurez qu'à vous présenter aux portes.

Il la salua, sans même lui baiser la main, et redescendit l'escalier. Presque aussitôt, madame Hélène entendit son cheval qui piaffait dans la cour, et le pont qu'on baissait, et le bruit du galop qui diminuait peu à peu.

VIII.

Elle se sentit soulagée, car c'eût été trop dur pour elle de vivre face à face avec lui, maintenant qu'il savait le vœu de son seigneur. Les premiers jours, elle se crut tranquille.

Mais, lorsqu'elle ne souffrit plus de ce côté-là, elle souffrit de l'autre. Donc, elle avait décidément répudié celui que son seigneur avait commandé qu'elle prît pour mari; elle avait offensé la suprême parole d'un mourant; à présent, c'était fini, elle était damnée. Elle avait des agitations extraordinaires; la nuit, elle se réveillait en sursaut et allait dans le caveau où l'on avait déposé son mari, pour

lui demander pardon; mais le mort ne répondait pas.

Elle passa de cette façon des jours et des semaines, très-malheureuse. Elle en voulait à son mari; elle trouvait qu'il n'aurait pas dû la mettre dans cet embarras; elle se disait qu'il n'était donc pas si amoureux d'elle, puisqu'il avait désiré qu'elle appartînt à un autre, et alors elle se demandait si elle n'était pas insensée de lui conserver, au péril de son âme, un corps dont il était si peu soucieux.

Ou bien, elle pardonnait à son mari; mais alors elle songeait qu'elle lui témoignait mal son amour en lui désobéissant, et que par fidélité elle était infidèle.

Une chose qui faisait que, tout en lui étant odieuse, la pensée de se remarier ne lui était pourtant pas aussi absolument insupportable qu'elle aurait pu être, c'est qu'elle n'aimait pas Harold. Du moins, si jamais elle obéissait au vœu de son seigneur, ce serait par piété envers le mort et non par tendresse envers le vivant. Elle se repentait même de lui avoir donné une seigneurie, parce qu'il eût été tout à fait impossible qu'une dame s'éprît d'un serviteur. Elle aurait souhaité qu'au moins il ne fût pas jeune et beau; vieux et difforme, c'eût été clair pour tous qu'elle ne l'aurait pas pris par amour, mais par fidélité. Malheureusement, Harold avait le même âge qu'elle, dix-neuf ans; il avait la grâce

sur le front avec le commandement dans les yeux ; il était vraiment joli, bien fait, beau diseur, ferme en selle, habile à la nage, adolescent sous la soie, homme sous le fer; quant à sa bravoure, on la connaissait. S'il avait été lâche, maladroit, borgne, manchot et cul-de-jatte, elle l'aurait épousé probablement.

IX.

Hélas! c'est une bien fragile barrière au consentement de la femme, la beauté de l'homme!

Un matin, madame Hélène ordonna qu'on sellât sa haquenée. Quand on l'eut amenée au perron, elle monta dessus, et, défendant expressément à son écuyer de la suivre, elle sortit du château.

Elle traversa la forêt, fit deux lieues dans la plaine, longea l'étang jusqu'au pont, franchit l'étang, fit encore plus de deux lieues, parvint à un château, et cria pour qu'on la vît. Aussitôt que les gens l'eurent vue, le pont se baissa, et la porte s'ouvrit toute grande.

C'était le château de Paisnel.

On alla prévenir Harold, qui accourut. Il plia le genou, et dit simplement : — Madame, vous êtes chez vous.

Madame Hélène, sans répondre, lui fit signe d'écarter ses serviteurs et de venir avec elle dans la salle. Quand ils y furent, elle baissa les yeux, et dit :

— Harold, vous savez tout.

— Tout? répéta-t-il, comme ne soupçonnant pas ce qu'elle voulait dire.

— Oh ! poursuivit-elle, j'étais contre la porte de la maison du médecin le jour où, l'épée à la main, vous lui avez arraché le secret.

Le page se jeta à ses pieds :

— Faites-moi merci, madame, si je me suis emporté à cette violence, mais je ne pouvais quitter votre service sans être au moins sûr que c'était par le vœu d'un mourant, auquel nul chrétien n'oserait désobéir.

— Je vous pardonne, Harold, et je vous sais gré du bon sentiment qui vous a fait partir aussitôt sans me parler de ce que vous aviez appris. Vous avez agi en généreux homme, et je vous estime ; mais moi, est-ce que vous me méprisez?

— Moi, vous mépriser! et pourquoi?

— Parce que je n'obéis pas au vœu de mon mari.

Le page hésita un moment.

— Ah ! vous me méprisez! s'écria la malheureuse femme.

— Madame, dit le page, il y a de tels vœux qu'il est impossible d'y satisfaire.

— Vous êtes bon, Harold, et vous dites cela

pour me consoler ; mais ce n'est pas votre pensée sur les vœux. Le premier jour où je vous ai revu, vous ne saviez pas ce qu'avait exigé le seigneur de Hambye, vous avez dit que les suprêmes paroles des mourants étaient sacrées, et qu'on se perdait éternellement si l'on y désobéissait. Tout à l'heure encore, il vous est échappé que nul chrétien n'oserait y contrevenir. Ce sont là des mots de la conscience ! Je ne m'abuse pas ; mon âme est perdue, à moins que vous ne veniez à mon secours.

— Que puis-je ? demanda le page.

— Voici. Mais d'abord, j'espère que vous ne serez pas fâché de ce que je ne désire pas me remarier. Ce n'est pas à cause de vous ; mais je suis résolue à vivre dans le deuil et dans le souvenir, et je vous jure vraiment que ma main, n'étant pas à vous, ne sera jamais à personne. Et maintenant, écoutez-moi. Je vous conjure de m'aider ; c'est assez facile. Le seigneur de Hambye m'a enjoint de vous prendre pour mari, mais il ne vous a pas enjoint de me prendre pour femme. Il suffit que je me propose, mais vous n'êtes pas forcé de m'accepter. S'il vous plaît de faire avec moi cet arrangement, je pourrai donc être fidèle à mon mari sans me remarier. Je m'offrirai, et vous me refuserez ; voulez-vous ? Je vous en prie.

— Madame, répondit sérieusement Harold, si vous ne vous offrez qu'à condition d'être refu-

sée, c'est pis que désobéissance, c'est dérision.

Madame Hélène revint à Hambye, fort découragée. Au lieu de monter à sa chambre, elle alla dans la chapelle, où elle trouva le chapelain priant dévotement.

— Mon père, dit-elle, que croyez-vous des vœux des mourants?

Le prêtre se leva.

— Est-ce que le seigneur de Hambye aurait fait un vœu? fit-il.

— Oui, répondit-elle, mais ne me demandez pas lequel. Dites-moi seulement si, quel qu'il soit, je suis chrétiennement obligée d'obéir.

Le chapelain était un homme très-savant et très-sage qui avait observé ce que sont, d'ordinaire, les vœux des mourants. Comme il est peu d'hommes qui n'aient fait dans leur vie plusieurs actions dont ils sont inquiets devant la mort, c'est la pensée de presque tous les mourants de racheter leurs péchés; et quel plus efficace rachat que de doter les couvents et les églises, de bâtir des chapelles, de léguer une forte somme d'argent monnayé à son chapelain pour des messes abondantes? Ceux qui vont paraître devant Dieu sont d'autant plus prodigues à ce moment que ce n'est plus leur bien qu'ils donnent.

Le chapelain savait cela; aussi ne balança-t-il pas à répondre à la dame de Hambye que, si considérable qu'il fût, le vœu des mourants était terrible-

ment impérieux et qu'il y fallait obtempérer sous peine de damnation.

Madame Hélène le quitta tellement effrayée qu'elle aurait voulu être enterrée au lieu de son mari. A force de souffrir, elle était lasse. Qu'allait-elle devenir? Elle n'oserait même plus aller dans la chapelle, où le caveau la menacerait du mort, et l'autel, de Dieu. Elle ne dormit plus, elle n'eut plus faim, elle tomba malade, et elle eut peur de mourir dans cet état et d'aller tout droit en enfer.

X.

Alors, elle se résolut à faire ce que voulait son mari.

Elle envoya querir Harold, qui, apprenant sa détermination, montra peu d'empressement. Il répondit qu'il était prêt à ce que commanderait sa dame et maîtresse, mais que c'était chose délicate à elle de se remarier si vite, et avec un simple page, et qu'il l'engageait à réfléchir.

A quoi madame Hélène repartit que la réflexion lui était bien loisible à lui qui n'était pas malade et qui n'était pas en danger de damnation ; mais qu'elle ne souhaitait pas de perdre son âme pour lui, et

qu'elle le sommait d'être son mari, et fort promptement.

Et cela dans des termes si irrités, que le page fut contraint de consentir.

Le mariage se fit sans foule et sans joie, comme quand c'est un devoir qu'on accomplit et non une félicité qu'on obtient ; il n'y eut ni carrousel, ni cavalcade, ni danse, ni feu sur l'étang ; on distribua seulement beaucoup de pain et de monnaie aux pauvres gens. Madame Hélène n'avait jamais eu un visage plus pensif, ni Harold. Elle était en noir, lui aussi. On aurait dit des obsèques plutôt qu'une noce. Au repas, ni lui ni elle ne mangèrent ni ne burent. Ceux qui les virent sortir de la salle crurent voir une statue menée par un spectre.

Ils montèrent ainsi dans la chambre nuptiale.

Ils entrèrent. Elle le regarda, espérant peut-être qu'il ne resterait pas. Il alla vers la porte ; mais, au lieu de sortir, il poussa le verrou. Quand il se retourna, c'était un autre homme !

Il rayonnait de bonheur et d'amour ; sa figure était comme une pensée contenue qui éclate ; ses regards étaient des cris de joie !

Il revint à elle comme un lion qui tient enfin sa gazelle. Il se précipita à ses pieds et s'y roula, les baisant, riant, pleurant, effréné d'adoration. Et jusqu'au matin ce fut une tempête de passion à réveiller une morte.

XI.

Madame Hélène, pour affligée qu'elle fût, ne se courrouça pas de ce changement et de ces transports, car il n'y a rien que les femmes pardonnent aussi aisément que d'être trop aimées, même de ceux qu'elles n'aiment pas. Elle fut plutôt touchée de cette grande tendresse, et du mystère qu'Harold lui en avait fait, sans doute pour ne pas influencer sa décision parce qu'elle était trop noble et trop riche, et elle l'admira de l'avoir presque refusée, l'aimant à ce point.

Cet emportement d'amour durait depuis trois semaines, lorsqu'un mardi, vers la tombée du jour, on vit arriver au château le médecin de Jersey.

Le nouveau seigneur de Hambye alla à sa rencontre, l'accueillit comme quelqu'un qui lui avait sauvé la vie, et recommanda que tous les serviteurs le traitassent aussi noblement que lui-même. On l'installa dans la plus riche chambre du château, et le tailleur eut ordre de l'habiller magnifiquement. Madame Hélène elle-même lui fit gracieuse mine,

heureuse d'avoir chez elle celui qui pouvait témoigner de la volonté de son premier seigneur.

Mais il advint une chose surprenante : c'est que ce médecin, qui avait si savamment guéri Harold de blessures si redoutables, n'eut pas la même fortune avec de bien moindres malaises. Quand un serviteur ou un animal ne se trouvait pas bien, on l'appelait, et il accourait, et il médicamentait. Ce n'était pas qu'il fût embarrassé de donner un nom à la maladie et un remède au malade : il saignait largement et il avait des purgations à vider un bœuf; mais toujours, sans qu'on sût pourquoi, les hommes étaient certains de mourir et les bêtes de crever. Et alors l'ancien médecin, qu'on avait renvoyé, dut revenir.

En revanche, le médecin jersiais était tout plein de vices incommodes : il était fort gourmand, non moins ivrogne, et encore plus paillard. Ce n'était plus dans le château que sanglots de filles qu'il avait séduites et cris de filles qu'il voulait forcer. Et, lorsqu'elles le menaçaient de se plaindre à la dame de Hambye, il répondait hardiment qu'il ne la craignait pas.

Madame Hélène fut avertie de cette témérité, et parla à son seigneur, qui excusa le médecin, disant qu'il était ivre quand il avait tenu ces propos. Il l'excusa aussi de ses paillardises, et répondit qu'il ne punirait jamais un crime d'amour.

Il prit à part les filles qui se plaignaient, déclara sa reconnaissance pour le médecin, et promit sa colère à quiconque tenterait de lui nuire.

Le médecin était plus maître que le seigneur. Si Harold voulait chevaucher dans la forêt et demandait sa jument préférée, le palefrenier répondait que le médecin l'avait prise. Si Harold voulait chasser et demandait son meilleur faucon, le fauconnier venait dire que le médecin s'en servait.

Le seigneur avait alors parfois un mouvement d'irritation; mais, lorsque le médecin rentrait au château, Harold, au lieu de le quereller, lui souriait; et, le lendemain, il le choyait plus amicalement, et le paissait de dons et bribes, tantôt un riche pourpoint, tantôt une chaîne d'or.

Une fois pourtant que le médecin avait tout à fait mal parlé de la dame de Hambye, Harold lâcha sa colère! Il suivit le médecin dans sa chambre et, fermant la porte, tonna d'une belle fureur; on l'entendit lui reprocher d'un seul coup toutes ses infamies, et son pourchas des filles, et son intempérance de langue, et d'avoir osé dire qu'il ne craignait pas la dame de Hambye. On n'entendit pas ce que répondit le médecin, mais, lorsqu'ils sortirent, c'était le médecin qui avait la fière attitude et le seigneur qui paraissait repentant.

XII.

Une autre chose également singulière, c'est que, tout en étant toujours aussi éperdu de madame Hélène que la première nuit de son mariage, Harold, par moments, devenait tout à coup triste et morne. Dans ces moments-là, il était farouche, brusque avec les gens, on n'aurait pas été prudent de le contrarier; il était seul des journées entières; il ne venait même pas au souper; il allait prier à la chapelle, mais il ne se confessait pas.

Il restait immobile dans son fauteuil; et puis, subitement, il se levait, criant : En chasse! et il fallait que piqueurs, chevaux et chiens fussent prêts en un clin d'œil. Et il se lançait au galop jusqu'à dépasser la meute, et il se démenait orageusement dans la forêt, ne s'apercevant pas des ronces qui le déchiraient aux jambes et des branches qui le souffletaient au visage.

La nuit, il avait un sommeil agité et violent. Souvent, madame Hélène, réveillée par ses gestes, l'entendait proférer des paroles sans suite. Dans ces paroles, il se croyait toujours au combat contre le dragon. Il déplorait la mort de son seigneur, et

s'écriait : — Ah ! monstre ! ah ! misérable assassin ! ah ! traître et parjure !

Ces mauvais sommeils furent si fréquents que madame Hélène l'en avertit pour qu'il fît quelque remède. Il parut fort troublé et demanda ce qu'il avait dit; madame Hélène répondit qu'il avait pleuré son seigneur et accusé le dragon ; il demanda encore si c'était bien tout ; elle répondit que c'était tout ce qu'elle avait compris.

Il fut alors plus calme et dit à madame Hélène de ne pas s'inquiéter, qu'il était en effet sujet à rêver tout haut, dès son enfance, qu'il tenait alors toutes sortes de propos incohérents et insensés, ne sachant pas ce qu'il disait, invectivant à tort et à travers, accusant les innocents, et qu'elle aurait tort d'écouter. Le soir, il lui dit qu'il l'aimait trop pour la déranger ainsi de son sommeil, et que dorénavant ils auraient chacun leur chambre. Et, cette nuit-là même, il coucha dans une chambre la plus éloignée de celle de madame Hélène et la plus voisine de celle du médecin jersiais.

XIII.

Mais amour est le naufrage de prudence. Après quelques jours, Harold n'eut pas le courage de re-

noncer à une dame qui lui était si chère; il ne put se résigner à se faire lui-même volontairement le Tantale d'une telle grappe de beauté. Il revint donc auprès de madame Hélène, puis il n'y revint pas, puis il y revint encore, et il vécut ainsi plusieurs mois, étant quelquefois une semaine sans elle, et soudain entrant avec précipitation.

Dans les heures qu'il passait avec madame Hélène, il lui arrivait encore souvent de rêver à haute voix, mais elle ne l'en avertissait plus, et quand il lui demandait, le matin, s'il avait parlé, elle répondait qu'elle n'avait rien entendu.

Une nuit, il parla plus que de coutume; il était dans un désespoir extrême; il invoquait son seigneur, il demandait merci, et non pas avec des larmes, mais avec des sanglots. Et il disait : — Un si bon maître! ah! félon! Et il ajoutait : — Ah! serpent! tu iras en enfer!

Il semblait si malheureux, que madame Hélène l'aurait bien réveillé, mais ç'aurait été lui apprendre qu'il avait toujours le même sommeil. Elle se souvint d'avoir ouï que les gens qui parlaient en dormant entendaient parfois ce qu'on leur disait, et elle essaya de le consoler.

— Apaisez-vous, pauvre ami, dit-elle doucement.

Mais il criait toujours : — En enfer! oui, en enfer!

Elle essaya encore :

— Monseigneur, l'enfer n'est pas pour les serpents.

Cette fois, il entendit, et, sans se réveiller :

— Oh ! si, répondit-il, quand les serpents sont hommes.

Elle ne sut pas ce qu'il voulait dire; mais elle fut si émue qu'elle cessa de parler. Et lui se remit à soupirer lamentablement et à dire :

— Ah ! malheureux, tu as tué, mais tu mourras !

Elle lui dit : — Mais il est déjà mort.

Harold, toujours endormi, répondit : — Non.

Elle reprit : — Oui, le dragon est mort.

— Le dragon n'est pas le serpent, murmura-t-il.

— Et qui donc est le serpent? demanda-t-elle.

Mais, au lieu de répondre, il cria : — Grâce ! grâce !

— Grâce pour qui?

— Pour le serpent.

— Quel serpent? répéta-t-elle.

Il ne répondit pas. Il fut même quelque temps sans rien dire. Mais madame Hélène avait maintenant dans l'esprit un soupçon épouvantable. Elle insista :

— N'est-ce pas le dragon qui a tué le seigneur de Hambye?

— Non, dit Harold.

— Qui est-ce donc?

Il se tut.

Elle recommença : — Qui est-ce donc?

Il répondit : — Je ne le dirai jamais!

— Je veux que tu le dises!

— Jamais!

Mais elle n'y consentit pas, et, d'un accent irrité : — Qui est-ce donc? qui est-ce donc?

Harold, craignant d'obéir malgré lui, fermait la bouche, et madame Hélène entendait claquer ses dents serrées.

Elle continua :

— Parle, je le veux! Quel est le meurtrier?

Il dit : — Pitié!

— Non, parle! — Et elle était sur son séant, et ses yeux luisaient dans la nuit, et elle le questionnait d'une voix basse si hautaine qu'Harold se tordait, sentant sa volonté lui échapper. — Parle! Qui a tué le seigneur de Hambye? Réponds, je le veux, il le faut, tu parleras. L'assassin! l'assassin! l'assassin!

Harold, vaincu, balbutia faiblement :

— C'est moi.

XIV.

Ils se turent tous deux, lui épuisé, elle frissonnant.

Mais ce pouvait être la démence du rêve qui avait parlé, et non la franchise de l'aveu. Madame Hélène s'efforça, et, interrogeant encore Harold, et le contraignant toujours, lui arracha enfin tout le récit de son crime.

Le seigneur de Hambye lui avait confié son projet d'aller combattre le dragon, et l'avait même envoyé une fois en l'île jersiaise pour se renseigner plus exactement. C'est dans ce voyage que la pensée du forfait lui était venue, par amour pour la dame. Il avait rencontré le médecin et l'avait mis dans son intérêt en lui promettant autant d'or qu'il en pourrait souhaiter. C'est pourquoi, le jour du combat, le médecin était venu avec lui ; le mari de la Fargette les avait un peu gênés, mais ils l'avaient éloigné, ainsi qu'avait dit le médecin, comme pour avertir les insulaires de ne pas approcher.

Le récit que le médecin avait fait du combat était un récit concerté entre eux d'avance ; il n'était pas vrai que le dragon eût meurtri le seigneur ; c'était, au contraire, le seigneur qui avait meurtri le dragon. Mais alors, lui, profitant de l'absence du mari de la Fargette, s'était rué par derrière sur son seigneur, et l'avait durement frappé de son épée entre le casque et la cotte de mailles. Le médecin s'était approché ; ils avaient ensemble achevé le seigneur de Hambye, lui avaient froissé le cou dans la mâchoire de l'hydre pour cacher la blessure

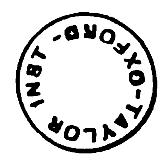
de l'épée, avaient même eu la précaution de mettre dans les dents du dragon un morceau du casque et un peu de la cotte; puis, il avait, lui, tué son cheval, s'était couvert de sang, et s'était prosterné à terre comme expirant, et s'était si fort roidi que l'homme de la Fargette, en aidant à le porter, l'avait déclaré mort.

Quant à son épée tirée contre le médecin pour lui faire dire les dernières paroles du seigneur de Hambye, c'était une querelle feinte : la dame ayant dit qu'on allât disposer le bateau pour Jersey, il avait soupçonné qu'elle irait au médecin; il avait aussitôt sauté sur un cheval, s'était embarqué avant elle, et avait instruit le médecin; bientôt, ils l'avaient vue arriver, et, dès qu'elle avait été à portée de leur voix, ils avaient simulé la lutte qui l'avait trompée.

Madame Hélène lui demanda des preuves de sa forfaiture, et le misérable, impuissant à résister dans le sommeil, lui en donna.

Il lui rappela que les fameux médecins avaient tout d'abord trouvé une vraie ressemblance entre la blessure mortelle du seigneur et la blessure d'une épée.

Il lui rappela qu'il n'avait pas voulu que les fameux médecins le vissent seulement, car ils se seraient aperçus qu'il n'était pas blessé; ce qui, au reste, était heureux pour lui, puisque le médecin



n'était pas médecin et n'avait même jamais étudié, comme elle avait pu en juger au prompt trépas des gens et animaux qu'il avait soignés.

Il lui rappela les audaces du faux médecin, qu'il n'avait pas pu empêcher, à cause de leur complicité.

Madame Hélène se leva sans bruit, alla dans un réduit allumer une lanterne, et revint, ayant soin que la lumière ne tombât point sur les yeux d'Harold. Puis, écartant les couvertures et levant le linge, elle examina le corps. Elle eut beau le visiter partout, elle ne vit aucune cicatrice ni trace de plaie. Elle regarda la figure du page, qui alors lui parut horrible.

Elle éteignit la lanterne et se recoucha. Il le fallait pour que le meurtrier ne se doutât de rien, le matin, en s'éveillant; mais ce fut bien dur pour la pauvre dame de passer le reste de la nuit dans le même lit que l'assassin de son seigneur.

XV.

Harold se réveilla inquiet et sombre; il s'informa aussitôt s'il avait rêvé cette nuit-là. La dame de

Hambye répondit que non. Harold appela un piqueur, et dit qu'on fût prêt pour la chasse; il s'habilla vite et partit en maugréant.

Dès qu'il fut hors du pont-levis, madame Hélène manda son chapelain et son sénéchal, et leur dit la vérité. Les serviteurs du château étaient tous dévoués à madame Hélène, principalement contre Harold, qu'ils haïssaient comme ayant été leur égal. Le chapelain, personnellement, le détestait pour avoir été l'objet du vœu du seigneur mort, et voyait en lui le voleur du bien qu'il avait espéré pour les chapelles; sa haine ne cessa pas parce qu'elle n'avait plus de motif puisque le seigneur mort n'avait pas fait de vœu; il fut donc ravi d'apprendre que c'était un voleur, en effet, et un meurtrier. Le chapelain et le sénéchal encouragèrent madame Hélène à venger son mari.

Comme c'était par amour pour elle qu'Harold avait commis la noire action, elle ne la trouvait pas assez prouvée. Le sénéchal dit qu'on aurait toutes les preuves en questionnant le médecin; et, sur-le-champ, il alla dire au prévôt et à ses aides d'amener le médecin dans la salle de justice, où il se rendit avec le chapelain. Chemin faisant, le chapelain eut une idée ingénieuse : si l'on questionnait le médecin, même par le fer et le feu, il pouvait ne pas avouer, préférant la torture à la mort; il valait mieux le torturer par la potence même, lui mettre la corde au

cou, et lui dire que le seigneur avait commandé qu'il fût pendu; alors il parlerait pour se venger.

Quand le médecin fut dans la salle de justice et que le sénéchal le condamna à être pendu pour ses assauts sur les filles, il se mit à rire; quand le chapelain lui dit que c'était le seigneur qui le voulait ainsi, il haussa les épaules, n'y croyant pas; il n'y crut pas même lorsque le prévôt l'entraîna vers le lieu des exécutions; mais lorsque le prévôt lui passa la corde au cou, il réfléchit que ces hommes n'oseraient pas se jouer de leur seigneur jusqu'à traiter ainsi son protégé et, se croyant trahi d'Harold, il entra dans une colère exaspérée contre lui, et dit qu'il mourrait, mais pas seul. Et alors, tandis que les aides du prévôt faisaient mine de préparer la trappe, il raconta, de point en point, tout ce qu'Harold avait dit à madame Hélène. Quand il eut fini de parler, le prévôt et ses aides le pendirent.

Le soir, Harold revint harassé et mécontent. En entrant dans la cour, il fut entouré du sénéchal, du prévôt et de tous les gens de justice. Le sénéchal prit la bride du cheval et le mena vers la prison. Harold comprit bien que sa perversité était découverte; il n'essaya pas de résister; il savait que les serviteurs ne l'aimaient pas et qu'il était seul. Il ne dit pas une parole. Devant la prison, il vit son médecin qui grimaçait en l'air. Il lui dit : — Je viens!

On le jugea le lendemain. Il ne se défendit pas.

Il avoua tout. Il dit seulement qu'il n'avait agi que par amour. Madame Hélène trouva que le forfait n'était pas encore assez prouvé. Alors le sénéchal fit déterrer le corps du seigneur de Hambye ; on examina plus curieusement le cou, et on vit qu'il y avait certainement une blessure différente des autres et qui ne pouvait être que d'une épée. En la sondant on y trouva une pointe d'acier. On alla aussitôt chercher l'épée d'Harold, conservée précieusement dans les trophées. On reconnut qu'elle était épointée, et que le morceau retrouvé s'y ajustait précisément.

Harold fut condamné et pendu le soir.

Madame Hélène fit austèrement pénitence pour s'être laissé abuser par le meurtrier de son mari. Elle ne s'occupa plus que de terminer le tombeau qui était commencé. Ce tombeau était une tour, et, comme il était sur une hauteur, elle le voyait du château de Hambye. Quand il fut fini, elle y porta le corps en grande solennité, puis elle revint à Hambye et, ne sortant plus de son donjon, y attendit la mort, les yeux fixés sur le sépulcre de son seigneur.

C'est de là qu'un lieu de Jersey s'appelle Hougue-Bye, de *Hambye* et du mot *hougue* qui veut dire tertre.

Madame Hélène, en expiation de son erreur, lé-

gua tous ses biens au monastère de Saint-Radulph, où le chapelain se fit moine; pour le récompenser des grandes richesses qu'il avait procurées au monastère, on le nomma prieur, et il fut fait saint après sa mort.

SCÈNE DEUXIÈME.

MÉDAILLES DE PRINCES.

L'auteur du présent livre aura touché le but qu'il se proposait en écrivant la légende susdite si le lecteur y voit deux choses : premièrement, que les vrais serpents sont les traîtres, et secondement, que Jersey n'est pas loin de la France.

Quand on regarde la carte, on s'étonne que Jersey ne soit pas française. Jersey possédée par les Anglais, c'est aussi insolent que si nous possédions Wight. Elle nous appartient géographiquement, et elle nous a appartenu historiquement.

Elle nous a appartenu âme et corps, gouvernement et territoire.

Le 9 janvier 1735, la mer se retira si loin de la côte normande et balaya tellement le sable que

des riverains, se hasardant à deux lieues au large de leur rive, virent paraître, en pleine eau, les ruines d'un village avec ses rues, où étaient encore empreintes les ornières des charrettes d'autrefois. On y retrouva des vases d'étain et divers ustensiles de ménage.

En 1812, après une tempête aussi, M. de la Fruglaye, gentilhomme breton, se promenant près de Morlaix, fut stupéfait de voir la grève changée en une sorte de forêt-fantôme. Partout des arbres renversés et tordus ; les ifs et les chênes avaient encore leur couleur ; l'écorce des bouleaux, très-nombreux, était encore argentée. M. de la Fruglaye, qui était à cheval, se mit à longer la grève. Cette résurrection d'une forêt morte ne finit qu'après sept lieues.

Tous les jours encore, les pêcheurs d'huîtres de Jersey retirent avec leurs dragues, fort loin en mer, des racines de hêtres et de saules, et il n'est pas rare que les ancres des navires rapportent des troncs d'arbres entiers.

C'est qu'en effet la mer qui sépare Jersey de la France a été une forêt. J'ai raconté ailleurs comment cette forêt, qui s'étendait d'Ouessant au Cap-la-Hague, a tout à coup, en 709, sombré dans une tempête avec ses bourgs, ses monastères et ses églises, et comment Jersey en devint île. Elle n'en resta pas moins continentale de gouvernement.

Les rois francs, qui l'avaient prise aux Saxons, ne paraissaient pas en trouver le séjour bien agréable, car ils y exilaient volontiers.

Ainsi, l'archevêque de Rouen Prétextat y fut jeté par Frédégonde, qui ne se doutait pas qu'en faisant assassiner Galswinthe elle convertissait Jersey. — Galswinthe morte, Frédégonde put épouser le roi Chilpéric. Mais Galswinthe avait une sœur, Brunehilde, qui voulut la faire venger par son mari, le roi Sigebert : Frédégonde fit assassiner le roi Sigebert. Elle allait faire assassiner Brunehilde, mais un fils de Chilpéric, Mérovée, vit Brunehilde et tomba amoureux d'elle. Prétextat osa marier Mérovée à l'ennemie de Frédégonde. Celle-ci réunit aussitôt à Paris quarante évêques, et fit présider le concile par un de ses amants, Bertramme, évêque de Bordeaux. Mérovée était un peu le neveu de Brunehilde, et Prétextat avait enfreint les canons en mariant le neveu avec la tante ; mais les évêques ne se mangent pas entre eux : il en fut quitte pour sept ans d'exil à Jersey, parmi les pirates, auxquels il enseigna le christianisme.

Les pirates n'étaient pas impossibles à convaincre. Quelques années auparavant, une bande de Saxons était venue se loger dans les rocs de Gorey ; après quelques semaines, n'ayant vu passer aucun navire, ces bandits s'étaient lassés d'attendre et avaient trouvé plus simple de piller tout bonnement

les habitants, Saxons comme eux. Ils avaient leur butin et se rembarquaient, quand l'hermite Hélier accourut. Le chrétien leur représenta l'énormité de leur acte contre des frères de sang et de nom, et que toute leur piraterie était pleine d'offenses pareilles à la fraternité humaine et à la justice divine, et qu'au lieu de mener cette existence violente dont Dieu les punissait par des naufrages, par des fatigues et des misères de toutes sortes, par la mort toujours près d'eux, ils feraient mieux de cultiver la terre, qui leur donnerait le pain quotidien, et d'embrasser le christianisme, qui leur donnerait la vie éternelle. Les pirates furent si émus que leur chef leva sa hache et tua roide Hélier.

Une fois convaincus, les Saxons l'étaient bien. Il leur prenait tout de suite une ferveur si grande que, dans un champ près de Caerleon, douze cents Bretons, n'ayant pas voulu reconnaître comme saint un moine envoyé par le pape, furent massacrés par les Saxons convertis.

Quand il y eut sept ans que Prétextat adoucissait ainsi les mœurs saxonnes, il retourna en Neustrie. Il eut tort.

Frédégonde l'avait oublié. Elle avait eu d'abord à se venger de Mérovée. Elle l'avait fait assassiner. Puis, un de ses enfants étant mort, elle avait d'abord soupçonné des femmes de Paris de l'avoir tué par des maléfices ; mais, après les avoir fait rouer,

elle avait réfléchi que ce n'était peut-être pas ces femmes qui avaient jeté un sort à son enfant, mais plutôt le second fils de son mari, Clovis, lequel avait intérêt à ce que son père n'eût pas d'autre enfant que lui, et elle avait fait assassiner Clovis, avec l'assentiment du père. — Ensuite, elle avait employé trois ou quatre ans à quelques menus meurtres dont l'histoire parle peu, parce qu'il n'y a que les meurtres des rois et des princes qui comptent. — Enfin, cette reine s'était demandé à quoi son mari lui servait, sinon à gêner ses débauches avec ses écuyers et ses palefreniers, et elle avait fait assassiner le roi Chilpéric.

C'est à ce moment que Prétextat revint de Jersey. Frédégonde le fit assassiner.

Jersey, saxonne, puis franque, devint normande en 912, avec toute la côte, lorsque Charles le Simple, envahi par les Normands, donna à Rollo sa fille Giselle et, pour dot, la Neustrie et la Bretagne, à condition que Rollo reconnaîtrait sa suzeraineté et se ferait chrétien. Puisque Paris a bien valu une messe pour un roi, Rouen valait bien un baptême pour un pirate.

Lorsque les Normands conquirent l'Angleterre, cela ne changea rien à la constitution des îles normandes. Leur duc, devenu roi à Londres, ne fut toujours que duc à Jersey, comme à Rouen.

Guillaume le Conquérant laissa trois fils, dont

l'aîné, Robert Courte-Cuisse, prit la Normandie et abandonna l'Angleterre au second, Guillaume le Roux, et dont le troisième, Henri Beauclerc, jugea injuste que son père, ayant eu trois fils, n'eût pas eu trois héritages. Henri répara la faute de son père. Robert n'avait abandonné l'Angleterre à Guillaume qu'à la condition expresse qu'elle lui reviendrait si Guillaume mourait avant lui; Guillaume mourut le premier, Robert était alors en terre sainte, il accourut aussitôt, et trouva Henri roi d'Angleterre. Il réclama, prouva que la mort de Guillaume devait remettre l'Angleterre et la Normandie dans la même main. Henri en convint, dit qu'elles seraient dans la même main, passa en Normandie avec une armée, battit son frère, le prit, lui creva les yeux, et le fit mourir pendant vingt-six ans dans le château de Cardif. Fraternité de rois.

Jusqu'à Jean sans Terre, la Normandie et les îles ne furent qu'un corps. Mais il arriva une chose qui fit grand bruit, je ne sais pas trop pourquoi, vu que c'était chose usitée entre princes : Jean sans Terre assassina son neveu.

Quoi de plus simple? Arthur était fils du frère aîné de Jean, et Jean ne pouvait être roi d'Angleterre que si Arthur mourait. Arthur mourut donc. Comment? On ne l'a jamais su au juste. Selon les uns, Jean l'aurait précipité dans la mer du haut des rochers de Cherbourg; selon les autres, il l'aurait

enfermé au château de Falaise, avec ordre au capitaine du château, Hubert de Bourg, de lui enfoncer un fer rouge dans les yeux jusqu'à ce qu'il en mourût. Hubert, touché de pitié, aurait fait semblant d'obéir et aurait enterré une bière vide, mais Jean aurait découvert le mensonge, serait venu prendre lui-même Arthur, l'aurait conduit à Rouen, et là, une nuit, lui ayant offert, pour le distraire, une promenade en bateau, l'aurait poignardé de sa main, lui aurait attaché une pierre au cou et l'aurait jeté dans la Seine.

Cette action, si naturelle de la part d'un homme qui ne pouvait devenir roi autrement, provoqua une telle indignation, qu'encore quatre cents ans après Shakespeare l'a reprochée à Jean pendant tout un drame. Les poëtes n'entendent rien à la politique; ils n'entrent pas dans ces raisons des personnes royales; ils ont un souci puéril de la vie humaine; ils manquent de respect à Macbeth, et ils appellent grossièrement Richard III assassin.

Philippe-Auguste fut aussi courroucé que Shakespeare, mais lui, il avait un motif sérieux : le roi de France était le suzerain du duc de Normandie, et, d'après la coutume normande, chapitre des droits féodaux, article 143, tout homme condamné à mort par justice voyait son fief et son héritage confisqués au profit de son seigneur; donc, si Jean était condamné à mort comme meurtrier, Jean devait son

fief, c'est-à-dire la Normandie, à son seigneur, c'est-à-dire à Philippe-Auguste. C'est pourquoi Philippe-Auguste fut si irrité de l'assassinat d'Arthur, son proche parent.

Les barons anglais aussi furent irrités : les Anglo-Saxons n'avaient pas pardonné au duc de Normandie leur défaite; les Anglo-Normands étaient mécontents d'avoir un roi au lieu d'un duc; tous haïssaient le pouvoir royal, le contrariaient, s'efforçaient de le diminuer, et furent bien aises d'avoir une occasion de se révolter par vertu.

Les prêtres n'avaient pas un moins vertueux motif de renier l'assassin : Jean les avait appauvris. Ce n'était pas la faute de Jean; il succédait à Richard Cœur de Lion, qui avait ruiné l'Angleterre avec sa croisade. Pour avoir de quoi lever une armée, Richard avait vendu tout ce qu'il possédait; il disait lui-même qu'il aurait vendu Londres s'il avait trouvé un acheteur; puis, au retour de la terre sainte, pris par le duc d'Autriche et donné à l'empereur d'Allemagne, on avait dû payer sa rançon : les rois coûtent cher; l'empereur avait exigé la somme ronde de cent cinquante mille marcs d'argent. Il est vrai que Richard avait inventé un ingénieux moyen d'atténuer le chiffre de ses dépenses : tout ce qu'il avait vendu en partant, il l'avait, à son retour, repris aux acheteurs sans les rembourser; mais cette manière d'entendre le commerce n'avait pas inspiré aux argentiers une

immense envie de traiter avec les rois d'Angleterre. Lorsque Jean, trouvant le trésor vide, avait cherché comment le remplir, personne n'avait voulu lui prêter ni lui acheter. Quand un roi n'a pas d'argent, il en prend. Les riches d'alors étaient les juifs et les prêtres. Jean s'était d'abord adressé aux juifs; il avait une façon d'emprunter assez persuasive : ceux qui refusaient, il leur faisait arracher les dents. Les juifs avaient tenu bon; leur or était bien caché, on n'avait pas pu leur faire dire où; ils s'étaient laissé arracher toutes les dents, non une parole. Alors, Jean avait bien été obligé d'en venir aux prêtres; les évêchés et les abbayes crevaient de richesses; Jean les avait dégonflés. — « Cousin, dit-il dans Shakespeare, aie soin de secouer les sacs de ces accapareurs d'abbés; remets en liberté leurs anges d'or emprisonnés : il faut que la guerre affamée mange à même les grasses côtes de la paix. Use de nos pouvoirs dans toute leur étendue. » Et Philippe Faulconbridge n'est pas homme à mal faire la commission : — « Ni cloche, ni bréviaire, ni cierge ne me fera reculer, quand l'or et l'argent me font signe d'avancer. » — On conçoit l'horreur du clergé pour le meurtrier d'Arthur.

Philippe-Auguste somma Jean de comparaître devant la cour des hauts barons de France. Jean n'y comparut point et fut condamné à la peine de mort et à la confiscation de ses provinces françaises.

Philippe-Auguste se saisit aussitôt de la Normandie haute et basse. De là, la guerre; Jean voulut conserver au moins ses petites îles; il vint à Jersey, la fortifia, et, de peur que les Jersiais n'eussent pas une envie éperdue de rester les sujets d'un assassin, il les intéressa personnellement à la résistance en leur assurant, par une charte expresse, des franchises spéciales. Alors, ils se battirent, et repoussèrent deux débarquements des Français.

Mais ce n'était plus seulement les îles normandes qui allaient être menacées : Philippe-Auguste, mis en appétit par la Normandie, voulait l'Angleterre. Sa flotte et son armée étaient prêtes, Jean se sentait perdu. Les barons étaient contre lui; le pape l'avait excommunié : abandonné des chrétiens, il s'adressa aux mécréants. Il demanda secours au miramolin de Grenade, lui offrant de reconnaître sa suzeraineté, de lui payer tribut et même, si cela lui plaisait, de se faire mahométan.

Les trois députés qu'il envoya au miramolin furent introduits devant un homme grave et pensif, occupé dans ce moment à lire un livre, qui était celui de saint Paul. Il écouta en silence ce que Jean lui faisait dire, puis il regarda les trois ambassadeurs, dont deux étaient des hommes bien faits, et dont le troisième était petit, noir, de méchante mine, avec un bras plus long que l'autre, et quatre doigts seulement à une main. Il fit signe aux

deux premiers de sortir, et au troisième de rester.

Quand ils furent seuls :

— Mon ami, dit le miramolin, tu es trop laid et de figure trop chétive pour qu'un roi t'ait fait son ambassadeur si tu n'avais pas de tels mérites intérieurs qu'ils rachètent la pauvreté de ton apparence. J'ai donc mieux aimé te parler qu'à tes beaux compagnons. Entretenons-nous comme deux personnes qui s'estiment réciproquement. Je t'avoue que je ne suis pas peu surpris d'un roi qui offre ainsi son royaume, et d'un grand royaume qui se laisserait donner. Dis-moi donc en toute sincérité quels sont les Anglais et leur roi. Si tu es celui que je pense, tu me répondras loyalement.

— Seigneur, répondit l'ambassadeur difforme, qui fut flatté de cette admiration et de cette confiance, le roi mon maître est le plus grand scélérat qui ait jamais régné; il a déjà perdu le duché de Normandie et il perdra incessamment le royaume d'Angleterre; il est dissipateur et insatiable; il est lion pour ses amis et agneau pour les rebelles; il a procréé des enfants peu vigoureux; aussi sa femme le déteste et a des amants qu'il fait étrangler; il n'en est pas moins prodigieusement débauché, adonné à toutes les femmes, même ses parentes, et il n'a pas attendu que ses filles fussent nubiles; quant à la foi chrétienne, il est flottant et plein de doute.

— Je te remercie, dit le miramolin, et tu n'as

plus besoin de m'apprendre ce que sont les Anglais. Une nation qui supporte un roi si misérable est plus misérable que lui.

— Les Anglais, repartit l'ambassadeur, sont des hommes patients.

— Dis que ce sont des lâches, reprit le miramolin. Je refuse l'hommage de l'Angleterre. Je ne veux pas d'un peuple qui veut de ce roi.

Dédaigné par le mécréant, Jean revint au pape, et lui demanda grâce, au grand mépris de son peuple; les barons riaient de lui tout haut. Il voulut prouver qu'il était encore roi. Un ermite en réputation de sainteté parmi la multitude, Pierre de Pomfret, avait prédit que Jean cesserait de régner dans l'année; l'année finie, Jean lui montra qu'il régnait encore : Pierre de Pomfret fut attaché à la queue d'un cheval, traîné dans les rues de Warham, puis pendu, avec son fils.

Le pape, imploré par Jean sans Terre, lui pardonna chrétiennement, moyennant un tribut de mille marcs sterling d'or. A ce prix, Innocent III interdit à Philippe-Auguste d'envahir l'Angleterre; mais, comme l'armée française ne pouvait pas s'être dérangée pour rien, le pape lui permit la Flandre, qu'elle ravagea dévotement.

Lorsque Jean vit Philippe-Auguste distrait par les Flamands, il n'y put tenir. Il se remit à arracher les dents aux juifs et les dîmes aux églises; il

ne craignait plus le pape à présent qu'il le payait; il fit fondre les dernières cloches et les derniers ciboires, et s'acheta une armée. Il s'entendit avec les Flamands, qui se chargèrent du nord pendant qu'il se chargeait du midi. Mais, au nord, Philippe-Auguste fut victorieux à Bouvines (27 août 1214), et, au midi, Jean fut battu sur la Loire. Jean dut repasser la mer en grande hâte, et supplia encore le pape, qui voulut bien lui obtenir une trêve et ne la lui faire payer que soixante mille marcs d'argent.

Les barons, le voyant à terre, lui présentèrent un acte à signer et à jurer. Quand Jean eut écouté la lecture de cet acte, il eut un accès de rage. Cela se conçoit; dans cet acte il y avait, entre autres choses exorbitantes, que le roi ne pourrait plus marier les filles des barons malgré elles; qu'il ne saisirait plus les biens des orphelins, sous prétexte de tutelle féodale; qu'il n'emprisonnerait plus sans jugement; que ses officiers n'auraient plus le droit de prendre sans les payer les denrées et les voitures qu'ils voudraient; que les juges, constables et baillis seraient choisis parmi ceux qui auraient étudié les lois. Toute cette Grande Charte était aussi monstrueuse. Jean signa et jura, mais avec la ferme intention de ne pas tenir son serment; et, rien que pour avoir juré, il fut si furieux qu'il se roulait sur son lit en rugissant et en mordant la paille et le bois.

Aussitôt, il fit publier, en Normandie, en Flandre, en Poitou et en Gascogne, que tous ceux qui aimaient le pillage n'avaient qu'à venir en Angleterre et qu'il les invitait aux biens de ses barons. Ceux-ci furent enfin de l'avis du miramolin et se trouvèrent bien lâches d'avoir subi si longtemps un roi de cette espèce; ils le déposèrent, et s'offrirent au fils du roi de France. Louis vint à Londres, où il reçut l'hommage des barons et du roi d'Écosse. Jean s'enfuit dans les îles, allant de Wight à Jersey, vivant de brigandage. Les Jersiais lui furent reconnaissants de n'avoir pas eu le temps de violer leur constitution, et lui firent un accueil cordial.

Malheureusement pour Louis, Jean sans Terre mourut subitement, d'indigestion ou de poison, entre les deux l'histoire balance. Son fils, Henri III, jura aux barons tout ce qu'ils voulurent, et ils abandonnèrent Louis, qui retourna en France. Jersey resta tranquille jusqu'à la mort d'Édouard II.

Édouard II mourut, il n'est pas inutile de rappeler comment. Cet Édouard II, on ne pouvait pas l'accuser, comme Jean sans Terre, d'aimer trop les femmes; il ne s'entourait que de jeunes garçons. C'était, du reste, un roi fort dévot, et qui ne voulut pas se frotter d'une huile merveilleuse qui donnait du courage sans en demander la permission au pape. La reine ne trouva pas que cette dévotion compensât cette haine des femmes; elle fit tuer par les barons

le plus joli des jeunes garçons qui entouraient le roi, Gaveston; puis, comme elle était sœur du roi de France, Charles le Bel, elle alla prier son frère de la débarrasser de son mari. Elle revint avec des troupes; le roi avait remplacé le joli Gaveston par le gentil Spencer; la morale publique était indignée; la reine et son amant Mortimer furent accueillis avec enthousiasme; le roi et le gentil Spencer, que tout le monde déserta, tombèrent aux mains de la reine. Spencer fut d'abord mutilé avec intelligence, puis égorgé. Quant au roi, la reine lui assigna pour résidence le château de Kenilworth, où elle le traita royalement; tous les jours, elle lui écrivait des lettres pleines de tendresse, et elle lui envoyait de beaux habits : en même temps, elle faisait demander à l'évêque d'Hereford si c'était très-mal de tuer un roi. L'évêque répondit : *Edwardum occidere nolite timere bonum est;* ce qui, selon qu'on met un point après *nolite* ou après *timere,* défend ou conseille le meurtre. L'évêque n'avait pas ponctué. La reine, dans le doute, essaya d'amener le roi à se tuer lui-même, en le persécutant, en le torturant, en lui rendant la vie horrible. Comme il hésitait, on l'aida, en lui jetant une lourde porte sur la tête; il s'obstinait encore, on l'empala avec une broche rouge.

La suppression d'Édouard II ne profita pas à la reine; son fils, Édouard III, se soucia médiocrement d'avoir près de lui une mère si peu gênée d'un roi.

Il l'enferma. Puis, se trouvant encore trop près d'elle, et voulant faire quelque chose qui fût bien vu en Angleterre, il déclara la guerre à la France.

Le roi de France était alors Philippe de Valois. C'était un roi fort aimé de sa noblesse; son commencement avait été de fournir aux seigneurs un moyen économique de payer leurs dettes : il leur avait permis de mettre leurs créanciers en prison. Le lendemain, il leur avait fait une autre gracieuseté : il avait fait pendre le trésorier de son prédécesseur; mais ceci, tous les nouveaux rois le faisaient : ils prouvaient ainsi que l'énormité des taxes était la faute des trésoriers.

Édouard ne se crut pas assez fort tout seul; il chercha qui embaucher dans sa cause. La Flandre était l'alliée naturelle de l'Angleterre. Les pâturages anglais faisaient la laine; les métiers flamands faisaient le drap. La laine et le drap ont besoin l'un de l'autre. Édouard alla donc dans les Pays-Bas, prodigua l'argent, combla les seigneurs de joyaux, séduisit leurs femmes; cela ne suffisait pas encore aux Flamands; ils étaient vassaux de l'empire; qu'Édouard eût l'empereur, et il les aurait. Édouard alla donc à l'empereur, Louis de Bavière, lequel nomma Édouard vicaire impérial et daigna lui donner son pied à baiser, mais pas un homme. On se contente de ce qu'on a; Édouard revint avec son diplôme de vicaire, assembla les Flamands dans la

petite ville de Heck, sur la frontière du Brabant, et là, dans la halle de la ville, exhiba son diplôme, couronne en tête, sur un banc de boucher, où, la veille, on avait taillé et vendu la chair des bêtes, ce qui ne fit pas confondre ce prince avec les bouchers, puisqu'il ne trafiquait, lui, et ne taillait qu'en chair humaine. Le diplôme ne décida pas encore les Flamands. Édouard tenta de se passer d'eux ; il fit une campagne, mais insignifiante au point qu'il dut revenir les implorer. Autre objection. Dans l'intervalle, le pape leur avait fait parler, et ils s'étaient engagés à ne pas attaquer le roi de France, sous peine de payer deux millions de florins. Ils ne pouvaient désobéir au pape; le péché eût été trop coûteux. Édouard, voyant qu'ils ne voulaient pas compromettre leur âme jusqu'à leur bourse, fit venir d'Angleterre des prêtres intelligents qui délièrent les Flamands de leur dette au pape, et qui se chargèrent d'arranger cela avec Dieu.

Alors, la guerre se fit, sur terre et sur mer. La flotte française eut d'abord le bonheur de brûler Southampton et de prendre Guernesey. Jersey trembla. Vite, toutes les paroisses furent quittées, et la population se réfugia dans le château de Gorey. Les Français ne tardèrent pas à arriver. Ils débarquèrent sans difficulté, s'emparèrent de l'île, et auraient forcé le château, sans la bataille de l'Écluse, où la flotte française, mal commandée par le trésorier

Bahuchet, se laissa broyer. Jersey et Guernesey furent évacuées.

Philippe de Valois consola la France de la bataille de l'Écluse en s'amusant, en donnant à sa cour des carrousels et des spectacles. Il n'avait plus d'argent, mais il altéra la monnaie. Il prit une glorieuse revanche sur le roi d'Angleterre. Il invita à ses fêtes quinze seigneurs bretons et trois chevaliers normands qu'il soupçonnait d'être favorables à Édouard, et un soir, après souper, il les fit décapiter sans jugement. Les parents de ces invités à mort voulurent les venger, et appelèrent Édouard, qui ne se fit pas prier pour repasser en France. Nouveau désastre : bataille de Crécy, prise de Calais. Au moins, Philippe mourut.

Il fut remplacé par son fils, Jean II. La plupart des rois de France se sont contentés de surnoms modestes : ils s'appellent volontiers Pépin le Bref, Charles le Gros, Philippe le Long, Louis le Bègue, Charles le Chauve, Louis le Fainéant. Jean II, lui, était tellement meilleur que les autres qu'on l'a surnommé le Bon. Il débuta par un assassinat. Le comte d'Eu et de Guines, prisonnier des Anglais, avait obtenu d'Édouard la permission de venir en France amasser sa rançon ; Jean le Bon le fit arrêter et exécuter sans procès. Il en voulait au roi de Navarre, au comte d'Harcourt et à plusieurs autres seigneurs : il dit à son fils Charles de les prier à dîner. Pendant

qu'ils étaient à table, Jean le Bon survint tout à coup avec une troupe, se jeta sur les seigneurs, en fit décapiter quatre devant lui, et mit les autres en prison. Ces guets-apens n'empêchaient pas Jean d'aimer la joie, le plaisir, les tournois, de prodiguer les dons, de dépenser magnifiquement et, quand l'argent lui manquait, de falsifier les monnaies.

Il lui arriva la même chose qu'à son père : les fils et les veuves de ceux qu'il décapitait si lestement ouvrirent la France au roi anglais. Bataille de Poitiers. Au moment où la cavalerie anglaise arrivait, Jean eut l'admirable idée d'ordonner à tous ses chevaliers de mettre pied à terre; alors, leurs lourdes armures pesant sur eux, ils ne purent se mouvoir; les Anglais les écrasèrent; tous furent tués. Jean fut pris et emmené en Angleterre. — Le dauphin Charles ne fut ni pris ni tué; il était, avec deux de ses frères, à la tête de plus de huit cents lances qui n'avaient pas encore donné; il vit que la bataille tournait mal et que son père était en danger : aussitôt il commanda à ses huit cents lances de le suivre, et il prit la fuite.

Paris, n'ayant plus de roi, s'en passa; le prévôt des marchands, Étienne Marcel, se saisit du gouvernement, et le dauphin ne fut qu'une signature au bas des actes des bourgeois. Charles obéit, jura tout ce qu'on voulut, promit de renvoyer vingt-deux de ses amis, de ne plus vendre la justice, de ne plus

rien détourner du trésor, et même de ne plus faire de fausse monnaie. Parmi les amis qu'il avait promis de renvoyer, il y avait les deux maréchaux de Champagne et de Normandie; comme il tardait à s'en défaire, Marcel lui épargna les ennuis de l'hésitation en les faisant massacrer sous ses yeux; le dauphin se jeta aux genoux du prévôt, demanda grâce pour lui; quant à ses amis, il approuva leur meurtre publiquement et déclara même que c'était lui qui l'avait ordonné. Mais, la division s'étant mise parmi les bourgeois, et Marcel ayant été tué à son tour, Charles profita de la guerre civile, régna sur les cadavres, renonça à toutes ses promesses, affirma qu'il avait menti en s'attribuant la mort des maréchaux, et protesta que toute sa conduite depuis son retour de Poitiers n'avait été que pure lâcheté.

Il s'empressa peu de délivrer son père. Ce pauvre Jean aurait bien voulu revenir; il acceptait toutes les conditions; il consentait au démembrement de la France, à l'abandon de Calais, de Boulogne, etc., à quatre millions d'écus d'or. Le roi Jean trouvait que c'était peu pour un roi; le dauphin Charles trouva que c'était beaucoup pour un père. Il refusa; Édouard lui déclara la guerre. Tant pis pour les nations dont les rois se laissent prendre : si elles les rachètent, le démembrement; si elles ne les rachètent pas, la guerre. Quatre-vingts vaisseaux brûlèrent toute la côte, de Boulogne à Harfleur. Édouard dé-

barqua à Calais, traversa la Picardie, la Champagne, la Bourgogne, l'Ile-de-France, vint jusqu'à Paris, et de là à Chartres, ravageant tout. Le dauphin, effrayé de ce visiteur horrible, aima mieux son père, et le racheta. Le marché fut signé à Brétigny.

Édouard n'abusa pas du malheur de Jean pour le déprécier; il l'estima cher. Il voulut, en souveraineté et à toujours : le Poitou, l'Aunis, l'Angoumois, la Saintonge, le Limousin, le Périgord, le Quercy, le Rouergue, l'Agenois, le Bigorre, le Ponthieu, Calais, Guines, etc. Cette avalanche de provinces ne lui sembla pas encore un prix digne de Jean; il l'estima en sus trois millions d'écus. Il demanda des otages, d'abord le frère du roi et deux de ses fils; il exigea vingt seigneurs, mais il se contenta de quarante bourgeois.

Une clause du traité de Brétigny maintient au roi d'Angleterre « la seigneurie des îles présentement sous sa tenance. » Dès lors, Jersey fut vraiment séparée de la France.

Cette séparation, avec cette proximité, a fait de Jersey deux choses : un champ de bataille et un lieu d'asile.

Un champ de bataille. — Cette simple ligne du traité de Brétigny, où Jersey, Guernesey, Aurigny et Serk ne sont même pas nommées, était une médiocre objection à la parenté géographique. Pour tous ceux de la côte normande et de la côte bretonne, c'était une perpétuelle injure de voir ces îles si près d'eux, de les toucher et de ne pas les posséder, de les avoir dans la main et de ne pas les avoir, et de les avoir eues. Sans compter que Jersey apparaissait aux pauvres marins bretons comme un nid de pirates dans des rochers inaccessibles, comme le réceptacle farouche et splendide où s'accumulaient les cargaisons des navires en détresse, comme la pointe perfide sur laquelle les vaisseaux s'éventraient et répandaient leurs entrailles de soieries, de fourrures et de pierres précieuses. Si la raison de l'attaque fut bonne, la raison de la défense fut meilleure. En redevenant normande, Jersey serait devenue française; en restant ce qu'elle était, elle n'était pas anglaise. Le roi d'Angleterre n'était que son duc; elle avait sa constitution propre, à laquelle elle ne souffrâit pas qu'on touchât. Si elle avait voulu appartenir à quelqu'un, elle aurait eu intérêt à être avec la France, qui était à portée de la secourir, plutôt qu'avec l'Angleterre, trop loin d'elle pour être une protection bien efficace, qui la perdait de vue, qui l'oubliait; mais c'était justement ce qui lui faisait préférer l'Angleterre; les petits États ne sont jamais trop loin de leurs protecteurs. Quand

les gouverneurs qu'on lui envoyait de Londres essayaient d'empiéter sur ses franchises, ils étaient reçus énergiquement, et elle n'était pas plus commode aux descentes des Anglais sur sa charte qu'aux débarquements des Français sur sa grève. Il y a eu des peuples comme ça. De là une double lutte, étrangère et intime, qui fut pleine d'incidents singuliers, de chocs sanglants et de collisions bouffonnes, de guets-apens nocturnes, de drames héroïques, de gouvernements violents ou poltrons, de baillis intrépides, d'aventuriers étranges. Si le lecteur est curieux de cette lutte, je lui en dirai quelques épisodes.

Un lieu d'asile. — A la porte même de la France, Jersey était naturellement le refuge de nos guerres civiles. Tous les vaincus, sans distinction de drapeau ni de bréviaire, les calvinistes des Cévennes comme les catholiques de la Vendée, les républicains de 1851 comme les royalistes de 1793, tous les protestants, religieux ou politiques, ont eu cet asile. La petite île a été le radeau de tous les naufrages français. Elle l'a été aussi des naufrages anglais. La révolution de 1648 y a jeté deux rois. Si le lecteur y consent, nous regarderons un peu les plus célèbres de ces passants.

ACTE PREMIER

LE CHAMP DE BATAILLE

SCÈNE PREMIÈRE.

MONT-ORGUEIL.

Le roi de Castille don Pèdre était un fier prince. Un jour il crut avoir à se plaindre de ses alliés de Grenade; il invita Abou-Saïd et les émirs à une fête. Lorsqu'ils arrivèrent, on les saisit, on les attacha à des poteaux et on les tua à coups de javeline. Le roi tira le premier. Mais nous avons vu Jean le Bon faire à peu près la même chose. — Don Pèdre jouait aux dames dans l'alcazar de Séville. Tout à coup on entend des cris terribles dans la chambre d'à côté; celui qui jouait avec le roi s'interrompt et s'informe de ce qu'il y a : « Rien, dit don Pèdre; c'est mon frère Fadrique dont je me défais. » Et il continue sa partie. — Don Fadrique n'était pas son seul frère; il en fit encore tuer deux : don Juan, âgé de

dix-neuf ans, et don Pèdre, de quatorze. — Je ne parle pas de son cousin, l'infant d'Aragon ; c'était à Bilbao ; l'infant vint au palais pour parler au roi ; en attendant qu'on l'introduisît, plusieurs riches-hommes qui étaient là l'entourèrent, causèrent avec lui, remarquèrent sa dague, qui était fort riche ; un d'eux la prit pour l'admirer, et la lui enfonça dans la poitrine. — Don Pèdre était aussi tendre avec les femmes. Son premier acte royal avait été le meurtre de la maîtresse de son père, doña Léonor de Guzman. Il avait demandé en mariage une parente du roi de France, Blanche de Bourbon ; pendant qu'elle était en route, il vit une fille petite, jolie et spirituelle, doña Maria de Padilla ; doña Maria avait un oncle, don Juan Fernandez de Hinestrosa, qui s'empressa d'offrir sa nièce au roi pour maîtresse : de sorte que, quand Blanche arriva en Castille, au lieu de chambre nuptiale, elle eut une prison ; et puis le roi eut pitié d'elle, il l'empoisonna. — Quelques années avant de tuer sa femme, il avait tué sa mère.

La France ne se serait pas dérangée pour si peu. A tout prendre, ce roi ne déparait pas les autres. Il avait pour voisins : en Portugal, cet autre don Pèdre qui vengea si consciencieusement Iñez de Castro ; en Aragon, ce troisième don Pèdre qui fit cet accueil à un légat du pape venu pour l'excommunier de le faire pendre par les pieds sans procès ; en Navarre, ce Charles qui, parmi de tels rois, trouva

moyen de se faire appeler *le Mauvais*, et qui ne réussit pas à empoisonner le roi de France, mais qui fut plus heureux avec les deux reines de France et de Navarre.

Le roi de France avait, pour guerroyer en Castille, une plus grave raison que des crimes de roi. Ce n'était pas sa parenté avec Blanche de Bourbon : le roi de France n'était pas si familial. Charles V était ce dauphin qui, à la bataille de Poitiers, avait si bravement tourné les talons, laissant son père aux mains des Anglais. Mais, dans ce moment, la France était infestée de bandits de toutes nations qui épuisaient le pays ; on ne pouvait leur faire lâcher la France qu'en leur donnant une autre proie : Charles V leur donna la Castille.

Ils y furent menés par Duguesclin et par un frère de don Pèdre, l'infant don Enrique, fils de cette doña Léonor de Guzman que don Pèdre avait tuée. Cet infant était outré du meurtre de sa mère et de ses frères, et, par amour filial et fraternel, réclamait la couronne. Duguesclin et don Enrique furent battus à Navarette, puis vainqueurs à Montiel. Don Pèdre, bloqué dans un château, tenta de s'évader et tomba aux mains de don Enrique, qui montra son horreur du fratricide en poignardant son frère.

Il y a loin de la Castille à Jersey; mais, la France étant pour don Enrique, l'Angleterre ne pouvait pas décemment se dispenser d'être pour don Pèdre.

Ce nom seul décuplait l'armée. Richard Nevil, comte de Warwick, était le victorieux, le tout-puissant, le faiseur de rois, comme on commençait à l'appeler. Elle essaya de le gagner. Mais qu'offrir à cet homme qui disposait de la royauté à son caprice, qui changeait les rois quand ils l'ennuyaient? Elle lui offrit la seule chose qui lui manquât, le nom de roi. Warwick reçut un parchemin, signé Henri VI, le nommant roi des îles de Wight, Jersey, Guernesey, etc. Mais Warwick tenait peu à être roi, lui qui les faisait, et à avoir quatre ou cinq méchants îlots, lui qui avait l'Angleterre! Il déchira le parchemin, battit le roi à Towton, et proclama Édouard IV.

Après la défaite de Towton, Marguerite, se sentant impuissante contre Warwick, essaya de lui susciter un ennemi de sa taille. Elle passa en France. Louis XI, dont le règne commençait, et qui avait plus d'un démêlé avec ses comtes, ne devait pas voir sans colère un comte déposséder un roi si facilement; cette royauté errante, le roi en Écosse avec quelques fuyards, la reine sur la mer parmi le vent et l'écume, c'était un mauvais enseignement du respect que les sujets doivent aux princes, et Louis XI, si roi, n'allait pas mieux demander sans doute que de rétablir le roi sur le trône et la royauté dans la vénération.

Louis XI reçut très-mal Marguerite, la rudoya

publiquement, lui reprocha son mari et lui refusa tout, hommes et argent.

Mais, quand elle fut rentrée chez elle, désespérée et seule, un homme vint la trouver et lui dit que, si elle avait besoin de gens de guerre, il y avait quelqu'un qui pourrait lui en procurer.

Cet homme lui conseilla de ne pas partir sans avoir vu le comte de Maulévrier.

Marguerite vit donc le comte de Maulévrier, qui, malgré le mauvais accueil du roi et la disgrâce ouverte de l'ex-reine, eut l'audace de lui offrir ses services.

Les conditions du marché furent que Maulévrier irait avec deux mille hommes bien choisis rejoindre Henri en Écosse, et qu'en récompense il aurait la seigneurie de Jersey et des îles normandes.

Là-dessus, Maulévrier recruta, sans trop se cacher, et Louis XI, qui avait de bons yeux, n'en vit rien.

Maulévrier, ayant ses deux mille hommes, s'embarqua, rejoignit Henri VI, et lui fit d'abord reconnaître et signer le marché. Puis, il resta près du roi avec ses hommes, et donna le papier signé à un gentilhomme normand de ses amis, nommé Surdeval, qu'il chargea d'aller prendre Jersey en son nom.

Surdeval, pas plus que Maulévrier, ne s'exagérait la puissance du parchemin royal. Il savait comme les Jersiais tenaient à leurs priviléges, et il

pensait bien que, lorsqu'il leur montrerait le papier du roi Henri, eux lui montreraient la charte du roi Jean.

Donc, au lieu d'aller à Jersey directement, il retourna en France, et, sans que Louis XI en vît encore rien, équipa un navire, leva des hommes, renforça son titre de toutes les épées qu'il put trouver. Cette reliure donna quelque solidité au parchemin.

Surdeval vint avec son navire jusqu'à une lieue de la côte de Jersey; mais là, il n'avança plus et attendit le soir. Le jour tombé, il prit un canot et se fit porter à terre. Quand il ne fut plus qu'à quelques coups de rames du rivage, il parut hésiter sur l'endroit où il débarquerait, et dit aux rameurs de côtoyer la grève.

La nuit avait fait la grève déserte. Pas une figure humaine, pas un bruit, sinon celui des mouettes et des courlis, qui, réveillés en sursaut, s'envolaient en poussant un cri rauque.

Soudain, derrière un rocher, quatre formes humaines surgirent. Les matelots, inquiets, allaient retourner la barque pour prendre le large. Mais Surdeval les arrêta.

— Accostez ! dit-il.

Les quatre formes humaines étaient venues jusqu'au bord de l'eau. C'étaient, autant que l'obscurité permettait de les distinguer, quatre hommes de mine haute et dure. Tous quatre avaient de longs

manteaux qui laissaient passer le bout de longues épées.

L'un d'eux se pencha vers le canot, et, après un moment d'examen, dit : — Marguerite ?

Surdeval répondit : — Guidou.

— Bien, dit l'homme au manteau. Descendez.

Surdeval mit pied à terre et renvoya les matelots au navire. Puis, avec les quatre hommes aux longues épées, il prit le chemin du château de Gorey.

II.

Le gouverneur de Jersey était alors un nommé Nenfant, qui tenait sa place d'Henri VI. Il allait se mettre au lit lorsqu'on lui dit que les quatre seigneurs de Saint-Martin, Guidou, Radulphe, Guillaume et Jean, avaient besoin de lui parler pour affaires pressantes.

Il se rajusta et passa dans la pièce où ils étaient.

Voyant cinq visiteurs au lieu de quatre, il regarda Surdeval.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Vous allez le savoir, répondit Radulphe.

Et, se tournant vers Surdeval :

— Vous avez le parchemin ?

— Le voici.

Surdeval tira de sa poche la convention signée Henri VI.

— Lisez, dit-il au gouverneur.

Nenfant lut et pâlit. Quand il eut fini de lire, il dit : — Diable! et ne dit plus rien.

— Ah çà, reprit Guidou, j'espère que vous n'hésitez pas à obéir au roi ?

— Non, certes, répondit Nenfant. Seulement, je me demande qui est-ce qui est le roi ?

Les quatre seigneurs de Saint-Martin se récrièrent tout d'une voix. Le gouverneur se mettrait-il du côté des révoltés et entrerait-il en rébellion, lui aussi, contre un roi auquel il devait tout, qui l'avait choisi et maintenu, qui l'avait nommé pour cinq ans d'abord, et qui venait de le prolonger pour cinq ans encore ? Qu'alors il prît garde à lui ; que son ingratitude pourrait bien être de l'imprévoyance ; qu'Henri VI, surpris par la trahison, avait pu avoir un moment le désavantage, mais que, maintenant, la France était avec lui, et qu'il allait aisément venir à bout d'une poignée de sujets rebelles ; que, redevenu maître, il se souviendrait de la manière dont Nenfant aurait répondu à ses ordres, et qu'ainsi Nenfant avait le choix entre un échafaud et une baronnie.

Puis, sur une réponse douteuse, les quatre seigneurs de Saint-Martin allèrent parler aux soldats qui veillaient cette nuit-là, et leur présentèrent Surdeval comme un homme qui apportait de bonnes nouvelles. Henri VI avait écrasé les révoltés dans une bataille décisive. Le roi de France avait aidé le roi d'Angleterre, la paix était faite à jamais entre les deux pays, plus d'inquiétude d'aucun côté, il n'y avait plus qu'à se réjouir. Là-dessus, on défonça des barriques de vin, et, trois heures après, ceux qui n'étaient pas endormis étaient ivres.

Guidou avait jugé convenable de compléter la fête en allumant un feu de joie sur la plus haute tour.

Il était à peu près deux heures du matin. Ceux des soldats auxquels il restait des oreilles crurent entendre subitement comme des cris vite étouffés et le bruit d'un corps qui aurait roulé du haut en bas des rochers.

Deux ou trois se levèrent pour aller voir et firent quelques pas en trébuchant. Mais, au moment de sortir, ils reculèrent sous une irruption d'épées et de haches.

Inutile de dire que c'étaient les Français de Surdeval, qui, avertis par le feu de la tour, avaient abordé à quelque distance du château, s'étaient silencieusement glissés au bas des murs, avaient trouvé une petite porte ouverte par mégarde, et, aperçus par une sentinelle, l'avaient tuée et jetée à la mer.

Le vacarme réveilla les dormeurs. Mais les uns, surpris, dans l'obscurité, furent cernés avant de rien comprendre. Les autres, ivres-morts, n'étaient pas capables de retrouver leurs armes. D'ailleurs, ils voyaient les seigneurs de Saint-Martin accueillir et diriger les nouveaux venus, et, dans leur hébétement stupide, ils ne savaient plus ce que tout cela voulait dire. Quelques-uns, cependant, résistèrent. D'autres coururent prévenir le gouverneur.

Après sa conversation avec les seigneurs de Saint-Martin, le gouverneur, embarrassé de choisir entre deux rois, dont l'un pouvait revenir et dont l'autre pouvait rester, n'avait trouvé rien de mieux que de continuer ce qu'avait interrompu cette visite malencontreuse. Il s'était couché. Chose inouïe! malgré le tumulte, malgré les voix, et les pas, et le cliquetis du fer, le gouverneur dormait profondément. Il dormait d'un sommeil obstiné, sourd, inexorable. Il fallut le secouer rudement pour qu'il ouvrît les yeux. Mais, comme il les ouvrait, Surdeval et une trentaine de Français envahirent la chambre.

Ici, Nenfant fut héroïque. Il cria, il appela aux armes sa garnison désarmée; il refusa de se rendre, et lutta, seul, sans même une dague, sans vêtements, contre vingt épées. Enfin, épuisé, renversé, lion vaincu par le nombre des chasseurs, il tomba avec gloire et sans une égratignure.

— Rendez-vous, lui dit Surdeval en lui mettant

un genou sur la poitrine et une hache sur la tête.

— Non! répondit le valeureux gouverneur.

— Vous n'êtes qu'un Nenfant, dit Surdeval.

Ce calembour, très-historique, vaut bien le Personne de l'*Odysssée.*

Et Surdeval abaissa sa hache à côté du gouverneur.

Puisqu'il ne voulait pas se rendre, on le prit. On le lia de cordes solides, comme il convenait pour un gaillard si terrible, et on l'enferma dans sa chambre avec deux soldats à sa porte.

III.

Maîtres de Mont-Orgueil, les Français n'attendirent pas le jour. Ils serrèrent précieusement en lieu sûr la garnison prisonnière, et, guidés par les seigneurs de Saint-Martin, allèrent s'emparer des environs. Le seigneur de Saumaresq fut pris. Mais l'alarme fut vite donnée; les Jersiais se levèrent, et ne consentirent pas à être vendus comme un troupeau de moutons.

La guerre fut acharnée et longue. Les Français finirent par soumettre les six paroisses de l'est; mais les six autres, Saint-Ouen, Saint-Pierre, Saint-Bre-

lade, Saint-Laurent, Saint-Jean et Sainte-Marie, ne purent jamais être réduites.

Maulévrier vint à Jersey. Dans tous les actes publics, il se qualifiait de « Pierre de Brézé, comte de Maulévrier, etc., seigneur des îles de Jersey, Guernesey, Aurigny, etc., conseiller et chambellan de notre souverain sire le roi de France. »

Il fit une constitution libérale, ayant pour base le système électif, et plusieurs de ses ordonnances, encore aujourd'hui, régissent Jersey.

Les six paroisses conquises obéissaient malgré elles; mais les autres ne voulurent jamais se résigner à être mises, comme un sac d'écus, dans la poche d'un aventurier.

L'âme de la résistance était le seigneur de Saint-Ouen, Philippe de Carteret. Maulévrier fit tout ce qu'il put pour le prendre. Un jour, il y réussit presque.

Philippe de Carteret était passionné de la pêche. Une fois qu'il pêchait à sa mare, près de la baie Saint-Ouen, des Français, qui le guettaient, vinrent sans bruit par la falaise, et arrivèrent tout près de lui. Philippe avait le dos tourné et ne pouvait les voir. Mais le soleil, qui se couchait derrière eux sur la mer, allongea tout à coup leur ombre sur l'étang, comme si cette eau, qu'aimait le seigneur de Saint-Ouen, voulait l'avertir du péril. Il se retourna, les vit et n'eut que le temps de sauter sur un cheval qu'il

avait toujours avec lui. Il monta au galop la colline qui le menait à son manoir; mais il s'arrêta court en voyant une autre troupe de Français qui l'attendaient au sommet. Ceux-ci étaient à cheval et se ruèrent sur Philippe de Carteret. Il tourna bride et, serré de près, s'engagea dans le val de la Charrière. Le cheval était bon et ne regardait pas plus que le maître aux haies et aux trous qu'il fallait franchir pour fuir plus vite; il y eut cependant une crevasse où le maître et le cheval auraient eu le droit d'hésiter : elle avait dix-huit pieds de profondeur et vingt-deux de large; mais les Français arrivaient : Philippe de Carteret donna un coup d'éperon, le brave cheval sauta et atteignit l'autre bord. C'en fut trop; il tomba mort. N'importe! il avait sauvé son maître. Les gens de Maulévrier s'abstinrent d'aller plus loin, et Carteret put regagner à pied son château, qui n'était plus qu'à quelques pas.

Disons, à l'honneur du seigneur de Saint-Ouen, que, le soir même, il vint, bien accompagné cette fois, chercher son cheval mort, et qu'il l'enterra dans son jardin, comme un ami auquel il devait la vie.

IV.

Donc Jersey était coupée en deux moitiés, l'une gouvernée par Philippe de Carteret au nom du roi d'Angleterre, l'autre par le comte de Maulévrier au nom du roi de France.

Cependant Édouard IV s'était assis. Les deux mille hommes de Maulévrier n'avaient pas empêché Warwick de battre encore Marguerite à Hexham, de refaire Henri prisonnier, et de l'enfermer à la tour de Londres. Édouard était solide sur son trône, d'où une humeur de Warwick devait le renverser quelques années après; mais, dans ce moment, Warwick et lui étaient les meilleurs amis du monde. Tranquille quant à l'Angleterre, il daigna penser à cette île que son rival avait vendue, et qui, depuis huit ans, déchirait à coups d'épée la signature d'Henri VI.

Une flotte anglaise, commandée par Richard Harliston, vint à Guernesey. Un soir, une barque atterrit à la pointe ouest de Jersey; un homme en descendit et se fit conduire au manoir de Saint-Ouen. C'était Richard Harliston.

Il passa la nuit avec Philippe de Carteret et se rembarqua avant l'aube.

Quatre jours après, tout l'ouest de l'île se rua sur Mont-Orgueil, entraînant au passage tous ceux de l'est, qui subissaient à contre-cœur la domination française. Maulévrier était alors en France. Surdeval, qui gardait le château en son absence, stupéfait de l'audace des Jersiais, se prépara aussitôt à sortir et à en finir d'un coup. Mais, les préparatifs à peine commencés, on signala des voiles à l'horizon. C'était la flotte de Harliston qui arrivait de Guernesey. Les Français allaient être bloqués par terre et par mer.

Le premier effort de la flotte fut de s'emparer des navires que les Français avaient dans le petit port de Gorey. Il ne fallait pas que Surdeval pût envoyer prévenir Maulévrier en France. La garnison défendit énergiquement ses barques; mais, prise des deux côtés, elle n'était pas en force pour résister à la fois à une flotte et à un peuple. Bricks et canots, tout fut perdu.

Il ne resta bientôt à Surdeval que le château et le courage. Les murailles étaient solides, le cœur aussi. La résistance fut meurtrière. Tous les jours, les Français sortaient brusquement, tombaient sur les Jersiais, leur tuaient beaucoup de foule et quelque chef, le seigneur de Rozel, par exemple, et rentraient joyeux.

Si bien que les Jersiais finirent par trouver qu'ils étaient un peu près de leurs assiégés, et se retirèrent à distance, renonçant à tout assaut et se contentant de couper aux Français les communications avec l'île. Car, bien que les six paroisses soumises se fussent soulevées depuis le siége, les paysans et les marchands, tout en détestant les Français, n'auraient pas refusé de continuer à leur vendre des vivres; seulement, le patriotisme les leur aurait fait vendre plus cher. La patrie des marchands a volontiers pour frontières les cordons de leur bourse.

Les assiégés alors commencèrent à s'inquiéter un peu. Les sorties devenaient dangereuses, à cause de l'éloignement, qui aurait donné le temps à Richard Harliston d'avancer et de débarquer. Ils n'avaient donc plus l'espérance de tuer tant de gens à Philippe de Carteret que les Jersiais finiraient par se dégoûter et s'en aller. Les vivres devenaient rares. Une île et une flotte n'auraient pas suffi contre cette poignée d'hommes; la famine s'en mêlait.

Il y avait cinq mois que le siége durait. Les provisions étaient épuisées. Le pain était un souvenir. Maulévrier guerroyait je ne sais où, et pensait à autre chose. Les Français cherchaient en vain une issue à cette situation impossible. L'idée de capituler ne leur vint pas.

V.

Si seulement on avait pu prévenir Maulévrier! Mais pour cela il aurait fallu un bâtiment, une chaloupe, un canot. Pour construire une barque, ce n'étaient pas les charpentiers qui manquaient; mais les coups de marteau s'entendraient du dehors, la flotte serait prévenue et saisirait la barque au premier coup de rame.

Un matin, les charpentiers s'assemblèrent sur la plate-forme la plus ouverte aux regards des assiégeants, et là, sans gêne, sans mystère, prirent des planches et se mirent à tailler, à courber et à clouer.

Les coups de marteau ne tardèrent pas à pleuvoir dru comme grêle, et, comme si ce n'était pas assez de bruit, le chœur des voix s'ajoutait à l'orchestre des marteaux.

Cette musique insolente taquina un peu les Jersiais. Mais ils se rassurèrent en se disant qu'ils assisteraient jour par jour à la construction du bateau, qu'ils sauraient donc le moment où on le lancerait, et qu'ainsi il ne pouvait leur échapper.

Les charpentiers ne se pressaient pas. Ils allaient

lentement et à leur aise, comme des gens sûrs d'arriver. Ils défaisaient quelquefois un jour ce qu'ils avaient fait la veille. Au bout d'une semaine, ils n'avaient encore terminé que le squelette.

Des groupes de Jersiais venaient parfois jusqu'au pied du château. Les Français les laissaient approcher et regarder, et se moquaient d'eux, et leur faisaient admirer la délicatesse et la solidité de leur travail. Mais que craindre? Il serait temps d'avoir peur quand le bateau serait fini.

Une nuit, — le bateau était encore loin de son achèvement, et, au train dont les charpentiers avançaient, il y en avait bien encore pour une douzaine de jours, — la nuit était noire, la marée montante faisait du bruit au bas des rochers; une cave s'ouvrit, et il en sortit un bateau poussé et porté par dix hommes robustes. Celui-là était complétement terminé. Les dix hommes le glissèrent avec précaution au flanc de la falaise, le mirent à l'eau et hissèrent la voile.

Ne pouvant faire un bateau, les assiégés en avaient fait deux.

Pendant que l'un s'étalait publiquement, bruyamment, parmi les chansons, d'autres charpentiers frappaient plus modestement sur un autre bateau qui se faisait plus vite. Il y avait deux coups de marteau et il n'y avait qu'un bruit.

Six hommes bien armés montèrent dans la bar-

que. Le vent était bon. Surdeval vit le bateau partir et disparaître. Mais il fallait traverser la flotte anglaise.

Les six hommes avaient bon espoir. Ni lune, ni étoiles. Le vent emplissait assez la voile pour qu'elle ne clapotât pas. On ne les entendrait pas, et, si on les voyait dans cette nuit sombre, ce ne pourrait être que quand ils seraient déjà à la hauteur des navires. Alors, le temps qu'on se mît à leur poursuite, ils gagneraient de l'avant.

Au bout de quelques minutes, ils entendirent le brisement de la vague à la quille des navires. — C'était le moment décisif.

La flotte anglaise fermait le passage par un arc de cercle dont les deux extrémités s'appuyaient sur la grève. Il n'y avait donc pas à essayer de passer en dehors, il fallait couper le cercle.

Le canot piqua bravement entre les deux premiers navires venus, et fila roide.

Les deux navires dormaient. Pas un homme sur le pont. Pas un mouvement, pas un souffle. Les six Français arrivèrent aux navires, glissèrent entre deux, atteignirent l'arrière, et alors — virent se démasquer quatre longues et minces barques qui s'élancèrent après eux.

En même temps, ils aperçurent devant eux trois navires qui louvoyaient et qui barraient la route.

La construction du deuxième canot avait été dénoncée par un Jersiais fait prisonnier dans une sortie, qui avait entendu les coups de marteau de l'intérieur et qui avait prévenu Philippe de Carteret en lançant une lettre au bout d'une flèche.

Les Français furent pris, — non pas tous les six, car ils luttèrent rudement, et, pour en prendre deux, il fallut en tuer quatre. Harliston en garda un et débarqua l'autre, afin qu'il allât porter la nouvelle au château.

Ceci fut le dernier coup. Il n'y avait plus rien à espérer. La faim ne pouvait plus attendre. Les Français capitulèrent. Mais ils n'ouvrirent le château qu'à la condition qu'on leur laisserait leurs armes et leurs bagages et qu'on les porterait en France. Et ils remirent les clefs à Richard Harliston, et non à Philippe de Carteret, pour témoigner que ce n'était pas à Jersey qu'ils cédaient, mais à l'Angleterre.

Jersey remercia les Anglais en mettant les armes d'Angleterre sur chacune des tours. C'était l'Angleterre, en effet, qui l'avait délivrée. Il est vrai que c'était l'Angleterre qui l'avait vendue. Jersey devait aux Anglais la reconnaissance qu'on aurait à un chirurgien qui vous briserait la mâchoire pour vous rendre le service de vous la recoudre.

VI.

J'aurais mauvaise opinion du cœur de mes lecteurs s'ils n'étaient pas curieux de savoir ce que devint ce brave Nenfant qui avait résisté si héroïquement, dans son lit, à l'invasion des Français.

Le seul détail qui dérange un peu la fière figure qu'aurait dû lui faire dans l'histoire cette énergie, c'est que, quelques jours après la prise du château, au lieu de le traiter en prisonnier de guerre et de le mettre à rançon selon l'usage d'alors, les Français le renvoyèrent purement et simplement à Henri VI, qui ne lui en voulut pas le moins du monde de sa résistance furieuse et le fit baron tout comme s'il n'eût pas lutté. Quand on lui parlait de Mont-Orgueil, il se défendait mollement de l'avoir livré. La bataille d'Hexham arriva, où Henri fut battu et repris, et d'où Nenfant s'échappa à grand'peine. Alors il jura que les seigneurs de Saint-Martin avaient tout fait et qu'il avait été le premier trahi. Mais il se cacha prudemment. Six ans après, Warwick, mécontent d'Édouard IV, le jeta par terre, tira Henri VI de la tour de Londres et le re-

mit sur le trône. Nenfant reparut et avoua tout à fait que c'était lui qui avait ouvert le château. Mais Henri n'avait pas duré quelques semaines qu'Édouard marcha sur Londres, prit Henri pour la troisième fois, battit et tua Warwick à Barnet, battit et prit Marguerite et son fils à Tewksbury. Cette fois, il ne voulut plus qu'Henri lui échappât. Henri mourut. Cette fois aussi, Édouard eut pitié de ce malheureux Nenfant, obligé de changer de biographie à chaque flux et reflux de cette royauté mouvante. Il l'avait fait prisonnier à Tewksbury; pour lui épargner la fatigue d'une nouvelle tergiversation, il le fit décapiter.

SCÈNE TROISIÈME.

JUSTICES.

I.

Édouard IV venait de mourir, laissant deux fils, mais un frère. Ce frère, Richard de Glocester, s'empressa de massacrer ses deux neveux. Les assassinés ne sont jamais bien morts : un des enfants d'Édouard ressuscita subitement en Flandre; les amis d'Édouard y coururent, entre autres Richard Harliston, qu'Édouard IV avait fait capitaine des îles normandes, et qui reconnut parfaitement le fils de son bienfaiteur — dans le fils d'un perruquier; ce qui ne prouve pas qu'il y ait toute la différence désirable d'un fils de perruquier à un fils de roi. Quand ce faux enfant d'Édouard eut été

pendu à Tyburn, Richard Harliston n'osa pas revenir à Jersey, où le roi d'Angleterre ne lui aurait pas pardonné de n'avoir pas su distinguer une couronne d'une perruque.

Le roi d'Angleterre n'était déjà plus Richard III ; à peine assis depuis dix-huit mois sur le trône qu'il avait escroqué, il avait été défait et tué par le comte de Richmond (Henri VII). Telle est la misère des crimes humains; on est infâme éternellement pour régner quelques mois dans les remords et dans les transes.

Naturellement, Henri VII destitua Harliston de la capitainerie des îles, et y mit un meilleur connaisseur en nez de rois.

II.

Le nouveau capitaine, Matthieu Baker, fut froidement accueilli à Jersey. Harliston était cher aux Jersiais pour avoir expulsé les Français de Mont-Orgueil. Puis, le seigneur de Saint-Ouen avait épousé sa fille Marguerite, et n'était pas bien disposé pour le remplaçant de son beau-père. Philippe de Carteret, qui lui-même s'était illustré par sa

résistance à l'occupation française, fut bientôt le chef de tous les mécontentements et de toutes les réclamations. La lutte s'engagea entre l'homme populaire et l'homme royal ; elle dura longtemps ; l'opposition était partout; le capitaine ne pouvait la ployer : il résolut de l'écraser.

Un jour, Matthieu Baker allait à cheval de Mont-Orgueil à Saint-Hélier, où la Cohue (la Cour royale) ouvrait ce jour-là.

Il avait avec lui l'un de ses gens, mal famé dans l'île, nommé Roger le Bouteiller. Ce Roger avait d'abord appartenu à Philippe de Carteret, dont il était secrétaire; mais il s'était conduit de telle sorte qu'il aurait été pendu si Philippe n'avait eu pitié de lui et ne s'était borné à le chasser. Roger était allé s'offrir à Matthieu Baker, qui l'avait accepté précieusement.

Le capitaine donc et son serviteur allaient à Saint-Hélier; mais, lorsqu'ils furent près de la ville, au lieu d'y entrer directement, ils tournèrent à droite, et s'enfoncèrent dans la campagne. C'était sans doute parce qu'il n'était pas encore l'heure, et qu'il n'eût pas été convenable que le gouverneur arrivât le premier. Ils firent deux lieues sur la route qui conduisait au manoir de Saint-Ouen, et alors attendirent, causant à voix basse.

Ils n'attendirent pas longtemps. Bientôt ils virent venir vers eux une cavalcade. C'était Philippe de

Carteret qui se rendait aussi à la Cohue, escorté de ses gens.

Matthieu Baker et Roger le Bouteiller retournèrent leurs chevaux du côté de la ville, et, marchant au pas, se laissèrent rejoindre.

Philippe de Carteret, qui était en retard, trottait lestement. Il eut vite atteint Matthieu Baker. Il était fort gai, parce que sa femme lui avait, l'avant-veille, donné un fils, qui était le douzième, bien qu'elle n'eût encore que vingt-huit ans. Il salua le gouverneur, mais d'un salut si hautain qu'il eût été plus poli de passer sans le voir, et il n'arrêta ni ne ralentit son cheval.

Lorsqu'il fut, lui et les siens, à vingt pas en avant :

— Hé ! cria tout à coup Roger le Bouteiller, hé ! sire de Carteret, vous laissez tomber un parchemin.

Philippe et ses gens regardèrent. Ils virent en effet un papier à terre. Le seigneur de Saint-Ouen, sans revenir vers ces deux hommes qu'il détestait, fit signe à un de ses domestiques d'aller le ramasser. Mais Roger le Bouteiller prévint le domestique ; il sauta de l'étrier, et prit le parchemin, qui était une lettre.

— Donnez, dit le domestique.

— A moi ! commanda Matthieu Baker, qui s'était approché, et qui avait lu la suscription de la lettre.

Il s'empara du parchemin.

— Comment! réclama le seigneur de Saint-Ouen. Retiendrez-vous ce papier qui est à moi?

— Oui, répondit le capitaine, et peut-être aussi retiendrai-je celui à qui est ce papier.

— Qu'est-ce à dire? demanda Philippe de Carteret.

— Vous le saurez à la Cohue; j'y vais; suivez-moi, si vous l'osez.

Et, piquant son cheval, il partit avec Roger, non plus au pas cette fois, mais au galop.

III.

Philippe de Carteret pressentait vaguement un péril. Qu'était-ce que ce parchemin dont on le menaçait? Il ne se souvenait pas d'avoir pris sur lui aucun papier. Il interrogea ses gens; ils n'avaient vu rien tomber, et cependant ils se tenaient derrière lui.

Il se hâta vers la ville, ne voulant pas que Matthieu Baker eût le loisir de faire ses machinations. Tous ceux de la Cour royale étaient déjà sur leurs siéges quand il entra, et l'on allait commencer. Philippe de Carteret prit sa place, et le bailli ouvrit la séance.

Mais Matthieu Baker se leva :

— Monsieur le bailli, dit-il, je vois ici sur le banc des jurés-justiciers quelqu'un qui n'a pas droit de siéger.

— Qui donc ? demanda le bailli.

— Le sire de Carteret.

Ce fut un grand tumulte dans l'assemblée. Philippe de Carteret se dressa comme un homme insulté, mais il se contint.

— C'est la première fois, dit-il d'une voix grave, qu'on ose me contester ma place sur ce banc. Je voudrais bien connaître pourquoi je n'y ai plus droit.

— Parce que c'est le banc de la justice, et non celui de la trahison.

— Je suis un traître ? éclata Philippe. Et de qui tenez-vous cela ?

— De vous-même, répondit le gouverneur, en tendant au bailli le parchemin ramassé par Roger.

C'était une lettre de Philippe de Carteret à son beau-père Richard Harliston, en Flandre. Cette lettre assurait Harliston du bon souvenir qu'il avait laissé dans l'île ; tous les habitants étaient dévoués aux Carteret et hostiles au nouveau gouverneur ; rien ne serait plus facile que de les soulever ; Harliston n'avait qu'à venir seulement avec trois navires ; Matthieu Baker serait seul contre tous ; on s'en débarrasserait par la potence, et l'on déclarerait

l'île indépendante de l'Angleterre; si les Anglais venaient la reprendre, on se défendrait contre eux comme on s'était défendu contre les Français, qui n'avaient jamais pu réduire Jersey, même ayant Mont-Orgueil; au besoin, si l'on n'était pas assez fort, on se donnerait aux Français, à la condition qu'ils feraient Harliston capitaine et Philippe bailli.

— Cette lettre n'est pas de moi! s'écria Philippe de Carteret. Montrez.

— C'est votre écriture, dit le bailli en lui faisant passer la lettre.

— C'est un faux!

— Si vous niez l'écriture, dit Matthieu Baker, nierez-vous aussi le sceau?

— Non, répondit le seigneur de Saint-Ouen, c'est bien mon vrai sceau, mais il m'a été volé.

— Messieurs les jurés justiciers vous croiront s'ils peuvent, reprit le gouverneur, mais moi je vais dire des faits.

Et il raconta que, venant derrière Philippe de Carteret et ses domestiques, il avait vu tomber cette lettre de l'habit du seigneur de Saint-Ouen, qu'il l'avait ramassée, que Philippe, la lui voyant entre les mains, était revenu fort ému pour la lui arracher, mais que lui, qui avait lu qu'elle était adressée à un traître, avait refusé de la remettre ailleurs que devant la cour.

— Défendez-vous, dit le bailli à Philippe.

— Je ne me défends pas, dit Philippe, j'accuse. Le seigneur capitaine s'est mal souvenu de celui qui a ramassé le papier; ce n'est pas lui, mais un de ses serviteurs, qu'il a oublié de faire paraître dans son récit. Il me permettra d'avoir meilleure mémoire. Ce serviteur du capitaine m'a crié que je laissais tomber un parchemin; ce serviteur a de bons yeux, car mes domestiques qui étaient derrière moi n'avaient rien vu; je me suis ému si peu que je n'ai point fait un pas; un de mes domestiques est allé pour ramasser ce papier, mais le serviteur du capitaine s'est précipité dessus et l'a remis à son maître. Or, ce serviteur, c'est un homme que j'ai sauvé de la corde; c'est un méchant qui a deux motifs de me haïr: il m'a fait du mal, et je lui ai fait du bien. J'accuse Roger le Bouteiller d'avoir fabriqué cette lettre.

— Une accusation n'est pas une preuve, ricana Matthieu Baker.

— Je la prouve, répliqua Philippe, en disant pourquoi Roger le Bouteiller allait être pendu lorsque je lui ai sauvé la vie: c'était pour avoir contrefait mon écriture et dérobé mon sceau.

La réplique était si nette, que le bailli trembla, craignant d'être obligé de donner tort au gouverneur. Ce bailli s'appelait Le Hardi; mais il était le contraire de son nom; il savait que Matthieu Baker n'était pas un ennemi agréable, et qu'on n'était pas bienvenu à lui refuser une condamnation. Les baillis étaient

nommés par le gouverneur, c'était donc sa place qui était en discussion : l'innocence de Philippe le destituait.

La majorité de la cour était avec le bailli ; la cour royale devait sa toute-puissance à l'Angleterre, qui, après l'expulsion des Français, avait repris aux États, pour le lui donner, le pouvoir législatif. Elle était donc à la dévotion du gouverneur. Les instruments d'oppression finissent toujours par blesser ceux qui les font. Harliston ne s'était pas douté, en faisant cette cour royale, qu'il la faisait contre son gendre.

Le bailli essaya d'atténuer l'effet de la réponse de Philippe.

— La preuve n'est pas concluante, objecta-t-il. Quand même Roger le Bouteiller aurait falsifié votre écriture une fois, il ne s'ensuivrait pas que toutes vos lettres seraient de lui. Avez-vous d'autres preuves ?

— J'ai encore celle-ci : la route de Mont-Orgueil n'est pas la route de Saint-Ouen. Comment se fait-il qu'au lieu de venir droit ici, Roger le Bouteiller se soit si largement écarté de son chemin et se soit posté sur mon passage ? N'est-il pas clair qu'il est venu m'attendre, et que c'est lui qui a jeté la lettre ?

— Vous oubliez, dit Matthieu Baker, que j'étais avec Roger le Bouteiller. Et il fixa sur Philippe un regard d'insolence et de provocation.

— Qui vous dit que je l'oublie? riposta Philippe, en le regardant fixement aussi.

— C'est que, continua le gouverneur, dont les yeux défiaient toujours le sire de Carteret, si l'on ne pouvait pas aller de Mont-Orgueil à Saint-Hélier par la route de Saint-Ouen sans être faussaire en écriture, mon serviteur, qui a pris cette route, serait en effet l'auteur de votre lettre, mais moi, qui l'ai prise avec lui, je serais son complice?

— Pourquoi pas? répondit fièrement Philippe.

— Ah! tu m'accuses! fit Matthieu Baker, qui l'avait amené où il voulait.

— Je te soupçonne!

— Bien! dit le capitaine. Cela eût manqué à ta trahison si tu n'avais pas outragé l'autorité royale en ma personne. Messire le bailli et messieurs les jurés justiciers jugeront entre toi et moi.

Le seigneur de Saint-Ouen sentit la faute où il s'était laissé entraîner. La question ainsi posée lui était funeste. A présent, l'acquitter, c'était condamner le gouverneur.

Philippe eut beau rappeler la longue vertu de sa famille, et que les Carteret, sous Jean-sans-Terre, avaient sacrifié leurs domaines de France pour être fidèles à Jersey, et que lui-même avait lutté huit ans contre les Français et les avait enfin expulsés de l'île; il eut beau montrer que cette lettre était démentie par toute sa conduite, et qu'au contraire le

faux était l'habitude de Roger le Bouteiller. Si Roger était coupable, le gouverneur était complice. Donc Roger était innocent.

Philippe de Carteret fut condamné à mort et à la confiscation de ses biens.

— Soit, dit-il ; c'est le jugement des hommes, mais j'ai le droit d'en appeler au jugement de Dieu.

— Vous l'avez, dit le bailli.

— Donc, j'en appelle ! et je défie tous ceux qui sont ici présents et qui m'ont condamné, et je défie tous ceux qui sont dehors, d'oser soutenir que c'est moi qui ai écrit cette lettre, et celui qui le soutiendra, je lui enfoncerai son mensonge dans la gorge jusqu'à la garde de mon épée.

Personne dans la salle ne répondit.

— Publiez, dit le bailli à un de ses officiers.

L'officier ouvrit les portes de la Cohue, et, des marches, cria sur la place le défi du seigneur de Saint-Ouen.

La place se tut comme la salle.

L'officier répéta le défi. Même silence.

Si, au troisième cri, personne ne se présentait, Philippe était libre.

— Il n'y a personne, recommença l'officier pour la troisième fois, qui veuille combattre pour convaincre de trahison Philippe de Carteret, seigneur de Saint-Ouen ?

— Il y a moi ! répondit une voix.

Tous les yeux coururent aux marches, d'où la voix était venue. Un homme entra.

C'était Roger le Bouteiller.

— Messire bailli, dit-il, c'est moi qui ai trouvé la lettre du sire de Carteret, et j'apprends qu'il m'accuse de l'avoir écrite. Dieu aidant, je prouverai, du même coup d'épée, que Philippe de Carteret est un traître et que je ne suis point un faussaire.

— Allez, fit le bailli, et que Dieu juge !

— Un moment, dit Philippe ; je ne puis me battre avec cet homme.

— Vous avez peur ? demanda Roger.

— Je me battrai avec tous, excepté avec ceui-ci.

— Oui, excepté avec celui qui se présente.

— Vous avez une raison, interrogea le bailli, pour refuser précisément le seul qui se soit offert ?

— J'en ai deux.

— Lesquelles ?

— La première, c'est que cet homme est un misérable qui a été convaincu de faux.

— Et vous, répliqua Roger, vous êtes un misérable qui avez été convaincu de trahison.

— La seconde, c'est que cet homme n'est pas gentilhomme.

— Vous ne faites pas attention, dit le bailli, que vous ne l'êtes plus vous-même ; condamné pour trahison, vous êtes dégradé de votre noblesse.

— Il n'y a pas condamnation s'il y a combat, objecta Philippe.

— Vous vous trompez, insista le bailli. Tant que l'épée n'a pas cassé notre arrêt, il existe. Au reste, c'est un point de droit que vous pourrez porter devant le conseil de notre sire le roi; en attendant, j'applique la loi comme je l'entends. Je tiens donc le combat pour bon, et je décide que le duel aura lieu d'aujourd'hui en dix jours. Messieurs les officiers, saisissez-vous de ces deux hommes, et conduisez-les au château de Mont-Orgueil.

— Mais c'est abominable! tonna Philippe. Le château est le logement du gouverneur. Vous me livrez à mon ennemi.

Mais on n'écouta pas ses plaintes. Les officiers s'emparèrent de lui, et le menèrent, indigné et résistant, au château de Mont-Orgueil, côte à côte avec Roger le Bouteiller, qui souriait.

IV.

La douleur fut grande au manoir de Saint-Ouen lorsque les gens de Philippe vinrent dire que leur seigneur était prisonnier, et pourquoi. On n'osait pas

en parler à madame Marguerite, qui était au lit à cause de ses couches; mais, entendant des chuchotements, et voyant le trouble des visages, elle exigea qu'on lui dît ce qu'il y avait. Dès qu'elle le sut, elle sauta de son lit, tout accouchée de l'avant-veille qu'elle était, s'habilla et commanda son cheval.

Elle chevaucha jusqu'au château de Mont-Orgueil, et ne laissa pas de repos aux gardes portiers qu'ils ne l'eussent introduite près du gouverneur. Dès qu'elle le vit :

— Mon mari! dit-elle.

Elle voulait qu'il lui fût rendu, et bien promptement. Mais tout fut inutile, colère et prière; le gouverneur ne lui permit même pas de le voir.

— Oh! je vous l'arracherai! jura-t-elle.

Matthieu Baker sourit, et, montrant une tour de dur granit :

— Il est ici, dit-il.

La fille de Harliston baissa la tête. Cette tour, c'était son père qui l'avait bâtie.

Comme le gouverneur la reconduisait, elle vit Roger le Bouteiller qui se promenait librement sur l'esplanade, et qui semblait moins un captif dans sa prison qu'un seigneur dans son fief.

— Ha! dit-elle, la tour n'est pas pour celui-ci. Mais nous verrons. Au-dessus des juges, il y a Dieu, et, au-dessus des gouverneurs, il y a le roi.

Elle partit, énergiquement déterminée à empê-

cher le duel, n'importe comment. Elle avait foi, certes, dans le cœur et dans le bras de son mari, et elle l'aurait laissé combattre, même contre un homme sans naissance, si elle avait cru que le combat serait loyal ; mais elle voyait bien que ce serait un guet-apens. La différence du traitement qu'on faisait aux deux prisonniers lui en était une démonstration suffisante. Ce serait le gouverneur et son bailli qui régleraient les conditions, le terrain et les armes ; ils seraient maîtres de la victoire ; le duel, comme la lettre, serait un faux.

Matthieu Baker, averti par le mot qu'elle lui avait dit en le quittant, réfléchit que la dame de Saint-Ouen avait des amis à Londres ; si elle les allait implorer, l'affaire pouvait être mal présentée au roi ; il ne fallait donc pas qu'elle pût aller à Londres, ni écrire. Le soir même, il fit défense à toute embarcation de sortir de l'île avant dix jours, et, pour plus de sécurité, il ordonna que tous marins et bateliers réunissent les navires et les barques dans les ports, dont aussitôt on tendit les chaînes.

Le lendemain, pensant que ce n'était pas encore assez de précaution et qu'il ferait mieux d'aller expliquer les choses lui-même, il s'embarqua pour l'Angleterre.

V.

La dame de Saint-Ouen ne se décourageait pas aisément. Quand elle sut que tous les navires étaient retenus dans les ports, elle ne dit rien; elle resta couchée tout le jour, comme épuisée de l'effort qu'elle avait fait la veille. La nuit venue, et lorsque tout le monde fut endormi au château, elle se leva, descendit, traversa le parc, et trouva à la porte du jardin deux de ses gens qui l'attendaient. Ils allèrent ensemble à un étang sur lequel il y avait un bateau, barque d'étang et non d'océan. Les deux hommes tirèrent de l'eau ce frêle esquif et le traînèrent sans peine jusqu'à la mer. Madame Marguerite se jeta dedans, et les deux serviteurs après elle.

— Et maintenant à Guernesey !

Mais Guernesey était plus facile à nommer qu'à atteindre. Le canot était si petit qu'il n'avait pas même de mât; on n'allait qu'à l'aviron, et il n'était pas commode de ramer à cause du grand vent qui soulevait les vagues; à chaque instant, l'eau entrait dans la barque, qui risquait d'être submergée; l'écume fouettait les joues de la dame de Saint-Ouen, et ses cheveux ruisselaient dans son cou. Mais elle

pensait au péril de son mari, et c'était elle qui menaçait la mer : car la mer qui se fâche est une moindre tempête qu'une femme qui aime.

Il n'était pas encore jour lorsque la dame de Saint-Ouen cogna le marteau sur la porte de Guillaume Beauvoir, un des jurés de Guernesey. En apprenant le danger du seigneur de Saint-Ouen, auquel il était attaché parfaitement, Guillaume commença par pleurer, mais la dame lui dit :

— Pas de pleurs, des actes. Il me faut un navire pour aller en Angleterre, et quelqu'un pour me conduire, à cette heure même, malgré le gros temps.

— J'ai le navire et l'homme, dit Guillaume Beauvoir.

— Eh bien ! allons.

Ils descendirent par les escaliers, qui sont les rues de la ville de Guernesey, et furent bientôt sur le port. Guillaume mena la dame de Saint-Ouen à un bateau ponté et joli qui était amarré à l'anneau du quai.

— Bien ! dit madame Marguerite, mais je ne vois personne sur le pont. Où est l'homme qui me conduira ?

— C'est moi.

— Ha ! fit-elle, vous êtes un vrai ami.

Guillaume sauta dans le navire, et, levant une planche, se pencha et cria : — Jean !

Un instant après, un matelot sortit du trou,

puis un enfant mousse qui se frottait les yeux.

— Nous partons.

La dame de Carteret et ses deux serviteurs entrèrent, pendant que le matelot hissait les voiles et que le mousse démarrait le cable.

On cingla vers l'Angleterre, mais le vent soufflait du nord-est et soufflait dur. Il fallait louvoyer, et une bordée défaisait l'autre; le soir, on n'était encore qu'à la hauteur d'Aurigny. Pour comble, le vent s'accrut fortement et la mer devint tout à fait mauvaise. Ce canal est tout hérissé de rochers : c'est comme un buisson d'écueils; on dut absolument aborder à Aurigny et y relâcher.

Dans la nuit, les rafales augmentèrent encore. Si hardie que fût madame Marguerite, elle n'était pas sans inquiétude. Le gouverneur était parti un jour avant elle; s'il avait bien marché, il avait pu gagner la côte d'Angleterre avant le gros du vent; il parlerait donc le premier au roi, qui serait prévenu lorsqu'elle le verrait. Et, le gouverneur eût-il été retenu aussi et forcé de relâcher, quand même elle irait au roi la première, à quoi bon, si elle arrivait trop tard pour être revenue avant le jour du combat? Il n'y avait plus que huit jours maintenant. De Poole, où elle aborderait, à Londres, où était le roi, il fallait deux jours, en trottant ferme; un jour pour voir le roi, deux jours pour revenir à Poole, cela faisait cinq jours; il ne restait plus que trois jours pour la mer,

aller et retour, juste ce qui est nécessaire avec bon vent. Et la tempête ne s'apaisait pas. Chaque minute lui paraissait une goutte de sang qui coulait des veines de son mari.

Le lendemain, la mer fut pire; impossible de quitter Aurigny. Toute femme eût désespéré, mais non madame Marguerite.

— Bah! dit-elle, le temps que nous prennent les vagues, les chevaux nous le rendront.

Le lendemain suivant, elle n'écouta rien; elle dit à Guillaume Beauvoir que, s'il ne partait pas, elle partirait sans lui, avec ses serviteurs; il ne voulut pas être moins homme qu'une femme, et reprit le large. Ce fut un effrayant voyage, et qui se fit autant sous l'eau que dessus. Toute la journée, on n'avança guère, ni la nuit encore. Madame Marguerite, que Guillaume n'avait pas pu décider à descendre dans la cabine, était collée à l'avant du navire, et injuriait l'ouragan.

Rien n'est puissant contre la volonté humaine; vers le milieu du jour, le vent tourna, et alors commença une course effrénée! Mais comment retrouver ces deux jours perdus? Madame Marguerite dit seulement: — Tant pis pour les chevaux!

On fila roide tout le jour et toute la nuit. Le lendemain, vers midi, on aperçut la côte anglaise, blanche sur les eaux vertes. Puis on distingua les

maisons de Poole. Quand on ne fut plus qu'à une centaine de brasses du quai :

— Nous sommes sauvés! s'écria la dame de Saint-Ouen.

Mais Guillaume Beauvoir devint tout pâle, et lui montra du doigt un homme qui était sur le quai de Poole et qui regardait venir le bateau. C'était Matthieu Baker.

— Cachez-vous!

Il ouvrit la trappe de l'avant, par où madame Marguerite se laissa glisser, puis il referma la trappe. Quant aux deux serviteurs, il n'eut pas besoin de les faire descendre, ils n'étaient pas montés de toute la traversée; ils étaient restés dans la cale en proie au mal de mer.

Matthieu Baker avait eu les mêmes accidents que madame Marguerite; la véhémence des aquilons l'avait rejeté sur la pointe de France, et il venait seulement d'aborder. C'était un bonheur qu'il ne fût pas à Londres, mais c'était une calamité qu'il fût à Poole; il était là avec le capitaine du port, son intime ami; s'il voyait débarquer la dame, il dirait à son ami de la retenir; ce sont des services qu'on ne se refuse pas entre capitaines. Et comment débarquerait-elle sans être vue? Matthieu Baker, qui avait peut-être reconnu des gens des îles, ne quittait pas le quai, et, tout en causant avec le capitaine de Poole, examinait curieusement le navire. Guillaume

tardait autant qu'il pouvait à atterrir; il ne jugeait aucun lieu convenable; tous les anneaux lui semblaient mal solides; Matthieu Baker ne partait pas. Trop d'hésitation eût trahi Guillaume; il accosta.

Madame Marguerite avait bien gagné enfin un peu de bonheur. Le temps se lassa d'être contre elle; il se repentit d'avoir tant offensé une si brave femme, et il voulut la servir. Donc, tout à coup, une grêle se mit à tomber, et si épaisse que c'était plutôt grêle de pierres que de grêlons. Il fut impossible de rester sur le quai, et Matthieu Baker et tous les autres, lapidés du ciel, s'enfuirent de toutes leurs jambes dans la première maison qu'ils trouvèrent.

— Vite! cria Guillaume.

Aussitôt, madame Marguerite et les deux serviteurs furent sur le quai, et, remerciant la grêle qui leur déchirait le visage, coururent dans la ville. Avant que la trombe eût cessé, ils étaient déjà chez un bourgeois nommé Havilland, compère de Guillaume, et qui leur procura sur-le-champ quatre bons chevaux. Et puis, Matthieu Baker put retourner au navire et le visiter à sa fantaisie; madame Marguerite galopait sur la route de Londres.

Elle allait d'un beau train. Les trois hommes avaient grand'peine à la suivre. Elle allait, allait, allait. Après la tempête de l'eau, c'était encore une tempête, ces quatre chevaux éperdus, crinière au

vent, plus écumants que la mer. Mais, si prompt qu'eût été maître Havilland, on n'était parti de Poole que tard dans l'après-midi; la nuit vint avant qu'on eût fait dix lieues. Quand on fut à Salisbury, les portes étaient fermées, et les portiers refusèrent d'ouvrir. Ainsi, madame Marguerite ne changea pas de chevaux comme elle avait espéré; elle ne put que faire manger ceux qu'elle avait dans une maison de paysan.

Sitôt qu'ils furent au bout de leur avoine, elle ne leur accorda pas de souffler : ils eurent incontinent la bride au cou et l'éperon au flanc, et la chevauchée se relança dans la nuit.

Madame Marguerite précédait, d'abord parce qu'elle était plus pressée, et aussi parce qu'elle connaissait le chemin pour l'avoir fait plusieurs fois avec son père. C'était un tel emportement qu'elle passait dans les villages sans les voir. Les pauvres bêtes demandaient grâce, mais ne l'obtenaient pas. Et non-seulement les bêtes commençaient à n'en pouvoir plus, mais aussi les hommes, surtout Guillaume Beauvoir, qui était homme de marine, non de cavalerie. Seule, la dame de Saint-Ouen ne paraissait pas se douter qu'elle allât autrement qu'au pas.

Comme il y avait déjà bien des heures que cette rapidité durait, madame Marguerite s'étonna de ne pas être encore à Winchester. De plus, elle vit une rivière à laquelle elle n'était pas accoutumée. Donc,

la première ferme qu'elle rencontra, elle y poussa son cheval, et sans pitié réveilla les gens. Hélas! elle s'était trompée de route dans les ténèbres, et, au lieu d'aller vers Winchester, elle était allée vers Oxford. Il fallut alors retourner et tâtonner. Après longtemps, la dame crut se reconnaître. Ventre à terre! Au moment où l'horizon blanchissait, elle aperçut une ville.

— Enfin, dit-elle, voici Winchester!

Mais quand elle fut tout près, elle cria de colère. C'était Salisbury! Elle s'était trompée encore une fois et n'avait point fait un pas. La nuit était perdue.

Mais madame Marguerite avait autant de volonté que de malheur. Elle prit quatre chevaux neufs, et, si Guillaume avait cru galoper jusque-là, il put voir que non! Or, cette fureur fut plus forte que lui, et il fallut le laisser au prochain village. La dame dit qu'elle le reprendrait en repassant, et poursuivit avec ses deux serviteurs.

Trois heures après, elle entrait dans Winchester. Elle alla droit au palais de l'évêque, qui aimait fort son mari, et qui était fort aimé du roi. L'évêque n'était pas à Winchester; mais tant mieux, il était à Londres. Madame Marguerite changea encore de chevaux; le palefrenier de l'évêque lui en donna qui étaient tout à fait vigoureux et qui iraient d'une traite jusqu'à Guilford.

Et, c'est bien vrai, la dame de Carteret n'avait jamais été si terriblement portée. Les fatigués ne furent pas les chevaux, mais les serviteurs; c'étaient deux hommes robustes, mais cette cavalcade, après cette traversée, les brisait durement; ils ne cédèrent pourtant pas encore, et ce ne fut qu'un mille avant Guilford que l'un d'eux s'affaissa sur la selle et, disant que le cœur lui défaillait, se mit au pas. Madame Marguerite le laissa en arrière, et cravacha son cheval.

L'autre serviteur ne valait guère mieux que son camarade. A Guilford, pendant un autre changement de chevaux, il voulut se réconforter en buvant trois pleines pintes de fort vin. Et d'abord, il crut avoir réussi. Pendant dix-huit milles, il fut fier, bruyant, riant, jurant, éperonnant, se dressant debout sur l'étrier; mais tout à coup, vers Kingston, il sentit sa tête tourbillonner, l'équilibre lui manqua, et il roula lourdement par terre.

Madame Marguerite était tendre à ses domestiques, mais alors elle ne voyait que son mari et les jours dépensés, et que, même si elle avait l'ordre du roi, elle ne savait pas comment elle pourrait être revenue à temps. Elle laissa son domestique se ramasser, et galopa plus fort.

Le jour tombait encore une fois. Elle ne sentait pas la fatigue; elle allait, les yeux devant elle, farouche, implacable, seule de quatre, femme humi-

liante aux hommes, et montrant bien que ce qui fait la puissance, ce n'est pas le sexe, mais le cœur.

Il était temps qu'elle arrivât à Londres ! on allait lever le pont. Elle sauta plutôt qu'elle n'entra, et elle courut chez l'évêque de Winchester, qui logeait au palais même du roi. L'évêque soupait, et fut bien surpris de la voir, et faite comme elle était après ces violences des routes.

— Menez-moi au roi ! dit-elle.

L'évêque la crut folle, de vouloir parler au roi dans les habits qu'elle avait. Mais elle lui dit que, si elle ne parlait pas au roi à l'instant même, son mari était mort. L'évêque alors ne résista plus, et pensa que peut-être ses habits et sa figure attendriraient le roi.

Le roi Henri VII était, ce soir-là, de joyeuse humeur; il venait de recevoir une lettre de son envoyé en Italie, lequel lui apprenait que les Français y faisaient mal leurs affaires, qu'ils n'y seraient pas soufferts longtemps, et que le roi Charles VIII avait déjà repassé les Alpes. Ce qui ravissait surtout le roi, c'est que les principaux seigneurs français, fort galants auprès des dames, avaient emprunté des Napolitaines une maladie, encore inconnue chez eux, dont ils allaient, à leur retour, infecter la France. En y pensant, le roi se tordait de satisfaction.

Dans un autre moment, Henri VII n'aurait pas pardonné, même à l'évêque de Winchester, de commettre ainsi la majesté royale avec une femme poudreuse et échevelée; mais il était trop content du malheur des Français pour vouloir du mal à personne.

Madame Marguerite se jeta donc à ses pieds et lui raconta la misère de son mari, et lui représenta la loyauté des Carteret et l'infamie de Roger le Bouteiller; que la lettre était fausse et que le combat serait faux; elle parla d'une façon si ferme et si touchante que tous ceux qui l'entendaient furent convaincus. Où elle persuada surtout le roi, c'est quand elle dit qu'elle n'avait pu venir qu'en s'évadant, et que Matthieu Baker s'avouait coupable puisqu'il craignait que le roi ne fût averti de sa conduite. Le roi jura qu'il était offensé et que Matthieu Baker se repentirait d'avoir voulu se soustraire à la justice royale.

Il dicta aussitôt et signa et fit sceller du sceau de cire verte un ordre d'empêcher le combat et de mettre en liberté le seigneur de Saint-Ouen, et offrit à madame Marguerite, si elle voulait se reposer plusieurs jours chez lui, d'envoyer un homme sûr; mais elle refusa, ne s'en rapportant qu'à elle-même, et prit congé du roi, qu'elle remercia noblement et qu'elle laissa dans une grande admiration de son amour.

L'évêque de Winchester ne put même la garder cette nuit. Tout ce qu'elle lui céda, ce fut de souper

pendant qu'on apprêterait le meilleur cheval des écuries. L'évêque lui fit accepter aussi deux courriers pour l'accompagner, de crainte qu'elle ne s'égarât encore. Puis, il la conduisit jusqu'au pont de Londres, qu'il lui fit baisser. Elle lui dit qu'elle n'oublierait de sa vie ce qu'elle lui devait, et partit.

Elle n'était pas quitte de ses angoisses. Elle avait l'ordre royal et elle n'avait rien. Il ne lui restait que trois jours pour retourner, et elle en avait mis cinq à venir. Si le vent allait encore être mauvais? On éperonne les chevaux, non les navires. Le bon vouloir du roi n'était rien si elle n'avait pas le bon vouloir de l'océan.

VI.

Madame Marguerite n'était pas seule à s'inquiéter. Sans parler des serviteurs du manoir de Saint-Ouen, qui craignaient pour leur maître, et aussi pour eux parce que, si le manoir de leur seigneur était confisqué, ils ne savaient pas à quel seigneur on les donnerait, Philippe de Carteret était cher à toute l'île. Il courait sur sa prison de tristes bruits: il était enfermé dans un cachot sans air et sans jour dont l'humidité lui donnait la fièvre; on ne le nourrissait pas; et,

tandis qu'on l'exténuait de privations et de malaises, Roger le Bouteiller faisait ce qu'il voulait dans le château, respirait, s'exerçait, et mangeait et buvait de manière à être fort et dispos au jour de l'assassinat.

On savait que la dame de Saint-Ouen avait quitté l'île, et l'on pensait bien qu'elle était allée au roi. Mais le gouverneur y était allé aussi ; serait-elle plus écoutée ? Et aurait-elle le temps d'aller et de revenir ? Les jours passaient ; il n'y eut bientôt plus que trois jours : la dame n'était pas revenue; il n'y eut plus qu'un jour : personne. Le jour du duel arriva : personne.

Dès le matin, tout fut préparé pour le combat. Roger le Bouteiller s'arma bruyamment, aidé par les soldats, jurant, buvant, causant de ce qu'il ferait le lendemain. Ceux qui virent Philippe sortir de son cachot virent un fantôme. Le jour éblouissait ses yeux, et il chancelait, comme ivre de soleil ; il était pâle et déjà maigre; il était si faible qu'il eut peine à rester debout sous son armure ; mais les habitants ne verraient rien, puisque sa figure serait cachée par la visière du casque.

Dès que les deux combattants furent armés, on les fit sortir du château, et on les conduisit chacun à une extrémité du champ.

Le champ était le plateau qui domine le havre de Gorey. Tous les habitants de l'île étaient là, tumul-

tueux, accumulés sur l'herbe et débordant sur la colline. Les gardes du château et les bordiers du bailli avait bien du mal à contenir leur mécontentement et leur curiosité. Le bailli et les justiciers étaient sur une estrade pour juger les coups et prononcer la victoire.

Les combattants parurent. Il se fit dans la foule un grand silence.

Le bailli se leva et dit : — Allez!

Mais personne n'entendit, parce qu'à ce moment il y eut un bruit terrible du côté de la colline. On regarda, et l'on vit une espèce de cheval insensé qui emportait on ne savait quelle femme, et qui bousculait tout le monde, et tous criaient et s'écrasaient pour se garer. Cet effrayant cheval roula dans la colline, enjamba la multitude, bouleversa les bordiers et les soldats, bondit dans le champ, et se planta entre les deux combattants.

Alors on reconnut que celle qui était sur le cheval était la dame de Saint-Ouen.

Le bailli fit un signe irrité aux bordiers qui n'avaient pas mieux défendu le passage, et menaça madame Marguerite :

— Hors du champ! ordonna-t-il.

Mais elle ne le vit même pas; elle regarda le peuple, et, montrant le royal parchemin :

— Pas de combat! Et en liberté le seigneur de Saint-Ouen! Voici l'ordre du roi Henri VII.

Ce fut un vacarme de joie dans la nombreuse foule. On aimait tant le sire de Carteret qu'on ne regretta qu'un peu le spectacle manqué de le voir mourir. Tous ceux de Saint-Ouen renversèrent les gardes et les barrières, et emplirent le champ, criant : Hurrah!

On vit alors une chose infâme. Les premiers qui coururent à leur seigneur sentirent le terrain céder sous eux et culbutèrent dans des trous. Roger le Bouteiller avait fait faire, du côté de Philippe de Carteret, des creux dans le sol, qu'on avait recouverts de gazon pour que Philippe ne s'en aperçût pas et, tombant à terre, fût bien facile à dépêcher. Voyant cela, les habitants eurent une vraie colère, et le bailli et les justiciers et les bordiers et les soldats furent prudents de s'en aller promptement, car ils auraient pu être malmenés. Au moins on brisa l'estrade, et de ses planches et des pieux des barrières on alluma un feu qui flamba bellement.

Cependant madame Marguerite serrait dans ses bras son seigneur, qu'elle avait bien mérité. Et lui, croyant voir un ange qui le ressuscitait du tombeau, baisa pieusement les mains de sa dame.

VII.

Matthieu Baker ne revint pas à Jersey ; il fut destitué, ainsi que le bailli, son digne collaborateur. Et le conseil royal décida qu'à l'avenir les baillis ne seraient plus nommés par le capitaine de l'île, mais par le roi lui-même. Roger le Bouteiller n'éprouva pas le besoin d'attendre l'arrivée du nouveau capitaine, qui aurait pu s'intéresser trop vivement à sa conduite dans toute cette affaire ; il disparut sans tintamarre, et alla rejoindre en Angleterre le gouverneur destitué. Matthieu Baker le reçut fort mal et lui reprocha sévèrement de l'avoir entraîné à une mauvaise action qui n'avait pas réussi.

Ce combat qui n'eut pas lieu est le dernier de ce genre qu'il y ait eu à Jersey. On renonça pour toujours au jugement de l'épée ; on avait trop vu ce que pouvait être cette justice de Dieu.

Il est vrai que la justice des juges ne s'était pas montrée beaucoup plus belle.

Heureusement, on avait la justice du roi, qui réparait tout. Mais l'évêque de Winchester, lequel était un homme profond en science, se demandait si le roi d'Angleterre aurait décidé de la même façon

un jour où il n'aurait pas appris l'échec et la maladie des Français, et le sage évêque admirait tout bas la destinée d'une si bonne et chaste dame qui avait tant fait, défié un capitaine dans son château, crevé les chevaux, estropié les hommes, défait la justice des juges, empêché la justice de Dieu, dompté une tempête et attendri un roi, pour obtenir la vie de son mari, et qui la devait aux dames de Naples.

SCÈNE QUATRIÈME.

LE BON VIEUX TEMPS.

I.

LE GOUVERNEUR.

En l'an de grâce 1520, sous le règne du roi d'Angleterre Henri huitième, il y eut un jour dans la Cohue de Jersey un fort tremblement de frayeur.

Il se plaidait ce jour-là devant la cour un procès qui faisait grand bruit dans l'île, tellement que les gens emplissaient la paroisse de Grouville, où la cour s'était transportée sur ce qu'une sérieuse peste était advenue en la ville de Saint-Hélier. Il s'agissait du manoir de Saint-Martin, que le procureur du roi,

Raulin le Marquand, prétendait confisquer, comme bien de traître, sous prétexte que les seigneurs de Saint-Martin avaient autrefois livré aux Français le château de Mont-Orgueil.

Bien des années s'étaient passées depuis que les Français avaient pris le château et qu'on le leur avait repris; il y avait longtemps que lesdits seigneurs de Saint-Martin étaient morts; il ne restait d'eux qu'un seul descendant, Drouet Lemprière, lequel ne voulait pas lâcher son héritage.

Le procureur avait déjà parlé, et Drouet Lemprière avait répondu. La trahison des seigneurs de Saint-Martin était une fable populaire que Drouet démentait énergiquement. Jamais, de leur vivant, on ne les avait condamnés ni accusés. C'était chose commode de venir inculper des morts qui n'étaient pas là pour répliquer. Mais les juges ne condamneraient pas sur une simple rumeur dénuée d'autorité en justice. Une preuve! que le procureur en eût une, ou il n'aurait pas le domaine.

C'était au bailli à parler. Le bailli d'alors s'appelait Hélier de Carteret. Il était dans une situation délicate. C'était le roi qui faisait et défaisait les baillis; un bailli eût donc été bien ingrat, et, qui pis est, bien imprudent, de refuser un domaine au roi. Mais, si on laissait le roi confisquer les domaines avec cette facilité, personne ne possédait plus rien, l'Angleterre était propriétaire de Jersey. Hélier appuya donc

Drouet Lemprière, et fit observer fort respectueusement au procureur royal qu'on ne pouvait frapper le monde sans preuve.

Les choses en étaient à ce point lorsque, comme je l'ai dit en commençant, il se fit dans la Cohue une subite agitation. La porte venait de s'ouvrir, et un homme entrait, avec plusieurs.

Cet homme, c'était le gouverneur de l'île, sir Hugh Vaughan.

Il faut dire quel gouverneur était sir Hugh : ses deux meilleures qualités étaient la volerie et l'incontinence.

Les femmes en étaient à bénir Dieu d'être laides, ce qui leur permettait de sortir de chez elles; autrement, si elles se hasardaient sur les routes, et que sir Hugh Vaughan les rencontrât, elles étaient certaines d'être prises de force. Si bien que la campagne était tout attristée de ne plus voir passer une jolie fille.

Quand une maison lui semblait agréablement bâtie, ou une terre utilement labourable, sir Hugh allait chez le propriétaire avec des soldats du château.

— Es-tu bien sûr, lui disait-il, que ton bien soit à toi?

— Certes! répondait le propriétaire.

— J'en doute.

— J'ai mes titres.

— Il faut que je les voie.

Le propriétaire lui montrait ses titres, que sir Hugh lisait attentivement. Après qu'il les avait lus :

— C'est vrai, disait-il, tu avais des titres.

Et il les déchirait en morceaux. Alors, le bien n'étant plus à personne, il le prenait.

On conçoit maintenant l'impression que fit sur la cour l'entrée du gouverneur.

Seul, Hélier ne se troubla pas; il continua ce qu'il disait, et ne baissa pas la voix.

Sir Hugh Vaughan, debout, les bras croisés, écouta un moment, sans autre geste que de hausser les épaules. Mais dès qu'Hélier eut conclu en disant que, tant que le procureur ne prouverait pas le crime, les juges n'appliqueraient pas la peine, le gouverneur prit la parole.

— Pardon, monsieur le bailli, dit-il très-doucement, je ne suis pas bien sûr de comprendre tout à fait votre bavardage jersiais et judiciaire. Ne voudriez-vous pas arriver à dire que, pour rendre au roi mon maître ce qui lui appartient, il vous faudrait une preuve ? Est-ce bien cela que vous essayez d'insinuer ?

— Je ne l'insinue pas, répondit le bailli, je l'affirme.

— Et si j'affirme, moi, que les seigneurs de Saint-Martin ont trahi, ma parole sera-t-elle une preuve ?

— Vous n'étiez pas là il y a soixante ans.

— Ainsi, il vous faut une meilleure preuve que ma parole, vraiment, poursuivit le gouverneur, toujours de la même voix ; sinon, vous serez contre le roi ?

— Nous serons pour la justice.

Sir Hugh Vaughan décroisa les bras.

— Soit, dit-il. Eh bien ! puisqu'il vous faut une preuve, en voici une.

Et il porta la main à la garde de son épée.

Tous les jurés se levèrent.

— Monsieur, dit le bailli, songez où vous êtes et qui vous menacez.

— Je songe, répondit le gouverneur, toujours aussi doucement, que je suis dans un lieu où des sujets du roi sont contre le roi, et je ne menace personne. Seulement, vous désirez une preuve, et j'en ai une à mon côté, et ceux-ci en ont d'autres, et nous vous persuaderons aussi profondément que vous voudrez.

Disant cela, il tira son épée, et ceux qui l'accompagnaient firent comme lui. Mais Hélier avait dans les veines le sang de cette Marguerite de Carteret qu'un gouverneur n'avait pas intimidée :

— Ouvrez les portes toutes grandes ! cria-t-il.

On ouvrit les portes, et le peuple, qui attendait dehors le résultat du procès, se précipita dans la salle. En même temps le bailli dégaîna aussi, et, saisissant le bras de sir Hugh :

— Prenez garde à vous! dit-il. Le peuple est témoin que vous avez tiré l'épée dans le lieu de justice. A présent, si vous bougez, je vous tue.

Le peuple s'émut grandement. Sir Hugh n'était pas en force. Il dut céder, et sortit de la Cohue.

Mais, du seuil, il se retourna vers Hélier :

— Tu n'es plus bailli! dit-il.

Et, s'adressant à un des hommes qu'il avait amenés :

— Jaspar Pen, je te fais bailli de Jersey.

Puis il sortit, avec les siens, la rage au cœur.

II.

LE ROI.

La destitution d'Hélier était illégale, puisque, depuis Henri VII, le roi seul avait pouvoir de faire et de défaire les baillis. Mais que peut la légalité contre la violence? Hélier avait le droit, mais Jaspar avait les gens d'armes. Les habitants ne résistaient guère à des commandements qui se présentaient armés de piques.

La position d'Hélier n'était plus tenable; il avait

tous les habitants pour lui, et pas un ne lui obéissait; il était bailli, et il ne l'était pas. Il ne consentit pas du moins à être dépossédé sans jugement, et il résolut d'aller au roi, qui peut-être ne voudrait pas, pour un méchant terrain jersiais, offenser une ordonnance royale et la mémoire de son père. Il fit signer, fort secrètement, par les principaux de Jersey, une protestation contre l'élection et le comportement de Jaspar Pen, et aussi contre toutes les audaces et pilleries de sir Hugh Vaughan, et s'embarqua pour l'Angleterre.

Il vint à Greenwich, où était la cour. Il connaissait le duc de Norfolk et sir William Compton, tous deux membres du conseil privé. Il les alla trouver et sollicita leur protection; mais tous deux se moquèrent de lui. Vouloir faire dire au roi qu'on avait eu raison de lui refuser un domaine? l'entreprise n'était pas d'un homme de son âge et ayant barbe aux joues. Il faut aux rois de grands biens, pour qu'ils puissent s'habiller magnifiquement, entretenir d'innombrables domestiques, contenter leurs favoris, faire la guerre; ils aiment donc ceux qui leur donnent et non ceux qui leur ôtent, et leur plus vive tendresse n'est pas pour les textes de lois. Et dans ce moment même, Henri VIII était en train de faire tout l'argent qu'il pourrait, afin de se montrer royalement dans une rencontre qu'il allait avoir avec le roi de France; il y aurait lutte de dépense et de prodiga-

lité entre les princes; l'Angleterre serait humiliée si le sien se laissait surpasser, et le roi devait à la dignité de son peuple de le pressurer jusqu'au dernier sou. Hélier ferait donc sagement de ne pas s'exposer au visage du roi.et de retourner dans son île jusqu'à un moment plus opportun.

Mais Hélier ne les en crut pas, et refusa de lâcher le bailliage qui lui appartenait. Il dit qu'il attendrait mieux l'opportunité à Greenwich, et obtint que sir William le gardât dans sa maison parmi ses officiers. Il espérait qu'ainsi il approcherait souvent le roi, et qu'un jour viendrait, tôt ou tard, où il aurait occasion de se faire écouter.

On était au milieu d'avril, et c'était le 7 juin que devait avoir lieu la royale entrevue. Hélier eut donc près de deux mois pour étudier le caractère du roi, avant son départ. Quand il crut le connaître à fond, il écrivit à Jersey qu'on empaquetât précieusement son arbalète, et que son frère Jean la lui apportât.

On a été injuste pour Henri VIII. C'était un prince vraiment chaste qui se serait fait scrupule d'avoir des maîtresses; lorsqu'il aimait une femme, il l'épousait; seulement, s'il était déjà marié, comme c'eût été un péché mortel d'avoir deux femmes à la fis, avant d'épouser la nouvelle il fallait bien qu'il coupât le cou à l'ancienne. Parce que sa continence et sa piété lui ont fait ainsi décapiter plusieurs reines, et aussi parce que, dans le siècle des controverses

religieuses où les catholiques brûlaient les luthériens et les luthériens les catholiques, il avait, lui, l'impartialité de brûler également les catholiques et les luthériens, et encore parce qu'il avait pris pour premier ministre le fils d'un boucher, on a fait de lui un boucher d'hommes et de femmes, un prince entièrement tueur, un assassin perpétuel. Il y avait pourtant des jours où il ne tuait pas, et où il prenait plaisir et prenait part aux divertissements. Il est vrai qu'il s'amusait surtout à la boxe; les beaux coups de poing, les côtes défoncées, les yeux crevés, les oreilles mangées, le comblaient d'aise. Il était ravi des hautes tailles, des larges épaules, des corps solides. Ce fils de boucher qui était devenu le cardinal Wolsey se faisait estimer de lui en s'entourant des plus énormes gaillards qu'on pût découvrir, en n'allant dans les rues qu'avec une escorte de géants. Henri aurait donné sa chaise en or massif à celui qui l'aurait portée à bras tendu. Mais il aimait aussi l'agilité, la souplesse du jarret, la rapidité de la main, et il s'extasiait devant les escamoteurs et les danseurs de corde. S'il était fou de tirer à l'arc, inutile de le dire : tous les Anglais le sont; l'arc est leur grande délectation, et non pas seulement celle des hommes, mais aussi celle des dames, qu'on voit tous les jours dans les prairies viser les cibles, et qui font dire qu'au rebours des dames françaises elles ont leurs flèches dans les mains et non dans les yeux.

Jean de Carteret arriva. Il était temps ; c'était la veille du départ. Jean apportait l'arbalète que son frère avait demandée. Hélier la désempaqueta, passa l'après-midi à l'éprouver, à la frotter, à la soigner, et la remit délicatement dans son fourreau.

III.

LE MINISTRE.

La cour partit le lendemain. Sir William Compton accompagnait le roi, Hélier accompagnait sir William Compton, et Jean accompagnait Hélier.

Le lieu du rendez-vous était en Picardie, entre Guines et Ardres. On chevaucha donc jusqu'à Douvres, où l'on prit la mer.

Avant d'entrer dans le navire de sir William, Hélier s'arrêta un moment à considérer le roi qui descendait dans le sien. Le navire royal était aussi celui du cardinal Wolsey, dont le roi ne se séparait guère. Lorsque le cardinal vint sur le quai, un de ceux qui le suivaient regarda fixement Hélier, et lui fit un geste de mépris. C'était sir Hugh Vaughan.

Le gouverneur de Jersey avait conçu des inquiétudes. Non pas qu'il doutât de son action en elle-

même : il avait enfreint l'ordonnance d'Henri VII, mais contre qui? contre un bailli qui était contre le roi; il savait bien que le roi tiendrait plus à un domaine qu'à un bailli. Mais, bien qu'il ignorât la plainte que les habitants avaient signée, il n'avait pas la simplicité de croire qu'Hélier se contenterait de parler du domaine revendiqué par le gouverneur pour le roi, et aurait la discrétion de ne pas parler aussi des nombreux domaines saisis par le gouverneur pour le gouverneur; alors toutes ces terres si laborieusement acquises risquaient fort, non pas de retourner à leurs anciens possesseurs, mais d'aller au roi, qui ne souffrirait pas que la justice eût été violée au profit d'un autre. Sir Hugh s'était repenti de s'être tant avancé, mais il ne pouvait plus reculer sans se faire mépriser de l'île, dont il voulait être craint; il avait donc maintenu sa brutalité; seulement, sentant le besoin de venir plaider sa cause lui-même, il avait remis l'île à Jaspar Pen, et était venu, lui aussi, à Greenwich. Il était arrivé deux jours avant Jean de Carteret.

Il n'avait pas perdu son temps. Il ne s'était pas amusé à s'insinuer près du roi; il s'était dit que le vrai roi c'était le ministre, et il était allé tout droit au cardinal.

Wolsey n'était pas ministre comme on l'est maintenant; il était le maître de son maître. Il avait fait lestement le trajet de l'abattoir au palais. A peine sorti du collége d'Oxford, le marquis Dorset, dont il

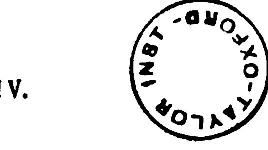
élevait les enfants, l'avait fait recteur de Lymington. Wolsey était allé essayer son habit de prêtre chez une dame du voisinage, où il s'était enivré et avait fait du vacarme; la justice était intervenue et n'avait pas voulu voir une circonstance atténuante dans l'habit ecclésiastique; le marquis Dorset, qui ne pouvait décemment laisser emprisonner le précepteur de ses enfants, avait fait évader Wolsey et l'avait envoyé à Londres chargé de recommandations pressantes. Un mois après son arrivée, il était chapelain d'Henri VIII. A la cour, il avait ravi tout le monde par sa facilité, par son indulgence pour tous les divertissements, par la commodité de sa morale, par l'accentuation de sa danse, par sa complaisance à se mêler aux débauches, par l'oubli total de son sacré caractère. Il était donc devenu bien vite évêque de Lincoln, puis membre du conseil privé, puis archevêque d'York; il avait obtenu, par-dessus le marché, les bénéfices de Tournay, de Bath, de Worcester, d'Hereford, de Durham et de Winchester. Il avait pris la chancellerie à l'archevêque de Cantorbéry et la trésorerie au duc de Norfolk. A ce moment, c'était un seigneur vraiment riche et puissant. Sa maison se composait de huit cents personnes, la plupart chevaliers et gentilshommes. De plus, le pape, qui l'avait nommé cardinal et légat à vie, lui avait encore octroyé le droit d'accorder des degrés dans la théologie, de créer des comtes, de donner des dispenses de tout. Il gouver-

nait à la fois le temporel et le spirituel. Il avait dans une main la clef du trésor et dans l'autre la clef du paradis.

C'est à ce roi-là que sir Hugh s'était adressé. L'exorde de sa plaidoirie avait été une barque de soixante tonneaux, chargée de vin de Gascogne et de toiles de Normandie. Il l'avait fait amarrer silencieusement au quai du palais que le cardinal s'était bâti sur la Tamise. Le cardinal, entrant dans la chambre de la barque, y avait agréablement trouvé une table surchargée de vaisselle d'argent ciselée et lourde. Wolsey avait dit à ses gens de joindre cette argenterie à celle qu'il emportait en Picardie ; puis, parlant à sir Hugh :

— Vous voulez quelque chose ? Je ne peux vous entendre ces jours-ci ; mais venez avec moi à l'entrevue ; chemin faisant, nous causerons.

C'est pourquoi sir Hugh Vaughan entrait dans le navire royal, et, en y entrant, méprisait du geste le pauvre Hélier.



IV.

LES TRAITÉS D'ALLIANCE.

La rencontre des deux rois était chose importante et qui aurait de grandes conséquences. Le roi de France

François Ier et l'empereur d'Allemagne Charles-Quint étaient en querelle. Charles-Quint avait vingt ans alors. Cet enfant, qui ne possédait que l'Allemagne, l'Espagne et les Indes, trouvait naturellement que c'était peu, et voulait y ajouter la France. Il aurait désiré que l'Angleterre l'aidât, ou du moins le laissât faire. Pour la mettre dans son parti, il faisait à Wolsey de menus cadeaux, entre autres une rente de sept mille ducats; il lui promettait de le faire pape. François Ier, ne pouvant offrir mieux au cardinal, s'était rabattu modestement sur le roi, et lui avait demandé un rendez-vous. L'avenir de l'Europe allait se décider dans cette entrevue solennelle.

On fut bientôt à Calais; on s'y arrêta un jour, puis on chevaucha jusqu'à Guines, où l'on coucha. Le lendemain, on se remit en marche, et l'on vint à un coteau d'où descendait à pente molle une vallée qui remontait doucement à un autre coteau sur lequel on aperçut la cour de France. La vallée était un éblouissement, une ville de palais! Le palais d'Henri VIII était tout en cristal et foudroyant de soleil; celui de François Ier, en drap d'or; chaque seigneur avait le sien: pavillons d'étoffes rares, tentes de fines tapisseries, architecture de velours, sculpture de broderies, ciselure de dentelles. Il y avait, pour la promenade, un bois d'arbres dont les feuilles étaient en soie verte et les fruits en or.

Les deux cours s'étaient arrêtées sur les deux

coteaux. Les deux rois allèrent l'un vers l'autre, accompagnés seulement de quelques-uns. Quand ils n'eurent plus entre eux qu'une vingtaine de pas, ils descendirent de cheval, et s'embrassèrent. Alors les deux cours se rapprochèrent, et ce fut tout le jour et toute la nuit des festins et des divertissements où chaque nation eut son avantage, les Français victorieux au bal et les Anglais au souper.

Le lendemain commencèrent les vraies joûtes. D'abord celle de la course. Les Français, qui sont vifs de corps et légèrement faits, eurent le prix, au grand déplaisir d'Henri, qui eût voulu le triomphe de sa nation, parce qu'on était regardé des dames les plus jolies du monde, entre autres d'une toute jeune fille élevée à la cour de France et qui était Anglaise, Anna Boleyn.

Le soir, Henri fit des objections au traité, en ratura trois articles, et prévint François Ier qu'il ne pouvait rester que peu de jours, ayant promis à Charles-Quint d'aller le visiter à Gravelines.

Le lendemain, ce fut le saut, lequel, étant encore affaire d'agilité, ne procura pas non plus beaucoup d'agrément aux Anglais. On avait tendu un cordon à terre; sautait qui voulait; le jeu devait durer deux heures, après quoi le prix serait donné au plus ample bond.

La seconde heure était déjà presque écoulée ; le meilleur saut des Anglais n'avait pas atteint dix-huit pieds, tandis que les Français étaient allés jusqu'à vingt et un.

Le roi d'Angleterre voulait sourire, mais il ne pouvait. Deux défaites de suite, c'était trop. Il lui semblait que madame Marguerite d'Alençon, qui était une moqueuse, riait de lui tout bas avec l'amiral Bonnivet, et il trouvait quelque chose d'ironique aux yeux de la petite Anna Boleyn. Le sauteur de vingt et un pieds avait découragé les concurrents ; personne ne se présentait plus; on était à la dernière minute. Henri prit la récompense, qui était une coupe d'un orfévre célèbre, et se leva pour la donner au vainqueur.

Soudain, un homme sortit de derrière sir William Compton, courut légèrement jusqu'au cordon et, sans paraître s'efforcer beaucoup, sauta.

La foule poussa un cri d'enthousiasme. Le saut était de vingt-cinq pieds.

Henri était radieux. Après celui-là, nul n'aurait osé essayer; d'ailleurs, l'heure était achevée. Henri fit signe au brave sauteur, qui s'approcha.

— Votre nom?

— Jean de Carteret.

— C'est un nom français, dit François Ier.

Henri pâlit.

— D'où êtes-vous?

— De l'île de Jersey.

Henri respira.

— Prenez cette coupe, dit-il. Mais c'est peu pour vous payer. Demandez-moi quelque chose.

— Sire, dit Jean de Carteret, je vous demande de donner à mon frère Hélier une chose qui est à lui.

— Expliquez-vous.

— Mon frère Hélier est bailli de Jersey, et sir Hugh Vaughan, le gouverneur, l'a remplacé illégalement.

— Pourquoi votre frère ne s'est-il pas plaint au conseil privé?

— Il attendait que Votre Majesté l'y autorisât.

— Je l'y autorise donc, et je promets que sa plainte sera entendue. Compton, vous êtes chargé de l'affaire.

Le soir, Henri regretta d'avoir raturé le traité ; il dit qu'on le recopiât pour le lendemain, et qu'il en signerait tous les articles.

Après le saut, on eut le tournoi : le roi de France étonna les dames par la célérité de sa lance et par le feu de son cheval. Le roi d'Angleterre, qui était gros et sanguin, compensa l'élégance qui lui manquait en assommant, d'un coup de lance sur la tête, le gentilhomme qui lui faisait face. Ce

gentilhomme avait un frère qui réclama, disant qu'un tournoi était un jeu et non une guerre, et qu'il n'était pas permis, même aux rois, d'y assommer les gens; un de ceux qui joûtaient du côté d'Henri ferma la bouche à ce frère insolent avec la pointe de son épée qu'il lui planta dans les dents. Le roi de France se hâta de déclarer le tournoi fini, et aima mieux donner la journée aux Anglais que de les voir continuer à réparer les meurtres par des assassinats.

Henri n'osa pas remercier devant les Français l'auteur de cette belle tuerie, mais il le fit venir dans son palais.

— Qui êtes-vous?

— Sir Hugh Vaughan.

— N'ai-je pas déjà entendu votre nom?

Wolsey intervint.

— Sire, c'est ce gouverneur de Jersey que vous voulez qu'on accuse devant le conseil privé.

— Oh! dit le roi, je ne le connaissais pas. Je serais fâché qu'on tourmentât un homme de telle épée. Compton, vous ne ferez rien sans que je vous en reparle.

Sir William Compton regarda Hélier, qui était présent, et qui se mit à sourire.

Le soir, le traité était recopié, mais les conseillers du roi de France furent d'avis de n'en pas parler ce soir-là au roi d'Angleterre, tout victorieux qu'il

était, sachant qu'il y a des victoires moins fières que des défaites.

Le jour qui suivit le tournoi, la joûte fut l'arbalète. Chaque peuple fournit cent tireurs. On plaça deux cibles, toutes deux à la même distance; les Anglais tiraient dans l'une et les Français dans l'autre. Henri ne se dissimulait pas que sa conduite au tournoi et celle de son défenseur n'avaient pas été très-conformes aux lois de la chevalerie; il fallait aux Anglais une revanche de leur victoire.

D'abord, Henri était bien tranquille; l'arbalète était l'arme anglaise. Mais, à mesure que la partie avança, l'inquiétude lui vint. L'adresse même a ses chances; les flèches françaises ne se laissaient pas humilier, et touchaient le but aussi souvent que celles d'Angleterre. Il y eut un moment d'anxiété générale; la partie se décidait; il ne restait plus que trois tireurs de chaque côté; les Français et les Anglais avaient piqué le même nombre de flèches, soixante-treize.

Un Français tira. La flèche toucha la cible. Soixante-quatorze.

Un Anglais tira, et toucha. Soixante-quatorze.

Puis un Français. Soixante-quinze.

Puis un Anglais. Soixante-quinze.

Il ne restait plus qu'un Français. Il tira. Soixante-seize.

Il ne restait plus qu'un Anglais. C'était notre ami Hélier.

Henri était rouge de colère. Quand même la dernière flèche irait au but, ce ne serait que l'égalité; et si elle n'y allait pas? L'Angleterre vaincue dans son arme, dans sa chose, chez elle! Le roi serrait les poings; si ce tireur manquait son coup, il le ferait pendre.

Henri était si visiblement ému que François lui dit:

— Vous n'avez pas encore perdu.

— Nous ne pouvons plus gagner.

Hélier, qui avait entendu, se retourna et dit:

— Pourquoi donc?

Les deux rois se regardèrent, pensant que cet homme était fou.

Hélier, sans s'émouvoir de la France et de l'Angleterre qui avaient les yeux sur lui, leva son arbalète, la banda, et, visant à peine, lâcha la corde. Alors, on vit un miracle.

La flèche d'Hélier avait touché les deux cibles!

Elle était piquée à la cible des Anglais, frémissante, sonore, joyeuse, et en même temps on la voyait fixée dans la cible française, droit au milieu.

— Soixante-dix-sept! cria Hélier. Un de plus que les Français!

Mais les Français réclamèrent :

— Il a tiré deux flèches !

— Je n'ai tiré qu'un coup.

Les Français chicanèrent, disant qu'il y avait fraude ; mais Hélier les défia de faire ce qu'il avait fait, et d'atteindre les deux buts d'un seul coup en prenant autant de flèches qu'ils voudraient. Les juges du camp décidèrent qu'il avait raison, que la convention était qu'on tirerait un seul coup, non une seule flèche, et que l'Angleterre avait gagné.

Le roi d'Angleterre ne fut pas maître de sa joie ; il enjamba la balustrade de l'échafaudage où il était avec le roi de France, courut à Hélier, et l'embrassa devant les deux nations.

— Comment as-tu fait ?

— Sire, répondit modestement Hélier, j'ai inventé une nouvelle espèce d'arbalète qui lance deux flèches à la fois.

— Tu m'apporteras ton arbalète. Tu as droit de chasser dans tous mes parcs, et tout gibier que bon te semblera. Mais comment t'appelles-tu ?

— Hélier de Carteret.

— Le frère du bon sauteur ?

— Oui, sire.

— Quelle famille ! dit Henri VIII à ceux qui l'entouraient. Et, apercevant Compton : — Vous savez que je vous ai recommandé son procès.

Henri revint au roi de France, et lui dit : — Allons signer.

Il fut charmant. Il affecta de ne pas même écouter la lecture des articles; seulement, quand on énuméra ses titres, et que, selon l'habitude des rois anglais d'alors, on le nomma roi de France, il dit : — Passez ; ceci est un mensonge. Le traité lu, il signa, et, en réjouissance, invita les deux cours pour le lendemain à une fête dans son palais.

Malheureusement, la nuit, il souffla un épouvantable orage qui creva le château de cristal d'Henri VIII et en fit un tesson.

Le roi de France, dont le drap d'or était mieux abrité par la colline, ne voulut pas que les dames eussent espéré vainement des danses, et prit la fête chez lui. Henri VIII fut jaloux du respect que l'orage avait eu pour la tente de son allié, et ne dansa point. François Ier, heureux d'avoir son traité, dansa toute la nuit et s'acquit toutes les dames en étant fort licencieux avec elles. Henri avait déjà remarqué plusieurs fois que celles qu'il regardait tendrement regardaient tendrement François, comme étant plus plaisant et plus joli.

Choqué de cette préférence, il voulut que François eût aussi son désavantage physique, et l'humilier dans ce corps même qui agréait trop aux femmes. Donc, il se mit à faire l'apologie de la lutte, et, devant toutes les beautés des deux cours, brusquement, il

prit le roi de France au collet, et lui dit de lutter à qui jetterait l'autre par terre.

Henri était, évidemment, le plus fort; mais le corps a son esprit, qui est l'adresse. François fut le plus spirituel. Serré à étouffer dans les bras robustes d'Henri, il lui passa vivement son pied droit au jarret gauche, et, d'un leste croc-en-jambe, étala le roi d'Angleterre.

Spirituel de corps, non d'esprit. Lorsque Henri se releva, les spectateurs virent bien à sa figure que ce ne serait pas une signature royale qui arrêterait la rancune de cette chute. Aussi les sages de France conseillèrent-ils qu'il y eût une revanche, espérant que, cette fois, leur roi serait étalé ; mais Wolsey, qui était contre la France à cause des ducats de l'empereur, empêcha qu'on ne recommençât, sous le prétexte que ces colletages de princes n'étaient pas propres à entretenir dans les peuples la vénération qu'ils doivent aux personnes royales.

— Adieu, dit Henri. L'empereur m'attend.

Le matin, il rompit cette entrevue où les destinées des hommes avaient été si sérieusement débattues, et alla rejoindre à Gravelines cet enfant de vingt ans qui n'avait pas assez de l'Allemagne, de l'Espagne et des Indes.

Charles-Quint, lui, n'eut pas la maladresse d'être plus adroit qu'Henri; de plus, il avait la bonne grâce d'être disgracieux, petit, morose, de s'habiller en

noir, d'ennuyer les dames. Henri lui sut gré de tous ces mérites, et l'admira de lui être inférieur.

De là, une amitié qui coûta cher à la France ; de là, quand la guerre s'engagea, la France trahie par l'Angleterre, Henri VIII traitant avec le connétable de Bourbon, le désastre de Pavie, le roi prisonnier, tout perdu. Mais la France, épuisée de finances et de sang, démembrée, humiliée, avait cette consolation de se dire que son roi donnait bien le croc-en-jambe.

V.

LES PROCÈS.

En quittant l'empereur, Henri était donc un peu consolé du roi.

Pendant qu'il retraversait la mer, deux hommes causaient, accoudés au rebord du navire et penchés sur l'eau. Henri, passant derrière eux sans qu'ils le vissent, entendit que l'un parlait à l'autre, en riant beaucoup, de l'étrange mine qu'avait faite le roi culbuté dans la poussière. Aussitôt le roi commanda qu'on empoignât cet homme, qu'on lui liât les pieds et les mains, et qu'on le jetât à la mer.

Ces manières de justice étaient parfaitement monarchiques. Le connétable de Castille ayant l'audace

de demander à Charles-Quint une somme que celui-ci lui devait, l'empereur répondit : — Mais si je te jetais du balcon ? — Je suis trop lourd, objecta le connétable, qui n'y vit que cet empêchement.

On attacha donc le rieur, et on le précipita, et tout le monde trouva la chose fort simple, excepté l'interlocuteur du rieur. Celui-ci s'élança par-dessus bord, tout habillé de fer, plongea, et reparut, tenant son camarade repêché.

Les arquebusiers du roi voulurent tuer ce misérable qui contrariait la justice royale.

— Quel insolent! dit leur capitaine.

— Oui, dit le roi, mais quel plongeur !

Et il défendit bien de lui faire aucun mal. Le téméraire nageur rejoignit le navire, s'accrocha à une corde qui pendait, et remonta, hissant avec lui son compagnon ficelé. Quand il fut sur le pont, Henri reconnut Hugh Vaughan.

— Encore vous ! dit-il. Vous sauvez aussi hardiment que vous frappez. Vous êtes universel. Vous pouvez délier votre camarade, vous avez bien gagné sa vie, je vous la donne. Je veux que vous mettiez dans vos armes trois poissons et que vous soyez mon ami. Vous plongez vraiment !

Le pauvre Hélier apprit le beau fait de sir Hugh ; il sentit le tort que ce plongeon allait faire à son arbalète. Lorsqu'on fut de retour à Greenwich, il laissa passer quelque temps avant de reparler de son

procès. En attendant, comme il était de toutes les chasses et de tous les tirs du roi, il lui enseigna le coup des deux flèches, dont le roi fut largement heureux. Alors, il se hasarda à entamer sa revendication, et il en fit saisir le conseil privé par monsieur Sillard, maître des requêtes. Il y eut une séance où sir William Compton soutint le dire d'Hélier, et persuada le conseil; mais, le cardinal Wolsey ayant pris parti pour sir Hugh, le conseil, qui ne voulut pas juger contre le ministre et qui n'osa pas juger contre le droit, ajourna.

L'ajournement faisait les affaires de sir Hugh. Pendant que les choses restaient dans l'état actuel, Jaspar Pen était bailli, administrait l'île, levait l'impôt, le dépensait, confisquait, pillait; sir Hugh avait part dans ses bénéfices, et recevait, à époque fixe, des sommes qui lui permettaient de maintenir les bonnes dispositions du cardinal. Le cardinal lui fut reconnaissant jusqu'à ordonner, comme chancelier d'Angleterre, que le séquestre fût mis sur les biens d'Hélier, ce qui réduisit Hélier à l'impossibilité de nourrir ses enfants à Jersey et son procès à Londres.

Si je disais que l'ajournement dura six ans, les gens naïfs diraient que je me trompe et ne me croiraient pas, les gens habiles diraient que je mens et me croiraient; il dura douze ans.

Hélier, haï du cardinal, moqué de sir Hugh, ruiné, désespéré, eût renoncé plus d'une fois, sans

son arbalète. Mais, quand il était au plus bas, le roi survenait, l'emmenait à la chasse, s'extasiait sur les deux flèches. Et alors sir William Compton avait le courage de repenser à son protégé. Il lui prêtait même quelque argent pour envoyer à sa famille et pour payer maître Sillard, et lui promettait son procès pour la prochaine séance du conseil. Mais, au moment où sir William était résolu à l'appuyer, Wolsey se rappelait tout à coup devant le roi les prouesses de sir Hugh, aujourd'hui son plongeon, demain son meurtre.

Cependant, ce plongeon et ce meurtre, à force d'avoir servi, commençaient à être usés. Sir Hugh aurait eu besoin de les renouveler; mais il n'avait pas tous les jours des tournois pour tuer; quant aux condamnés du roi, ils ne manquaient pas, mais ce n'eût pas été un commerce infaillible que d'arracher souvent ses patients à Henri VIII. Sir Hugh faisait bien encore çà et là de belles actions : il portait un cheval sur ses épaules; il éventrait un paysan d'un coup de pied. Henri approuvait, mais sans enthousiasme.

Hélier, par son arbalète, était à l'affût de toutes les clémences du roi, mais il en pouvait peu profiter, parce que, presque toujours, le cardinal était présent. Il attendait depuis sept ans, quand le cardinal du aller en France pour une négociation délicate. En l'absence de son ennemi, Hélier essaya de se faire

juger, mais il n'y réussit pas : Wolsey avait laissé des ordres à ce sujet; seulement, un jour que l'humeur royale soufflait du bon côté, il surprit à Henri un permis de toucher ses revenus séquestrés depuis près de sept ans.

Il courut donc à Jersey avec son frère Jean et bien vite s'empara de ses rentes.

Il avait maintenant de quoi entretenir le zèle de monsieur Sillard ; mais il regretta presque d'être allé à Jersey, lorsque le cardinal revint de France. Sir Hugh et la cargaison d'un navire piraté par Jaspar Pen démontrèrent aisément au cardinal l'injure que lui avait faite Hélier en abusant ainsi de son départ. De sorte que monsieur Sillard, quand il vint au conseil parler du procès jersiais, aurait mieux aimé n'avoir jamais ouvert la bouche, tant le cardinal lui répondit sévèrement. Il se tut, et, désormais, chaque fois qu'Hélier lui apporta de l'argent pour parler, il prit l'argent, mais ne parla point.

Hélier ne tarda pas à soupçonner qu'il pouvait faire un meilleur usage de son argent que de le donner à un avocat muet. D'autant que le premier soin du cardinal fut de remettre le séquestre sur tous ses revenus. De plus, il fut interdit à Hélier de s'embarquer en mer jusqu'au jugement prononcé. Hélier se sentit perdu s'il ne frappait un grand coup.

A partir de ce moment, il ne s'occupa plus de son procès; il n'y pensa plus; il ne donna plus un

sou à monsieur Sillard. Il s'enfermait des journées entières, ou bien il s'en allait dans le bois de Windsor, dans l'épaisseur des arbres, tout au fond, tout seul, sans souffrir que son frère l'accompagnât. Quelquefois il revenait rayonnant, et disait à Jean d'espérer, que tout irait bien. Mais le plus souvent il revenait triste, ne répondait pas à Jean, refusait de souper, et ne se couchait pas de la nuit. Ces variations durèrent quatre ans.

On était en juillet 1531. Depuis quelques jours, Hélier vivait absolument dans la forêt. Il se levait avant l'aube, et ne rentrait qu'à la nuit close. Jean fut donc étonné d'entendre, à midi, son pas qui montait l'escalier. Hélier entra ; ce n'était plus un bailli, c'était un soleil.

— Frère, dit-il à Jean, il est inutile de te cacher plus longtemps que tu as un frère prodigieux.

— Pourquoi ? demanda Jean.

— Tu le sauras.

Le lendemain, Hélier alla au tir du roi. Le roi était maussade; il était alors passionné de cette Anna Boleyn qu'il avait vue enfant au camp du Drap d'or. Le père d'Anna, ayant remarqué que le roi regardait sa fille, l'avait bientôt ramenée en Angleterre et placée à la cour. Le roi voulait l'épouser; mais, pour se marier avec Anna Boleyn, il fallait

divorcer avec Catherine d'Aragon, et le pape refusait d'autoriser le divorce, craignant de se brouiller avec Charles-Quint, dont Catherine était la tante. Le roi rudoyait tous ses gentilshommes. Hélier se tint à l'écart, et ne dit mot.

Au tir suivant, le roi avait la même aigreur. Le pape étant contre lui, il avait compté au moins sur l'ennemi du pape, Luther; mais Luther avait répondu austèrement que le divorce serait pire que l'adultère. Henri avait alors consulté l'Université de Paris; mais l'ambassadeur français venait de lui insinuer que l'Université n'approuverait son divorce que s'il donnait au roi de France neuf cent mille couronnes, et s'il rendait un lys de diamant engagé par François Ier. Hélier ne se montra pas encore.

Mais enfin le roi vint, un jour, triomphant et épanoui. Il s'était décidé aux neuf cent mille couronnes et au lys de diamant, et l'Université de Paris avait déclaré devant le monde qu'il ne pouvait pas seulement, mais qu'il devait divorcer. Henri parlait amicalement à tous, et nommait chacun par son nom. On tirait à l'arquebuse, et quiconque réussissait avait un don. Hélier s'avança.

— Sire, dit-il, voulez-vous que je vous apprenne un coup nouveau?

— Je le sais, dit Henri en souriant; c'est le coup des deux flèches.

— Oh! fit Hélier, pour qui Votre Majesté me

prend-elle, de croire que je viendrais lui enseigner ce qu'elle sait mieux que moi? D'ailleurs, ce que j'ai dans les mains n'est pas une arbalète, c'est une arquebuse.

— Aurais-tu donc encore inventé? dit le roi, dont les yeux s'allumèrent.

— Que Votre Majesté daigne me désigner six buts.

Le roi désigna six pieux où il y avait des cibles.

Hélier visa la première cible et il toucha ; puis il visa la seconde.

— Tu ne recharges pas ton arquebuse? dit le roi.

Hélier, sans répondre, tira. Chose étrange! on entendit une seconde détonation, et une autre balle alla s'aplatir sur la seconde cible.

— Voilà qui est inouï ! exclama le roi.

Mais il n'était pas au bout de sa stupéfaction. Sans recharger son arquebuse, Hélier envoya quatre autres balles dans les quatre autres cibles.

Hélier avait inventé le *revolver !*

Si l'on en doute, on n'a qu'à lire la chronique écrite en 1585 par Samuel de Carteret, et éditée par George Syvret en 1832; p. 47 : « Ledit bailly avait trouvé une invention de tirer de sa harquebuse cinq ou six traits de boulez l'un après l'autre, et à plusieurs marques, toutes d'une même charge, et d'un même feu. »

Henri VIII fut ébloui. Ceci dépassait l'arbalète.

— Ah çà ! dit-il, je te veux récompenser. Il y a dans ton île une seigneurie vacante, celle de Saint-Germain ; je te la donne.

— Hélas ! sire, dit mélancoliquement Hélier, à quoi bon une seigneurie, si l'on m'en séquestre les revenus ?

— Pourquoi veux-tu qu'on te les séquestre ?

— Sire, tous mes biens sont retenus à cause de mon procès.

— Tu as donc un procès ?

— Oui, sire, depuis onze ans.

— Depuis onze ans ! s'écria le roi. Comment n'est-il pas encore fini ?

— Pour être fini, il lui manque d'abord d'être commencé.

— Et pourquoi n'est-il pas commencé ?

— Parce que, toutes les fois que mon avocat ouvre la bouche, il y a quelqu'un qui la lui ferme.

— Et qui est ce quelqu'un ? demanda le roi.

Hélier hésita à prononcer le nom terrible. Mais il sentit qu'un tel jour ne reviendrait pas. Il invoqua mentalement le saint des arquebuses et répondit :

— Sire, c'est le cardinal Wolsey.

Henri réfléchit un instant. Hélier trembla. Le roi, ayant pensé, le regarda dans les yeux :

— Es-tu un homme ?

Hélier ne sut que répondre.

— Si j'étais à ta place, poursuivit Henri, et si

je croyais que le cardinal m'eût fait tort, tout cardinal qu'il est, j'irais le trouver en plein conseil, et je lui dirais hautement ce que j'aurais sur le cœur, et il faudrait qu'il me fît justice ou qu'il dît pourquoi, et, s'il me menaçait du bourreau, je le menacerais du roi.

Et Henri, laissant Hélier, retourna vers son palais.

Hélier n'ignorait pas qu'il jouerait gros jeu en écoutant l'avis du roi. Pour le pousser ainsi contre le cardinal, le roi avait sans doute dans ce moment quelque motif d'en vouloir à son ministre; mais les brouilles des ministres et des rois sont souvent des brouilles d'amants : on se réconcilie le soir, et les raccommodements de puissants cassent toujours quelqu'un.

Ce qui rassurait Hélier, c'était son arquebuse. Le roi était parti sans se la faire enseigner; Henri, si avide de ces nouveautés, et si protecteur des gens d'invention, ne laisserait certainement pas périr l'auteur des six coups, avant d'avoir son secret. Hélier, d'ailleurs, était tellement las d'attendre depuis tant d'années qu'il était disposé à risquer tout plutôt que d'attendre encore. Il prit une résolution formidable, et il se dit que le soir il serait mort ou bailli.

C'était le dernier jour de la session du conseil. En se hâtant, Hélier pouvait encore arriver avant la clôture de la séance. Il confia son arquebuse à Jean, lui dit que c'était sa vie, et lui recommanda de la mettre en un lieu assez caché pour que le roi même ne la pût découvrir. Puis il s'en alla bravement vers la chambre étoilée, laquelle ne s'appelait pas ainsi à cause du firmament et du tribunal céleste, et prenait son nom de sa tenture, non de ses arrêts, contrairement à cette chambre de France qui fut dite chambre ardente pour la quantité de gens qu'elle envoyait au bûcher.

Hélier entra dans la chambre étoilée comme le cardinal levait la cour. Le cardinal disait précisément :

— Il ne reste plus d'autre cause?

— Si fait ! cria Hélier essoufflé et perçant la foule. Il reste la mienne !

Le cardinal regarda du côté de cette voix, et demanda : — Qui donc a parlé?

Hélier répondit : — Celui dont vous retenez la propriété depuis onze ans! et vint se camper fièrement en face de son ennemi.

Le cardinal fut outré de cette parole ; mais, reconnaissant Hélier, qu'il avait tant persécuté, il craignit que l'infortuné bailli, contraint au désespoir, n'eût perdu le respect et ne dît toute la vérité devant les seigneurs, qui la rediraient au roi ; il aima mieux

se taire en public et se venger en secret, et il dit à Hélier doucement :

— Soyez tranquille, ami, le temps de votre procès viendra.

Mais Hélier ne s'apaisa pas : — Le temps est venu, dit-il, il y a onze ans.

Et, comme le cardinal, désireux de congédier le conseil, commençait une courte allocution d'adieu, Hélier ne lui permit pas de parler, et, l'interrompant à chaque mot, criait : — Justice ! justice ! justice !

— Si je te fais justice, dit Wolsey furieux, tu n'iras pas où tu crois.

— Si vous me faites justice, répliqua Hélier, j'irai à Jersey pour y reprendre la charge et les revenus dont vous me dépossédez sans droit.

— Tu as mérité de les perdre.

— Ce n'est pas vrai !

— Nous avons une plainte contre toi.

— Oui, du gouverneur qui m'a fait tort. Il se plaint de moi, et l'île de lui.

— Il t'a remplacé parce que tu étais rebelle au roi.

— Ce n'est pas vrai !

— La preuve que tu es rebelle au roi, c'est que, dans ce moment même, tu offenses son conseil.

— Celui qui offense le conseil, répondit Hélier, ce n'est pas celui qui demande sa justice, c'est celui qui dérobe ses causes.

Plusieurs semblaient acquiescer. Wolsey éclata.

— Ah ! c'est ainsi ! ah ! tu veux justice?

— Oui ! dit fermement Hélier.

— Eh bien ! tu vas l'avoir.

Et aux hallebardiers : — Cet homme, en prison, tout de suite !

— Soit, dit Hélier; vous n'avez pas voulu me faire raison de sir Hugh, le roi me la fera de vous.

Le cardinal prononça aussitôt que la cour était levée, et sortit précipitamment, suivi de ceux qui lui étaient dévoués. Le duc de Norfolk, sir William Compton, et plusieurs autres, qui le détestaient merveilleusement, entourèrent Hélier avant qu'on l'emmenât, et le complimentèrent de son audace. Sir William lui dit que, s'il se tirait de là, l'argent ne lui ferait pas défaut pour pousser son procès; il lui offrit deux cents livres sterling; le duc de Norfolk lui en promit cinq cents; les autres de pareilles sommes. Mais il n'en alla pas moins en prison, et, tout en étant très-fier de ce qu'il avait fait, il s'en repentit un peu.

Il était enfermé depuis quatre heures, et il entendait encore grincer à son oreille le verrou démesuré qu'on avait tiré sur sa porte; le verrou régrinça, la porte s'ouvrit, et il vit entrer le cardinal.

Wolsey n'était nullement courroucé et hautain; il avait plutôt l'air préoccupé et triste; il dit à Hélier qu'il était fâché de s'être emporté à cette colère, qu'au

reste il venait d'étudier les pièces, et que sir Hugh avait agi sans droit ; il le conjura d'oublier le passé et d'être désormais son ami, lui promettant de commencer la prochaine session du conseil par son affaire et, en attendant, de faire immédiatement lever le séquestre de ses biens. Hélier pensa judicieusement que le cardinal avait vu le roi, et remercia tout haut le cardinal et tout bas son arquebuse.

Hélier ne manqua pas le tir du lendemain. Le roi, le voyant, vint à lui joyeusement :

— Tu as bien parlé ! lui dit-il. Tu vois que mon avis était bon. Maintenant, montre-moi ton arquebuse.

Hélier la lui montra. Le roi passa toute la journée à en tirer. Et il en tira encore les jours suivants, et il assembla toute la cour pour jouir de ce miraculeux spectacle, et il fallut qu'Anna Boleyn essayât elle-même la nouvelle invention ; ses petites mains étant trop faibles pour porter une arme si pesante, le roi, pendant qu'elle tirait, soutenait l'arquebuse, et, une balle ayant frappé le but, il fut si ravi qu'il ôta la chaîne d'or qu'il avait au cou et la passa au cou d'Hélier.

Hélier vivait ainsi, fêté de tous, réconcilié avec Wolsey, avoué de Norfolk, impatient pourtant de l'ouverture de la session, car il n'était pas sans se dire que le cardinal, qui le haïssait avant sa hardiesse de la chambre étoilée, n'avait pas dû se mettre

à l'aimer subitement par reconnaissance d'un outrage public. Il se défiait de la brusque conversion du ministre, et n'y voyait qu'un masque dont il redoutait le visage.

Mais bientôt Wolsey ne lui fit plus peur, ni à personne.

Ce n'était pas seulement l'arquebuse d'Hélier qui avait si bien disposé le roi pour lui. Hélier avait été surtout bien servi contre le cardinal par le cardinal. Wolsey avait commis l'imprudence d'être défavorable à l'amour d'Henri pour Anna Boleyn. Il faut dire qu'Anna Boleyn, élevée à la cour de France, y avait vécu familièrement avec madame Marguerite d'Alençon, protectrice des nouveautés religieuses; il était à craindre qu'elle n'apportât avec elle les doctrines luthériennes, et qu'elle ne séparât l'Angleterre de l'Église. Or, Wolsey, qui voulait être pape, ne se souciait pas d'enlever un si beau royaume à la papauté. Il s'opposait donc à la passion du roi, oubliant que le plus vieil ami est peu de chose devant la plus jeune femme.

C'était dans un de ces moments d'opposition du cardinal qu'Henri avait lâché Hélier contre lui. Mais cela devait coûter à Wolsey plus cher que quelques paroles malsonnantes.

Wolsey n'osait pas résister ouvertement au roi; il écrivait au pape des lettres pressantes pour obtenir

le divorce, mais il y joignait des lettres secrètes où il disait au pape de ne pas céder, qu'Anna Boleyn était imbue de Luther, et que le divorce d'Henri avec Catherine, c'était le divorce de l'Angleterre avec Rome.

Donc, trois mois après le fier discours d'Hélier dans la chambre étoilée, le 4 novembre 1531, le soir, Wolsey était à table dans son château de Cawood, près d'York, lorsqu'on l'avertit que le comte de Northumberland venait d'arriver avec une suite nombreuse. Wolsey, moins superbe qu'autrefois, se leva précipitamment pour aller recevoir une telle visite, salua le comte, et lui demanda s'il voulait souper, mais Northumberland répondit qu'il n'avait pas faim. Alors, le cardinal dit qu'on allât préparer la chambre du comte, et, en attendant qu'elle fût prête, il le mena dans la sienne, où il y avait un bon feu. Ils y montèrent, et avec le comte vingt de ses gentilshommes qui n'entrèrent pas dans la chambre, mais occupèrent la porte.

Les lumières de la chambre éclairant le comte, le cardinal vit qu'il était pâle et qu'il tremblait.

— Vous avez froid ? dit-il.

— Non, dit le comte.

Et, mettant sa main sur le bras de Wolsey, il lui dit d'une voix douce et faible :

— Monseigneur, je vous arrête pour crime de haute trahison.

Ce traître avait été trahi. Une de ses lettres au pape était arrivée au roi.

Le comte de Northumberland remit le cardinal à un de ses gentilhommes appelé Cavendish, qui devait le ramener à Londres. Cavendish laissa la nuit à Wolsey, non point par déférence, mais pour avoir le temps de visiter le château et de fouiller dans les cachettes. Dès que ce fut fait, on partit. Toute la maison du cardinal pleurait. Plus de trois mille personnes du dehors, ayant appris le malheur de ce bon cardinal, qui dépensait libéralement l'argent du pays, criaient :

— Dieu sauve Votre Grâce! Dieu sauve Votre Grâce! que le mauvais esprit prenne ceux qui vous ont pris!

Wolsey se savait perdu. De désespoir il tomba malade. Cavendish dut s'arrêter quinze jours à Sheffield-Park. Wolsey, étant au lit, vit entrer le constable de la Tour de Londres, qui, étonné de son retard, venait le chercher. Le cardinal le connaissait, pour l'avoir trop employé. Maître Kingston avait ordre de dépêcher la marche; on n'attendit pas que Wolsey fût rétabli; une apparence de mieux suffit pour qu'on le fichât sur un cheval; mais il était si mal qu'après trois jours on fut forcé encore de rester en route. C'était le soir; on alla jusqu'à Leicester-Abbey; l'entrée fut sinistre; le vent secouait la flamme des torches; le cardinal se sentait mourir; et, entendant

le père abbé demander à Cavendish quelle chambre il fallait, il répondit :

— Un trou dans la terre.

En effet, le mercredi suivant, il expira.

Le surlendemain, Henri VIII chassait à Hampton-Court. Il avait près de lui Hélier, et dans ses mains la fameuse arquebuse. Il allait tirer ; il aperçut Cavendish qui, adossé à un arbre, attendait. Il n'en tira pas moins le coup, abattit la pièce, donna l'arquebuse à Hélier, et vint à Cavendish.

— Eh bien ?

— Sire, le cardinal est mort.

Henri VIII ne manifesta aucune émotion.

— Je vous avais dit que Wolsey avait quelque part un trésor.

— Je l'ai trouvé.

— Vive Dieu ! s'écria Henri en se frottant les mains ; je t'y ferai part.

Et, revenant vers Hélier, il lui dit allégrement :

— Çà ! maître arquebusier, nous voilà tous deux défaits de notre ennemi. Et il ajouta pour tous :
— Messieurs, bonne nouvelle : Wolsey est mort.

L'argent de Wolsey aida Henri VIII à donner de royales fêtes à madame Anna Boleyn, et à payer les cérémonies du mariage, car il divorça malgré le pape. Rome le renia, mais il renia Rome, et, comme un peuple ne saurait se passer de pape, il se fit pape pour le sien.

Hélier fut réintégré dans sa charge. Le conseil condamna sir Hugh à lui rembourser toutes ses dépenses, ce qui fit qu'Hélier trouva, pour la première fois, que monsieur Sillard était bien modéré dans ses prix. Il revint triomphalement à Jersey, d'où Jaspar Pen partit bientôt, avec sir Hugh, qui fut bien aise qu'on lui permît de vendre sa capitainerie moyennant deux cents livres sterling par an à sir Antoine Ughtred, chevalier.

Sir Hugh ne fut pas fier dans la défaite. La veille de son départ, il apporta lui-même la grosse somme au bailli, et lui demanda pardon en pleurant bien fort, et en rejetant tout sur les mauvais conseils. Il pria même Hélier de lui garder une fille qu'il avait, et qui ne pouvait se passer de l'air de Grouville, salubre aux faibles poitrines. Hélier, attendri, lui pardonna, et garda sa fille — et son argent.

SCÈNE CINQUIÈME.

LES INDUSTRIES DE THOMAS COOK.

I.

Nul n'aurait osé fâcher le bon Hélier de Carteret, ni lui faire une objection seulement, depuis qu'il s'était acquis l'admiration du roi anglais Henri huitième. Il était vraiment maître en l'île jersiaise, et la menait à son gré, son arbalète dans une main et son arquebuse dans l'autre.

Sir Antoine Ughtred, le successeur de sir Hugh Vaughan, fut peu tenté de provoquer un homme de tant de balles. Hélier n'eut jamais un reproche à lui faire, et trouva toujours en lui un gouverneur vraiment obéissant.

Mais il y a des gens qui ne respectent rien, pas

même les arquebuses. Sir Antoine Ughtred mourut, et fut remplacé par ce sir Édouard Seymour qui fut si vite improvisé lord Beauchamp, puis comte de Hereford, puis duc de Sommerset. Fortune rapide, mais bien méritée : sa sœur était jolie. Henri VIII, ayant épousé Anna Boleyn, n'avait plus qu'une chose à lui faire : lui faire couper le cou. L'idée de cet achèvement de son mariage lui vint en voyant Jane Seymour. Anna décapitée, Henri put épouser Jane, et, parmi ses cadeaux de noce, il lui donna Jersey pour son frère Édouard. Le comte de Hereford était un trop grand personnage pour venir s'enterrer dans une petite île ; il ne bougea pas de Londres, et envoya à sa place un canonnier de la Tour, Robert Raymond. Un canon ne s'effarouche pas d'une arquebuse. Robert Raymond crut donc qu'étant lieutenant du gouverneur, il était venu pour gouverner ; mais Hélier ne tarda pas à lui apprendre qu'il se trompait grossièrement : à la première résistance du lieutenant-gouverneur, Hélier partit pour Greenwich, et montra son arquebuse au comte de Hereford, qui, bien que frère de la reine, se hâta de destituer son lieutenant.

Robert Raymond fut remplacé par Henri Cornish, qui débuta modestement. Il ne volait que sur mer. Il ne touchait pas à la propriété jersiaise et se contentait de courir sus aux navires qui avaient l'imprudence de se hasarder dans son voisinage. Les îles alors

étaient l'effroi de la navigation. C'est à peu près dans ce moment que Rabelais écrivait de deux des îles normandes ce qu'il eût pu écrire de toutes : « Ne descendons jamais en terre de voleurs et de larrons. Je vous assure que telle est cette terre ici quelles autrefois j'ai vu les îles de Cerq et de Herm, entre la Bretagne et l'Angleterre ; îles des forbans, des larrons, des brigands, des meurtriers et assassineurs. »

Tant que Cornish ne s'adressa qu'à l'extérieur et n'escroqua que les passants, Hélier ne s'en émut pas. Mais la piraterie avait ses moments de chômage ; les navires étrangers recherchaient peu cet archipel bandit ; souvent Cornish regardait mélancoliquement la mer : rien à l'horizon ; ce voleur inutile se serait trop ennuyé si, n'ayant rien à faire au dehors, il ne s'était pas occupé à l'intérieur.

Sa plus agréable occupation était d'envoyer aux provisions.

Il avait fait pourvoyeur du château Thomas Cook, un homme d'une telle économie qu'il partait avec une livre dans sa poche et revenait avec des pots de beurre, des barriques de cidre, des moutons, des cochons, des bœufs, et sa livre ; quelquefois aussi, avec des paysans mal polis qui se fâchaient et l'injuriaient, et qu'il faisait bâtonner par les soldats et, si ce payement ne les contentait pas, jeter dans la prison du château.

Le principal lieu des exploits de Thomas Cook était nécessairement la Halle du Roi. C'était là qu'affluaient toutes les volailles, et tous les bestiaux, et tous les produits de l'île. Cook y allait faire son marché, et si heureusement que les marchands se découragèrent d'y venir, et renoncèrent à cet échange de poulets et de fruits contre des coups de bâton.

Il en résulta qu'il n'y eut bientôt plus de marché, et que l'île fut affamée. On ne savait où acheter les choses nécessaires à la vie; les laitiers n'apportaient plus de lait et ne faisaient plus de beurre; les pêcheurs ne pêchaient plus; les paysans déterraient leurs pommes de terre, la nuit, avant qu'elles fussent bonnes, et cachaient leur bien comme un vol; il fallait aller chez eux; ils niaient longtemps qu'ils eussent rien à vendre; quand on les décidait à force d'argent, ils se faisaient extraire les pommes de terre une à une et le lait goutte à goutte; et, lorsqu'on avait acheté très-cher des denrées frelatées, on rencontrait en revenant les soldats de Cook, qui vous les rachetaient pour rien. On était obligé d'aller à la provision comme à la guerre, de se mettre par bandes, de convoquer ses parents et ses amis pour aller à la conquête d'une salade; il fallait cinquante hommes pour porter un œuf.

L'île tout entière se tourna vers son protecteur, vers son grand homme, vers sa providence, vers

Hélier. Le brave bailli partit pour Greenwich, dit un mot, et le lieutenant fut destitué.

En frappant Henri Cornish, Hélier avait dédaigné Thomas Cook. Mais tout le monde était persuadé que, Cornish s'en allant, Cook le suivrait.

Cornish s'en alla et Cook ne le suivit pas. Le nouveau lieutenant interdit sévèrement au pourvoyeur de continuer ses achats économiques. Cook ne s'en alla pas. Le nouveau lieutenant remarqua bientôt que Cook, ne pouvant plus acheter pour rien, s'y retrouvait en achetant très-cher, et Cook fut cassé. Cook ne s'en alla pas. Il resta au château, simple goujat, sans autre fonction que de mépriser cordialement son successeur, dont l'honnêteté lui répugnait.

Cependant, tous comprenaient qu'un homme si bien doué n'était pas fait pour s'abrutir dans une oisiveté éternelle. L'île était curieuse du métier dont il allait remplacer celui qu'il avait perdu, et frémissait en songeant à toutes ses aptitudes.

II.

L'année finissait; le nouveau lieutenant voulut fêter la nouvelle année. Il invita les notables de l'île,

et d'abord Hélier de Carteret. Le 1er janvier ne fut, au château, que divertissements et mangeailles. Hélier, qui était venu le matin, ne demanda son cheval qu'à la nuit.

En sortant du château, il vit une douzaine de soldats qui causaient avec le maître portier, et, parmi eux, Hoste Appivin, qui lui avait toujours été parfaitement déférent et respectueux. Il tira de sa bourse un écu, et le leur donna pour leur souper.

Thomas Cook était dans ces soldats. Il se mit à rire.

— En effet, dit-il, voilà de quoi nourrir quinze hommes. Tout un écu ! Nous inviterons la garnison.

Hélier ne daigna pas s'apercevoir de cette raillerie.

— Soyons sérieux, dit Cook.

Il prit dans sa poche quatre écus.

— Camarades, monsieur le bailli est gêné pour l'instant et n'a sur lui qu'un misérable écu ; mais en voici quatre qu'il m'emprunte et que nous allons boire avec l'autre ; il me les rendra prochainement.

— J'en doute, dit Hélier.

— Vous vous calomniez. Vous êtes meilleur débiteur que cela. Je jure que vous me les rendrez ! Vous viendrez à moi avec vos quatre écus, et vous me direz : Je te remercie, mon cher Cook.

— Tu es un insolent !

— Je parie ! Je vous connais, vous n'aurez pas

de repos que vous ne me les ayez rendus. Vous êtes même capable de vous relever cette nuit pour fouiller dans vos armoires.

— Tu mériterais que je te fisse punir, mais tu n'en vaux pas la peine.

Le bailli piqua son cheval et sortit du château.

— Monsieur le bailli, lui cria Cook, ne vous dérangez pas pour me rapporter les quatre écus, j'irai les chercher.

III.

Hélier était retourné à Handois, où était sa maison. Il était rentré chez lui, s'était couché et dormait profondément. Il rêvait qu'il entendait un bruit à la porte de sa chambre. C'était comme si on essayait d'ouvrir, et puis, la serrure résistant, on l'appelait voix basse.

— Monsieur le bailli! monsieur!

Et la serrure recommençait à grincer.

— Qui donc est dans ma serrure? demandait Hélier.

— C'est moi.

— Qui toi?

— Hoste Appivin.

— Ah çà, mais je ne rêve pas! s'écria Hélier.

— Ouvrez! dit Appivin.

— Qu'est-il donc arrivé?

— Il est arrivé des nouvelles d'Angleterre. Une heure après votre départ du château, un navire a apporté à monsieur le lieutenant des lettres du gouverneur. Monsieur le lieutenant, les ayant lues, vous les envoie bien promptement pour que vous lui disiez ce qu'il doit faire.

— Attends que je me lève.

Le bailli alluma une lampe, passa son haut-de-chausses et alla ouvrir en toute hâte. Hoste Appivin n'était pas seul. Il entra d'abord, puis derrière lui deux soldats, puis Thomas Cook.

En voyant Cook, Hélier vit le piége. Mais c'était un homme finement avisé, et qui ne s'amusa pas à frissonner. Il ne lui fallút pas longtemps pour faire de longues réflexions. Il était dans les mains de ces bandits; ils n'étaient que quatre dans sa chambre, mais il entendait sous sa fenêtre des bruits étouffés de pas et de chuchotements. La résistance était impossible; Hélier se résigna donc à être volé; mais le vol n'était pas tout le péril. Ces brigands n'auraient pas l'innocence de laisser derrière eux quelqu'un qui les connaissait et qui pourrait les dénoncer; ils le tueraient; Cook n'était pas de ceux qui s'effarent d'un bailli. Il fallait donc les rassurer, et leur faire croire qu'il ne les dénoncerait pas.

— Eh bien ! dit Cook railleur, vous ne nous demandez pas les lettres d'Angleterre ?

— Oh ! reprit Hélier en souriant, je sais ce qu'il y a dedans. Le gouverneur m'écrit de te rembourser les quatre écus que tu m'as prêtés. Les voici.

Il tira de la poche de son haut-de-chausses quatre écus qu'il tendit à Cook.

— Vous l'avais-je prophétisé, dit l'ex-pourvoyeur, que vous vous relèveriez cette nuit pour me payer ?

— Tu es un vraiment bon prophète.

— C'est que les autres prophètes se bornent à prédire l'événement, au lieu que moi je le fais. Donc, vous reconnaissez que j'ai gagné mon pari ?

— Je crois bien !

— Alors payez-le-moi.

— C'est juste ; combien donc avons-nous parié ?

— Nous n'avons pas fixé le chiffre ; mais je m'en rapporte à vous.

— Non, fixe-le toi-même.

— Soit, dit Cook. Eh bien, pour ne pas être exigeant, je me contenterai de tout ce que vous avez ici.

Le bailli retint une affreuse grimace, qui devint un sourire :

— Je te remercie de ta générosité, dit-il, et je regrette qu'il y ait si peu de chose.

— Nous allons voir. D'abord, vous avez quelque monnaie ?

— Fort peu, malheureusement.

— Bah ! voici une armoire de chêne qui se plaint d'en craquer. Ouvrez-la donc !

Le bailli ouvrit l'armoire. Cook se précipita sur deux sacs de cuir, dont il desserra les cordons. L'un contenait de l'argent et l'autre de l'or.

— Combien d'écus ?

— A peine quinze cents.

— Vous êtes modeste.

— Oh ! fit le bailli, c'est beaucoup pour moi qui suis seul, mais c'est peu pour vous qui êtes quatre.

— Et même dix, rectifia Cook, car nous avons six camarades en bas.

— J'ai là deux douzaines de cuillers d'argent, dit de lui-même Hélier.

— Ceci est pour manger; vous avez sans doute aussi quelque chose pour boire ?

— Certes ! Tiens, voici quatre tasses d'argent, joliment travaillées.

— Combien pèsent-elles ?

— Les petites, quatorze onces la pièce, la grande, vingt-quatre onces à elle seule.

— N'est-ce pas à vous, monsieur le bailli, que j'ai vu cette belle chaîne d'or du roi Henri VIII ?

— Où ai-je la tête? se reprocha Hélier. J'allais oublier de vous la donner.

Il pressa un bouton dissimulé dans la boiserie;

une cachette s'ouvrit, et la chaîne d'or apparut, couchée sur un lit de bijoux. Hélier prit les bijoux et la chaîne, et les offrit gracieusement au brigand.

— Pèse-moi cette chaîne, lui dit-il. Tu n'es pas malheureux de l'avoir, hein? Elle est en bon or d'angelot! Aies-en bien soin, on n'a pas tous les jours des occasions de chaîne royale.

Ce dialogue n'empêchait pas Hoste Appivin et les deux soldats de fureter partout, de questionner les tiroirs et d'empaqueter le linge et les hardes. Hélier les regardait faire, et souriait. Il leur indiquait les endroits où ils trouveraient quelque chose, les avertissait de ce qu'ils ne voyaient pas, les aidait à faire les paquets. Ils décrochèrent une magnifique arquebuse à laquelle il tenait autant qu'à sa main droite; il sourit plus fort, leur en démontra le mécanisme, et offrit même de la charger et de tirer les six coups; mais ils le remercièrent à cause du bruit.

Quand il ne resta plus des coffres que le bois et des murs que la pierre:

— Çà, mes enfants, dit le bailli, voilà qui est fait. Vous avez tout! Vous n'aurez pas fait une mauvaise nuit, mes gaillards! Il y a là dedans beaucoup d'objets de prix que vous pourrez vendre cher. Voyons, qu'est-ce que vous allez faire de votre argent? N'allez pas tout donner aux filles et aux taverniers. Aimez et buvez, ce sont les deux joies, mais

économisez. Vous ne ferez pas toutes les nuits d'aussi bonnes affaires. Vous n'aurez pas toujours des clients comme moi. Moi, voyez-vous, je comprends tout ; je suis allé à la cour du roi ; j'ai vu les grands seigneurs ; alors, je ne m'étonne plus de grand'chose. J'ai connu intimement le fameux cardinal Wolsey, qui s'enrichissait à peu près comme vous faites, et qui avait à ses pieds les rois, les empereurs et les papes. J'entre dans toutes les raisons ; il faut bien avoir un gagne-pain. J'estime le vôtre en ce qu'il y faut beaucoup d'adresse et beaucoup de courage. Adieu, mes garçons. Avant de partir, n'allez-vous pas souper?

— Merci, dit Cook, il faudrait réveiller vos domestiques pour nous servir; et, d'ailleurs, nous sommes pressés.

— Eh bien ! puisque vous êtes pressés, adieu, mes amis, et bonne chance.

Mais les quatre voleurs ne s'en allèrent pas. Et, à la façon dont ils le regardaient, Hélier sentit qu'il ne les avait pas assez rassurés. Il reprit :

— Surtout, mes enfants, ne vous reprochez pas de m'avoir pris ces objets. Vous ne me les prenez pas, c'est moi qui vous les donne. Je suis extrêmement ravi de vous faire ce léger cadeau. Ça ne me gêne pas du tout; je suis très-riche. Même, si vous m'aviez prévenu de votre visite, j'aurais eu ici bien plus de quinze cents écus. Voilà une belle somme,

quinze cents écus! Rien que la seigneurie de Saint-Germain m'en vaut quatre fois autant. Et vous savez que j'ai gagné mon procès en Angleterre, et qu'on m'a rendu d'un seul coup douze ans de revenus. J'ai trop d'argent. Adieu, mon cher Cook.

Mais Cook ne bougea pas. Hélier essaya d'Appivin.

— Adieu, mon cher Appivin. Nous avons toujours été deux bons amis. Te souviens-tu du jour où je t'ai appris à tirer de mon arbalète à deux flèches? Tu deviendrais vite un excellent tireur. Je suis bien aise d'avoir pu t'offrir, et à tes camarades, ces menus objets, qui ne me manqueront nullement, et qui encombraient ma chambre. Je vous suis reconnaissant d'avoir pensé à moi. Je vais me recoucher et dormir jusqu'à midi. Adieu, mes braves; j'espère que vous êtes contents de moi!

— Si contents, dit Cook, que nous allons vous laisser choisir votre genre de mort.

— Comment? fit Hélier pâlissant.

— Nous allons vous tuer, répéta le voleur. Nous ne nous trompons pas à vos semblants de facilité et à votre promesse de dormir jusqu'à midi. Nous n'aurions pas plus tôt les talons de votre côté, que vous réveilleriez tous vos domestiques et tous vos voisins, et que nous aurions l'île à nos trousses. Vous nous connaissez, il faut mourir. Aimez-vous mieux que nous vous dépêchions ici d'un coup de

couteau, ou que nous allions vous jeter dans la mer? Choisissez.

— Raisonnons, dit le bailli. Si vous me tuez, ou si vous m'emmenez, je crierai, et c'est alors que mes domestiques viendront.

— Nos couteaux vous feront taire. Et puis, le temps que vos domestiques se lèvent, nous serons loin, et, quand ils vous interrogeront, votre cadavre ne nous accusera pas.

— Comment peux-tu supposer un instant que je vous accuserais? D'abord, de quoi? puisque c'est moi qui vous ai donné ces bagatelles. Tiens, veux-tu que je te signe que c'est moi qui vous les ai données?

— Bah! vous diriez que nous vous avons fait signer par force.

— Je te jure que non. Si tu savais comme je tiens peu à ces babioles! La chaîne du roi n'est plus à la mode; je me fais une fête d'en acheter une autre dans le goût nouveau. Voyons, mon cher Appivin, si je signe?

— Dame! dit Appivin ébranlé, si vous signez...

Cook jeta sur Appivin un regard de mépris : — Ne vas-tu pas être de son avis, toi, parce qu'il a dit que tu tirais bien de son arbalète?

— Il en tire admirablement! insista Hélier.

— Il en tire honteusement! repartit Cook.

— Une des deux flèches a rasé la cible!

— L'autre m'a rasé, moi ! j'étais à vingt pas du but, et j'ai failli être éborgné.

— Assez ! interrompit Appivin, offensé dans son arbalète. Il ne s'agit pas de tirer, mais de signer. Je dis que monsieur le bailli a raison, et que, s'il nous signe un papier, nous ne devons pas lui faire de mal.

Cook s'emporta, jura, implora, mais Appivin était blessé dans la conscience de sa maladresse, et ne céda pas. Hélier profita de la querelle pour écrire et signer le papier offert. Pendant qu'il écrivait, Cook, désespérant de convaincre Appivin, leva tout à coup son couteau et vint à Hélier par derrière ; mais Appivin se jeta entre eux, et déclara qu'on ne tuerait le bailli qu'après lui.

Cook eut beau dire, Appivin n'en démordit pas. Cook regarda les deux autres voleurs pour voir s'ils l'aideraient; mais il les vit irrésolus, car la vie humaine est terrible, même aux plus forcenés. Il se repentit de ne pas les avoir fait boire assez, tant il faut avoir bu de vin pour avoir soif de sang.

— Tu le veux? dit-il à Appivin, eh bien ! en avant !

Les deux autres voleurs prirent les paquets et sortirent de la chambre.

— Passe, dit Cook à Appivin.

— Après toi.

— Pourquoi pas avant?

— Parce que je ne veux pas te laisser seul avec monsieur le bailli.

— Bien! dit Cook furieux. Sauve-le et perds-nous. Je descends l'escalier, mais tu monteras l'échelle.

Et il sortit les dents serrées. Alors, Appivin prit le papier signé, dit à Hélier : — A Dieu soyez, monsieur le bailli! le salua respectueusement, et sortit.

Aussitôt Hélier se rua sur la porte, poussa le verrou, se barricada avec son lit et tous ses meubles, et, ouvrant sa fenêtre, cria de toute sa voix : — Au secours! mes gens! à l'aide, tous! à moi, Jacques! Nicole! Mabon! tous!

IV.

Les voleurs se hâtèrent de disparaître avec leur butin. En une minute, tous les serviteurs furent sur pied. Quand ils entrèrent dans la chambre du bailli, ils le trouvèrent tout habillé.

— Aux arquebuses! vite!

A peine armés, ils se jetèrent en route, lui à leur tête.

Mais comment rattraper les voleurs? C'était une noire nuit de janvier; on n'y voyait point à six

pas devant soi, et les voleurs étaient loin déjà. Quel chemin avaient-ils pris? Hélier alla au hasard vers Mont-Orgueil, où il n'espérait pas les retrouver, mais où ils auraient peut-être fait quelque indiscrétion qui mettrait sur leur voie. Mais il n'apprit rien au château, sinon que Cook avait demandé au maître portier de lui ouvrir pour aller fêter le 1er janvier avec ses camarades chez des dames qu'il connaissait pour être hospitalières à ceux qui ont de l'argent.

Le lieutenant envoya une troupe de soldats à la recherche des voleurs. Le bailli leur dit d'aller vers Saint-Hélier, et de s'informer surtout des bords de la mer, car les voleurs, l'ayant laissé vivre, voudraient sans doute quitter l'île. Lui et ses serviteurs allèrent du côté opposé, scrutant les baies, d'abord inutilement; mais lorsqu'ils furent à la baie de Bouley, ils aperçurent deux hommes qui se désolaient sur le rivage : c'était un marinier jersiais appelé Thomas et un homme de Port-Bail, Gilles Mouchet, dont le commerce était d'acheter à Jersey des marchandises qu'il revendait en France. Il avait fait prix avec Thomas pour le passer à Port-Bail, lui et ses achats, et déjà ses marchandises étaient à bord et la voile au vent, quand dix hommes étaient survenus, disant qu'ils allaient en France et que ce bateau leur convenait. Gilles Mouchet avait réclamé : il avait beaucoup de ballots, le bateau était plein et ne pouvait prendre douze hommes.

Mais celui qui semblait le chef avait dit :

— Nous ne sommes pas douze, mais dix.

— Et nous deux ? avaient réclamé le marinier et le marchand.

— Vous resterez.

Les deux avaient voulu résister, mais les dix étaient armés.

— C'est amusant, avait dit le marchand, il va falloir débarquer mes marchandises !

— Tu n'auras pas cette fatigue, je les garde.

Cette fois, par exemple, le marchand avait vraiment crié. Mais les brigands l'avaient bâillonné et garrotté, s'étaient embarqués avec leurs paquets, avaient détaché le bateau et étaient partis.

Hélier reconnut aisément ses voleurs à la description que lui en fit Gilles Mouchet, et surtout à leur action. Il trouva une autre barque et des gens qu'il envoya à la poursuite de sa chaîne, avec Gilles Mouchet.

A Port-Bail, aucune nouvelle. Mais cela n'étonna pas Gilles. Évidemment Cook n'avait pas été assez fou pour aborder à un port public ; il avait dû choisir un lieu désert, par où il pût introduire secrètement ses vols. Gilles explora donc la côte, et, à force de chercher, finit par trouver le bateau, vide et abandonné, dans les rochers.

Alors, il dit aux gens du bailli que tous ensemble ils n'arriveraient à rien, parce que leur nombre aver-

tirait les voleurs ; qu'ils fissent, eux, ce qu'ils voudraient, qu'ils allassent de leur côté ou qu'ils retournassent en l'île ; que, lui, il irait seul. En effet, il les quitta, et, changeant d'habits pour ne pas être reconnu, il s'en alla flairant dans les bourgades, mais surtout dans les villes. Car il savait que les voleurs ont besoin de dépenser et de festoyer pour se distraire de cette mélancolie qui leur vient d'avoir toujours le gibet devant eux ; et où dépense-t-on et où festoie-t-on, sinon dans les villes? et où dans les villes, sinon chez ceux qui vendent le vin et chez celles qui vendent l'amour?

Il chercha dans Coutances, hantant les bonnes tavernes et les mauvaises maisons. Celles-ci lui répugnaient un peu, parce qu'il était marié ; mais sa femme, qu'il consulta, était une personne sage et qui ne s'arrêtait pas aux vaines susceptibilités lorsqu'il s'agissait d'argent ; elle fut la première à lui dire que la cargaison qu'on leur avait volée était le meilleur de leur avoir, et qu'il fallait absolument qu'il la retrouvât. Il se résigna donc à passer sa vie parmi toutes sortes de jolies filles ; il finit même, tant l'habitude est forte, par ne pas éprouver trop de déplaisir lorsque les plus belles créatures l'embrassaient ; il s'aperçut que sa femme était mal faite de corps.

Une nuit qu'il était avec une dame dont le métier n'était pas d'effaroucher les gens, il eut soif ; la dame

se leva et lui apporta une bouteille et une tasse d'argent. Gilles Mouchet, qui savait ce que ses voleurs avaient volé au bailli, examina la tasse, sous prétexte d'en faire compliment à la dame, et la reconnut. Il dit à la dame qu'elle recevait donc des princes, puisqu'on lui faisait de tels dons. Elle répondit que ce n'était pas un prince, mais un riche Anglais, nouveau dans la ville, et qu'elle aimait de tout son cœur. Gilles lui fit des questions, toujours par admiration de la tasse, et apprit que ce riche Anglais venait chez la dame fort souvent, et que le lendemain, qui était jour de marché et de plaisir, il y viendrait dîner avec plusieurs de ses amis. Gilles Mouchet dit : — Je suis consterné de jalousie. Mais il était bien content.

Il quitta la dame avant le jour. La maison d'en face était une taverne. Il y entra et se fit servir du vin dans une chambre sur la rue. Le jour venu, il se posta au coin de la fenêtre, et, caché derrière le rideau, regarda. Il attendit longtemps. Un peu avant midi, il vit venir vers la porte de la dame trois hommes qu'il lui sembla reconnaître, puis deux autres qu'il reconnut parfaitement, puis deux autres, puis encore trois autres. Le dixième entré, il sortit de la taverne par un jardin qui était derrière.

C'était jour de marché, et, par conséquent, de Cohue. Gilles Mouchet courut donc à la Cohue les-

tement. Le bailli de Coutances était sur son siége de justice; Gilles Mouchet lui dénonça ses voleurs. Le bailli hésitait à se déranger pour rendre à un marchand ses marchandises; mais, Gilles ayant dit que ses voleurs avaient des tasses d'argent et des chaînes d'or dont le propriétaire était loin, le bailli sauta à bas de son siége, et dit à ses officiers et à tout le peuple de le suivre.

Ils allèrent à la maison de la dame. La foule des rues s'était jointe à eux. Un officier frappa à la porte. Personne ne répondit. Il frappa plus fort; pas plus de réponse. Le bailli somma les gens d'ouvrir, au nom du roi; mais le nom du roi ne fut pas respecté. Alors, le bailli ordonna d'enfoncer la porte. Mais, à la première poussée, un chenet de fer tomba de la fenêtre et écrasa un officier. Les autres, exaspérés, et Gilles Mouchet avant eux, crevèrent la porte, enjambèrent l'escalier, et trouvèrent une autre porte barricadée. Ce fut un assaut sérieux. Cook et ses compagnons se défendirent bien; mais, dix contre mille, ils ne pouvaient tenir : ils furent pris et menés en prison.

Cook était trop fier pour rougir de ce qu'il avait fait; il s'en vanta. Il raconta tout. Il avait déjà dépensé avec ses camarades la cargaison de Gilles Mouchet, dont il s'était défait à vil prix, les deux douzaines de cuillers, les quatre tasses et quatorze cents écus. Il lui restait cent écus et la chaîne. Mais

le bailli fit poursuivre et reprendre, comme objets volés, les tasses et les cuillers.

Dès qu'Hélier apprit que ses voleurs étaient retrouvés, il écrivit au bailli de Coutances de les lui envoyer pour que le crime fût jugé où il avait été commis. Mais le bailli de Coutances répondit que les voleurs appartenaient à celui qui les avait saisis. Il fallut qu'Hélier allât en Angleterre, et vît le roi, qui parla à l'ambassadeur français, qui écrivit à son ministre, qui écrivit au bailli de Coutances, pour qu'Hélier rentrât dans la propriété de ses voleurs; mais de ses voleurs seulement. Quant à ses écus, à ses tasses et à sa chaîne, ni l'ambassadeur ni le ministre ne purent les faire lâcher au bailli de Coutances.

Les voleurs furent pendus, excepté Hoste Appivin, à qui Hélier pardonna, lui devant la vie. Le bon Hélier y retrouva son compte en augmentant un peu le supplice de Cook. On commença par le pendre, pour lui donner la sensation de la secousse ; mais presque aussitôt on coupa la corde, afin qu'après la sensation de l'air il eût celle du sol. On s'assura qu'il était encore fort vivant ; alors, on le scia en cinq morceaux, qu'on exposa aux murailles du château de Mont-Orgueil.

SCÈNE SIXIÈME.

LES FUNÉRAILLES DU CAPITAINE.

Le mauvais succès du comte de Maulévrier n'avait pas découragé les Français. Ils ne renonçaient pas à reprendre ce bloc de leur falaise qu'un coup de mer en avait détaché. En 1551 donc, onze galères sortirent de Saint-Malo et vinrent prendre Serk, non pas tant pour Serk, alors inhabitée et stérile, que pour avoir une position, un nid de vautour, d'où planer sur les autres îles et s'y abattre brusquement.

Tant qu'ils étaient là, nulle sécurité pour Jersey ni pour Guernesey. Une nuit, Guernesey fut réveillée en sursaut par les arquebusades et faillit être prise

malgré les navires qui protégeaient sa rade. Il faut dire que ces navires, après avoir d'abord fait bonne garde, voyant que les Français ne bougeaient pas de Serk, s'étaient peu à peu relâchés de leur surveillance; les belles filles de Saint-Pierre-Port aidant, les chefs, puis les sous-chefs, puis les équipages, avaient fini par prendre l'habitude d'aller coucher à terre. Heureusement pour les Guernesiais, un navire moins dépeuplé que les autres donna l'alarme, le Château-Cornet tonna, les équipages accoururent, et la surprise fut manquée. Les Français ne lâchèrent pas pied sans combat, mais ils ne purent tenir contre l'artillerie. Il y en eut « beaucoup de froissés, » dit une chronique. Ils se retirèrent, mais ne voulurent pas s'être dérangés pour rien, et, pendant qu'ils étaient dehors, ils se rabattirent sur Jersey. Ils débarquèrent à la baie de Bouley, et gravirent la falaise. Mais ils y trouvèrent toute la population en armes. Là encore la surprise était manquée. Ils retournèrent à Serk épier une meilleure occasion.

Ils finirent par s'ennuyer dans cette île déserte. Pas de population et pas de récolte, pas un épi de blé, pas une femme; rien, ni personne. Pour toute habitation, deux forts construits par eux et une chapelle démolie par le temps. Les provisions venaient de France; mais cette mer pleine de rochers et d'ennemis ne consentait pas toujours à leur passage. Le capitaine Bruel, qui les commandait, faisait tout ce

qu'il pouvait pour les retenir, il leur promettait les cargaisons des riches navires qui se hasarderaient à leur portée, il leur promettait Jersey et Guernesey, il leur accordait des expéditions comme celle où il y en avait eu beaucoup de froissés, il les menaçait, il les cajolait, il les pendait : inutile ; de mois en mois, les évasions étaient plus fréquentes. La troisième année, il ne lui restait plus que les acharnés, les Bretons, ceux qui n'avaient jamais quitté Jersey des yeux, ceux qui la regardaient comme leur héritage volé, ceux qui l'auraient guettée vingt ans pour la surprendre une minute.

Les Bretons n'étaient pas quatre-vingts ; mais c'était plus qu'il ne fallait pour défendre une côte qui se défend toute seule.

J'ai raconté une visite que j'ai faite à Serk, et la sauvagerie de la falaise, et le port qui s'appelle le Creux, et l'entrée de l'île qui est un trou de taupe, et comment j'avais été étonné de trouver ce lieu terrible tout blanc et tout rose de petites filles parées qui étaient venues admirer un bateau à vapeur.

Mais, en 1554, ceux qui débarquaient à Serk n'y étaient pas accueillis par de jolies petites filles dans leurs plus belles robes. Le Creux alors n'avait que des habitants dignes de lui, des gaillards farouches, inabordables, fusil au poing, balafre au visage, affamés, hâves, décharnés. En outre, la pioche n'avait pas encore fait le trou de taupe par où l'île est ou-

verte maintenant. Il n'y avait qu'une crevasse naturelle, à peine suffisante pour y passer un à un en rampant. Tenter de forcer le passage eût été folie : il était gardé jour et nuit; un seul homme en eût arrêté cinq cents. Les Jersiais et les Guernesiais vinrent plusieurs fois avec tous leurs navires et se cassèrent les dents à vouloir mordre ce dur granit.

Un jour, un navire flamand, tout seul, sans mystère, à midi, vint jeter l'ancre devant Serk; puis un canot monté par trois hommes seulement s'en détacha et accosta au Creux.

Il était encore à vingt brasses de terre lorsque quatre fusils se braquèrent sur lui.

— Holà ! cria un des gardes-côtes. Que voulez-vous ?

— Vous parler, dit l'homme qui était à la barre.

— Parlez d'où vous êtes.

Les rameurs cessèrent de ramer.

— Vous êtes chrétiens, reprit le Flamand d'une voix dolente; il nous est arrivé un malheur auquel vous compâtirez. Si vous nous venez en aide, nous vous en remercierons en vous offrant ce qui pourra vous agréer dans notre navire.

Les gardes-côtes devinrent très-chrétiens en voyant qu'il y avait quelque chose à gagner.

— Quel malheur donc? demandèrent-ils, et quel service pouvons-nous vous rendre?

— Voici, dit le marin, en retenant une larme

prête à couler. Notre patron est mort l'autre nuit et nous a fait jurer en mourant que nous l'inhumerions en terre sainte. Or, vous avez ici, dit-on, une chapelle chrétienne. Laissez-nous y porter le cercueil, et prenez en payement dans notre cargaison les marchandises qui pourraient vous faire plaisir.

— Vous voulez entrer dans l'île? s'écrièrent les Bretons; ceci regarde le capitaine.

Ils firent venir Bruel. Quand il sut de quoi il s'agissait, il fronça le sourcil.

— De quoi se compose votre cargaison? demanda-t-il d'abord.

— Hélas! de grains, de fourrures, de plusieurs boîtes de pierreries, et aussi de quelque or coigné.

Bruel ne put se retenir de passer du sombre au rayonnant; son front s'éclaira de tous les reflets des pierreries.

Il fit pourtant une objection :

— C'est que vous voudriez sans doute que tout l'équipage accompagnât le mort?

— C'est le patron; le devoir nous commande à tous de ne le quitter qu'en terre.

— Vous êtes nombreux?

— A peine cinquante.

— Diable! cinquante! Et combien avez-vous de caisses d'or coigné?

— Six seulement, mais pesantes.

— Il y a un moyen, dit Bruel. Des chrétiens ne

peuvent refuser le paradis à un chrétien, qui le paye. Nous vous laisserons entrer, mais sans armes.

— Cela va sans dire.

— Pas même de couteau?

— Vous nous fouillerez.

— Soit, alors. Débarquez tous quand vous voudrez.

Le canot retourna au navire. Il revint bientôt chargé d'hommes graves, mornes, profondément affligés. Un autre canot et une chaloupe apportèrent d'autres hommes dont la désolation n'était pas moindre. En tout, quarante-six. Dans la chaloupe était le cercueil, que les matelots débarquèrent avec une attention et un respect religieux.

Tous les Bretons de l'île étaient accourus, moins les sentinelles des divers points de la côte.

Dès qu'un canot accostait, on fouillait les hommes qui en descendaient. Selon la convention, l'on ne trouva pas sur eux même un couteau.

Bruel n'avait aucune inquiétude. Une surprise se fait la nuit, sans bruit, à un endroit mal gardé. Mais, en plein midi, sans armes, précisément sous les fusils chargés, allons donc ! Ces Flamands étaient d'honnêtes marins, inoffensifs, pieux, qui pleuraient leurs morts, qui avaient des pierreries et de l'or coigné !

Bruel les trouvait si peu dangereux, qu'il les trouvait imprudents.

En effet, une idée lui était venue. C'est que, le

navire ayant cinquante hommes d'équipage et quarante-six étant débarqués, il n'en restait plus à bord que quatre!

Attendre que les Flamands eussent enterré leur mort et revinssent, c'était leur laisser le choix de la récompense promise. Une fois rembarqués, ils auraient leurs armes, et il devrait se contenter de ce qu'ils lui donneraient. D'ailleurs, le laissât-on faire sa part, que prendrait-il? Les fourrures étaient chaudes, mais le grain était nourrissant. Il commencerait par l'or coigné; mais alors il ne pourrait pas décemment finir par les pierreries.

Le navire lui-même était excellent. Ce n'était pas une de ces barques minces, sveltes, maigres, jolies et inutiles; c'était un bon gros navire, solide, robuste, bien portant, hollandais, au large ventre, énorme et plat, tel qu'il le fallait dans cette mer de rochers, pouvant porter plus de butin que deux navires sans caler plus d'eau qu'une chaloupe. Et ce chef-d'œuvre n'était gardé que par quatre hommes!

Bruel faisait ces honnêtes réflexions pendant qu'on fouillait les Flamands. La dernière poche retournée :

— Laissez passer, cria-t-il.

Et les Flamands s'engouffrèrent un à un dans l'étroite et basse ouverture. Il en passa d'abord une vingtaine, puis le cercueil, puis les autres. Bruel les laissa passer, et après eux les plus curieux ou les

plus défiants de ses Bretons. Il en resta une quinzaine avec lui.

— Vous n'allez pas voir l'enterrement? leur dit-il.

— Et vous, capitaine?

— Je vois que vous m'avez compris. Eh bien, vite au navire !

Et ils sautèrent dans les canots des Flamands.

Cependant l'équipage montait la côte. Cinquante Bretons à peine les escortaient, coutelas au côté et fusil sur l'épaule. Mais les Bretons s'aperçurent bientôt que leur capitaine était resté en arrière, et se demandèrent pourquoi. Ils ne tardèrent pas à le soupçonner, et alors ils se trouvèrent bien simples d'enterrer un mort et de surveiller ces bons Flamands, qui ne pensaient évidemment qu'à leur tristesse et qui chantaient des prières, tandis que leurs camarades couraient au navire. Peu à peu, il y eut des traînards, une dizaine, puis une vingtaine, puis trente. Au haut de la montée, ils ne restaient pas dix-huit.

Les Flamands entrèrent dans la chapelle, posèrent le cercueil dans le chœur, et se serrèrent autour, comme pour toucher encore une fois le mort avant de le quitter à jamais. Puis ils s'agenouillèrent, — et, brusquement, le couvercle sauta, et le dedans apparut.

Pas de cadavre, — mais des armes de toutes

sortes, épées, couteaux, pistolets. Avant que les Bretons qui étaient dans la chapelle fussent revenus de leur stupeur, chacun d'eux avait sur la poitrine le canon d'un pistolet ou la pointe d'une lame.

Ceux qui résistèrent furent tués sur le pavé de la chapelle. Les autres se laissèrent désarmer. Deux s'échappèrent et allèrent donner l'alarme; mais ils ne trouvèrent personne.

Lorsque Bruel et les quinze avaient accosté le navire, il n'y avait, en effet, sur le pont que quatre matelots, très-tristes, auxquels les Bretons avaient dit qu'ils venaient, selon ce qui était promis, visiter la cargaison et voir ce qui pourrait leur être utile. Les matelots, plongés dans leur tristesse, les avaient accueillis sans difficulté et les avaient fait descendre dans la cale. — Les Bretons n'en étaient pas remontés.

Leurs yeux n'étaient pas encore faits à l'obscurité de la cale, qu'ils s'étaient sentis saisis et renversés. Alors, ils avaient commencé à apercevoir cinquante hommes bien armés, qui n'avaient pas eu grand'peine à venir à bout de seize hommes surpris et trébuchant dans l'ombre aux barils et aux poutres. Les Flamands les avaient garrottés et bâillonnés, et avaient attendu les autres.

A mesure que les traînards de l'enterrement étaient venus au navire, ils avaient trouvé sur le pont les mêmes quatre matelots consternés et dans la

cale les mêmes cinquante rudes soldats. De dizaine en dizaine, ils étaient venus s'enfourner dans cette embuscade. — L'île était plus que prise, elle était vidée.

Quand les Flamands furent ainsi maîtres de Serk, ils se demandèrent ce qu'ils en feraient. Ils se répondirent que, dans ce moment même, la reine d'Angleterre, Marie Tudor, épousait Philippe d'Espagne, et que ce serait une assez belle corbeille de noce qu'une île. Ils remontèrent donc la Tamise et allèrent offrir leur île à Marie Tudor, comptant bien qu'elle les en remercierait par quelque royale récompense. La reine daigna accepter l'île. Et la récompense des Flamands? La reine daigna accepter l'île.

SCÈNE SEPTIÈME.

L'AVENTURE DU BARON DE RULLECOURT.

I.

La nuit de Noël 1780, vers dix heures, un des gardes de la paroisse de la Trinité, à Jersey, aperçut un feu sur la falaise, entre Rozel et la Coupe.

Ce feu durait depuis sept ou huit minutes, quand un autre feu s'alluma sur les côtes de France. Aussitôt, le feu jersiais s'éteignit.

Ceci parut suspect au garde, qui courut à l'endroit où il l'avait vu briller. Il y trouva de la cendre, des tisons qui achevaient de se consumer, et personne.

Au moment où il arrivait, le feu de la côte de France s'éteignit.

Le garde-côte examina dans tous les sens la grève et la mer; rien. Il attendit; rien.

Cependant, il resta inquiet de ces deux feux qui se cachaient si vite comme s'il leur suffisait de s'être vus, et il crut devoir prévenir ses chefs immédiatement.

Mais c'était Noël, la grande fête de Jersey, Christmas. Ce jour-là, l'île est sens dessus dessous, le vin ruisselle, Gamache est partout, le dîner dure vingt-quatre heures. — On voit d'ici les haussements d'épaules qui accueillirent le garde-côte. Belle raison de s'effarer, des feux de joie la nuit de Noël! On traita le garde comme un homme qui avait bu un verre de vin de trop, on lui en fit boire une bouteille, et on le renvoya en se moquant de lui.

Pourtant, le lendemain, quand les transports de Noël se furent un peu apaisés, on réfléchit que c'était une bizarre façon de fêter Christmas que d'aller, la nuit, par le froid de décembre, sur une falaise déserte, allumer un pauvre feu de cinq minutes, et qu'en supposant que cette idée fût venue à un homme, il était étrange qu'elle fût venue à deux, précisément à la même seconde, à Jersey et en France.

On fit bonne garde les nuits suivantes. Rien ne parut. La surveillance s'ennuya, puis cessa.

II.

Il y avait huit jours qu'on n'y pensait plus. Une nuit, il se passa quelque chose d'extraordinaire à la pointe de la Roque.

Des masses noires rampaient dans les flaques d'eau et s'accumulaient silencieusement sur le banc du Violet. Parvenues aux rochers, elles s'arrêtaient et attendaient, toujours sans bruit.

Dans ce profond silence, une voix éclata tout à coup : — Sacré tonnerre! les imbéciles! Où est Pierre Journeaux?

— Ce n'est point ma faute, général, répondit une voix qui avait l'accent jersiais. Je vous ai conduit à la bonne place; c'est la faute de ceux qui n'ont point suivi. Il est vrai que le courant était roide et que le vent cognait dur. Les canons et les tambours ont dérivé sur les roches et je ne suis point reprochable s'ils ont chaviré.

— Bah! s'écria le général, il nous faut de l'artillerie, eh bien! nous aurons celle de l'île.

— En voici déjà quatre pièces, dit une ombre qui accourait.

— Où cela, Gun?

— Dans cette masure, répondit Gun en montrant le petit fort de la Roque-Plate. Ils étaient là dix hommes qui dormaient, je les ai pris. Ç'a été l'affaire d'une sentinelle à désarmer.

— Bien commencé, dit le général. Ces quatre canons couvriront les bateaux. Çà, maintenant, comptons-nous.

Ils étaient un peu moins de sept cents hommes. Cent vingt restèrent pour garder la batterie et protéger la flottille, et les autres, cinq cent soixante environ, se mirent en marche vers Saint-Hélier.

Pierre Journeaux, qui les dirigeait, leur fit éviter la route de la côte, où ils auraient été aperçus par les sentinelles des corps de garde. Cependant ils durent passer près des baraques des invalides de l'artillerie. Ils eurent la chance de n'être pas vus. Ils traversèrent Saint-Clément, Saint-Sauveur, et entrèrent dans Saint-Hélier. Il s'agissait de surprendre l'hôtel de ville. Deux rues y menaient : la rue de Derrière (aujourd'hui Queen-street) et la rue des Trois-Pigeons (Hill-street). La rue des Trois-Pigeons fut choisie, pour éviter le palais du lieutenant-gouverneur, qui était dans la rue de Derrière et qui avait à sa porte deux factionnaires. Les six cents muets passèrent les premières maisons sans être entendus. Tout à coup, une porte s'ouvrit, un homme parut sur le seuil, vit cette procession d'ombres, et resta pétrifié. Un officier et cinq ou six soldats accouru-

rent. En voyant venir à lui ces fantômes armés, le Jersiais jeta un cri.

— Silence, malheureux! lui dit l'officier en lui mettant son sabre sur la poitrine.

Mais le Jersiais alors perdit la tête tout à fait :

— N'approchez pas! cria-t-il. Au secours! à moi, Jersiais! Je suis Pierre Arrivé!

— Tu es arrivé, en effet, dit l'officier.

Et, de la pointe de son sabre, il le cloua contre la porte. Les soldats l'achevèrent, et entrèrent dans la maison. Ils n'y trouvèrent qu'un petit enfant que le bruit n'avait pas réveillé. Ils le laissèrent dormir et rejoignirent leurs camarades.

Il était un peu plus de six heures. Des lueurs blanchâtres commençaient à rayer le ciel, comme les plaques de jour à la fin des tunnels. Tout dormait. La troupe marcha encore un moment; puis, sur un signe de Pierre Journeaux, s'arrêta.

— Voici le moment, dit Journeaux. Mais c'est qu'il y a un corps de garde et une sentinelle.

— Une sentinelle? dit Gun; cela me regarde. Montrez-la-moi.

Pierre Journeaux et Gun firent quelques pas, et arrivèrent à une ruelle qui coupait la rue des Trois-Pigeons à droite et qui la rattachait à la place de l'Hôtel-de-Ville. Ils s'engagèrent avec précaution dans la ruelle, vinrent à l'angle et passèrent la tête.

Ils avaient à leur droite l'hôtel de ville, mal

éclairé d'un réverbère, et devant lequel une sentinelle se réchauffait en marchant à grands pas dans la boue. Elle longeait la façade de l'hôtel de ville et s'éloignait d'eux. Quand elle fut au bout de la place et qu'elle revint de leur côté, ils se renfoncèrent derrière leur angle, et Gun, sans bruit, tira son épée.

La sentinelle vint jusqu'à l'angle et se retourna pour continuer sa marche. Mais, au second pas, elle s'affaissa brusquement. L'épée de Gun lui était entrée dans les reins et lui ressortait par le poumon.

La sentinelle ne poussa pas un cri. Au bruit sourd du corps tombant à terre, le général et la troupe accoururent et envahirent le corps de garde et l'hôtel de ville. Les soldats du poste dormaient, cinq ou six seulement jouaient aux cartes. Ils furent cernés avant qu'un seul n'eût le temps de prendre un fusil au mur. Il n'y eut pas même un coup de pistolet de tiré.

III.

Le lieutenant-gouverneur d'alors s'appelait Moïse Corbet. Il logeait dans la rue de Derrière, à quelques pas du corps de garde. La surprise s'était faite si

lestement que les deux factionnaires ne s'étaient doutés de rien.

Moïse Corbet était plongé dans les tièdes douceurs d'un franc sommeil; il fut réveillé par quelqu'un qui frappait vivement à la porte de sa chambre.

— Son Excellence dort, criait un valet. Elle a défendu de la réveiller avant neuf heures.

Mais on frappait toujours.

— Qui est là? balbutia le gouverneur.

— Vite, vite! répondit une voix. Il faut que Votre Excellence se lève tout de suite! Les Français sont dans l'île!

— Les Français! répéta Corbet encore hébété de sommeil. Qui êtes-vous?

— Clément Hémery.

— Entrez, dit le gouverneur. — Eh bien! reprit-il quand Hémery fut entré, quels Français dites-vous?

— Les Français! Je vous dis que les Français sont dans l'île, à Saint-Hélier, à votre porte, à l'hôtel de ville! Votre Excellence n'a pas une minute. Vite, venez!

— Les Français à l'hôtel de ville! murmura Moïse Corbet. En êtes-vous sûr? C'est impossible.

— Je les ai vus. Vous savez que ma maison est sur la place. J'ai ouvert ma fenêtre, et j'ai vu la place pleine d'uniformes et de fusils. Je suis parvenu à m'échapper par une trappe. Venez vite!

— Oui, dit Corbet.

Et il ne bougea pas. Maintenant qu'il comprenait, il était tout pâle et tout tremblant.

— Oui, je vais me lever, puisque vous le voulez; mais vous dites que la ville est prise?

— C'est pour cela qu'il faut la reprendre, répliqua Hémery. Pour ne pas perdre de temps, si Votre Excellence le permet, je vais sauter sur un de ses chevaux et galoper jusqu'au Fort-Conway. Je porterai la nouvelle au capitaine Campbell, et je lui dirai de venir avec ses cinq compagnies. Pendant que j'irai, vous vous habillerez. Je vais vous envoyer votre valet de chambre.

— Allez, dit le gouverneur.

Mais, Hémery dehors, il ne se leva pas davantage. Il s'était dressé sur son séant; il resta ainsi, consterné, écrasé, immobile, les yeux fixes, ne pensant plus, considérant avec une attention profonde un blanc filet de jour qui passait par un bâillement des rideaux. Son valet de chambre le trouva dans cette position.

Le galop du cheval d'Hémery s'entendait encore. Soudain un grand bruit se fit à la grille de la rue, rumeur de voix et cliquetis de fer. Ce bruit se rapprocha et fut bientôt dans la cour.

— Son Excellence veut-elle que j'aille voir ce que c'est? dit le valet de chambre.

— Allez, et revenez promptement.

Après quelques minutes pendant lesquelles le tumulte se rapprocha encore, la porte se rouvrit.

— Eh bien ! qu'est-ce donc? demanda Corbet.

— Peu de chose, répondit une voix qui n'était pas celle du valet de chambre.

Corbet leva des yeux effarés sur le personnage qui entrait.

C'était un homme de quarante ans à peu près, en habit militaire, œil fier, bouche ironique. Il avait à la main une épée nue.

— Excusez votre domestique s'il ne remonte pas, dit le nouveau venu. Ce n'est pas sa faute : il a une baïonnette dans la tempe. Je le remplacerai, si vous le trouvez bon. Je le vaux bien. Je suis le baron de Rullecourt, gouverneur de Jersey.

— Gouverneur de Jersey ! fit Corbet.

— Oui. Mais vous aurez de meilleures occasions pour témoigner votre étonnement. Habillez-vous pendant que nous allons causer. Dépêchez-vous, je suis pressé. Eh bien ! allez donc ! Avez-vous besoin que je vous aide?

Il ramassa du bout de son épée les bas de Corbet et les jeta sur le lit.

— Donc, reprit-il, tandis que Corbet essayait d'y introduire ses pieds, je vous destitue, mon cher ami. Pas tout de suite. Je vous accepte pour lieutenant jusqu'à ce soir. Mais il faut d'abord que je vous raconte ce que j'ai fait en l'île de Chausey. Imaginez-

vous que je voulais venir ici la nuit de Noël ; mais les bourrasques m'ont forcé de relâcher à Chausey. J'y suis resté douze jours, mais je n'y ai pas perdu mon temps, comme vous allez voir. Un de mes hommes ayant eu la bizarrerie de penser que l'absence de maisons dans une île brumeuse ne compensait pas la température de janvier, je l'ai logé sur un petit îlot qui se recouvre à la marée haute; la marée est venue, et il n'a plus eu froid. Un autre (il faut vous dire que la tempête avait endommagé nos vivres) ayant insinué que des biscuits avariés ne constituaient pas la perfection de la nourriture, j'ai plus que satisfait son appétit en lui faisant avaler la lame de l'épée que vous voyez. Mais habillez-vous donc plus vite.

Corbet se hâtait, mais ses mains tremblotantes mettaient les boutons à côté des boutonnières et les manches à côté des bras.

— Mon cher, poursuivit le baron de Rullecourt, je vous ai raconté ces deux anecdotes pour que vous calculiez, par le cas que je fais de la vie de mes soldats, le cas que je dois faire de la vie d'un ennemi. Je ne demande pas mieux que d'être votre meilleur ami, et je ne vous ferais boire trop d'eau de mer ou manger trop d'acier que si vous hasardiez une objection quelconque à la moindre de mes volontés.

— Que voulez-vous donc de moi?

— Enfin! dit Rullecourt sans répondre à cette question. Vous voilà prêt. Holà !

Trois ou quatre hommes, qui étaient à la porte, entrèrent. Un d'eux, vêtu d'une flamboyante pelisse fourrée et coiffé d'un énorme turban, brandissait un cimeterre et roulait des yeux menaçants.

— Monsieur est un Turc de distinction, dit Rullecourt à Corbet. Veuillez accepter son bras.

Le Turc prit le bras de Corbet et l'entraîna dehors. Rullecourt et les autres suivirent. La grille et la rue étaient encombrées de Français; tous ensemble revinrent sur la place.

IV.

Dans la salle du tribunal, Corbet trouva d'autres prisonniers : l'avocat du roi; le capitaine Charleton, commandant les invalides de l'artillerie; M. La Cloche, connétable de la paroisse de Saint-Hélier; le major Hogges, etc., tous arrêtés dans leurs lits. Quelques-uns, qui avaient résisté, avaient leurs habits déchirés et du sang au visage.

Rullecourt fit signe à un Français de s'asseoir à une table où il y avait de quoi écrire, et lui dicta, tout haut, deux choses : d'abord, un ordre à un de ses lieutenants de marcher sur la ville avec quatre mille hommes; puis, une proclamation aux habi-

tants, les invitant à ne pas s'inquiéter, à ouvrir leurs boutiques et à ne rien changer à leurs habitudes, et leur promettant de respecter leur religion et leurs franchises.

La proclamation et l'ordre partis, Rullecourt se tourna vers les prisonniers.

— Vous voyez, messieurs, leur dit-il, que nous ne venons pas ici dans de mauvaises intentions, et que le roi de France ne veut pas être un moins paternel seigneur que le roi d'Angleterre. J'ai puni un de mes soldats qui avait jeté une pierre à votre belle statue du Roi-Doré. Vous voyez aussi que nous sommes en nombre. Ces quatre mille hommes qui vont arriver, et les mille que vous avez vus sur la place en venant, ne sont que l'avant-garde de mon armée. J'en attends quatorze mille autres la nuit prochaine. Vous êtes gens de bon sens, et vous comprenez que la résistance n'aurait pas d'autre utilité que de me forcer à brûler la ville et à mitrailler les habitants. Le Fort-Conway a déjà compris cette vérité, et le régiment de Glasgow a mis bas les armes. C'est à votre patriotisme seul que je m'adresse. Voyez ce qui vaut mieux pour votre ville, d'être française ou d'être brûlée?

— Française! jamais! s'écria l'avocat du roi.

Corbet en voulut à l'avocat de ce mot qui pouvait irriter Rullecourt; mais le baron eut l'air de ne pas l'avoir entendu.

— Écrivez, dit-il à son secrétaire. Et il dicta :

« Articles de la capitulation du 6 janvier 1781, par moi, Moïse Corbet, lieutenant-gouverneur de l'île de Jersey :

« Article 1er. La milice bourgeoise ne prendra les armes pour aucun parti, jusqu'à ce qu'il soit décidé si l'île restera à la France ou à l'Angleterre. Les armes seront rendues et déposées à l'hôtel de ville. »

Cette fois, ce fut le connétable qui se révolta.

— C'est impossible! Les habitants ne peuvent se croiser les bras pendant que leur sort se décide. Les Jersiais ne feront pas cette lâcheté, et nous ne la leur conseillerons pas!

— C'est ce que nous verrons, dit Rullecourt.

« Article 2. La garnison du château Élisabeth sortira avec tous les honneurs de la guerre pour se retirer en Angleterre. En attendant que la France lui fournisse des vaisseaux, elle restera logée chez les bourgeois désarmés, et déposera ses armes à l'hôtel de ville, afin de les reprendre lorsquelle partira. Il en sera de même pour tous les autres forts et châteaux. »

— Cet article ne nous regarde pas, dit le connétable, mais Son Excellence le gouverneur ne signera pas cela.

Moïse Corbet était mal à l'aise. Les deux historiettes que lui avait racontées Rullecourt lui reve-

naient en mémoire. D'un autre côté, il sentait sur lui le regard sévère du connétable et de l'avocat. Il eut le courage d'hésiter.

— Eh bien, dit Rullecourt, vous ne signez pas? Est-ce qu'on voudrait gagner du temps, par hasard? Alors, écoutez.

Il prit sa montre et la mit sur la table.

— Il est huit heures. Si, à huit heures un quart, vous n'avez pas tous signé, je bombarde la ville et je passe les habitants au fil de l'épée.

— Je me charge de ceux qui sont ici, ajouta Gun.

Le Turc de distinction brandit son cimeterre.

Corbet était terrifié. Rullecourt lui montra le fer, puis la plume, et lui dit : — Choisissez!

Mais l'avocat et le connétable étaient là. Le gouverneur essaya de leur parler. Il leur fit signe de venir dans l'embrasure d'une croisée.

— Après tout, leur dit-il, cela n'a pas grande importance. On saura que nous sommes prisonniers, et alors on ne tiendra pas compte de nos ordres.

— Raison de plus, répliqua le connétable, pour ne pas faire une lâcheté gratuite qui n'empêcherait pas même l'effusion du sang.

— Il y a cinq minutes d'écoulées, interrompit Rullecourt.

Corbet s'anima, et représenta aux Jersiais que la bravoure ne consistait pas à se faire tuer sans profit;

que ce baron était très-féroce et ferait ce qu'il disait; que les Français étaient maîtres de la ville et de l'artillerie, qu'ils étaient cinq mille et qu'ils seraient dix-neuf mille le soir; qu'il ne fallait pas, pour un sot amour-propre, pour jouer son petit rôle dans un coin, livrer la ville au feu et les habitants à la baïonnette; qu'ils y gagneraient de faire dire qu'ils n'avaient pas eu peur, mais que les femmes y gagneraient d'être égorgées dans leurs lits et les pauvres petits enfants dans leurs berceaux.

— Vous n'avez plus qu'une minute, dit tout à coup Rullecourt.

En même temps le Turc, qui n'avait pas dit un mot jusque-là, se mit à crier, à jurer et à sacrer, et fit décrire à son cimeterre un cercle qui faillit éborgner le gouverneur.

Corbet n'y tint plus : — En somme, dit-il, cela ne regarde que moi. Je suis gouverneur pour protéger la vie des habitants.

— A commencer par la vôtre, dit l'avocat du roi.

— Vous m'insultez, monsieur? demanda Corbet.

— C'est vous qui vous insultez vous-même.

— Ah! vous m'insultez! Ah! vous croyez m'intimider?

Il alla à la table et prit la plume.

L'avocat lui retint le bras : — Prenez garde à ce que vous allez faire, Excellence. Vous en répondrez en Angleterre.

— Une menace? dit Corbet, ravi d'être menacé et de pouvoir habiller sa couardise en bravoure. Je n'aurais pas signé ; mais, puisque vous me menacez, il ne sera pas dit que j'aurai eu peur d'une menace. J'empêcherai l'effusion du sang, et, si l'on me juge pour cela, eh bien ! je suis de ceux qui savent risquer leur vie pour le salut public. Je joue ma tête, soit.

Et il signa.

— Il était temps, dit Rullecourt. A vous, messieurs.

Le major Hogges signa ; mais les autres ne bougèrent pas.

— Eh bien ! messieurs?

— Faites de nous ce que vous voudrez, répondit le connétable. Nous aimons mieux tout que le déshonneur.

— Vous aimez mieux être fusillés ?

— Nous aimons mieux, dit l'avocat, faire pleurer nos enfants que de les faire rougir.

— Eh bien, général? interrogea Gun.

Rullecourt eut un instant d'hésitation. Puis se ravisant :

— Bah ! dit-il, la signature du gouverneur suffit. Celle même du major était inutile. Que ferions-nous du paraphe d'un maire et d'un avocat ? Sur ce, l'île étant rendue, je peux arborer ceci.

Il tira de sa poche un cordon rouge et un par-

chemin. Il se passa le cordon à l'épaule : c'était le cordon de commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Il fit lire le parchemin aux Jersiais : c'était une commission du roi de France le nommant gouverneur de Jersey.

V.

Louis XVI avait, en effet, autorisé l'expédition du baron de Rullecourt, à condition qu'elle réussirait. Les Jersiais lui en veulent beaucoup de cette autorisation donnée à un guet-apens nocturne contre une île endormie; mais les Jersiais négligent de rappeler que cette île endormie était un nid de pirates qui harcelaient et pillaient les navires de France. Quant aux Anglais, ils se taisent, et pour cause. Le roi d'Angleterre et le roi de France n'en étaient pas à un guet-apens près. Dans ces beaux temps monarchiques, on se retenait médiocrement de saisir, en pleine paix, les navires qui passaient sans défiance. En un seul mois de 1755, sans déclaration de guerre, contre tout droit des gens, l'Angleterre avait pris trois cents bâtiments français ayant à bord douze mille marins. La France avait bien le droit de reprendre quelque chose à ces brigands.

Pendant que Corbet était en train de signer,

Rullecourt lui fit encore écrire une petite circulaire enjoignant formellement aux différents corps de troupes de ne pas bouger. Il envoya cette circulaire à tous les forts, excepté au château Élisabeth.

Cela fait, il fit monter des bouteilles de vin, et s'assit un peu. Il fut aimable, gai, bon prince. Il invita tous ses prisonniers à dîner chez Corbet, même le connétable et l'avocat, disant qu'ils s'apprivoiseraient en le connaissant mieux. Après tout, qu'est-ce qu'ils perdaient? Il ne toucherait ni à leurs lois, ni à leurs priviléges, ni à leur religion. Seulement, au lieu d'être sous la protection de l'Angleterre, ils seraient sous celle de la France, qui, étant plus proche, les protégerait mieux. C'était une perte pour l'Angleterre, mais c'était un bénéfice pour eux.

— Au reste, messieurs, dit-il à ses prisonniers, il sied que vous sachiez à qui vous avez affaire. Nous ne sommes pas des aventuriers. Vous n'êtes pas au pouvoir des premiers venus. Pour ma part, ce cordon vous renseigne suffisamment; quant aux officiers que vous voyez, ce sera assez que je vous les nomme. Voici le chevalier d'Herbouville, voici M. de Saint-Julien, M. Barvoy de Montjuly, le chevalier de Saint-Sauveur, le marquis de Fraguet, M. Saint-George de Bonnechose, M. de la Gourgue, M. de Saint-Ange, le chevalier de la Guérinière, le chevalier de Ferrant, le comte de Bois-Landry, et un gentilhomme turc qui a bien voulu nous accompa-

gner, l'émir Gouaad. Vous voyez donc, messieurs, que vous n'êtes pas en trop mauvaise compagnie, et que nous sommes gens à qui une île honorable peut rendre son épée sans la salir.

Puis, le baron ouvrit une fenêtre et fit admirer à Corbet le nombre et la fière mine de ses troupes. La place, en ce moment, offrait un spectacle singulier.

D'abord, elle était singulière par elle-même. La place Royale de 1781 ne ressemblait pas à celle de 1863. Le haut n'a pas beaucoup changé : une vaste maison le terminait, — celle d'où Clément Hémery s'était évadé par une trappe, et où sont aujourd'hui les bureaux du journal *la Chronique ;* — cette maison, alors comme à présent, laissait à sa droite et à sa gauche deux passages, deux goulots par lesquels la place dégorgeait, d'un côté dans la rue de Derrière, et de l'autre dans la rue des Trois-Pigeons. L'hôtel de ville, bâti en 1647 et restauré en 1750, était à peu près ce qu'il est aujourd'hui. Du côté opposé à l'hôtel de ville, une maison qui faisait angle droit avec la maison Hémery achevait, comme aujourd'hui, l'encadrement du haut de la place. La statue du Roi-Doré recevait la pluie depuis déjà trente ans. Mais tout le reste était absolument différent. En face de l'hôtel de ville était le presbytère, vaste masure longeant l'église et le cimetière et bordant la place jusqu'à la petite rue appelée main-

tenant Pierson-lane. Le presbytère, avec ses écuries, son pressoir et son jardin, avait été énorme autrefois ; mais il commençait dès lors à être entamé. On en avait pris notamment, en 1737, un gros morceau pour faire la bibliothèque actuelle. Cette bâtisse, ébréchée, écroulée par endroits, entremêlée d'arbres, avait un caractère primitif et curieux. Mais c'était principalement le bas de la place qui, dans un autre moment, aurait attiré l'attention. Le corps de garde était tapi dans un coin, et laissait tout l'espace aux halles et au marché. D'une part, comme nous l'avons vu, la place communiquait à la rue des Trois-Pigeons par une petite rue (aujourd'hui Church-lane) nommée alors rue Trousse-Cotillon, à cause des hardiesses du vent dans les jupes des femmes. De l'autre côté, le marché s'allongeait, se glissait entre le presbytère et l'église, et gagnait le prolongement de la rue de Derrière, nommée à cet endroit Rue-ès-Porcs. Les jours de vente, rien de plus vivant et de plus fourmillant que ces piliers où pendaient les boucheries saignantes, que ces tables où sautaient dans les baquets les poissons vivants, que ce marché où hennissaient les juments des paysans venus de l'extrémité de l'île pour vendre ou pour acheter, où il y avait le « coin aux ânes » pour les meuniers qui venaient chercher le grain à moudre. Et, comme contraste à tout ce joyeux mouvement, le cimetière était là, côte à côte avec le marché,

présent et visible derrière les piliers, la tombe près de l'étal; et les jeunes femmes venaient chercher les beaux poissons et les dindes de Noël sur la fosse où leurs mères étaient mangées par les vers.

Ce jour-là, la place était plus sinistre, mais n'était pas moins étrange. Tout le haut, jusqu'au marché, était occupé par les Français, en bon ordre et prêts à tout. Au milieu d'eux, trente échelles, des tas de haches, de pioches, de pinces, de fascines et de torches, tout ce qu'il fallait pour l'assaut ou pour l'incendie. C'était jour de marché; des paysans effarés et hostiles, qui apportaient leurs marchandises comme de coutume, avaient, en voyant les étrangers, voulu rebrousser chemin, mais avaient été contraints de venir vendre. Rullecourt voulait que tout suivît son train ordinaire, et que l'île ne se dérangeât pas de sa journée. Des patrouilles allaient dans la ville et aux alentours, rassuraient les campagnards, leur promettaient que rien ne leur serait pris sans leur être payé; mais les campagnards tremblaient et ne comprenaient rien de plus. Il fallait les amener de force. A chaque moment, des escouades arrivaient, traînant des ânes par le licol ou des paysans par le collet. En passant dans les rues de Saint-Hélier, les Français criaient aux habitants, réveillés enfin, de ne pas fuir, de ne rien craindre, de faire leurs affaires, d'aller à leurs provisions, et qu'il ne leur serait fait aucun mal. Mais ils ne per-

suadaient personne; tous fermaient leurs portes et se barricadaient. Seules, quelques belles filles, moins timides que les hommes, parce qu'elles risquaient plus, quelques servantes à mine futée, se hasardaient, curieuses et peureuses, faisaient quelques pas vers le marché, et n'osaient plus, et s'enfuyaient bien vite, comme une baigneuse qui met un pied dans la mer et qui le retire. Ces marchands, seuls, tremblants, farouches, qui ne vendaient pas, qui ne voulaient pas vendre, ce marché, si gai d'habitude, désert et muet, entre les fusils et les tombes, entre l'ennemi et la mort, c'était lugubre.

Corbet était épouvanté, et au fond, content. La place, trop étroite, craquait de foule et d'armes; les troupes débordaient par toutes les rues, et l'on ne savait jusqu'où elles allaient. Cette force des Français tranquillisait Corbet, en lui faisant espérer que personne n'oserait souffler mot devant eux, et que le courage des autres ne viendrait pas éclairer sa poltronnerie. Il désirait que tout le monde fût aussi lâche que lui. Il aimait les Français d'être si nombreux, si bien armés, si résolus. Il leur était reconnaissant de la peur qu'ils lui faisaient.

VI.

Corbet était absorbé dans l'admiration de ses ennemis; Rullecourt lui toucha l'épaule : — Venez, dit-il.

— Où donc? demanda Corbet.

— Au château Élisabeth.

Rullecourt s'était contenté d'envoyer la circulaire de Corbet aux autres forts de l'île, mais le château Élisabeth valait qu'on y allât en personne.

On enferma l'avocat et le connétable, et l'on partit deux cents, Corbet entre Rullecourt et l'émir.

En sortant de la ville, Rullecourt vit le Mont-Patibulaire couvert de milice. Il y envoya la circulaire de Corbet, mais les miliciens dirent qu'ils n'en tiendraient aucun compte. Rullecourt hésita s'il n'irait pas les débusquer. Mais l'heure pressait. Le fort Élisabeth est séparé de la ville par une vaste étendue de sable que la mer envahit à la marée. La mer était basse dans ce moment, mais il ne fallait pas attendre qu'elle remontât.

La colonne tourna donc à gauche et s'engagea dans le sable. A peine avait-elle fait une centaine de pas, qu'un boulet vint siffler aux oreilles de Corbet.

— On tire sur nous? cria-t-il avec terreur.

— En ce cas, dit Rullecourt, mettez-vous au premier rang.

— Au premier rang!

— Sans doute. Nous verrons s'ils tireront sur leur gouverneur.

— Ils tireront certainement! dit le malheureux Corbet; l'expérience est inutile! — Mais Rullecourt, sans l'écouter, le prit par le bras et l'entraîna à la tête de la colonne.

Cinquante pas après, un deuxième boulet froissa l'air.

— Halte! cria Corbet.

— Desvarannes, dit Rullecourt à un officier qui était près de lui, prenez une copie de la capitulation et portez-la au château.

Desvarannes partit. Il fut introduit, les yeux bandés, dans le château, et conduit, après une longue attente, au capitaine du génie, Mulcaster, auquel il donna la capitulation.

Mulcaster la lut et la rendit à l'officier.

— Eh bien? dit celui-ci.

— Je n'entends pas le français, répondit Mulcaster en français.

— Faites attention, reprit Desvarannes, que vous refusez d'ouvrir à votre gouverneur.

— Non, s'il veut entrer seul.

— Et s'il veut entrer avec nous?

— Ce ne sera plus à moi de lui répondre.

— A qui donc?

Mulcaster montra le mouchoir qu'on avait ôté à Desvarannes : — Mettez cela sur vos yeux, et donnez-moi la main.

Et, quand Desvarannes eut les yeux bandés, il le dirigea par une cour intérieure et lui fit monter un escalier. Arrivés sur une plate-forme, il lui ôta le mouchoir. Desvarannes vit une honorable rangée de canons.

— Voici ceux qui lui répondront, dit Mulcaster.

— Soit, dit Desvarannes; méprisez la signature et la personne de Son Excellence; mais sachez que nous serons vingt mille ce soir.

— Tant mieux! j'en aurai plus à tuer.

Et l'Anglais tourna le dos.

Lorsque Desvarannes rapporta la scène à Rullecourt, le baron entra dans une colère énorme.

— Ah! c'est comme cela? cria-t-il. Eh bien, nous allons voir! Tant pis pour votre île, Corbet; elle l'aura voulu.

— Général, dit Gun, attaquons tout de suite.

— Est-ce que c'est possible? voilà la mer qui monte!

En effet, les premières lames venaient ramper à leurs pieds.

— Le misérable a calculé là-dessus, poursuivit

Rullecourt. Il a retenu Desvarannes jusqu'à ce que la marée arrivât. Mais nous verrons !

Une vague plus avancée mouilla ses bottes.

— Bien, dit-il, je m'en vais, mais je reviendrai ! Et que je crève comme un chien si je ne flanque pas tout dans l'eau, la tour et les hommes !

Et une seconde vague lui sautant au genou :

— Canaille ! cria-t-il en montrant le poing au château, c'est la mer qui me chasse, ce n'est pas toi.

En revenant, il fut d'une humeur effroyable. Jusque-là, tout lui avait réussi. Mais la fortune tournait. Il sentait que sa force était dans son prestige et qu'une seule résistance pouvait tout remettre en question.

— Ah ! répétait-il, on ne veut pas que les choses se passent doucement ? C'est bon. Je ferai trembler les rues ! Un flot de sang pour chaque goutte d'eau qui m'a mouillé les pieds. Oui, une marée de sang !

Corbet essaya de dire que ce n'était pas lui qui avait refusé de rendre la forteresse.

— C'est votre faute, répondit brutalement Rullecourt. Qu'est-ce qu'un gouverneur à qui l'on n'obéit pas ? Vous envoyez un ordre, et ils ne daignent même pas le recevoir ! Au fond, vous en êtes peut-être content. Vous venez vous-même, ils vous reçoivent à coups de canon !

— Ce sont des traîtres ! dit Corbet. Mais je vais

leur écrire encore. Votre officier n'a parlé qu'à l'ingénieur, autant parler à un boulet. Je vais écrire au capitaine Ailwards, qui commande la garnison.

— Bah! dit Rullecourt. Un gouverneur comme vous! Il fera de votre lettre des papillotes à sa chienne.

Ils rentraient à l'hôtel de ville. Corbet écrivit au commandant une lettre furieuse, dans laquelle il le menaçait des peines les plus sévères s'il se défendait. Une barque porta la lettre.

Mais Rullecourt n'attendit pas la réponse. La situation devenait grave. La résistance se préparait de tous côtés. Les nouvelles fâcheuses se succédaient de minute en minute.

VII.

L'affaire ne pouvait réussir que comme coup de foudre. Jamais Jersey n'avait été si bien gardée. Il y avait dans l'île trois régiments anglais. Mont-Orgueil et le château Élisabeth regorgeaient d'artillerie. Sans compter la milice, qui, depuis quelques années, était solidement organisée. En tout, six ou sept mille hommes, bien équipés. ayant tours, corps de garde et batteries. Que pou-

vaient contre cela sept cents hommes, un contre dix? Les surprendre, les désarmer dans le premier moment de stupeur, et attendre des renforts de France. Mais, la stupeur ayant manqué son effet, tout était compromis.

Il n'y avait pas que le château Élisabeth qui résistât. Le fort Conway, dont Rullecourt avait annoncé si haut la reddition, n'avait nullement ouvert ses portes. Clément Hémery y avait couru de toute la vitesse de son cheval, et avait dit au capitaine Campbell de marcher à l'instant sur Saint-Hélier. Campbell avait aussitôt fait apprêter ses troupes, et il allait partir, mais un autre cavalier était arrivé ventre à terre avec la circulaire de Corbet ordonnant à tous les chefs de corps de consigner leurs soldats dans les quartiers.

Hémery eut beau dire que c'était le gouverneur lui-même qui l'avait envoyé dire à Campbell de marcher, que le gouverneur n'avait pu écrire un tel contre-ordre que par force; et qu'étant prisonnier il cessait d'être gouverneur; Campbell répondit que rien dans la circulaire ne prouvait que le gouverneur fût prisonnier, et qu'il n'avait pas, lui, à discuter l'ordre de son supérieur. Et il fit rentrer ses troupes. Hémery, ne pouvant le décider, reprit son cheval et retourna pour s'expliquer avec le gouverneur.

Comme il sortait du fort, il se croisa avec deux canons qu'y amenait le révérend François Le Cou-

teur, recteur de la paroisse. Ces deux canons étaient au recteur, qui les entretenait à ses frais. Il venait les offrir au capitaine Campbell. Celui-ci le remercia, mais lui montra la circulaire du gouverneur.

Le recteur se récria. Pour une goutte d'encre sur un méchant morceau de papier, on allait laisser l'île au pouvoir de ces Français catholiques? De braves soldats se cacheraient dans leurs chambres comme des femmes pendant que l'ennemi se carrerait dans le pays et prendrait tout? L'ennemi était là, à deux pas, dans le petit fort de la Roque, isolé, faible, cinquante hommes contre cinq cents, et se moquant d'eux, et ils supporteraient cela?

Mais Campbell se rejetait toujours sur la discipline. Le recteur se tourna vers un lieutenant :

— Et vous, Robinson, est-ce que vous laisserez les Français vous rire au nez sans leur envoyer des balles dans leurs gorges-chaudes?

— Ce n'est pas l'envie qui manque, dit Robinson.

— Mais vous avez peur d'un chiffon de papier!

— Je n'ai pas d'autre fortune que mon grade, dit le lieutenant. Et si l'on nous casse pour avoir désobéi à notre supérieur, et que je ne puisse plus revendre ma commission?

— Eh bien! si vous perdez votre commission pour avoir désobéi à cet ordre de lâcheté, je prends l'engagement de vous la rembourser.

Cette promesse fit pencher le lieutenant, qui parla au capitaine. En ce moment, une estafette apporta la nouvelle que le major Pierson, massé au Mont-Patibulaire, était résolu à ne pas se soumettre à la capitulation. Alors, Campbell se décida.

Il fit de ses grenadiers deux pelotons, donna l'un à Robinson, prit l'autre, et ils marchèrent vers le fort de la Roque-Plate par deux routes différentes.

Robinson, qui était sûr d'avoir sa commission remboursée, arriva le premier. Quand il fut à portée de voix du petit fort, il somma les Français de se rendre. Ils répondirent par une décharge de mousqueterie qui tua ou blessa quatorze hommes. Robinson, sans leur laisser le temps de se servir des canons, chargea à la baïonnette.

Au même instant, le peloton du capitaine Campbell arrivait d'un autre côté. Les Français étaient peu nombreux dans le fort; le gros de la réserve gardait les navires. Le fort fut emporté avant que ceux qui étaient aux bateaux eussent le temps de venir au secours de leurs camarades.

Rullecourt reçut en même temps cette nouvelle et la réponse du capitaine Ailwards à la lettre de Corbet. Ailwards répondait que, le gouverneur étant prisonnier, le commandement de l'île revenait au major Pierson, et qu'il attendrait l'ordre du major pour rendre le château.

— Assez de conversation, dit Rullecourt. Laissons causer les fusils. — Venez, Corbet.

Il sortit, traversa la place, entra dans l'église et monta dans le clocher. Il vit le Mont-Patibulaire fourmillant de troupe et de milice qui commençaient à s'ébranler vers la ville.

— Mais ils viennent ici! cria le gouverneur mal satisfait.

— Tant mieux! dit Rullecourt. Corbet, je vous invite au baptême de la place. Je me charge des dragées.

— Parlementons, dit Corbet.

Rullecourt ne lui répondit que par un haussement d'épaules, et redescendit sur la place. Mais Corbet ne se résigna pas à laisser la bataille venir sur lui. Il insista tellement que Rullecourt, ennuyé, le laissa libre de faire ce qu'il voudrait. Mais, comptant peu sur le respect que ce gouverneur inspirait à ses subordonnés, le baron se prépara à défendre la place, prit dans l'église, où on les gardait alors, tous les canons de Saint-Hélier, en garnit les avenues de la place, harangua ses troupes, leur donna la ville, et attendit.

VIII.

Le major Pierson, en effet, se mettait en marche vers Saint-Hélier. Il avait rassemblé sur le Mont-Patibulaire deux régiments anglais, et la milice était accourue à lui de toutes les paroisses. Depuis plus d'une heure, la milice, inquiète pour ses maisons, le pressait de commencer l'attaque. Le major avait hésité. L'ordre du gouverneur était formel. Pierson n'avait que vingt-quatre ans. Il était très-capable de se faire tuer, mais il n'osait pas prendre cette grande responsabilité de la désobéissance à un supérieur. Il sentait ses épaules bien jeunes pour ce lourd commandement de toute l'île qui lui tombait brusquement.

Pourtant, harcelé par la milice, il venait d'envoyer le capitaine Frazer, avec les compagnies légères du 78ᵉ et du 95ᵉ et deux régiments de miliciens, tourner Saint-Hélier et prendre position sur le Mont-de-la-Ville, où est actuellement bâti le fort Régent. Mais l'impatience de la milice n'avait pas voulu attendre que le capitaine Frazer y parût, et Pierson n'avait pas pu résister plus longtemps au flot qui le poussait.

Les compagnies anglaises descendaient donc, en colonnes serrées. Comme elles étaient presque au bas de la colline, le major commanda une halte. Un officier français arrivait à cheval, un mouchoir blanc au bout de son épée.

C'était le parlementaire que Corbet avait obtenu de Rullecourt.

Le parlementaire donna au major une lettre de Corbet, plus pressante que toutes les autres. Pierson hésita encore. L'officier, le voyant indécis et si jeune, lui fit remarquer la gravité de l'acte qu'il commettait en méprisant l'ordre exprès et répété du gouverneur; que le gouverneur n'était pas un enfant et n'avait pas signé la capitulation sans des motifs sérieux; que le général français était déterminé à brûler et à bombarder la ville à la première compagnie qui entrerait dans une rue, et que le major encourrait d'un coup deux responsabilités : celle de la désobéissance et celle du sang versé.

Mais le major eût voulu empêcher l'attaque, que cela n'eût plus dépendu de lui. La milice commençait à gronder et menaçait d'attaquer toute seule. Pierson répondit ce qu'avait répondu Ailwards, que le gouverneur, n'étant pas libre, n'était plus gouverneur.

— Le gouverneur est libre, dit hardiment le parlementaire.

— Allons donc! dit Pierson.

— Qu'un de vos officiers vienne avec moi, il verra le gouverneur et le lui demandera à lui-même.

— Soit, dit le major.

Ceci lui agréait à deux points de vue. La réponse du gouverneur couperait court à toutes ses indécisions, et, pendant que son officier irait et reviendrait, le capitaine Frazer aurait le temps de se loger au Mont-de-la-Ville, et Rullecourt serait enfermé dans la place Royale comme un loup dans sa fosse.

L'officier français demanda une heure de suspension d'armes. Mais les chefs de la milice, qui s'étaient approchés, se fâchèrent. Le major eut besoin de toute son autorité pour accorder un délai d'une demi-heure.

Pierson parla bas à l'adjudant du 95ᵉ, qui partit au galop avec l'officier français. Quelques minutes après, ils étaient à l'hôtel de ville, et on introduisait l'adjudant devant Corbet.

— Eh bien, demanda le gouverneur, le major Pierson se permet de résister à un ordre de moi?

— Il croit qu'on vous l'a fait écrire de force et que vous êtes prisonnier.

— Prisonnier! fit Corbet avec étonnement.

— C'est de votre plein gré et sans aucune contrainte, insista l'adjudant en fixant ses yeux sur Corbet, que vous avez signé la capitulation?

— C'est de mon plein gré, dit nettement Corbet.

— Que Votre Excellence parle librement. Nous ommes en force, et nous marchons pour la délivrer.

— C'est ce que je vous défends bien ! cria Corbet.)ue le major Pierson prenne garde à lui ! Je sais nieux que lui les nécessités de la situation. Je sais ce jue peuvent les Français. Je suis au milieu d'eux, armi leurs canons. Le major m'offense en supposant jue j'aurais pu livrer l'île parce que j'aurais été prisonnier et menacé. Ce serait une lâcheté ignoble. Je uis libre, parfaitement libre. J'ai signé la capitulation our sauver la vie et la propriété des habitants dont 'ai la garde ; et je vous ordonne à tous de déposer es armes. Je vous défends de venir me délivrer. Ceux qui viendront tirer des coups de fusil ici auront iffaire à moi.

— Eh bien, dit l'adjudant, si Votre Excellence st libre, le major la prie de venir avec moi.

— Dehors ? demanda Corbet embarrassé.

— Venez parler au major Pierson ; ce sera la meileure façon de lui prouver votre liberté, et il n'aura lus de motif pour vous désobéir.

La demande était gênante. Rullecourt, sûr de on gouverneur, et voulant que l'affirmation eût l'air lus sincère, l'avait laissé seul avec l'adjudant, mais ne le laisserait pas sortir. Et cependant sous quel rétexte refuser ? Corbet trouva une fière réponse :

— Monsieur, dit-il avec hauteur, je n'ai pas habitude de porter mes ordres moi-même.

L'adjudant salua et sortit. Quand il rejoignit son corps, Pierson venait d'être averti de l'arrivée de Frazer au Mont-de-la-Ville. Les preuves que Corbet avait données de sa liberté étaient une médiocre écluse à opposer aux bouillonnements de la milice. Le major se résolut à attaquer.

IX.

En entrant en ville, Pierson divisa sa troupe en deux colonnes. Le capitaine Lumsdane, avec le reste du 78e et une pièce de campagne, enfila le Vieux-Chemin. Le major, avec le 95e et la milice, tourna à gauche pour retomber sur la place par les rues hautes. Il avait à traverser des terrains mous, bourbeux, détrempés par les pluies de la saison, coupés de rigoles et de fossés. Lumsdane, qui, lui, suivait une route large et ferme, avança plus vite, et vint faire l'assaut de la batterie qui défendait la place du côté du presbytère.

Le combat s'engagea vivement. La colère était égale des deux côtés. Tous, Français et Anglais, se disputaient le premier rang, se battaient à outrance, riaient des balles, ne cessaient que morts.

Rullecourt, à une fenêtre de l'hôtel de ville, dirigeait la résistance. Des balles venaient s'écraser au plafond.

Le régiment de Lumsdane ne gagnait pas un pouce de terrain. Mais tout à coup, pendant que l'attention et l'effort des Français étaient au bas de la place, une vive fusillade jaillit de la petite rue d'en haut qui allait à la rue de Derrière. C'était la colonne du major Pierson qui arrivait.

Les Français ripostèrent aussitôt. La première balle atteignit le major Pierson, qui tomba mort entre les bras de ses grenadiers.

Cette mort de leur chef mit les Anglais en désarroi. Tout lâcha pied.

— Eh bien, Corbet! dit Rullecourt apprenant cette nouvelle.

— Enfin! s'écria Corbet, nous voilà délivrés!

Il en était à dire *nous*. Mais sa joie fut de courte durée.

Les Anglais, en reculant, avaient rompu les rangs de la milice. La déroute aurait été complète, sans Philippe Dumaresq, lieutenant des grenadiers du bataillon du sud-ouest, qui fit honte aux officiers anglais, et qui dit que, s'il n'y avait pas un Anglais pour venger le major, il y aurait du moins un Jersiais pour le rejoindre.

Et, comme il le disait, il se rejeta dans la petite rue et dans les balles.

Les Anglais, rougissant de voir un seul homme plus brave que tous, le suivirent, et la lutte recommença plus âpre et plus inexorable. Cette fois, ils ne reculèrent plus. Anglais et Jersiais se poussaient pour être les premiers. La mort du major, qui les avait déconcertés d'abord, les exaspérait à présent. L'âme de Pierson était dans tous les bras. Ils se ruaient, comme une marée de tempête, sur la digue de fer des canons et des baïonnettes.

Rullecourt sentit que la digue allait plier.

— J'y vais, dit-il. Où est Corbet?

On fut quelque temps à le trouver. Il s'était pelotonné dans un angle à l'abri des balles.

— Vite! venez, lui dit Rullecourt.

— Où donc? demanda Corbet effaré.

— Sur la place, parbleu! Puisque vous avez laissé venir les coups de fusil, vous les recevrez.

— J'ai laissé, moi!...

Mais Rullecourt avait autre chose en tête que l'envie de discuter. Il passa rudement son bras sous celui du pauvre gouverneur et l'entraîna, blême et frissonnant, sous la pluie battante des mousqueteries.

Corbet, hors de lui, tirait en arrière.

— Voulez-vous bien marcher! cria Rullecourt furieux, ou, sacré diable! je vous...

Il n'acheva pas. Une balle venait de lui casser la mâchoire. Il tomba. On l'emporta dans l'hôtel de ville. Il expira presque aussitôt.

Corbet avait eu sa part de la décharge : son chapeau était blessé.

La mort de Rullecourt fit sur les Français ce qu'avait fait sur les Anglais la mort de Pierson. Le découragement les prit. En même temps, l'infanterie légère du Mont-de-la-Ville débouchait par la rue des Trois-Pigeons, et les Français avaient maintenant à faire face à trois assauts. Et pas de chef. L'expédition était décapitée.

Les blessés commençaient à s'accumuler dans les salles basses de l'hôtel de ville. L'entreprise était manquée, et c'eût été folie de continuer à verser tant de sang pour le plaisir. Une poignée d'hommes ne pouvait tenir longtemps contre toute une île. Les officiers se résignèrent à arrêter le feu, et prièrent Moïse Corbet de s'entremettre.

Le malheureux gouverneur jeta un regard mélancolique sur son chapeau percé de deux balles. Mais la frayeur le prenait d'un autre côté. Il n'avait vu jusque-là que le danger de désobéir à Rullecourt; à présent que les Jersiais avaient le dessus, il réfléchissait aux conséquences de sa capitulation, et il voyait distinctement surgir, à travers la fumée, la silhouette inquiétante d'une cour martiale. Il s'agissait de réparer ce qu'il avait fait depuis le matin, de collaborer un peu à la reprise de cette ville qu'il avait livrée. Une terreur effaça l'autre, et il fut brave par peur.

Il redescendit de lui-même sur la place, se jeta éperdument parmi les coups de fusil, et fit cesser le combat au péril de sa vie. — Il reprit le commandement des troupes anglaises et jersiaises, déclara les Français prisonniers de guerre et les enferma dans l'église.

La bataille avait duré une demi-heure. En une demi-heure, les Français avaient eu cinquante-sept tués et soixante-treize blessés; les assaillants seize tués et soixante blessés.

La « bataille de Jersey » est le grand souvenir militaire de l'île. Une gravure populaire représente le moment où Rullecourt vient sur la place, traînant Corbet. Rullecourt est ajusté par un nègre. Les Français avaient un Turc, les Jersiais ont eu un nègre.

X.

Les Français enfermés dans l'église de Saint-Hélier, Corbet, à la tête des régiments anglais et de la milice, courut à la Roque, où il croyait trouver les quatre mille autres Français annoncés par Rullecourt. Il fut bien étonné de n'y trouver que des bateaux vides. Les quelques Français qui les gar-

daient, à découvert et sans artillerie, avaient été faits prisonniers par Campbell et Robinson après la prise du petit fort. Il y avait vingt-quatre bateaux. Celui qui avait porté Rullecourt s'appelait le Petit-Nassau.

Cette journée, tant à la place Royale qu'à la Roque, coûta aux Français soixante-dix-huit morts et soixante-quatorze blessés; cent cinquante-deux touchés sur moins de sept cents, un sur quatre; — aux Anglais et aux Jersiais, vingt-trois morts et soixante-huit blessés.

Quelques jours après, les prisonniers français, au nombre de quatre cent cinquante-six, furent embarqués pour Plymouth. L'émir Gouaad était parmi eux. Gun était mort. Les plus blessés restèrent à Jersey, entre autres six officiers : les chevaliers d'Herbouville et de Ferrant, MM. de Belancourt, Saint-George de Bonnechose, Porlier et Piatt. Disons qu'ils reçurent tous les secours possibles.

On renvoya à madame de Rullecourt divers objets appartenant à son mari, une malle, deux tabatières en or, une boussole d'argent et son épée, sur laquelle étaient écrits ces mots : *Virtutis bellicæ præmium.*

Une autre preuve de l'intérêt que Louis XVI prenait à la tentative de Rullecourt, c'est que le ministre des affaires étrangères, Voyer-d'Argenson, fit remercier Moïse Corbet de ses bons procédés

pour madame de Rullecourt et pour le chevalier de Ferrant. — Rullecourt laissait trois enfants; j'espère pour la monarchie qu'elle s'en sera chargée.

Le bruit se répandit dans l'île qu'on avait trouvé dans les poches de Rullecourt des papiers témoignant que la France avait l'intention de peupler l'île de Français et de déporter les Jersiais en Languedoc. L'Angleterre a bien fait d'inventer ces papiers pour redoubler la haine des Jersiais contre les invasions françaises.

Moïse Corbet adressa au gouvernement anglais une relation des faits, dans laquelle il eut la modestie de s'oublier; mais le gouvernement ne souffrit pas que le principal acteur s'effaçât ainsi. Corbet fut forcé de paraître, on le fit venir à Londres, et on lui fournit une occasion publique de parler de lui devant une cour martiale. Il ne fut condamné qu'à perdre sa commission de lieutenant-gouverneur.

On a donné le nom de Pierson à la petite rue où il est mort. La maison devant laquelle il a reçu la balle est maintenant un cabaret qui s'appelle, en son honneur, *Pierson-Inn*. Les rires des buveurs font écho au cri qu'il poussa en tombant. On fête sa mémoire en jetant la lie des verres sur les taches de sang.

Les États l'ont mieux récompensé en le faisant inhumer dans l'église de Saint-Hélier. Son tombeau, en marbre blanc, se compose d'un médaillon-por-

ait que supportent d'un côté un lion et de l'autre la ictoire, et d'un bas-relief représentant le major ourant et relevé par ses grenadiers. Un ange, êlé aux grenadiers, lui met sur la tête une cou-›nne. Entre le bas-relief et le médaillon, on lit ne inscription anglaise, votée par les États, et que ı. Syvret traduit ainsi :

A LA MÉMOIRE DU
MAJOR FRANÇOIS PIERSON.
›RSQUE CETTE ILE FUT ENVAHIE PAR LES FRANÇAIS TOMBA,
COMBATTANT VAILLAMMENT
A LA TÊTE DES TROUPES ANGLAISES ET DE LA MILICE.
IL MOURUT DANS LA FLEUR DE SA JEUNESSE
ET DANS LE MOMENT DE LA VICTOIRE,
LE SIXIÈME JOUR DE JANVIER 1781,
AGÉ DE VINGT-QUATRE ANS.

LES ÉTATS DE CETTE ILE, EN TÉMOIGNAGE
RECONNAISSANT DE LEUR DÉLIVRANCE,
CAUSÈRENT CE MONUMENT D'ÊTRE ÉRIGÉ AUX FRAIS
DU PUBLIC.

On enterra les soldats français, les uns à la ıoque, les autres au cimetière des Étrangers, au ied du Mont-Patibulaire; mais on fit une exception our Rullecourt. La hiérarchique Angleterre res-ecta, dans son ennemi, le général et le baron. ţullecourt fut enterré dans le cimetière qui entoure 'église de Saint-Hélier.

Ainsi, les deux chefs ennemis sont couchés l'un près de l'autre. Rullecourt rejoint Pierson sous terre. Étrange rapprochement de la destinée, ces deux hommes qui ne se connaissaient pas le matin, qui se sont touchés une minute pour s'entretuer, et qui dorment côte à côte dans l'immense paix du tombeau !

ACTE DEUXIÈME

LE LIEU D'ASILE

SCÈNE PREMIÈRE.

LES CALVINISTES.

Henri VIII n'aimait plus sa femme : de là, une eligion.

J'ai dit que, le pape ayant refusé d'autoriser le ivorce, Henri avait douté de l'autorité du pape et 'était adressé ailleurs.

Luther était en train de faire au pape des quesons indiscrètes. Il lui demandait s'il était bien néessaire à la religion catholique qu'on n'y comprît as un mot, que la Bible fût en latin, qu'on ne sût as ce qu'on disait à la messe, — si l'on ne pouvait roire qu'à tâtons. Il lui demandait encore pouruoi l'acquisition de richesses énormes était l'unique ouci des prêtres du Dieu né dans une étable. Et

encore, si ces richesses étaient bien chrétiennement acquises à vendre des indulgences, c'est-à-dire à vendre le droit de voler, de violer et de tuer, à vendre des places dans le paradis à tous les crimes. Et encore, si les papes, les évêques et les curés ne feraient pas mieux de se marier que de vivre au grand jour avec des prostituées, qui parfois étaient leurs filles, et s'ils enseignaient irrésistiblement la chasteté au peuple en affichant un tel désordre que l'évêque de Cambrai léguait une part de ses biens « aux bâtards qu'il avait et à ceux que, par la grâce de Dieu, il pourrait avoir encore, » et que, sur plusieurs points de l'Allemagne et de l'Angleterre, les paroissiens, pour préserver leurs femmes et leurs filles, obligeaient leurs prêtres à avoir une maîtresse connue.

Le pape répondait qu'il fallait brûler Luther.

Cette réponse avait d'abord paru fort satisfaisante à Henri; il avait même composé contre Luther et pour le pape un livre que le pape avait trouvé très-beau et qui avait valu au roi le titre de « défenseur de la foi. » Mais le refus du pape lui ouvrit les yeux; il vit que Luther pourrait bien avoir un certain bon sens, et, pour s'en assurer tout à fait, il le consulta sur son divorce. Malheureusement, Luther n'eut pas sur ce point l'intelligence qu'aurait voulue Henri : il répondit que, s'il y avait un mariage sacré, c'était celui des rois, qui doivent l'exemple de la fidélité à

leurs engagements, et qu'il ne mariait pas les prêtres pour démarier les princes.

Henri fut alors dans une grande perplexité : il ne pouvait pas rester papiste et il ne pouvait pas devenir luthérien. Il sortit d'embarras en inventant une troisième religion exprès pour lui, s'en fit pape lui-même, et s'accorda la permission de changer Catherine d'Aragon pour Anna Boleyn.

Ce n'était pas fort aisé d'improviser une religion nouvelle et de trouver un dogme qui niât le pape sans affirmer Luther. Henri cherchait, tâtonnait, essayait, défaisait.

C'était, chaque jour, quelque innovation, qu'on devait croire aveuglément, et vite; il fallait se dépêcher d'être de l'opinion du roi, car, le lendemain, il n'en était plus lui-même, et il frappait ceux qui étaient de son avis de la veille. Il cherchait sans relâche, et avec un tel besoin de trouver, qu'un maître d'école, John Lambert, lui ayant offert de lui éclaircir un point obscur et ne l'ayant pas convaincu, il le fit brûler à petit feu, et trop longtemps pour les gardes, qui ne purent endurer tout le supplice et l'abrégèrent à coups de hallebarde. — Enfin, il se crut en possession de la vérité absolue, et il donna la formule, la loi, la règle infaillible de l'orthodoxie dans un livre définitif, l'*Institution du Chrétien*, qu'il remplaça, à peine publié, par un autre non moins infaillible et tout à fait contraire, l'*Érudition du Chrétien*.

Il réparait l'hésitation de ses doctrines par la certitude de ses supplices. Peine de mort pour les papistes. Ceux que le beau premier livre du roi avait convertis, le roi leur fit trancher la tête. Peine de mort pour les luthériens. Dans le même mois où Thomas Morus et Fischer furent décapités pour avoir soutenu le pape, James Bainham et Thomas Bilney, qui étaient pour Luther, furent brûlés vifs. Une fois, le même bûcher consuma impartialement trois catholiques et trois protestants. Le bûcher ne suffisait pas; on l'assaisonnait de la torture. Une jeune femme, Anne Askey, fut mise à la question; le chancelier Wriottesly était là, pressant le bourreau; Anne, écartelée, ne cédait pas; Wriottesly pressait toujours. Le bourreau fut moins pieux que le chancelier; il refusa d'aller plus loin; le chancelier le menaça; inutile, il refusa toujours. Alors, le chancelier saisit la corde lui-même et disloqua cette jeune femme avec une telle ferveur qu'il fallut la porter au bûcher dans un fauteuil.

Henri VIII n'avait encore tué que deux reines, Anna Boleyn et Catherine Howard; il faillit en brûler une troisième, Catherine Parr. Elle avait eu le tort de lui résister dans une discussion et de lui faire une objection embarrassante; le soir même, l'acte d'accusation était dressé. Elle n'échappa que par miracle. Mais la colère d'Henri était bien excusable : il avait à la jambe un ulcère dont il souffrait beaucoup.

Quand on souffre, on est irritable; or, les irritations des personnes royales ne peuvent pas être celles du commun des hommes. Dans les rois, tout est grand. Un bourgeois qui a un malaise gronde sa servante; un roi qui a un bouton tue sa femme.

Quand son ulcère le laissait à lui-même, il avait des procédés d'une délicatesse exquise, comme avec cette châsse de saint Thomas Becket qui faisait de si beaux miracles à Cantorbéry. Il ne pouvait pas se dispenser de la confisquer, puisqu'elle contenait tant d'or massif qu'il fallut huit hommes pour la porter, mais il n'aurait jamais voulu attenter à la châsse d'un saint : il cita le saint à comparaître comme traître; le mort ne comparut pas et fut donc condamné; son nom fut rayé du calendrier, son office effacé du bréviaire et ses os brûlés. Alors, le saint n'étant plus saint, le roi n'eut plus de scrupule à prendre la châsse.

Henri VIII fut emporté par son ulcère avant d'avoir eu le temps de s'occuper des îles normandes. La religion de Jersey n'était pas celle de l'Angleterre. Une singularité de sa situation, c'est que, séparée politiquement de la Normandie, elle ne l'était pas ecclésiastiquement. Elle était donc catholique romaine et son clergé continua, jusqu'après Henri VIII, à tondre le gras pâturage des indulgences sous la houlette de l'évêque de Coutances.

Mais ce privilége ne pouvait pas durer. Jersey

était menacée à la fois par l'Angleterre et par la France.

En Angleterre, Henri laissait trois enfants, d'abord deux filles, Marie et Élisabeth ; mais dans son testament il avait insinué qu'il n'était pas sûr d'être leur père, et il avait désigné pour lui succéder son fils Édouard, âgé de dix ans. Le duc de Sommerset, protecteur du royaume pendant la minorité d'Édouard, brisa décidément la foi romaine et rendit à tous la liberté de penser — comme lui, car quiconque pensa différemment alla au feu, homme ou femme. Un Hollandais, Van Paris, condamné sous prétexte d'arianisme, fut brave dans le supplice jusqu'à caresser et embrasser les fagots qui le brûlaient. La confiscation purgea les bibliothèques de tous les livres de prix. Tout ce qui avait une riche reliure était catholique. Un fermoir d'or était athée.

En France, Luther, qui écrivait en allemand, avait été peu lu, mais Calvin l'avait traduit, et rudement. La sombre doctrine de l'adversaire du libre arbitre et de l'assassin de Michel Servet risquait de rencontrer peu de sympathies : la persécution lui en fit. François Ier mérita bien son surnom de « protecteur des lettres » en défendant « d'imprimer aucun livre sous peine de la hart. » Imprimeurs et poëtes eurent une douce vie : Robert Estienne et Clément Marot évitèrent le bûcher par l'expatriation. Bonaventure Despériers par le suicide. François

Dolet ne l'évita pas. Le 21 janvier 1535, le roi et la cour suivirent dans Paris une procession solennelle; les reposoirs étaient des bûchers, à chacun desquels on brûla un hérétique, avec ce perfectionnement que le patient était attaché à une bascule qui le plongeait dans le feu et l'en retirait, afin que François Ier et Diane de Poitiers eussent le temps de se reposer. Mais la vraie piété du roi et de sa maîtresse fut contre les Vaudois. Vingt-cinq femmes furent enfumées dans une caverne par le légat du pape. Tout un peuple devint de la cendre. Henri II continua la piété et la maîtresse de son père. Dès lors, tout ce qui avait un peu de générosité au cœur fut pour la croyance martyre. La réforme gagna la Normandie. Le diocèse de Coutances se couvrit de prêches.

Prise ainsi, d'un côté par le calvinisme, et, de l'autre, par l'anglicanisme, la catholicité jersiaise ne put tenir longtemps.

Les moines jersiais se défendirent vaillamment. Ils ne lâchèrent pas leurs riches prieurés et leurs chers revenus sans s'y cramponner. Le frère François Feuardent, des Cordeliers, se distingua par l'énergie de son attachement à ses rentes. Mais sir Hugh Pawlet, à qui le duc de Sommerset donna l'île à gouverner, c'est-à-dire à dépouiller, fit main-basse sur tout. Tout fut saisi, terres, dîmes, vases sacrés, lampes précieuses, flambeaux d'argent, chasubles

d'or, aubes brodées. Pourtant, on fut épargné en abjurant. Les prêtres purent conserver leurs bénéfices en renonçant à leur religion. Ils eurent le choix entre leur bourse et Dieu. Plusieurs préférèrent Dieu.

Les réformés de France accoururent à Jersey. Ils y fureut fort accueillis, surtout les ministres, dont quatre ou cinq obtinrent des chapelles.

Naturellement, les calvinistes n'eurent pas plus tôt le dessus qu'ils firent aux catholiques ce qu'ils reprochaient aux catholiques. Un Jersiais fut condamné à la prison parce que sa femme était allée au prêche avec un chapelet.

SCÈNE DEUXIÈME.

GABRIEL DE MONTGOMERY.

Malheureusement pour les calvinistes des îles, le duc de Northumberland, ministre avec Sommerset, eut envie que son quatrième fils fût roi d'Angleterre. Il s'y prit de loin. Il commença par faire décapiter Sommerset; ensuite il fit du petit roi ce qu'il voulut. Il lui persuada que sa vraie héritière devait être sa cousine lady Jane Grey; le petit roi objecta ses deux sœurs, mais Northumberland lui rappela que leur propre père les avait déclarées bâtardes; alors Édouard légua par testament l'Angleterre à Jane Grey. Le testament signé, Northumberland fit deux choses: premièrement, il fit épouser Jane Grey à son quatrième fils, lord Guilford Dudley; secondement, Édouard tomba malade. Les

médecins ne guérissant pas le roi assez vite, Northumberland les congédia, et n'eut confiance que dans une femme qui avait une médecine à elle; le lendemain de cette femme, le roi était mort.

Northumberland avait trop réussi ; l'Angleterre ne se soucia pas d'être gouvernée comme la maladie d'Édouard. Marie Tudor fut proclamée malgré le testament de son frère, et Jane Grey détrônée le neuvième jour de son règne. Marie était soupçonnée de papisme ; on lui fit jurer de maintenir la religion de son prédécesseur; mais elle était trop bonne catholique pour tenir son serment. Dès qu'elle se fut débarrassée de Jane Grey par la prison et de Northumberland par l'échafaud, elle n'eut pas d'autre idée que de se débarrasser du protestantisme. Elle épousa le catholicisme dans la personne du prince d'Espagne, Philippe, celui qui fut Philippe II; aussitôt l'Angleterre vit à quoi elle devait s'attendre, et regretta Jane Grey, qui était protestante. Ce regret coûta la vie à Jane. Marie la fit décapiter.

Anna Boleyn, Catherine Howard, Jane Grey, trois reines décapitées en dix-huit ans. La nation française a décapité une reine en dix-huit cents ans; c'est un crime monstrueux, inouï, impossible ; c'est une tache qu'aucune expiation ne lavera ; qu'on ne prononce plus devant moi le mot révolution, ou je m'évanouis. Les décapitations royales ne sont permises qu'aux rois et aux reines. Le peuple coupant

le cou à Marie-Antoinette qui le trahit, cela déshonore la démocratie; Henri VIII coupant le cou à Catherine Howard qu'il n'aime plus, cela enjolive la royauté.

L'ancienne religion reparut. Marie rétablit le pape, chassa les prêtres mariés, rendit aux moines tous leurs priviléges, et ne garda que leurs biens, puis elle se mit à tuer. Hooper, évêque de Glocester, fut brûlé à petit feu, et si ingénieusement que le supplice dura trois quarts d'heure; une de ses mains était déjà tombée en charbon que, de l'autre, il se frappait encore la poitrine. Rogers, chanoine de Saint-Paul, au moment de mourir, demanda qu'on lui permît de voir sa femme : l'évêque de Manchester, qui présidait à l'exécution, lui répondit spirituellement que les prêtres n'avaient pas de femme. L'évêque de Londres, Bonner, poussait le catholicisme jusqu'à se faire bourreau ; il fustigeait les accusés, leur arrachait la barbe, leur brûlait les mains. Le cardinal Pole déterrait les morts et brûlait leurs os. Les tourments étaient tels que l'archevêque de Cantorbéry, Cranmer, eut peur et signa une rétractation. Mais il se repentit bientôt, et aima mieux souffrir. Sur le bûcher, il mit sa main droite dans les flammes pour la punir d'avoir écrit cette lâcheté, la regarda brûler, puis mourut en souriant.

Bûchers partout. A Guernesey, on brûlait trois

femmes, une d'elles accoucha sur le bûcher et l'enfant roula à terre : les prêtres catholiques qui dirigeaient l'exécution dirent à un de leurs aides de le prendre avec sa fourche de fer et de le rejeter dans le feu.

La persécution n'épargna pas Jersey, mais elle y fut atténuée par la résistance sourde de sir Hugh Pawlet, resté gouverneur. Les Jersiais, ennuyés de changer de pape si souvent, s'en tinrent à leur dernière conscience, et restèrent protestants, au point de pendre un prêtre catholique, Richard Averty, coupable d'avoir étranglé un enfant qu'il avait fait à sa servante.

Marie Tudor n'était jamais rassasiée. En moins de trois ans, on compte deux cent soixante-dix-sept évêques ou grands personnages brûlés vifs : les gens du peuple, on ne les compte pas. Pourtant ne traitons pas trop sévèrement cette buveuse de sang ; je ne vois nulle part qu'elle ait fait ce qu'a fait une humble reine de France dont on ne parle pas et qu'on n'appelle pas la sanglante : Constance, femme de Robert II. C'était en 1022 ; quelques personnes exprimèrent une opinion qu'on ne comprit pas clairement, mais qui parut ressembler à une hérésie ; on en brûla onze. La reine Constance, qui était fortement chrétienne, assistait à l'exécution. Parmi les onze, elle reconnut un prêtre qui avait été son confesseur : elle alla à lui très-émue, prit une baguette de

fer et lui creva un œil. Puis elle permit qu'on le brûlât.

Marie Tudor n'a jamais fait cela. Et il faut ajouter qu'elle avait une circonstance atténuante de sa férocité : son extrême laideur. Elle adorait son mari, comme doit faire toute honnête femme ; sa difformité ne lui laissait pas d'autre moyen de plaire à Philippe que de le flatter dans ses goûts, de faire ce qui lui était agréable. Or, ce que Philippe préférait, c'étaient les bons bûchers croustillants d'hommes et de femmes ; Marie était trop tendre pour lui en refuser. Elle lui faisait des galanteries de tortures et des surprises d'agonies.

C'est étrange, ces atrocités ne l'embellissaient pas. Elle restait hideuse, et Philippe restait froid. Elle avait beau redoubler d'amabilités et d'assassinats, Philippe acceptait les cadavres des réformés, non le corps de sa femme. C'était la vengeance des protestants, qui en raillaient tout haut la reine. Un moment, elle espéra que les railleurs allaient se taire : elle était grosse ! Elle cria partout cette preuve de l'amour de son mari, et fit, ce jour-là même, à Philippe un cadeau de trente bûchers ; hélas ! cette joie fut bientôt un désespoir. Les médecins durent finir par le lui avouer, elle n'était pas grosse, elle était hydropique ! — Elle en creva de rage.

Le catholicisme mourut avec elle. Élisabeth retourna encore une fois la persécution. Les catho-

liques, poussés à bout, réfléchirent que l'héritière d'Élisabeth était Marie Stuart, une catholique. Ils se dirent donc qu'Élisabeth ferait bien de mourir, et plusieurs essayèrent de l'en persuader à coups de couteau. Ils n'y réussirent pas, et alors elle leur donna le même conseil à coups de hache; elle en persuada quatorze. Ce chiffre ne suffit pas à son éloquence; elle persuada aussi Marie Stuart, qui fut la quatrième reine, depuis trente ans, décapitée en Angleterre, mais par une reine, c'est bien fait. Dès lors, le catholicisme ne bougea plus. La réforme s'installa en Angleterre et dans les îles normandes.

Ce fut surtout à partir de ce moment que les Français affluèrent à Jersey. Le Cotentin ruisselait de sang huguenot. A Saint-Lô et à Coutances, on éventrait les réformés et on traînait leurs entrailles dans les rues. A Valognes, on hachait les seigneurs d'Houesville et de Cosqueville, et on jetait les morceaux aux chiens; Jean Giffard était embroché vivant et rôti au feu.

Jersey eut alors des réfugiés célèbres, entre autres ce Gabriel de Montgomery qui commença par frapper un roi à la tête et qu'une reine fit décapiter.

Les Montgomery avaient pour fatalité d'écorner ou de casser tous les rois qu'ils touchaient. Le père de Gabriel, un jour que François I[er] s'amusait à faire le siége de l'hôtel du comte de Saint-Pol, jette mala-

droitement un tison enflammé qui blesse le roi au menton, et voilà tous les seigneurs de France condamnés pendant cent ans à la mode de la barbe longue et des cheveux courts.

Cette histoire était oubliée et n'avait pas empêché Gabriel de devenir capitaine de la garde écossaise d'Henri II. Mais, en juin 1559, le roi mariait sa sœur Marguerite. Pour accepter cette fille de France, le duc de Savoie n'avait guère exigé en dot que le Piémont, la Savoie, la ville de Bourg et tout le pays de Bresse, dont la conquête avait coûté à François Ier, à peine quarante millions d'or et cent mille hommes. Un mariage si économique valait bien la peine qu'on se réjouît : il y eut donc forte chère, grand étalage d'habits, divertissements de toute sorte, parmi lesquels un tournoi, où le roi fut tenant. Le tenant supportait trois assauts. Le premier assaillant fut le duc de Savoie, qui ne l'aurait peut-être pas été s'il avait su quelle importance le roi attachait à la vie de son beau-frère. Quelques jours avant que le mariage eût été convenu, M. de Vieilleville, qui n'en appréciait pas le bon marché, disant au roi que c'était une chose grave de rendre tant de pays à un prince dont on n'avait aucune raison d'être sûr et qui, à la première occasion, serait avec les Espagnols : « Bah ! avait dit le roi, s'il entre en ce jeu-là, je lui ferai aussitôt trancher la tête. » En attendant, il lui donna un si furieux coup de lance que, pour ne pas tomber,

le duc de Savoie dut se retenir à l'arçon de la selle. Le roi courut ensuite contre M. de Guise, qui fit fort bien. Sa troisième lutte fut contre Gabriel de Montgomery.

Celui-ci parut d'abord méconnaître la spécialité de sa famille. Il ne cogna le roi que juste ce qu'il fallait pour lui faire perdre les étriers; mais Henri, humilié de finir sur ce dénoûment piteux, voulut recommencer la course. Cette fois, Montgomery ne manqua pas son coup : il planta droit sa lance dans l'œil du roi.

Cet Henri II avait lui-même, dans un tournoi précédent, crevé un œil à un de ses écuyers, M. de Bouccard.

Le roi lâcha la bride et s'affaissa sur le cou du cheval, qui continua de courir jusqu'à ce qu'il fût arrêté par le premier écuyer. On mit le roi à terre; on lui ôta vite son casque; il dit faiblement qu'il était mort, et perdit connaissance. On le porta au Louvre, où accoururent les plus célèbres chirurgiens, qui se mirent à sonder la plaie; pour se rendre un compte plus exact des lésions intérieures, ils allèrent à la Conciergerie, y choisirent quatre détenus, les firent tuer et leur crevèrent un œil d'un coup de lance, puis, leur ouvrant le crâne, y étudièrent les effets de la lance sur le crâne royal, ce qui ferait supposer que le crâne des rois n'est pas absolument différent de celui des hommes. Ces quatre meurtres ne firent pas vivre

Henri ; il ne retrouva sa raison un moment que pour commander qu'on achevât le mariage de sa sœur, lequel se fit à minuit sans fanfares et ressembla plus à un enterrement qu'à une noce ; le lendemain, le roi mourut.

Montgomery s'enfuit à Jersey.

Lorsque la guerre de religion éclata, il se fit huguenot, repassa la mer, défendit Rouen, en sortit le dernier, parvint à gagner le Havre, bien que les royalistes tinssent la campagne et eussent barré la Seine à Caudebec avec des bateaux reliés de chaînes, s'en alla dans le Béarn, s'empara d'Orthez et de tout le pays, fut condamné à mort, pendu en effigie, mis à prix. — Ces querelles de religion n'étaient pas tendres. A Orléans, le gouverneur, craignant un soulèvement des huguenots, les emprisonna dans la tour de Martinville et dans la maison aux Quatre-Coins ; quand ils y furent tous, hommes, femmes et enfants, les catholiques vinrent en armes, d'abord à la tour de Martinville, qu'ils ouvrirent aisément et où ils massacrèrent tout, puis à la maison aux Quatre-Coins ; mais les protestants, avertis, s'y barricadèrent et contraignirent les catholiques d'y mettre le feu, ce qui varia la tuerie et procura aux fidèles la musique des hurlements de ce tas hérétique rôti et grillé et le spectacle de plusieurs qui, pour échapper aux flammes, se jetèrent par les fenêtres et furent reçus sur la pointe des piques et des hallebardes.

Il y a comme cela, dans l'histoire de France, un certain nombre d'égorgements de prisonniers; il ne faut pas en parler, puisque ce sont des égorgements catholiques et royalistes; il faut surtout se bien garder d'en faire solidaires le catholicisme et la royauté. Cette solidarité n'existe que pour un seul égorgement de prisonniers, celui de septembre 1792, qui, lui, souille à jamais l'idée qu'il a cru servir parce que c'est une violence démocratique.

Les deux sectes se réconcilièrent à Saint-Germain. Pour que la réconciliation fût durable, Charles IX donna sa sœur Margot à Henri de Navarre, malgré le légat du pape qui s'indignait de ce protestant et qui voulait le roi de Portugal; mais Charles IX lui dit de patienter un peu et que le pape serait content. En effet, le pape commença à voir autrement les choses lorsque la reine de Navarre, venue à Paris pour le mariage de son fils, tomba subitement malade et mourut en cinq jours. Les malveillants la crurent empoisonnée, sous prétexte qu'elle avait acheté des gants chez un parfumeur du pays de la reine mère; mais la reine mère prouva bien que c'était une calomnie en prenant le deuil.

On n'en continua pas moins les préparatifs du mariage. Les principaux protestants furent invités à y venir, Coligny par le roi lui-même qui daigna lui écrire une lettre fort gracieuse et tout à fait pressante. Plusieurs de ses amis lui conseillaient de s'excuser,

trouvant que le roi le désirait trop; mais Coligny les blâma d'offenser d'un tel soupçon un si bon roi, « le meilleur que la France eût eu depuis plusieurs siècles. » Il vint et décida ses amis à l'accompagner. Quand tous les chefs huguenots furent à Paris, les noces commencèrent.

Elles furent royales. Elles durèrent plusieurs jours. Ce bon roi Charles IX ne pensait qu'à faire honneur à son beau-frère et plaisir à ses hôtes. Les fiançailles furent faites au Louvre par le cardinal de Bourbon ; le jour suivant, messe à Notre-Dame, et, le soir, souper, puis danses, au milieu desquelles on vit se dresser tout à coup trois rochers d'argent fort vastes où étaient assis le roi et ses deux frères, les ducs d'Anjou et d'Alençon, avec sept autres rochers moins hauts couverts de dieux et de monstres marins. Le lendemain, on était si las qu'on se leva tard et qu'on ne put guère que dîner chez le duc d'Anjou, mais on s'en revancha bien le mercredi, qui fut la vraie fête, non pas tant pour les tournois et les courses de bague, qui eurent toutefois leur beauté, que pour les magnificences de l'hôtel de Bourbon. Une machine, adroitement montée et plus riche qu'on n'en avait encore vu, représentait le séjour des Bienheureux, un peu au-dessous les Champs-Élysées, où s'ébattaient douze nymphes figurées par les plus belles dames de toute la cour, et enfin l'enfer, épouvantable par ses fantômes qui jetaient le

feu de tous côtés. On entendait des instruments les plus agréables du monde, parmi lesquels les douze nymphes chantaient des vers commandés aux meilleurs faiseurs. Il n'y avait d'abord que les nymphes, mais on ne tardait pas à voir se ruer sur les portes du paradis des chevaliers errants qui étaient les plus vaillants seigneurs de la suite du prince navarrois et, à leur tête, le prince lui-même; aussitôt les habitants du paradis, c'est-à-dire le roi, ses deux frères et leurs gentilshommes, accouraient contre les envahisseurs, les combattaient, les repoussaient et les précipitaient dans l'enfer. Puis, ils allaient aux douze belles nymphes troublées de ce vacarme, les rassuraient, et dansaient avec elles des pas admirables autour d'une fontaine. Les nymphes intercédaient pour les vaincus et les délivraient de l'enfer, car les femmes veulent qu'on ne brûle que par elles; réconciliation générale et tournoi; après quelques lances rompues, le feu était mis à la fontaine qui s'incendiait merveilleusement, et qui devenait une apothéose où le roi de France et le roi de Navarre s'embrassaient dans des flammes de toute couleur.

Tous les huguenots ne furent pas contents que le roi catholique eût pris pour lui le paradis et eût jeté leur prince dans l'enfer, où il serait resté éternellement sans la pitié des nymphes. Mais Charles IX appela Coligny *son père*, et l'enfer fut pardonné.

Les fêtes continuèrent le jeudi. Le vendredi,

Comme Coligny sortait d'avec le roi de plus en plus filial, à deux pas du Louvre, il éprouva subitement une grande commotion à un doigt de la main droite et presque au même moment une autre au bras gauche : c'étaient deux coups d'arquebuse qu'on venait de lui tirer d'une fenêtre du cloître Saint-Germain-l'Auxerrois. Il fallut lui couper le doigt blessé, ce qui lui fit quelque mal parce que les ciseaux étaient mauvais et qu'on s'y reprit à trois fois. Le roi de Navarre et le prince de Condé, atteints dans leur meilleur ami, allèrent se plaindre à Charles IX, qui fut plus affligé qu'eux, et, les deux princes lui disant que, puisque les huguenots n'étaient pas en sûreté à Paris, ils demandaient qu'on les laissât se retirer chez eux, il le leur défendit et fit promptement fermer les portes de la ville, de crainte que l'assassin ne s'échappât. Il alla voir Coligny et lui dit : « Mon père, vous avez reçu la blessure et moi la douleur. » Catherine de Médicis y alla aussi, et offrit même au blessé de le faire transporter au Louvre, où elle répondrait de lui. Coligny n'accepta pas ; si bien que, le surlendemain, au milieu de la nuit, il fut réveillé par le son du tocsin et par un tumulte dans sa cour, puis à sa porte, qui fut vite forcée, et il vit entrer trois capitaines au régiment des gardes, Cosseins, Attin et Corberau de Cordillac, un Siennois, Petrucci, et Besme, un Allemand. Besme lui dit : « Est-ce toi qui es Coligny ? » Il répondit : « C'est moi. »

Besme lui donna un coup d'épée au travers du corps et un autre coup dans la bouche, puis d'autres encore pour l'achever. Le duc de Guise, qui était dans la cour avec plusieurs, cria Besme et lui demanda si c'était fait; Besme dit que oui, mais le chevalier d'Angoulême ne s'en rapporta pas à lui et voulut voir; Besme alors et les capitaines jetèrent le corps par la fenêtre; la blessure de la bouche le défigurait et le sang empêchait de voir le visage : le chevalier d'Angoulême essuya le sang avec son mouchoir, vit que c'était bien Coligny, et donna au mort des coups de pied; on lui coupa la tête pour l'envoyer à Rome en cadeau au pape; puis ces princes se retirèrent, laissant leurs restes à la populace. Le cadavre fut traîné jusqu'à la Seine, où il allait être jeté, mais on préféra le gibet de Montfaucon, on alla l'y pendre, on alluma dessous un feu qui le consuma à moitié, et on laissa là pendant plusieurs jours ce charbon humain.

On sait ce que fut cette nuit si bien commencée. Le tocsin sonnait, appelant au meurtre les fidèles de l'église et de la monarchie. On tuait partout, dans les rues, dans les maisons, dans le Louvre. On tuait tout, femmes, enfants, malades. « Le sang, dit de Thou, coulait à si grands ruisseaux dans les rues qu'il en tombait de tous côtés comme des torrents dans la rivière. » Un orfévre appelé Crucé se vanta d'avoir tué plus de quatre cents protestants à lui seul.

Deux jours après, les prêtres firent une procession dans Paris pour rendre grâces à Dieu.

Il va sans dire que le roi entendit solennellement la messe, vint au Parlement et déclara que Coligny et les protestants avaient conspiré de le tuer, lui, la reine sa mère, ses frères, et même le roi de Navarre.

On tua dans toute la France, pendant un mois. A Rouen, égorgement de prisonniers, mais par les royalistes, ça ne compte pas : on les appelait un à un, et une troupe, conduite par un agent royaliste appelé Maromme, les assommait à mesure. A Meaux, égorgement de prisonniers, mais par les catholiques, pourquoi en parler? deux cents hommes, appelés aussi un à un, furent abattus par des bouchers. A Lyon, égorgement de prisonniers, mais pas par les démocrates, passons : le carnage ne fut nulle part mieux organisé qu'à Lyon ; le gouverneur commença par mander à l'archevêché les principaux protestants, auxquels il avait une communication à faire de la part du roi ; ils y vinrent sans défiance, au nombre de trois cents ; la communication qu'il leur fit, c'est qu'ils étaient prisonniers ; le reste des protestants, sans chefs, fut aisément intimidé, consterné, désarmé, jeté dans les prisons et, les prisons ne suffisant pas, dans les églises ; dès qu'on les eut tous, on fit venir le bourreau ; mais le bourreau fut tiède et refusa de les assassiner ; on fit venir les soldats de la garnison, qui répondirent qu'ils n'étaient pas

bourreaux; alors on prit des bouchers, des bateliers, des portefaix, à qui l'on permit trois jours de pillage, et des condamnés, auxquels on fit grâce, on leur ouvrit les prisons, l'église des Cordeliers, le couvent des Célestins, la maison de l'archevêque, et on leur dit : Tuez ! ils tuèrent de la façon qui leur plut, à coups de pistolet, à coups de pique, à coups de couteau; ils noyèrent les trois cents de l'archevêché, moins six, les plus gras, que des apothicaires réclamèrent pour en tirer la graisse. On noya suffisamment en France pour que, pendant plusieurs semaines, il y eût, dans toutes les villes et dans tous les villages des rives, des gens chargés de repousser les cadavres de peur de la peste.

La Saint-Barthélemy, d'après l'évaluation moyenne, tua trente mille personnes en un mois; il est certain que, si ç'avait été un fait démocratique, le chiffre serait énorme. J'ai entendu soutenir que trois égorgements de prisonniers étaient plus qu'un seul, et que les royalistes, qui jettent tous les matins 93 à la face de la démocratie, mériteraient un livre intitulé *les 93 monarchiques,* qui serait la comparaison de la Saint-Barthélemy, des dragonnades et des inquisitions avec la terreur; que les excès de la Révolution prendraient alors des proportions plus modestes et paraîtraient une bien faible revanche d'exterminations inimitables; que, outre la différence des chiffres, il y aurait la diffé-

rence des choses; que notamment la Saint-Barthélemy, cette conspiration de princes et de prêtres préméditant l'écrasement de toute une race, le préparant froidement, le débattant en conseil, mentant, souriant, caressant, assassinant, ce guet-apens dans une fête, cette férocité joyeuse, n'aurait pas les mêmes excuses que l'accès de fureur d'un peuple opprimé depuis des siècles, exaspéré, trahi, vendu à l'étranger, envahi de partout. Mais ce sont des raisonnements auxquels on ne répond pas.

Gabriel de Montgomery avait été invité, lui aussi, aux noces du roi de Navarre; il y était venu, mais il n'avait pas poussé la confiance, comme Coligny, jusqu'à s'installer à la porte du Louvre : il s'était logé prudemment hors de la ville, dans le faubourg Saint-Germain. La nuit du 24 août, on vint le réveiller et l'avertir qu'on entendait du bruit de l'autre côté de l'eau. Il se leva à la hâte et fit prévenir le vidame de Chartres, Rohan de Frontenay, Godefroy de Caumont et quelques autres qui logeaient dans le faubourg; ils accoururent; qu'était-ce que ce tocsin et ces fusillades qu'on entendait? La plupart crurent que c'était une sédition contre le roi et voulurent aller le secourir; Montgomery, ayant hasardé que ce pouvait être une sédition du roi, fut trouvé bien ingrat de soupçonner un prince qui leur avait tant de fois juré sa parole et qui leur donnait de si belles fêtes dans ce moment

même; il se laissa entraîner par les autres et vint avec eux jusqu'au bord de la rivière, qu'ils allaient passer pour venir défendre ce bon roi si indignement attaqué la nuit, mais la délibération avait pris du temps, le jour, qui est matineux en août, se levait, et, tout à coup, Montgomery vit qu'on tirait des fenêtres du Louvre. Il le fit remarquer aux autres, dont plusieurs étaient déjà dans le bateau, et leur montra en même temps, à l'autre rive, de nombreuses barques où se jetaient des soldats des gardes, et, parmi eux, le duc de Guise, qu'il ne faut pas accuser d'avoir attendu jusqu'au jour pour s'occuper de Montgomery; il l'avait, au contraire, recommandé particulièrement la veille à un de ses meilleurs capitaines qui devait aller au faubourg Saint-Germain avec mille hommes, mais le capitaine s'était attardé dans la ville à un beau pillage; aussitôt que le duc de Guise s'en était aperçu, il ne s'en était plus remis à personne, il avait pris lui-même tous les soldats des gardes qu'il avait pu et avait couru aux barques; les portes étaient fermées; une confusion de clefs, bien pardonnable dans cette nuit inusitée, avait encore dépensé un quart d'heure; mais enfin on s'embarquait, et, Dieu aidant, on allait regagner le massacre perdu.

Montgomery n'eut que le temps de courir chez lui, de sauter à cheval et de disparaître; le duc de Guise ne le lâcha pas; il le poursuivit au galop

Jusqu'à Montfort - l'Amaury ; malheureusement, Montgomery avait une jument excellente et qui ne voulut pas qu'on prît son maître ; au lieu que les chevaux des royaux se fatiguèrent ; pendant qu'on les changeait, le duc réfléchit qu'en poursuivant un seul homme qu'il n'était pas sûr d'atteindre, il manquait de bien belles occasions de meurtres à Paris et en quantité. Il ne voulut pas qu'on tuât tant sans lui, et revint, laissant un brave homme, Saint-Léger, poursuivre Montgomery avec les chevaux frais. La jument s'obstina ! elle fit trente lieues d'une traite ; Montgomery atteignit la Basse-Normandie, y prit sa femme et ses enfants, se jeta dans un sloop et gagna Jersey.

Il y resta quelque temps, correspondant avec les protestants de France, qui avaient repris les armes ; il alla en Angleterre organiser des expéditions de réfugiés et d'Anglais ; il vint avec des navires au secours de la Rochelle, qu'il ne put sauver ; il ne se découragea pas ; il fit presque aussitôt une descente sur la côte normande, prit le commandement de la rébellion, n'eut pas l'avantage, fut assiégé dans Saint-Lô, puis dans Domfront, où les royaux l'enfermèrent. Catherine de Médicis ne voulut pas qu'il lui échappât cette fois. Elle y envoya Matignon, avec quatre mille hommes de pied et cinq cents chevaux. Montgomery n'avait, lui, que cinquante chevaux et quatre-vingt-dix mousquetaires, dont il

n'était pas très-sûr, à cause des menaces et des promesses de la reine. La place de Domfront est dominée par deux collines à la portée du mousquet; Matignon installa sur ces collines des pièces d'artillerie qui tirèrent à bout portant. Deux heures après, Montgomery n'avait plus que cent hommes. Il leur ordonna de se retirer immédiatement dans le château, où ils seraient de niveau avec l'ennemi; mais, en chemin, ils s'aperçurent presque tous que, dans la précipitation du déménagement, ils avaient oublié quelque chose de leur bagage; la plupart retournèrent, et, en revenant, se trompèrent de route; au lieu de venir au château, ils se trouvèrent tout à coup dans le camp des royaux, qui les désarmèrent aisément. Montgomery, déserté, traqué, criblé de boulets, ne se rendit pas; le soir, il lui restait quarante hommes, trente le lendemain; contre cinq mille; il ne céda pas; le surlendemain, il fut blessé d'un éclat de pierre; il se fit panser sur la plateforme, et y resta; l'artillerie éventrait la tour; la fusillade abattait sa petite troupe homme à homme; pas un qui n'eût sa blessure; il tint bon encore trois jours. Il survivait presque seul et le château commençait à chanceler comme ivre de fumée et de balles; les assiégeants s'étonnèrent d'une défense si farouche et désespérèrent de la réduire; un parent de Montgomery, M. de Vassay, lui fut envoyé par Matignon avec promesse de la vie sauve.

J'espère pour le bon sens de Montgomery que ce ne fut pas cette promesse qui le résolut à capituler. Matignon s'était engagé pour la reine mère, qui, du reste. l'affectionnait tellement qu'elle le voulait toujours près d'elle malgré la puanteur de son haleine; mais les personnes royales ont déjà bien assez à faire de tenir leurs paroles sans tenir encore celles des autres. Les serments, dans ce temps-là, ne gênaient pas beaucoup les princes. Quatorze ans auparavant, le roi François II avait fait dire aux conjurés d'Amboise que, s'ils voulaient venir causer avec lui de leurs griefs, il les écouterait amicalement, « leur promectant, en foy de prince, qu'il ne leur adviendroit aulcun mal, et leur pardonnant dès ceste heure, par serment royal et de prince très-chrestien, toute la faulte qu'ils avoient commise en ce port d'armes. » Il lui avait fait dire cela par le duc de Nemours, qui leur avait juré aussi « en foy de prince, sur son honneur et dapnation de son âme, et, oultre ce, avoit signé de sa main, qu'il les ramèneroit sains et saulves. » Quinze des principaux, croyant à ce serment de roi et à cette âme de prince, étaient venus : aussitôt on les avait jetés en prison et mis à la torture. Le duc de Nemours avait un peu réclamé, non pas à cause de sa foi de prince, car il en aurait été quitte pour la nier : « Il eust tousjours donné un démentir à qui la lui eust voulu reprocher, sans nul excepter, tant estoit vaillant prince et géné-

reux, fors sa majesté seulement. » Mais il était embarrassé par sa signature, qu'il ne pouvait pas nier, avec toute la générosité du monde. Il avait donc parlé pour les prisonniers ; de sorte que, lorsqu'on les avait eu torturés suffisamment, on en avait décapité la moitié, roué vifs trois ou quatre et pendu le reste aux fenêtres du château d'Amboise. Pierre de Castelnau, décapité le dernier, avait trempé dans le sang de ses camarades ses deux mains indignées, et, les tendant toutes rouges vers le ciel, avait maudit la foi des princes.

Matignon dit à Catherine de Médicis qu'il avait promis pour elle la vie sauve à son prisonnier. Catherine lui répondit qu'il avait eu raison, et fit décapiter Montgomery.

SCÈNE TROISIÈME.

LES BANDINELLI.

Le catholicisme aurait pu recommencer sous Jacques Ier, qui était fils de Marie Stuart ; mais les îles en furent quittes pour la peur. Jacques n'était pas un roi tourmentant. Il était d'une telle égalité d'humeur que, quand son fils Henri mourut, il n'en souffrit point. Il avait si peu de rancune qu'il prit pour ministres les meurtriers de sa mère. Il finit par les renvoyer, mais il faut dire qu'ils étaient tous vieux et laids, et que Jacques était un roi artiste et grand appréciateur de la beauté, surtout dans les hommes.

Un jeune Écossais, Robert Carre, étant tombé de cheval devant lui, Jacques le regarda, le trouva beau, le fit chevalier, vicomte de Rochester, con-

seiller privé, comte de Sommerset, lui donna la jarretière et n'eut plus d'autre ministre.

Robert Carre commit la faute d'aimer la comtesse d'Essex : dès lors, le roi ne tint plus beaucoup à cet amoureux d'une femme. De plus, on présenta à Jacques un jeune cadet de vingt-deux ans, George Villiers, ravissant. Il ne manquait plus qu'un prétexte : Carre le donna en empoisonnant son meilleur ami. Donc, un jour, Carre, étant avec Jacques, vit entrer un officier de justice qui le pria de le suivre. Carre lui demanda s'il était fou d'arrêter un pair du royaume en présence du roi, et regarda Jacques. Jacques dit qu'il ne savait ce que cela signifiait, et engagea Carre à aller voir; il l'embrassa, et lui recommanda de revenir promptement, car il ne pouvait vivre un instant sans lui; lorsque Carre fut sorti, le roi éclata de rire et s'écria : « Va, que le diable t'emporte, tu ne me reverras jamais! »

Mœurs royales. Louis XV partait de Versailles pour aller à Rambouillet; il causait gaiement avec le duc de Bourbon, son premier ministre; en montant en voiture, il lui dit : « Monsieur le duc, venez de bonne heure à Rambouillet, je vous attendrai pour jouer, et ne commencerai pas sans vous. » Le duc s'apprêta bien vite, et allait partir à son tour, quand le duc de Charost, capitaine des gardes du corps, entra dans son cabinet, et lui remit une lettre de cachet laissée par le roi qui le destituait et l'exi-

ıit immédiatement. Louis XV avait alors seize ns.

George Villiers fut fait vicomte de Villiers, comte, ıarquis, duc de Buckingham, chevalier de l'ordre de ı Jarretière, grand écuyer, maître des eaux et forêts, ouverneur des Cinq-Ports, président de la cour du lanc du roi, grand maître de Westminster, connéıble de Windsor et grand amiral d'Angleterre. Sa ıère devint comtesse de Buckingham et son père icomte de Durbeck. Il avait une parenté aussi nomreuse qu'indigente; Jacques la fit aussi riche que ombreuse. Dans les lettres qu'il écrivait au roi, 'illiers remplaçait Votre Majesté par Votre Cochonerie.

Ça coûte cher à un roi d'être appelé Votre ochonnerie. Jacques n'avait jamais assez d'argent; en demandait au parlement, qui n'éprouvait pas ı même besoin de tant pensionner le favori et sa ımille. De là, des disputes et une hostilité réciroque.

Sous Jacques Ier, ce fut la querelle; sous Chars Ier, ce fut le duel.

Il faut dire que les royalistes avaient de légitimes riefs contre le parlement, et qu'il leur donnait trop 'occasions de le mépriser. Ainsi l'un d'eux raconte u'un jour il vit, « en entrant dans la salle, un oraıur qui parlait en habit de drap sans broderie et ıns ganse à son chapeau; » de plus, « sa cause ne

permettait guère le bon sens : il parlait pour un libelliste supplicié par le bourreau; » eh bien, le parlement eut la bassesse de lui laisser défendre la liberté de la presse, sans broderie, et même de trouver qu'il avait raison, sans ganse. « Je déclare que l'attention prêtée par l'Assemblée à ce gentleman diminua de beaucoup ma considération pour les Communes. »

Ce gentleman s'appelait Olivier Cromwell. Cromwell n'était guère endurant, de prendre si mal les justices du roi contre les pamphlétaires. Quand Bastwich, Burton et Pryne furent jugés pour publications anarchiques, la cour étoilée les condamna seulement à être dégradés, exposés deux fois au pilori, à cinq mille livres d'amende chacun, à avoir les deux oreilles coupées, une à Westminster et l'autre à Cheapside, et à l'emprisonnement perpétuel. Il n'y eut que Pryne pour qui cela fut jugé insuffisant, et à qui un second arrêt ajouta une nouvelle amende de cinq mille livres sterling et recoupa les tronçons de ses oreilles.

Bastwich fut enfermé à Scilly, Burton à Guernesey et Pryne à Jersey.

Jersey eut sa guerre civile. La révolution y eut pour auxiliaires les réfugiés, trois surtout, d'Assigny, recteur de Saint-Hélier, David Bandinelli, doyen, et le fils de David, Jacques Bandinelli, recteur de Sainte-Maire. L'île eut alors deux gouverneurs : le

comte de Saint-Albans, pour le roi, et le comte de Warwick, pour l'Angleterre.

Tout fut bientôt parlementaire, moins le château Élisabeth, resté au lieutenant du comte de Saint-Albans, George de Carteret. Le lieutenant du comte de Warwick, Léonard Lydcott, accumula toute l'artillerie de l'île sur le Mont-de-la-Ville, d'où la canonnade écrasa le château : un coup de mer le sauva. Une marée furieuse disloqua un talus qui protégeait la ville, et la mit brusquement à découvert. Alors, les assiégés, au lieu de tirer en l'air sur Lydcott, braquèrent leurs batteries sur Saint-Hélier et criblèrent les maisons. Les propriétaires demandèrent grâce. Lydcott voulut continuer le siége, mais il eut alors la ville contre lui. Pour comble, il y eut un débarquement de Français, obtenus par le roi d'Angleterre contre l'Angleterre. L'île s'insurgea tout à fait contre Lydcott, et se rendit.

George prit des deux mains, aux uns les biens, aux autres la vie. Les chefs du mouvement, plus de cinquante, furent condamnés à être pendus. Mais la plupart avaient quitté l'île et ne purent être exécutés qu'en effigie. Le doyen Bandinelli et son fils furent moins heureux.

Pris et enfermés à Mont-Orgueil, ils n'avaient qu'une seule chance de salut, l'évasion. On laissait leurs femmes les visiter le jour. Avec du linge qu'elles leur apportèrent, ils se firent une corde. La nuit du

10 février leur parut bonne. Un vent d'ouragan soufflait dans la tour comme dans un clairon monstrueux, et le bruit formidable de la mer cognée aux rochers les empêcherait d'être entendus.

Avec un vilebrequin ils percèrent dans la porte de leur cellule une trentaine de trous les uns près des autres; puis, en pesant sur la partie de la porte ainsi trouée, ils y firent une ouverture assez grande pour passer. Ils passèrent et se trouvèrent dans une chambre où étaient des lieux d'aisances en mauvais état. Ils descellèrent une pierre du conduit, s'y introduisirent à grand'peine, et tombèrent dans une troisième chambre dont le mur avait une meurtrière sur la mer. Il n'y avait plus qu'à descendre, mais la hauteur était prodigieuse. Ils jetèrent leur corde par la meurtrière et en fixèrent le bout au moyen d'une grosse cuiller en fer posée en travers d'une crevasse. Le père voulut descendre le dernier pour rester le dernier exposé à l'éveil des gardes; le fils consentit pour courir le premier les périls de la descente.

Jacques donc se glissa par la meurtrière, saisit la corde avec ses deux mains, puis avec ses genoux, et pendit sur l'abîme. Il descendit bravement, secoué par le vent qui le heurtait à la muraille, et forcé quelquefois d'attendre, pour continuer, que la rafale fût passée. Il vit monter et s'enfoncer dans le ciel la haute tour, puis il quitta la muraille pour la falaise; ses poignets commençaient à se fatiguer, et la corde

lui brûlait les genoux ; mais il pensait à la corde du gibet et ne sentait plus ni fatigue, ni brûlure. Enfin, il n'était plus qu'à une quarantaine de pieds de la grève ; il sentait déjà le vent le fouetter de l'écume des vagues. Tout à coup, une sueur froide lui glaça tout le corps : il n'avait plus rien entre les genoux. La corde était trop courte.

Il hésita ; mais il n'y avait pas à hésiter. Remonter, il n'en aurait pas eu la force ; et d'ailleurs, remonter, pourquoi ? pour être pendu. Il lâcha la corde, vint s'aplatir sur le dur granit, et roula, fracassé et mutilé, jusque dans la vague. Il se releva péniblement et voulut crier à son père de ne pas descendre, de chercher un autre bout de corde ou de linge n'importe où. Mais la mer couvrit sa voix. Et puis, David descendait déjà. Jacques commençait à apercevoir son père au bas de la tour ; le vieillard approchait, serrant la corde de ses deux pauvres genoux affaiblis par l'âge ; il dépassait la tour et arrivait à la falaise ; soudain Jacques poussa un cri : la corde s'était rompue, et David tombait de cent pieds sur la pointe du roc.

Le fils courut et trouva le père mourant. Il voulait rester et mourir aussi. Mais David eut encore la force de lui dire que son sacrifice était inutile, et qu'il n'avait pas le droit de mourir inutilement, tant qu'on pouvait mourir pour une croyance. Il bénit son fils, et expira. Jacques essaya d'emporter

son père; mais, blessé et épuisé comme il était, il tomba avec lui. Alors il le mit sur un rocher où la marée ne pouvait l'atteindre, ôta son habit pour l'en couvrir, l'embrassa au front, et partit.

Il se traîna jusque chez sa mère. Mais c'était là qu'on le chercherait d'abord. On le porta chez une femme de Saint-Laurent, et on l'y coucha. — Puis, la mère et deux parents coururent à Mont-Orgueil pour chercher et enterrer le cadavre. Mais tout cela avait pris du temps, le jour se levait lorsqu'ils arrivèrent. Une sentinelle avait vu la corde, on avait couru après les deux évadés, on avait trouvé le mort, et on l'avait rapporté dans le château.

Restait le fils. Dès le matin, on barra les havres et on fouilla les paroisses. Deux cents livres furent promises à qui ramènerait Jacques. Une vie humaine ne se vend pas plus cher que ça. Jacques fut dénoncé et arraché en pleine fièvre. Au château, on le soigna. Dès qu'il parut revenir à la vie, on prépara le gibet. On renouvela les échelles et on fit les frais d'un licol neuf. Tout était prêt; mais le condamné n'était pas assez rétabli, on n'en aurait pas tué assez. Jacques n'eut pas pitié des dépenses de la ville : au lieu de guérir, il mourut.

SCÈNE QUATRIÈME.

CHARLES II.

Le meurtre des Bandinelli ne sauva pas la monarchie. Le parlement et le peuple ne s'apaisant pas, le roi s'enfuit de Londres et alla dans le Yorkshire organiser la guerre civile. Son fils aîné, le prince de Galles, se réfugia à Jersey, avec son secrétaire, son chambellan, son échanson, son écuyer tranchant, ses médecins, ses marchands, ses chapelains, et une foule de gentilshommes, parmi lesquels sir Édouard Hyde, plus tard comte de Clarendon et grand chancelier, qui écrivit à Jersey son *History of the Rebellion*.

Le prince resta deux mois à Jersey, puis passa en France, puis en Hollande. Pendant ce temps, le roi appelait l'étranger contre son peuple, et, à la tête

de Français et de Hollandais, se faisait battre par Cromwell. Il ne lui restait plus que l'Écosse ; il s'y jeta. Les Écossais, touchés de sa confiance, le vendirent au parlement.

Charles fut jugé, condamné et exécuté le 31 janvier 1648. Cette fois, l'échafaud est abominable. Non pas qu'au point de vue de ceux qui approuvent la peine de mort, la condamnation de Charles Ier ne fût parfaitement légitime : il avait conspiré contre son pays, il avait ouvert la porte à l'étranger, il avait appelé la France, la Hollande, le Danemark et le duc de Lorraine. Ce n'était pas non plus que Charles Ier fût un bien regrettable sire. Il avait employé les dernières années à trahir, à mentir et à se parjurer ; il avait, le même jour, reconnu en public les droits du parlement et annulé cette reconnaissance en secret. Il avait sanctionné la condamnation de Strafford, après lui avoir dit : « Aussi vrai que je suis roi d'Angleterre, ils ne toucheront pas un cheveu de votre tête. » Il avait permis à Montrose l'assassinat d'Hamilton et d'Argyle ; Montrose n'ayant pas réussi, il l'avait désavoué hautement et avait fait Hamilton duc et Argyle marquis. Il avait promis la jarretière aux principaux chefs du parti populaire, et aussitôt il avait écrit à la reine : « Sois tranquille sur les concessions que je pourrais faire ; je saurai bien, quand il en sera temps, comment il faut se conduire avec ces drôles-là, et, au lieu d'une jar-

retière de soie, je les accommoderai d'une corde de chanvre. » Ce qui fait de ce roi un martyr et de sa mort un forfait exécrable, c'est qu'ici l'échafaud a été dressé par un peuple.

Les Jersiais, ne pouvant se passer de roi, proclamèrent le prince de Galles roi d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande et de France. Le prince, heureux d'être roi quelque part, revint à Jersey. Son frère le duc d'York (depuis Jacques II) l'accompagnait. Ce pauvre proscrit n'avait avec lui cette fois que trois cents personnes et cent vingt chevaux. Misère de roi. Ce dénûment émut les États, qui levèrent pour lui sur tous les habitants de l'île une contribution de vingt sous tournois par quartier de froment.

Quand ce roi eut mangé cette aumône, il s'ennuya. Les Écossais le demandaient; je n'y serais pas allé, mais eux seuls pouvaient l'imposer à l'Angleterre, il y alla, et tomba, lui qui préférait à tout une bonne orgie, chez des puritains intraitables. Il voulut s'échapper; on ressaisit cet évadé du trône. Il fut heureux quand Cromwell vint l'attaquer et le battre à Worcester; son armée détruite, il creva un cheval, se déguisa en bûcheron, coucha plusieurs nuits sur un chêne, et parvint à s'embarquer.

Il débarqua en France, laissant Cromwell faire ce qu'il voudrait des Écossais et des Jersiais. Un soir, le 20 septembre 1651, Jersey était bien tranquille, la cloche de la paroisse Saint-Sauveur se mit

à sonner le tocsin avec une telle véhémence que la corde cassa. Une flotte anglaise venait punir cet îlot qui se permettait de faire des rois d'Angleterre. Le château Élisabeth fut assiégé. Une bombe troua la voûte de l'abbaye, arriva aux poudres et fit tout sauter. Le château ne se rendit pas encore. On envoya en France dire à Charles II où en étaient les choses et lui demander aide ou conseil. L'envoyé trouva Charles II en train de vendre à la France cette île qui se faisait bombarder pour lui.

Le marché ne se conclut pas. Mais les Jersiais n'eurent plus grand empressement à donner leur sang pour un roi qui les donnait pour de l'argent. Ils capitulèrent.

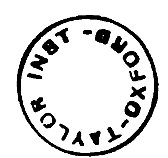
Cromwell les gouverna énergiquement. Il leva double impôt sur les royalistes, les fit travailler, à coups de bâton, aux réparations du château, et, pour n'être pas gêné par la justice, nomma les jurés lui-même. Les royalistes n'osaient souffler mot : une garnison de cinq mille hommes leur fermait la bouche. Il fallut loger ces cinq mille hommes, ce qui n'était pas commode dans une ville de quatre cents maisons. Les maisons ne suffisant pas, on prit l'église de Saint-Hélier. Hommes et chevaux l'envahirent et l'emplirent d'ordures.

Au reste, les puritains n'étaient pas plus tendres en Angleterre. Leur administration n'était pas précisément folâtre. Ils s'offensaient de tout amusement.

Les théâtres furent démolis et les acteurs fouettés en place publique. Il y avait encore une autre sorte de spectacle qui les révoltait. Les Anglais ont, de tout temps, adoré les batailles d'animaux; les bouledogues qui s'éventrent, les coqs qui s'arrachent les yeux à coups de bec, ont toujours été la principale récréation de ces insulaires; au dix-septième siècle, c'étaient les combats d'ours. Quand les puritains surprenaient un de ces combats en flagrant délit, ils emmenaient avec indignation les ours déchirés et saignants, et les tuaient.

La trahison de Monk restaura Charles II et les combats d'ours.

On sait ce que fut le règne de Charles II : le règne des représailles. Les républicains furent traqués, emprisonnés, déportés, exécutés. Cromwell fut déterré, pendu, coupé en morceaux et brûlé. Je ne sais comment s'y prit le régicide Lambert pour n'être qu'exilé à Jersey. Il y eut du sang, mais il y eut surtout de la boue. La débauche, qu'avait rudement comprimée l'intolérance puritaine, fit explosion. Les statues grecques, mutilées pour cause d'indécence, furent bien vengées par la nudité des femmes. Une singularité de la nation anglaise est d'avoir eu son Louis XV après sa révolution. La cour fut un lieu de prostitution. Tout y était à vendre, la pudeur, la conscience, le roi. Charles II vendit à Louis XIV Dunkerque, le parlement, le protestantisme. Il s'engagea



à convertir l'Angleterre au catholicisme, moyennant deux millions par trimestre, et il mettait sur la quittance : *Bon pour catholicité*. Il avait commencé par se convertir lui-même, ce qui ne l'empêchait pas de continuer par prudence à pratiquer le protestantisme et à commettre ainsi des sacriléges quotidiens. — Aussi il mourut populaire, et ses funérailles furent un deuil public. Londres ne voulut pas se consoler. Il n'y eut si pauvre servante qui ne trouvât *six pence* pour un chiffon de crêpe noir. L'avénement même du nouveau roi n'égaya pas la ville. On eut beau percer des tonneaux de vin dans les rues et inviter les passants à boire : tous pleuraient en buvant.

A Jersey, la popularité de Charles II est entière encore aujourd'hui. Il est vrai que, remonté sur le trône dont il était si digne, il daigna penser qu'il n'avait peut-être pas remercié suffisamment les Jersiais de leur hospitalité en les offrant pour de l'argent : il leur fit présent d'une masse d'armes en vermeil. Cette masse suffit à sa mémoire. Encore maintenant, dans toutes les cérémonies, le bailli est précédé de la masse de Charles II, et les Jersiais s'attendrissent.

SCÈNE CINQUIÈME.

JACQUES II.

Je me demande pourquoi Jacques II n'est pas resté aussi populaire que Charles II. Il a fait cependant tout autant que son frère. Et même davantage.

Charles II s'est vendu à Louis XIV; Jacques II aussi. Il n'avait pas la faiblesse d'en rougir ni de s'en cacher. Quand l'ambassadeur français, Barrillon, lui remit les premières cinq cent mille livres, il pleura de joie, et voulut que ses ministres vinssent embrasser l'ambassadeur. Il promit à Louis XIV de lui obéir en tout, de lui laisser prendre les provinces belges malgré les traités, s'il en avait envie, de dissoudre les Communes en cas d'opposition, de mitrailler le peuple en cas de soulèvement, et d'être bon catholique.

Jacques II est donc égal à son frère comme cor-

ruption, et comme cruauté il lui est bien supérieur.

Charles II n'avait pas le goût des supplices; il consentait aux exécutions pour ne pas mécontenter les royalistes, pour ne pas refuser quelque chose à ses amis, par bonté; au fond, le meurtre de ses sujets lui était indifférent. Au lieu que Jacques aimait tuer. Lorsqu'il n'était encore que duc d'York, son frère lui donna l'Écosse à gouverner. Il y fut d'une férocité parfaite. La torture était un rude spectacle que les plus robustes supportaient malaisément; les plus forts juges sortaient dès qu'on apportait les brodequins; Jacques, au contraire, entrait à ce moment, restait jusqu'à la fin, ne perdait pas un cri ni une convulsion, et ne vivait qu'aux agonies. L'Écosse n'aurait pas suffi longtemps à l'appétit de ce royal bourreau : la providence lui donna trois royaumes et des occasions.

La première occasion fut une dissidence de quelques calvinistes. Les fusillades et les pendaisons la réfutèrent. Deux femmes, dont une âgée de dix-huit ans, qui ne voulurent pas abjurer leur opinion, furent attachées à mer basse à des poteaux fixés dans le sable; la marée vint et les submergea lentement. On fusilla un enfant parce qu'un dissident s'était réfugié chez sa mère.

La seconde occasion fut la révolte d'Archibald, neuvième comte d'Argyle, chef de la grande tribu des Campbell. Argyle, vaincu, fut décapité; tous les

Campbell qu'on put prendre, pendus sans jugement. En un seul jour, le bourreau d'Édimbourg coupa les oreilles à trente-cinq prisonniers. Pour les femmes, on se contenta de leur marquer les joues avec un fer rouge. La campagne fut ravagée, les maisons démolies, les meules des moulins brisées, les filets et les bateaux de pêche détruits, les arbres fruitiers arrachés et les racines brûlées.

Mais la meilleure de toutes les occasions fut l'insurrection de Monmouth. Monmouth était neveu de Jacques; aussi Jacques ne s'empressa pas de le condamner. Il le fit venir à Whitehall, l'écouta paternellement, le laissa parler, demander grâce, se traîner à genoux, et ce ne fut qu'après avoir joui complétement de la terreur de son neveu qu'il le fit décapiter.

Le bourreau n'eut pas plus d'impatience que le roi. Il ne commit pas la faute de décapiter Monmouth du premier coup de hache. Il se borna d'abord à une bonne entaille, qui fit que Monmouth se releva, la tête pendante, et le regarda douloureusement; il le rejeta sur le billot, et frappa un second coup, encore insuffisant, puis un troisième, puis un quatrième, puis s'arrêta, regardant le corps se tordre. Jacques II aurait applaudi; mais la foule prit la chose différemment, et voulut assommer le bourreau. Alors il fallut bien finir; le bourreau ne s'accorda plus que deux coups de hache, après lesquels il n'y

eut plus qu'à scier avec un couteau le reste du cou.

Ces sages lenteurs du roi et du bourreau étaient naturellement imitées. Le colonel Percy Kirke, envoyé dans le Sommerset pour rechercher les partisans de Monmouth, logeait à Taunton, à l'auberge du Cheval blanc. Pendant son dîner, il faisait accrocher les prisonniers à l'enseigne de l'auberge, venait à la fenêtre avec ses officiers, le verre en main, et portait la santé de chaque patient; quand les convulsions des jambes commençaient, il ordonnait aux tambours de battre, disant que la danse n'allait pas sans la musique. Mais la meilleure distraction des officiers anglais, c'était de dépendre les pendus avant qu'ils fussent morts, de les laisser revenir et de les rependre. — Kirke fut révoqué comme trop mou.

Le lord chief-justice, Jeffreys, trouva qu'il perdait un temps précieux à ces minuties et à ces enjolivements du gibet, et que ce n'était pas le moment de s'amuser aux détails des exécutions. Il vint en personne, et ne s'attarda pas à perfectionner les gambades des pendus; il ne dégusta pas les suppliciés goutte à goutte; il avala des populations d'une seule gorgée. Kirke était le gourmet du sang, Jeffreys en fut l'ivrogne. A la fin de sa vie, Jeffreys se vantait d'avoir plus pendu à lui seul que tous ses prédécesseurs depuis la conquête. Sa tournée ne fut pas insignifiante. Dans le Sommerset, il n'y eut que deux cent trente-trois condamnations à mort, mais il y en

eut deux cent quatre-vingt-douze dans le Dorsetshire. A Winchester, une femme, qui avait donné asile à deux fugitifs, fut condamnée à être brûlée vive. Quand Jeffreys revint à Windsor, Jacques II le reçut triomphalement et lui donna le grand sceau d'Angleterre.

Toutes ces justices n'empêchaient pas la joie. La cour était perpétuellement en fête. Le roi avait un troupeau de maîtresses, entre autres une Catherine Selden, laide, mais élevée par un père qui s'était fait expulser à coups de brique du balcon d'une taverne où il se montrait parfaitement nu. Jacques vivait dans un aimable désordre qu'il combinait harmonieusement avec des massacres continus et avec une dévotion profonde : il avait une discipline dont il se cinglait les épaules, et que la reine, après leur exil, légua au couvent de Chaillot. Il était catholique, puisque Louis XIV le payait pour cela : il ne le fut pas pudiquement comme Charles II, qui gardait le masque du protestantisme et qui faisait passer ses confesseurs par l'escalier de ses maîtresses ; il afficha son catholicisme, il en fit scandale, il s'agenouilla publiquement devant le nonce du pape.

Ce serait méconnaître la nature humaine que de croire que la férocité de Jacques II et de Jeffreys ne se laissait jamais attendrir. Il leur arriva plusieurs fois de faire grâce, quand on les payait. Jeffreys épargna Edmund Pridey pour quinze mille livres sterling. John Cochrane se sauva en donnant cinq

mille livres sterling aux chapelains du roi. Le pardon devint un commerce où la cour se jeta, la reine en tête. Cette bonne reine s'émut du départ de cent transportés, et les obtint du roi; elle n'en tira que mille guinées; mais c'est que, pour les décider à se racheter, il fallut les priver d'air et de pain dans la traversée, de sorte que la plupart moururent en route. N'importe, ce modeste bénéfice fut reproché à la reine par ces vils pamphlétaires pour qui rien n'est sacré, et la reine dut renoncer à trafiquer des grâces directement; elle ne le fit plus que par l'intermédiaire de ses dames d'honneur. Ce furent les dames d'honneur de la reine qui se firent donner par le roi ces petites filles de Taunton qui, au passage de Monmouth, lui avaient présenté un drapeau. Comme c'étaient des enfants dont plusieurs n'avaient pas dix ans, on s'était contenté de les mettre en prison; on avait seulement choisi une prison malsaine, où deux étaient déjà mortes. Les dames d'honneur écrivirent aux mères qu'elles pouvaient venir reprendre leurs filles, en apportant sept mille livres sterling. Les mères ne purent faire la somme, les dames d'honneur gardèrent les filles. Mais les mères vinrent pleurer aux pieds de la reine, qui fut émue, et dit à ses dames d'honneur de rendre les filles, pour deux mille livres seulement.

Malgré tout cela, Jacques II n'est pas populaire en Angleterre. Charles II l'est à moins. — En y

réfléchissant, je conçois que les Jersiais l'aiment peu. Sans doute, il avait débuté comme son frère. Lui aussi, il devait de la reconnaissance aux Jersiais, qui l'avaient accueilli pendant la guerre civile : à peine roi, il avait commencé par le premier remerciement de son frère : il les avait vendus à la France. La vente n'avait pas réussi encore cette fois, parce que les Jersiais en avaient eu vent trop tôt et avaient exigé que la milice fût de moitié dans la garde du château Élisabeth, au moment où la garnison, bonne royaliste, allait le livrer à l'étranger. Jusque-là, Jacques II valait Charles II; mais il donna aux Jersiais le droit de le mépriser cordialement : il ne leur fit point cadeau d'une masse d'armes en vermeil.

Il est vrai qu'il n'en eut pas le temps. Sa fille Marie avait épousé un protestant, Guillaume d'Orange, stathouder de Hollande. Ce gendre eut l'idée pieuse de détrôner son beau-père et de régner à sa place. Il sut exploiter et envenimer l'irritation produite en Angleterre par le catholicisme de Jacques. Quand l'irritation lui parut à point, il vint, chassa son beau-père, et fut Guillaume III. Jacques s'enfuit en France. Louis XIV fut généreux : il le reçut affectueusement, lui donna Saint-Germain et lui continua ses gages. Mais le pauvre roi de Saint-Germain n'avait plus de bourreaux à lui, ni de populations à égorger, et la malheureuse reine n'avait plus de petites filles à

vendre. Ces royales infortunes s'accrurent de la paix de Ryswick, où Louis XIV dut reconnaître Guillaume III. Jacques devenait gênant, il le sentit, et eut le bon goût de mourir vite.

On comprend que les Jersiais n'avaient éprouvé nul besoin de se faire bombarder pour un roi qui ne pouvait plus leur donner de masse d'armes, et qu'ils avaient acclamé la substitution de la maison d'Orange à la maison de Stuart.

SCÈNE SIXIÈME.

JEAN CAVALIER.

Dans ce temps-là, tout le monde était dévot. En Espagne, le duc d'Albe faisait dire des messes pour retrouver sa maîtresse qui s'était enfuie. La duchesse d'Albe donnait à son fils malade des reliques en lavements.

Louis XIV avait un bon motif de devenir dévot : il vieillissait. Il se repentait des péchés qu'il ne pouvait plus commettre. En outre, il était rassasié de madame de Montespan, et il se demandait si sa liaison avec une femme mariée ne serait pas un adultère. Il voulut se purifier, et fit faire pénitence à son peuple.

Ses remords n'allèrent pas d'abord jusqu'à l'extermination des protestants. Il essaya d'instituer des

conférences où les protestants et les catholiques discuteraient les mérites respectifs de leurs doctrines. L'avantage ne pouvait manquer de rester aux catholiques, qui avaient des arguments décisifs : — « Monsieur, disait Bossuet indigné à un ministre dont les objections l'embarrassaient, si vous continuez sur ce ton, je vous ferai sortir de l'assemblée. »

Si concluant que fût ce genre de raisonnement, les protestants ne se déclarèrent pas persuadés. L'éloquence de Bossuet ne suffisant pas, on y ajouta l'argent. Les évêques tinrent boutique de conversions. Il y eut un tarif des consciences. On payait, en moyenne, six livres par âme. Mais on renonça bientôt à ce procédé, en soupçonnant que ce ne devait pas être les calvinistes principaux et désirables qui vendaient leur Dieu pour un écu.

N'importe, le roi, ayant fait cela pour le ciel, se crut quitte. Il avait renvoyé madame de Montespan ; ce jeûne d'amour l'ayant remis en appétit, il se dit que Dieu, pour qui il venait de dépenser plusieurs milliers d'écus, lui redevait bien un péché. Bossuet, qui lui avait déjà servi à le débarrasser de mademoiselle de La Vallière lorsqu'elle l'avait gêné, s'entremit de bonne grâce pour raccommoder l'adultère. Il régla les conditions de la réconciliation, qui se fit en public, devant les dames les plus graves de la cour : « Madame de Montespan arriva (c'est madame de Caylus qui parle) ; la visite se fit comme il

avait été décidé; mais insensiblement le roi tira la marquise dans une fenêtre, ils se parlèrent bas assez longtemps, pleurèrent et se dirent tout ce qu'on a coutume de se dire en pareil cas ; ils firent ensuite une profonde révérence aux vénérables matrones qui assistaient à l'entrevue, passèrent dans une autre chambre... et il en advint mademoiselle de Blois en 1677, et ensuite monsieur de Toulouse. »

Avec madame de Montespan, les scrupules revinrent au roi. L'âge l'avertissait de plus en plus; les grandes ombres du soir de la vie s'allongeaient dans son esprit. Il était chaque jour sur le point de rendre madame de Montespan à monsieur de Montespan; il ne pouvait s'y décider, mais au moins il compensait la mollesse de sa conduite par un surcroît de vigueur contre les hérétiques. Il ne s'en tint plus à l'éloquence de Bossuet, ni même à celle de l'écu : il inaugura la violence. Il frappa sans pitié. Les flagellations ont toujours été le souverain remède des consciences malades; les simples hommes, quand ils recourent aux coups de discipline, se les appliquent sur leurs propres épaules. Louis XIV se les appliquait sur cette autre personne des rois, qui est leur peuple.

Louis XIV se contenta d'abord d'envoyer chez les protestants des missionnaires sous forme de dragons qu'ils durent loger, nourrir et, en outre, payer, et qui convertirent spécialement leurs femmes et leurs filles. Mais cette aimable invention ne suffit

pas longtemps à la piété du roi; il faut dire qu'une autre piété se joignait à la sienne : celle de la gouvernante de ses bâtards, madame de Maintenon, qu'il préférait déjà à leur mère. Madame de Maintenon, qui devait tout à madame de Montespan, travaillait à la supplanter. Mais elle était trop honnête pour être la maîtresse du roi : elle avait la vertu de vouloir être la reine. Le roi ne l'épouserait qu'à ce degré de dévotion où il ne verrait plus l'amour que dans le mariage : madame de Maintenon encourageait donc le roi à être dévot. Leurs deux piétés réunies firent merveille. On démolit les temples. Les enfants de sept ans furent arrachés à leurs mères. Il y eut des massacres çà et là. Toute une province, le Vivarais, fut mise hors la loi. « Le roi commence sérieusement à penser à son salut, » écrivait madame de Maintenon. Il y pensa de plus en plus sérieusement. Il fallut abjurer ou périr. « Ceux qui auraient la sotte gloire de vouloir rester les *derniers* doivent être poussés à la *dernière* extrémité, » ordonna Louvois. Tout le pays protestant fut traité comme le Vivarais. Les galères, les pendaisons et les fusillades furent de tous les jours.

Les hérétiques ne voulurent pas comprendre que c'était pour leur bien qu'on les entassait au bagne, qu'on les pendait et qu'on les fusillait. Le plus fier catholique des Cévennes était l'archiprêtre François Langlade du Chailla. Cet archiprêtre méprisait l

potence comme modérée, et les mitraillades lui semblaient des concessions. Il avait d'autres ferveurs. Quand les dragons lui amenaient des prisonniers, il leur arrachait avec des pincettes la barbe et les sourcils, il leur posait dans les mains des charbons ardents et les forçait de tenir leurs mains fermées, ou bien il leur passait entre les doigts des morceaux de coton imbibés d'huile et de graisse qu'il allumait et il regardait les chairs se consumer. Quarante ou cinquante hérétiques s'armèrent de ce qu'ils purent, de faux, d'épées ébréchées, de hallebardes rouillées, et vinrent, la nuit, au pont de Montvert, où était l'archiprêtre. Arrivés là, ils entonnèrent un psaume. L'archiprêtre, réveillé, s'imagina que les fanatiques le croyaient absent et venaient tenir une de leurs assemblées; il leur prouva sa présence par une décharge qu'il commanda à sa troupe et qui tua un homme. Les misérables répondirent en mettant le feu à la maison. L'archiprêtre sauta par sa fenêtre, se cassa la cuisse, et se traîna derrière une haie où la réverbération de l'incendie ne tarda pas à le dénoncer et où il fut achevé avec frénésie. Ceux qui avaient fait cela ne pouvaient plus rentrer chez eux ; ils se réfugièrent dans la montagne, et, au jour levant, virent les milices des cantons qui les cherchaient. La forêt les cacha, ils appelèrent à eux leurs coreligionnaires, on accourut de toutes parts, entre autres un apprenti boulanger appelé Jean Cavalier, qui vint

de Genève où il s'était réfugié contre deux condamnations. A la première nouvelle du soulèvement, Cavalier rentra, ramassa en chemin dix-huit jeunes gars armés à eux tous d'un fusil et de deux épées, et déclara la guerre au roi de France.

Louis XIV redoubla d'orthodoxie. Les galères, les gibets et les échafauds firent bravement leur devoir. Le baron de Salgas, pour avoir été entraîné de force à une assemblée protestante, subit d'abord la torture ordinaire et extraordinaire, puis fut condamné au bagne; grâce à la protection de la reine Anne, de la princesse de Galles et de la duchesse d'Orléans, mère du Régent, il n'y resta que quatorze ans. Un ermite, frère Gabriel, qui s'était mis à la tête d'une troupe, ayant pris cinq Cévenols, les précipita dans un gouffre où un curé avait été jeté par d'autres. Une catholique de Nîmes, madame Demerez, de l'Incarnation, qui écrivait tous les quinze jours au prieur des Carmes anciens de Clermont pour lui donner des nouvelles, hésite une fois à lui écrire, trouvant la quinzaine insignifiante, et lui demande « s'il vaut la peine de lui mander qu'on travaille à faire dresser un échafaud à la place du Marché où l'on pourra rompre plusieurs hommes à la fois, et des potences tout autour pour en pendre aussi plusieurs, et qu'il y a peu de jours l'on rompit quatre hommes tout vifs et l'on pendit trois femmes, le tout en une soirée. »

Chose bizarre, toutes ces tueries ne faisaient pas aimer le catholicisme aux protestants. Madame Demerez le constate avec un étonnement bien naturel : « On a brûlé, l'autre jour, deux de ces malheureux tout vifs ; on en a pendu trois et rompu autant. Tout cela ne les a pas fait revenir à eux. » Et dans une autre lettre : « Tout est dans la même situation, et nous n'avons aucun avantage sur ces malheureux, si l'on ne veut compter comme avantage d'en pendre quelques-uns tous les jours, qu'on exécute après ; mais tout cela ne rend pas nos affaires meilleures. Aussi, on a résolu de ne plus les pendre, mais d'aggraver leur supplice en les rompant et en les brûlant tout vifs, même les femmes, qui sont les plus mauvaises. » Leur endurcissement persistait en plein supplice. Le bourreau, au moment de pendre un prisonnier, lui demanda s'il pardonnait au roi et à la justice. Le patient répondit : non. — Va-t-en donc au diable ! dit le bourreau, et il serra la corde. — Cela s'appelait envoyer des âmes à Dieu.

Le feu purifie : on purifia tout. On lâcha l'incendie. Paroisses et villages disparurent en fumée. Cela se faisait gaiement. Une lettre de M. de Julien, maréchal des camps et armées du roi, énumère ce que chaque chef de corps a de paroisses à démolir : lui douze avec leurs villages et hameaux, M. de Montrevel seize, M. de Canillac trois avec deux cent vingt-cinq villages, et finit par un joyeux quatrain

sur la cavale d'un curé. On détruisit quatre cent et soixante-six villages.

Bossuet applaudissait; il appelait cette destruction « le plus bel usage de l'autorité; » il canonisait Louis XIV : « Poussons jusqu'au ciel nos acclamations! et disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cents Pères de l'Église disaient autrefois dans le concile de Chalcédoine : Vous avez affermi la foi, vous avez exterminé les hérétiques; c'est le digne ouvrage de votre règne! » Ce n'est pas que Bossuet fût insensible à la souffrance : quand il fallut lui faire à lui-même l'opération de la pierre, il ne fut pas très-énergique, il demanda grâce, il ne put achever un billet à son confesseur; mais maintenant il s'agissait de la religion menacée par un schisme, et le grand pontife endura courageusement, pour le service de Dieu, le martyre des autres.

Les protestants furent moins enthousiastes que Bossuet. Ils rendirent incendie pour incendie. Chaque jour Cavalier recrutait de nouveaux soldats, évadés des flammes, et les deux religions luttaient de propagande. Les dragons prouvaient l'excellence du catholicisme en brûlant les temples et en pendant les ministres; les insurgés démontraient la supériorité du calvinisme en brûlant les églises et en pendant les curés.

Cela pouvait durer longtemps. Le maréchal Mont-

revel y perdait sa férocité; Louis XIV changea de maréchal; Montrevel fut remplacé par Villars, habitué à vaincre. Son habitude l'abandonna. Il fallut baisser le ton, faire des concessions. Louis XIV fit parler à Jean Cavalier. Le grand roi négocia avec un garçon boulanger.

Le 16 mai 1704, il y eut une forte émotion dans les rues de Nîmes; toutes les boutiques se fermèrent, et toute la population courut aux remparts. Sur les quatre heures de l'après-midi, il se fit un brouhaha terrible. Vingt hommes à cheval arrivaient, et, parmi eux, un jeune garçon, petit, mais robuste, le cou court, une grosse face colorée avec des yeux saillants et brillants, et une crinière jusque sur les épaules. C'était Jean Cavalier.

Il s'était habillé de son mieux, tenant à se présenter convenablement aux catholiques et à leur faire honneur : il avait choisi pour sa parure les plus belles choses qu'il leur avait prises. Il avait un bel habit de couleur café et une ample cravate de mousseline qu'il leur avait enlevés dans un pillage. Il montait un ardent cheval qu'ils reconnurent pour être celui de leur commandant La Jonquière; il avait au doigt une très-riche émeraude qu'il tenait d'un de leurs officiers, M. Deydier, tué à l'affaire des Devoirs de Martignargues; il regardait l'heure à la montre magnifique de M. d'Acqueville, qu'il avait tué aussi, et il offrait gracieusement aux dames du tabac dans une

tabatière étincelante de brillants, legs involontaire d'un capitaine de dragons.

Il vint ainsi, broyé de foule, admiré et redouté, jusqu'au jardin des Récollets, où le maréchal de Villars l'attendait. Il entra dans le jardin, descendit de cheval, prit à la selle ses deux pistolets et les alla mettre aux pieds de Villars, qui les fit aussitôt reporter à la selle par un page. Puis, le maréchal de France et l'homme du peuple discutèrent les conditions de la paix.

Cavalier fut d'abord trop exigeant : il voulait qu'on pût être protestant comme on était catholique, qu'on pût aller au prêche comme à la messe, et que chacun eût la propriété de sa conscience et le droit de croire ce qu'il croirait. C'était exorbitant ; le maréchal ne put lui accorder qu'une partie de ce qu'il demandait ; il permit qu'on fût protestant tout bas ; il consentit aux consciences, mais non aux temples. Cavalier accepta parce qu'il eut pour lui un brevet de colonel, un régiment qu'il mènerait en Espagne, la pleine disposition de tous les grades, une pension de douze cents livres, et un brevet de capitaine pour son frère, âgé de douze ans.

Quand Cavalier quitta le maréchal, la multitude était telle devant le jardin des Récollets qu'il fallut que deux de ses hommes lui ouvrissent passage le sabre en main. La foule, même les dames, se jetait dans les jambes de son cheval et tâchait de toucher

son justaucorps. C'était à qui lui offrirait des collations : il accepta d'aller manger une salade chez un jardinier. En sortant de Nîmes, il chanta un psaume, et les catholiques ne soufflèrent mot.

Il reprit sa cavalerie qu'il avait laissée sur les hauteurs, puis son infanterie près de Saint-Césaire, renvoya les otages, et alla coucher à Saint-Mamers. Le lendemain matin, il repartit en chantant encore un psaume; le commandant de Saint-Mamers n'osa rien dire à tant de cavaliers et de fantassins, mais il prit une honorable revanche sur une vieille huguenote de Saint-Mamers qui avait chanté avec eux et dont il coupa le visage à coups de cravache, quand ils furent loin.

Il manquait au traité deux ratifications : celle de Louis XIV et celle des autres chefs de l'insurrection. En attendant que le traité allât de Nîmes à Versailles et revînt de Versailles à Nîmes, Cavalier occupa Calvisson, que le maréchal avait approvisionnée exprès et dont il avait éloigné la garnison. Cavalier se logea dans la plus belle maison de la ville, fit garder les portes et fut là chez lui. Les protestants affluèrent; ils furent bientôt quarante mille. Jusqu'à ce que la paix fût définitive, Cavalier crut pouvoir leur permettre un peu de culte public. Il chanta et prêcha tant qu'ils voulurent. Mais la signature de Louis XIV arriva. Alors il fallut dire les conditions aux insurgés.

Quand ils surent que la première de toutes n'était pas le libre exercice de leur culte, que les prêches n'étaient qu'une tolérance momentanée, et que les temples ne seraient pas rebâtis, ils refusèrent de se soumettre. Cavalier fut renié par les autres chefs et par ses propres lieutenants, déclaré traître et menacé. Roland, dont le cachet figurait un bras sortant d'une nue avec une épée à la main et avait pour inscription : *Roland furieux,* Catinat, Ravanel, Castanet, tous, jurèrent de ne désarmer qu'après la restitution de leur droit. Roland fut attendri par la promesse d'avoir un régiment lui aussi ; mais les autres dirent que ce n'était pas des régiments en Espagne qu'il leur fallait, mais des temples en France, et retournèrent indignés dans la montagne. Cavalier et Roland coururent après eux, espérant les convaincre ; ils les rattrapèrent près de Lauziers ; Roland, comme le moins compromis, avança le premier : aussitôt les gens de Ravanel se ruèrent sur lui, le jetèrent à bas de son cheval et l'emmenèrent de force. Cavalier, voyant cela, n'eut que le temps de tourner bride et de s'enfuir à grands coups d'éperons.

Il revint assez piteux à Nîmes, où il séjourna quelque temps, plus populaire maintenant chez les catholiques que chez les calvinistes. Quand il partit de Nîmes, le maréchal lui donna cinquante louis pour lui, trente pour son lieutenant-colonel, six pour chacun de ses capitaines, deux par sergent et un par-

soldat. Le peuple l'accompagna jusqu'à une lieue de la ville.

Avant d'aller en Espagne, il reçut l'ordre de venir à Versailles. Le roi désirait le voir. Il eut d'abord une longue conversation avec le ministre Chamillard, puis on le plaça sur le grand escalier, par où le roi devait passer. Le roi passa, regarda ce garçon boulanger qui lui avait tenu tête, et se vengea royalement en haussant les épaules et en tournant le dos.

Cavalier se repentit de son marché et ne se pressa pas de partir. Il s'arrêta à Mâcon, hésitant. Les Cévennes n'avaient pas désarmé. Ravanel était resté inébranlable, et Roland l'était redevenu. Un protestant modéré, le baron d'Aigaliers, s'étant entremis et ayant essayé de haranguer les insurgés à Durfort, tous avaient couvert sa voix d'un psaume, et, pour avoir hasardé qu'on pourrait au moins l'écouter, un habitant de Durfort avait reçu un coup de sabre de Ravanel. Les négociateurs, ne réussissant pas avec M. d'Aigaliers, employèrent un ami intime de Roland, un jeune homme d'Uzès, nommé Malarte. Ils lui offrirent cent louis s'il leur livrait Roland. Dans la nuit du 24 août, Roland, caché dans le château de Castelnau, fut réveillé par une sentinelle qui venait d'apercevoir des dragons. Il sauta du lit, et put sortir par la petite porte pendant que les dragons entraient par la grande; mais il fut

vite rejoint, s'adossa à un arbre, refusa de se rendre et fut tué d'un coup de feu. Son cadavre fut porté à Nîmes, jugé, condamné, traîné sur la claie et brûlé. Cinq de ses lieutenants qu'on avait pris dormant furent roués ensemble.

Cette manière de négocier avec ceux qui ne persistaient pas dans leur soumission inquiéta Cavalier; il n'était pas, lui, retourné dans les Cévennes, et on n'avait pas de prétexte pour le fusiller, mais quelques indices lui firent croire qu'on ne répugnait pas absolument à l'idée de l'empoisonner. Il s'enfuit en Suisse. L'ambassadeur de France demanda au sénat de Berne l'extradition ou du moins l'expulsion de « ce sujet rebelle qui ne devait trouver aucun asile en quelque endroit que ce fût; » mais les républicains n'eurent pas peur du roi, et Cavalier ne fut ni livré ni chassé. La Savoie, en guerre avec la France, l'appela, et lui donna un régiment de réfugiés. Il se battit contre la France sans plus de scrupule que le grand Condé.

Mais, pendant que l'invasion se préparait, les choses tournèrent mal pour l'insurrection. La Savoie, l'Angleterre et la Hollande lui envoyaient de l'argent par des hommes hardis qui ne craignaient pas de passer et de repasser la frontière. Castanet fut découvert dans une de ces rentrées avec Valette et Boyer. Boyer fut tué, Castanet et Valette pris et dirigés sur Montpellier; chemin faisant, on fit porter à Castanet

la tête coupée de Boyer; puis Valette fut pendu et Castanet rompu. Ceci n'empêcha pas Catinat de rentrer quelques jours après. Il était à Nîmes et déjeunait; il entendit qu'on criait sous sa fenêtre cent louis d'or pour qui le livrerait, la potence pour qui ne le livrerait pas. Il sortit, alla chez un barbier, se fit raser, poudrer, ajuster, et marcha en se promenant vers la porte de la ville, le chapeau sur les yeux et à la main un papier qu'il lisait attentivement. On le reconnut; il eut la question ordinaire et extraordinaire; plusieurs conseillers désiraient qu'il fût tiré à quatre chevaux, ils cédèrent à la majorité qui préféra le supplice du feu comme plus long et plus douloureux que l'écartèlement. Ils consentirent au même supplice pour Ravanel, livré par un converti.

L'insurrection, décapitée de tous ses chefs, fut écrasée sans peine. Ce fut le beau moment de la potence et de la roue. Elles furent faciles et n'exigèrent pas qu'on eût pris les armes. Jeanne Guitarde fut pendue pour avoir logé trois insurgés. Jean Delauze, Claude Maillé et Pierre Régis, vieillard de quatre-vingts ans, furent pendus pour avoir acquitté des bons tirés sur eux.

Ce n'était pas le moment de l'invasion. Cavalier, ayant du temps, laissa son régiment à son frère, et en alla lever un autre en Hollande, puis en Angleterre, où la reine Anne accueillit en bonne Anglaise cet ennemi de la France. Son régiment complet, il le

mena en Espagne : il devait pénétrer dans le Languedoc par les Pyrénées et ressusciter les Cévennes. A Almanza, il se trouva en ligne contre un régiment de France. Les deux régiments s'élancèrent l'un sur l'autre à la baïonnette, et d'une telle rage qu'ils s'entre-détruisirent presque entièrement. Cavalier, avec le peu d'hommes qui lui restaient, rejoignit à Nice le prince Eugène, dont la tentative sur la Provence avorta aussi. Alors il se retira en Angleterre, s'y établit, y connut Voltaire, amoureux alors d'une mademoiselle du Noyer, la lui disputa; Cavalier était un soldat, Voltaire n'était qu'un génie : mademoiselle du Noyer préféra Cavalier; il est vrai qu'il était aussi un traître; il se maria, n'eut pas d'enfants, dicta ses mémoires, tâcha de prouver qu'il avait trahi honnêtement, fut fêté, devint major-général, et mourut gouverneur de Jersey.

SCÈNE SEPTIÈME.

LES ÉMIGRÉS.

I.

ÉGALITÉ.

Pour tous ceux qui n'ont pas d'hostilité systématique, c'était, sans contredit, une admirable organisation que celle de la société française au dix-huitième siècle, et la révolution a été vraiment bien coupable de nous en priver.

L'égalité, par exemple, y était parfaite.

Les impôts incessants tordaient les bourses jusqu'à la dernière goutte et les perpétuelles banqueroutes de l'État ne les remplissaient pas; le papier

n'était plus qu'un chiffon : en octobre 1720, un billet de banque de cent livres ne valait plus que dix-neuf livres argent; en novembre, quinze livres dix sous; en décembre, dix livres; deux mois après, zéro; personne n'avait plus un sou.

Le cardinal Dubois avait un million cinq cent trente mille livres de revenu, ce qui équivaut à plus de trois millions de maintenant. M. Orry de Fulvy, intendant des finances, était assez riche pour perdre au jeu en une nuit quatre cent quatre-vingt mille livres, ce qui aurait fait sourire de pitié madame de Montespan qui, elle, une nuit de Noël, joua sept cent mille écus d'un coup.

En même temps que toutes les ressources baissaient, tous les prix haussaient; la bougie monta d'une livre douze sous à neuf livres; les bourgeois durent se contenter de la chandelle, et le peuple, de la lune.

La cour n'était qu'illuminations, chasses aux flambeaux, feux d'artifice; les fêtes y étaient un éblouissement; Versailles tout entier était une constellation de lustres, de girandoles et de torchères; la grande galerie avait l'air d'un incendie.

Louis XIV, étant allé un peu largement dans la construction de Versailles, dans l'entretien de ses maîtresses et dans la dotation de ses bâtards, se demanda pourquoi la nation n'avait plus de quoi acquitter l'impôt; il se répondit que c'était parce que

les femmes avaient des jarretières; il frappa d'amende les jarretières, les dentelles, les manchons, les gants, et interdit aux gens des villes tout luxe et toute élégance d'habillement; il n'interdit rien aux gens des campagnes, qui allaient nus.

Louis XV interdit à la cour le velours noir, comme trop pauvre. A la naissance de je ne sais plus quel prince, tout le monde ne fut pas obligé d'avoir, comme MM. les ducs de Chartres et de Penthièvre, les boutonnières brodées en diamant, mais il fallut au moins être en étoffe d'or ou en velours de couleur brodé d'or; madame la dauphine et mesdames de France avaient payé leurs robes plus de deux cents livres l'aune; au mariage du dauphin, il y eut trois jours de fêtes, et par conséquent trois habits, qui furent convenables en coûtant quinze mille livres chacun; le marquis de Mirepoix, qui fit de l'économie, loua ses habits et n'en eut que pour six mille livres; une femme loua quinze mille livres des diamants pour une nuit.

Le blé manquait; le pain était à huit sous la livre, et il fallait se battre à la porte des boulangers. Les prisonniers du For-l'Évêque, qui étaient des prisonniers pour dettes, se plaignirent de n'être pas nourris; la garde accourut et, comme ils s'entêtaient à vouloir manger, tira sur eux et tua quatre hommes et deux femmes. A Bicêtre, on donnait aux prisonniers une livre de pain par jour; on trouva que

c'était beaucoup et on ne leur en donna plus qu'une demi-livre; ils murmurèrent, on en pendit un.

Louis XV faisait grande chère. Tout enfant, on l'admirait pour son vaste appétit : « Le roi mange à étonner! » disait le journal de Barbier. Son appétit avait pris des proportions de plus en plus royales. Ses soupers (dîners d'à présent) se prolongeaient souvent jusqu'au matin. La cuisine royale avait ses fonctionnaires, et c'était une charge fort honorable que celle de « hâteur du rôt. »

La France ne mangeait plus depuis longtemps déjà : « On vit en Normandie de l'herbe des champs, disait le duc de Saint-Simon sous Louis XIV; le premier roi de l'Europe ne peut être un grand roi s'il ne l'est que de gueux de toutes conditions et si son royaume tourne en un vaste hôpital de mourants et de désespérés. » Sous Louis XV, les paysans du Blaisois vivaient de chardons crus, de limaces et de charognes.

Louis XV faisait de tels excès de table qu'il en était malade à chaque instant; son règne ne fut qu'une longue indigestion.

En 1775, des paysans affamés ayant envahi Dijon et pillant un bourgeois suspect d'accaparement de blé, un intendant de Bourgogne vint aux émeutiers et, pour les calmer, leur dit que l'herbe commençait à pousser.

C'était un bon métier que celui de maîtresse du

roi. Rien qu'en six mois, Louis XV donna à madame d'Étioles cent quatre-vingt mille livres de rente, un logement à la cour, un logement dans toutes les maisons royales et le marquisat de Pompadour; une fois, elle était embarrassée de sept cent cinquante-neuf mille livres qui lui manquaient pour acheter le château de Crécy : le roi les lui donna; une autre fois, il augmenta la charge de trésorier des écuries de cinq cent mille livres, qui furent pour elle; elle eut encore cinq cent mille livres d'une seconde charge de trésorier des écuries créée à son intention; au premier janvier suivant, ses étrennes furent des tablettes garnies de diamants dans lesquelles elle trouva un billet de cent cinquante mille livres; elle n'avait que pour six cent quatre-vingt-sept mille six cents livres de vaisselle d'or et d'argent, mais elle avait pour un million sept cent quatre-vingt-sept mille livres de diamants et pour trois cent quatre-vingt-quatorze mille livres de menus bijoux et de colifichets; le linge de lit et de table de sa maison de Crécy dépassait à peine soixante mille livres, mais elle était un peu moins modestement montée à Bellevue, dont la construction et la décoration seules avaient coûté trois millions; le prix total de madame de Pompadour fut à peu près de trente-six millions; en dix-neuf ans, elle dépensa pour *sa bouche* trois millions cinq cent quatre mille huit cents livres, ce qui fait un peu plus de cinq cents livres par jour.

Quand c'était l'hiver, les champs n'avaient plus d'herbe; alors les paysans ne mangeaient plus rien absolument, et on les trouvait morts de faim sur les routes.

Il n'y avait pas moins d'égalité devant la justice que devant le bien-être.

Le 5 janvier 1757, à cinq heures et demie du soir, Louis XV était dans la cour de marbre du palais de Versailles et allait monter en carrosse : un homme de haute taille, en redingote noire, le chapeau sur la tête, écarta le chef des gardes, s'approcha du roi, lui mit la main sur l'épaule, lui donna un coup de canif qui l'égratigna légèrement, et se laissa prendre; cet homme était une espèce de fou produit par les disputes religieuses du temps; l'instruction démontra qu'il n'avait nullement eu l'intention de tuer le roi, qu'il n'avait voulu que l'inquiéter et l'avertir; le canif l'avait démontré avant l'instruction : on se rua sur lui, on le jeta dans une salle basse de la cour de marbre, on le mit nu et on lui fit boire du contre-poison; le garde des sceaux eut l'imprudence de lui brûler les jambes, pendant qu'il était nu, avec une pince rougie au feu, ce qui aurait pu lui donner le transport et le faire mourir trop tôt et trop vite; le supplice de cet homme fut assez ingénieux; le matin, il eut la question ordinaire et extraordinaire; le premier coin lui fit faire un soubresaut violent; on lui en enfonça huit; puis

on le laissa reposer et reprendre un peu de sensibilité ; à trois heures, on le mena faire amende honorable devant la principale porte de l'église de Paris, puis il fut conduit à la Grève, où il y avait une table de bois très-épaisse et plantée sur six gros poteaux, longue de six pieds et large de quatre ; on le déshabilla et on le fixa sur la table avec des cercles de fer ; alors il attendit une demi-heure, parce que les bourreaux avaient mal pris leur temps et n'étaient pas prêts ; il assista à tous les préparatifs de son exécution ; enfin, tout étant bien en ordre, on lui brûla la main droite, on le tenailla aux bras, aux cuisses, au gras des jambes et aux mamelles, et sur toutes ces plaies vives on versa du plomb fondu, de l'huile bouillante, de la poix-résine, de la cire et du soufre fondus ensemble, ce qui lui fit pousser des cris, puis on s'occupa de l'écarteler ; mais ceci fut long à cause de sa constitution robuste ; quatre chevaux n'y suffisant pas, on en ajouta deux ; les six eurent beau tirer, ils n'arrachèrent pas les membres du tronc ; les cris du patient augmentèrent ; après plus d'une heure de ces tiraillements, les bourreaux fatigués demandèrent aux commissaires la permission d'en finir et de donner un coup de tranchoir aux jointures ; les commissaires, qui étaient MM. Pasquier et Severt, répondirent qu'ils ne voyaient pas l'utilité d'abréger le supplice ; on fouetta plus fort les chevaux, qui firent tout ce qu'ils purent, mais sans plus de

sion ou quelque grade : il fut condamné, par sentence du Châtelet, à la torture ordinaire et extraordinaire, et à être rompu vif. La rupture était un supplice importé d'Allemagne sous François Ier. Le condamné était attaché, bras étendus et jambes écartées, sur deux morceaux de bois disposés en croix de Saint-André qui ne soutenaient que la tête, la taille, les mains et les pieds, et qui laissaient le reste du corps porter sur le vide ; puis le bourreau prenait une barre de fer et en frappait les bras, les jambes et la poitrine jusqu'à ce qu'il eût tout brisé ; cela donnait de l'élasticité au corps du patient, qui alors était détaché de la croix, et roulé autour d'une petite roue de carrosse pendue à un poteau, la face renversée vers le ciel, les bras et les jambes repliés dans le dos, et mettait le temps qu'il voulait à mourir. Un nommé Desmoulins, qui avait dix-sept ans, n'en finissait pas ; comme c'était en décembre, le confesseur n'eut pas la patience d'attendre si longtemps et s'en alla, disant qu'il faisait trop froid sur l'échafaud ; le bourreau et les soldats tinrent bon, et restèrent toute la nuit ; mais l'ennui les prit au matin ; enfin, « voyant qu'il ne voulait pas mourir, et que le service était long, » M. le lieutenant criminel eut pitié de ces pauvres bourreaux et envoya demander à messieurs de la Tournelle la permission d'étrangler le patient ; ces messieurs la donnèrent, de sorte que le misérable ne mourut que vingt-deux heures.

La duchesse de Bouillon aimait un acteur de l'Opéra, Tribois; mais Tribois aimait une actrice du Théâtre-Français, Adrienne Lecouvreur; cela mit la duchesse dans la nécessité de faire empoisonner l'actrice : la justice respecta le secret de la tombe.

On vola, une nuit, des vases et des ornements dans l'église des Bernardins; un François Masson fut soupçonné et mis à la question ordinaire et extraordinaire; il n'avoua rien, mais ce n'était qu'un brocanteur, il fut condamné, d'abord à l'amende honorable devant Notre-Dame, où il refusa de demander pardon; puis au gibet, où il mourut en se criant innocent.

L'abbé de La Fare, auquel le régent avait donné cinquante pistoles à porter à une de ses maîtresses, madame de Polignac, abrégea la route en volant les pistoles : le régent, qui le sut, le fit évêque de Laon.

Un juif hollandais avait pour maîtresse mademoiselle Pélissier, de l'Opéra; il s'aperçut qu'elle le trompait avec un violon, la quitta, retourna en Hollande, et envoya un de ses valets, appelé Joinville, pour bâtonner le violon : Joinville parla, fut arrêté avant les coups de bâton, appliqué à la question et condamné à être roué vif; par grâce, et en considération de ce que les coups de bâton n'avaient pas été donnés, on l'étrangla.

Le chevalier de Rohan fit bâtonner Voltaire en réalité : Voltaire fut mis à la Bastille.

Le duc de La Force faisait la traite des blancs; il avait, en plein Paris, des chasseurs d'hommes, auxquels il payait un homme ou une femme quarante livres, un enfant vingt livres. La police en était; des agents déguisés rôdaient dans les rues, épiaient les enfants, les jetaient dans un fiacre et les emmenaient à la prison Saint-Martin d'où on les expédiait à Marseille pour être embarqués. La chose se faisait en grand; en une seule fois, on en expédia deux mille. C'était une institution assez utile; ainsi, mademoiselle Quoniam, de l'Opéra, justement irritée de son mari qui n'était pas assez fier de ce qu'elle était la maîtresse d'un valet de chambre du régent, lui proposa une promenade en fiacre aux environs de Paris; à peine hors de la barrière, des archers arrêtèrent le fiacre, firent descendre le mari, lui mirent les menottes et l'envoyèrent au Mississipi. Mademoiselle Quoniam n'en voulut pas aux archers, mais il y eut des mères qui ne se prêtèrent pas à l'enlèvement de leurs enfants. Une petite fille ayant crié, la mère accourut, les passants s'attroupèrent, on sortit des boutiques, les exempts firent feu et tuèrent du monde, les pères alors se ruèrent sur eux et en tuèrent quelques-uns. La justice intervint, et pendit les pères.

II.

MÉRITES DE LA COUR.

En supposant que ce ne fût pas là tout à fait l'idéal de l'égalité, il est certain que la cour d'alors méritait bien quelques priviléges. On a déjà pu entrevoir plusieurs de ses mérites : sa probité (l'escroquerie de l'abbé de La Fare), son respect du talent (Voltaire bâtonné), son respect de la vie (le bourgeois assassiné par le comte de Charolais), etc., mais elle en avait d'autres.

Je commence par ses vertus privées.

J'insiste sur sa probité. Le duc de Bourgogne, jouant et gagnant beaucoup, donna son chapeau plein d'or à tenir au duc d'Antin, un des bâtards de Louis XIV. Il se retourna un peu brusquement et vit le fils du roi en train de glisser dans ses poches une partie du dépôt. — On trichait au jeu, mais cela c'était une élégance monarchique. On s'en vantait; Hamilton raconte tout au long les bonnes piperies de son beau-frère, le comte de Grammont. Saint-Simon dit, sans colère, du duc de Créqui qu'il « étoit splendide en tout, grand joueur et ne s'y piquoit pas d'une

fidélité bien exacte. Plusieurs grands seigneurs en usoient de même et on en rioit. » Les femmes obéissaient à l'exemple des hommes. Une partie avec de très-grandes dames mit à sec le prince de Nassau : « Je crois bien, dit la princesse palatine, qu'elles l'ont quelque peu attrapé, car elles ont la réputation de savoir très-bien jouer. » M. de Chauvelin, garde des sceaux, voyant Louis XV manquer de deux cent cinquante mille livres qu'on lui demandait pour une parure de diamants, lui proposa de vendre à ce prix une cuirasse que Soliman avait envoyée à François Ier; le roi consentit : le garde des sceaux vendit la cuirasse six cent mille livres, et en garda trois cent cinquante mille. — Une autre fois, le roi voulut récompenser deux gentilshommes polonais qui avaient énergiquement accompagné son beau-père Stanislas à Dantzig et chargea le même ministre de leur faire faire deux montres par le plus fameux ouvrier en ouvrages d'or; lorsque les montres furent faites, le garde des sceaux les trouva si belles qu'il préféra les garder pour lui. — Louis XV n'ignorait pas les escroqueries dont il était rongé : un jour que le duc de Choiseul le suivait à la chasse, il le défia de dire le prix du carrosse où ils étaient; le duc de Choiseul, croyant dire un prix royal, dit : huit mille livres; le carrosse avait été compté trente mille; le duc s'écria qu'aucunes finances ne pourraient résister à un tel pillage, et que, si le roi l'y autorisait, il le débarras-

serait de tous ses voleurs; le roi haussa les épaules et lui demanda s'il voulait supprimer la cour. — Louis XV avait quelque raison d'être indulgent aux voleries : lui-même se procurait de l'argent par des moyens qui ne différaient pas absolument de ceux de ses ministres. Ainsi, il s'apercevait tout à coup que la bonne administration du pays exigeait la création d'une nouvelle charge, par exemple, la charge de « contrôleur des perruques; » il se hâtait de la créer et de la vendre : quand il en avait touché le prix, il se demandait si elle était vraiment indispensable, il en doutait, et l'abolissait, sans rendre l'argent. Ou bien il faisait des refontes de monnaie comme celle de 1726 dans laquelle il escamota adroitement quinze sols par écu.

Une autre qualité de la cour, c'était la pureté de ses mœurs. Samuel Bernard ayant été invité à Versailles, madame de Tallard lui donna à souper; puis on joua au lansquenet. Mais j'aime mieux que ce soit madame de Tallard elle-même qui raconte la suite : « M. Bernard retire sa main pleine de rouleaux, les pose sur la table, et plonge son autre main dans la gorge de madame de Flamarens, en lui disant : — Ma belle, qu'en pensez-vous?... Va-tout! Nous voilà toutes parties de rires immodérés; le fou rire gagna tout le monde; le duc d'Ayen en pensa mourir. Chacun quitte la place; on entoure M. Bernard : c'est à qui de nous fera son va-tout. Enivré du

succès, il n'entend plus rien, ne sait plus ce qu'il fait, et, dans cinq minutes, nous ne lui laissons plus un écu, il faut en convenir. » — Le régent, quand sa mère mourut, n'alla pas au service, parce que son souper s'était un peu prolongé et qu'il y avait bal d'Opéra le soir; cela ne prouve peut-être pas qu'il aimât éperdument sa mère, mais il préférait ses filles. — Une de ces filles devint reine d'Espagne; sa meilleure distraction, dans cette sévère cour espagnole, c'était de se mettre nue avec ses dames d'honneur et de faire entrer des jeunes gens. — Quand la comtesse de Mailly fut déclarée maîtresse de Louis XV, son mari n'y vit aucun inconvénient, pourvu que ses dettes, qui étaient de cinq cent mille livres, fussent payées par le roi; mais quelqu'un de la famille se piqua d'honneur : ce fut une sœur de madame de Mailly, Pauline-Félicité, qui était alors au couvent et qui conçut la vertueuse idée de punir sa sœur, en la supplantant; elle sortit du couvent, et s'offrit au roi, qui l'accepta; elle devint grosse, et eut besoin d'un mari; il s'en présenta un grand nombre; le comte de Vintimille du Luc, neveu de l'archevêque de Paris, l'emporta sur ses concurrents; malheureusement pour lui, elle mourut deux ans après, en accouchant. Le roi n'avait pas eu le temps de quitter madame de Mailly; elle dura encore dix-huit mois; mais elle avait deux autres sœurs. Le roi, mis en goût, voulut avoir la collection complète : la duchesse de Laura-

guais, pressée par son mari, fut modérée dans ses prix; mais la marquise de La Tournelle, qui était veuve, fut libre de résister et de faire ses conditions. Le marchandage dura un an; la somme se discutait à Versailles et à Paris; les uns trouvaient que la duchesse demandait trop, les autres pas assez; le roi écoutait les avis et réfléchissait. Elle voulait que le roi la déclarât publiquement comme maîtresse, ne soupât plus chez lui, mais chez elle, avec les convives qu'elle désignerait, la meublât, lui assurât au moins cinquante mille écus de pension pour toute sa vie, lui donnât un duché-pairie pour elle, ses hoirs et ayants cause, achetât au marquis de Nesle, son père, la principauté de Neufchâtel, expulsât sa sœur, et couchât de temps en temps avec la reine. On finit par s'entendre, et elle eut l'honneur d'être proclamée à Fontainebleau. — Être l'amant des quatre sœurs fut bientôt pour le roi un plaisir fade; il en trouva un plus piquant, il se fit amener de petites filles pas encore adolescentes, auxquelles il apprenait la lecture, l'écriture, le catéchisme, et le reste; il ne manquait jamais, le soir et le matin, de s'agenouiller et de prier Dieu avec elles; quand elles devenaient grosses, il les mariait aux seigneurs de la cour, qui se les disputaient. Celle des maîtresses en titre qui a laissé la meilleure réputation, madame de Pompadour, veillait religieusement, avec son neveu, le marquis de Langeac, et Lebel, valet de chambre du roi, à ce que son

amant ne manquât jamais de petites filles nouvelles.

S'il arrivait, par miracle, quelque infraction à la parfaite régularité de ces mœurs, au moins les fautes étaient atténuées par ces formes exquises et cette politesse proverbiale qu'a si malheureusement remplacées notre grossièreté révolutionnaire. Dans je ne sais plus quelle cérémonie où était toute la cour, une jolie femme, toute jeune, la duchesse de Gontaut-Biron, voulut passer devant la fille du maréchal d'Alègre, madame de Rupelmonde; celle-ci l'arrêta par le bras, et elles échangèrent quelques mots : — Vous êtes une p. — ! dit madame de Rupelmonde. — Et vous, dit madame la duchesse de Gontaut-Biron, allez-vous faire f.— !

Rien de délicat et de gracieux comme les amusements des princes. Le duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon, voulut faire une plaisanterie à la princesse d'Harcourt : « Il lui accommoda, dit Saint-Simon, un pétard sous son siége, dans le salon où elle jouoit au piquet. Comme il alloit y mettre le feu, quelque âme charitable l'avisa que ce pétard l'estropieroit, et l'empêcha. » Mais cette âme charitable n'était pas toujours là. Une nuit, à Marly, la princesse d'Harcourt était couchée : « Il avoit fort neigé et il geloit ; madame la duchesse de Bourgogne et sa suite prirent de la neige sur la terrasse qui est autour du haut du salon, et de plain-pied à ces logements hauts, et, pour s'en fournir, éveillèrent les gens du

maréchal, qui ne les laissèrent pas manquer de pelotes; puis, avec un passe-partout et des bougies, se glissent doucement dans la chambre de la princesse d'Harcourt, et, tirant tout d'un coup les rideaux, l'accablent de pelotes de neige... » La princesse, « éveillée en sursaut, froissée et noyée de neige sur les oreilles et partout, échevelée, criant à pleine tête et remuant comme une anguille, sans savoir où se fourrer, fut un spectacle qui les divertit plus d'une demi-heure, en sorte que la nymphe nageoit dans son lit, d'où l'eau découlant de partout noyoit toute la chambre. Il y avoit de quoi la faire crever. Le lendemain elle bouda; on se moqua d'elle encore mieux. » L'idée du pétard, abandonnée par le duc de Bourgogne, n'était pas faite pour être délaissée à jamais. Madame de Saint-Sulpice était une jeune femme qui avait l'imprudence de souper avec des princes du sang; à un souper chez madame de Prie, ce même comte de Charolais qui se divertissait à tuer les bourgeois sur le pas de leurs portes eut l'idée d'une aimable plaisanterie : il glissa adroitement deux pétards sous la robe de madame de Saint-Sulpice, et y mit le feu, ce qui lui brûla le ventre et lui fit à la cuisse un grand trou dont elle ne guérit jamais bien. — Une des fêtes de Louis XV enfant, c'était d'avoir un millier de moineaux dans une volière, d'y introduire les oiseaux de la fauconnerie et de jouir de l'effroi, du carnage et de la pluie du sang jusqu'à

la dernière goutte. A treize ans, il avait une biche blanche qu'il avait élevée et qui l'aimait fort; un jour qu'elle mangeait dans sa main, il lui vint l'idée de la tuer; il demanda un fusil, la fit éloigner, tira et la blessa; la biche, ne comprenant pas, accourut à lui comme à son ami, toute saignante, et se mit à lui demander protection et à le caresser; il la fit reporter au loin, tira une seconde fois, et la tua.

Les gouvernants n'étaient pas moins recommandables par leurs vertus publiques que par leurs vertus privées.

Je laisse de côté leur religion du secret des lettres. On gardait quelquefois les lettres cinq ou six jours avant de les distribuer; en 1742, le sieur de Javille les recevait à leur arrivée et, avec ses commis, les lisait et en copiait pour la cour les passages intéressants, puis les recachetait et les remettait aux fermiers des postes. Ceux qui ignoraient cette préface de la distribution se laissaient aller dans leur correspondance à se moquer de la maîtresse du roi ou du bâtard d'un valet de chambre, et ne comprenaient pas pourquoi ils étaient mis à la Bastille.

Je passe également sur les lettres de cachet, si précieuses pour vous débarrasser, doucement et sans scandale, des êtres gênants. Elles les prenaient sans leur dire pourquoi, et les inséraient à la Bastille, où ils restaient quelquefois assez longtemps, comme cet inconnu qui y mourut en décembre 1722 et qui y

était, sans papier, sans livres, et sans explication, depuis trente-cinq ans, — quelquefois pas assez de temps, comme ce sieur F. — dont parle Pauchet, que M. de Sartine, lieutenant de police, envoya à M. Delaunay, gouverneur de la Bastille, en lui écrivant que c'était un très-mauvais sujet; sur quoi, M. Delaunay renvoya chez M. de Sartine pour savoir sous quel nom il voulait le faire enterrer. Sous un seul ministère, celui du cardinal de Fleury, il y eut plus de cinquante mille lettres de cachet.

Le gouvernement était très-fier devant les étrangers. Lorsque le prince Charles-Édouard débarqua en Angleterre contre George II, Louis XV l'encouragea fort dans son entreprise et lui promit, si elle avortait, l'hospitalité de la France. Charles-Édouard réussit d'abord; Louis XV l'appela donc son frère, et lui envoya des troupes, qui l'aidèrent à gagner la bataille de Falkirk; mais on fut moins heureux à Culloden; le prétendant, vaincu, repassa la mer, et eut cette confiance touchante dans la parole du roi de venir s'installer à Paris : aussitôt, M. de Puysieux, ministre des affaires étrangères, vint le complimenter et lui dire que l'Angleterre trouvait son voisinage incommode et que le roi le priait de s'en aller; le prince répondit qu'il ne voulait pas croire que le roi de France fût un parjure et un lâche; le lendemain, M. le duc de Gèvres, gouverneur de Paris, vint encore et tenta de faire comprendre à ce vaincu qu'un

serment n'était pas une chose inflexible et aveugle qui ne tenait aucun compte des circonstances, et qu'on lui avait promis asile quand il avait chance de ne pas en avoir besoin; le prince répliqua qu'on ne l'expulserait que de force; le 10 décembre 1748, à cinq heures du soir, il entrait à l'Opéra, avec deux seigneurs anglais; au moment où il descendait de carrosse, M. de Vaudreuil, major du régiment des gardes, parut et lui dit qu'il avait ordre de l'arrêter; aussitôt six sergents aux gardes, qui étaient en bourgeois, lui saisirent les bras et les jambes, le garrottèrent, lui enlevèrent son épée et ses pistolets, l'emportèrent par le cul-de-sac qui communiquait aux cuisines du Palais-Royal, le hissèrent dans un carrosse de remise où M. de Vaudreuil monta avec lui, le menèrent place des Victoires et le remirent à une compagnie du guet à cheval qui l'escorta jusqu'à Vincennes; les deux seigneurs qui l'accompagnaient furent conduits à la Bastille, son hôtel fut en proie à la police, ses papiers saisis; quand on l'eut bien volé, on le regarrotta, on le rehissa en voiture, on le porta à la frontière suisse, on le jeta dehors; et le roi d'Angleterre put dire au roi de France : — Louis, je suis content de votre service.

Le gouvernement avait une grande déférence pour la volonté nationale. Le régent demandait au parlement quelque chose de par trop contraire à l'intérêt public; le président, M. de Mesmes, lui expli-

quait respectueusement que la chose n'était pas possible : « Eh bien, dit le régent, allez vous faire f.—, vous et votre compagnie ! » Louis XV n'était guère moins poli envers le parlement ; le 14 mai 1732, une députation du parlement étant allée à Versailles pour lire au roi quelques humbles objections à un ordre un peu vif, le roi ne voulut pas les entendre, et dit : « Je vous ai fait savoir ma volonté, et je veux qu'elle soit pleinement exécutée ; je ne veux ni remontrances ni répliques en quelque forme et de quelque nature que ce soit ; vous n'avez déjà que trop mérité mon indignation ; soyez plus soumis et retournez à vos fonctions. » M. le premier président ayant voulu parler, le roi lui dit : « Taisez-vous ! » Un député, l'abbé Pucelle, s'avança pour présenter au roi le papier sur lequel étaient écrites les objections, le roi dit à M. de Maurepas, secrétaire d'État : « Déchirez ! » Ce que M. de Maurepas fit sur le champ. Quand les parlements s'obstinaient, tant pis pour eux ; le parlement de Besançon commit le crime de penser que le Parc aux Cerfs (qui pourtant n'a coûté en tout qu'un peu plus de cent millions d'alors) avait pris assez d'argent au pays, et s'opposa, sous ce prétexte, à la levée d'une taxe nouvelle : on emprisonna quatre de ses membres et on en exila vingt-huit. En 1761, il y avait plus de sept cents magistrats en exil.

Ce qui dépassait peut-être encore l'obéissance de

la cour à la volonté de la nation, c'était le soin qu'elle prenait de sa subsistance. Les plus grands seigneurs, les princes et le roi en personne faisaient partie de cette intelligente association qui achetait tout le blé du pays, l'exportait à Jersey et à Guernesey, et attendait patiemment qu'on eût assez souffert en France pour payer une poignée de blé le prix d'un sac. Il n'y avait que ceux qui n'avaient pas beaucoup d'argent qui mouraient de faim à la lettre. Les rentiers moyens mangeaient seulement moins qu'à leur appétit, en se ruinant. Cette spéculation spirituelle, que la mauvaise humeur de l'histoire a brutalement qualifiée de Pacte de famine, dura de 1719 à 1789.

Tel était l'état des choses lorsque la révolution est venue tout changer. Comme on la hait d'avoir troublé un arrangement si juste et si parfait ! comme on maudit les écrivains qui l'ont préparée et les orateurs qui se sont entre-tués pour elle, et comme on remercie ceux qui l'ont combattue ! comme toutes les armes ont été permises contre elle, la conspiration, la calomnie, la trahison, l'étranger !

Et elle eut l'effronterie de demander au clergé

de lui prêter serment! serment à la révolution? serment à la liberté? serment à l'égalité? serment à la fraternité? serment à une constitution qui rendait « un hommage solennel à l'Église catholique, » qui « respectait ses dogmes et assurait la perpétuité de son enseignement, » qui proclamait « que la doctrine et la foi catholiques avaient leur fondement dans une autorité supérieure à celle des hommes, établie par Dieu même, et confiée par lui aux pasteurs? » à une constitution qui payait aux prêtres un traitement que les apôtres auraient peut-être jugé suffisant : à Paris, 75,000 livres à l'évêque, 6,000 aux curés; dans les villes dont la population était d'au moins cinquante mille âmes, 30,000 à l'évêque, 4,000 aux curés; dans les villes de moins de dix mille âmes, 12,000 aux évêques, etc.? Le minimum d'un curé de village était 1,200 livres; les vicaires étaient payés de 700 livres à 6,000; les prêtres qui, à cause de leur grand âge ou de leurs infirmités, ne pouvaient plus vaquer à leurs fonctions, avaient une pension de retraite; il était bien entendu qu'évêques et curés continuaient à jouir gratis des bâtiments et des jardins à leur usage. Le clergé s'indigna, ne céda pas, intrigua et complota dans l'ombre, offensa la révolution, la harcela, la provoqua, et finit par lui donner un accès de colère où elle ferma les églises et rejeta Dieu; les prêtres aimèrent mieux faire la France athée que de se faire citoyens. Ils tinrent bon

tant que la révolution fut debout. Ils refusèrent à l'Assemblée constituante la promesse « d'être fidèles à la nation, à la loi et au roi, et de maintenir de tout leur pouvoir la constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le roi. » Ils refusèrent à l'Assemblée législative l'engagement « d'être fidèles à la nation, de maintenir la liberté et l'égalité, ou de mourir en les défendant. » Ils refusèrent à la Convention cette déclaration monstrueuse : « Je reconnais que l'universalité des citoyens français est le souverain, et je promets soumission et obéissance aux lois de la république. » Mais ils prêtèrent volontiers au premier consul ce serment tout simple : « Je jure et promets à Dieu sur les saints Évangiles, de garder obéissance et fidélité au gouvernement... Je promets aussi de n'avoir aucune intelligence, de n'assister à aucun conseil, de n'entretenir aucune ligue, soit au dedans, soit au dehors, qui soit contraire à la tranquillité publique; *et si, dans mon diocèse ou ailleurs, j'apprends qu'il se trame quelque chose au préjudice de l'Etat, je le ferai savoir au gouvernement.* » Serment de civisme, impossible; serment de délation, à la bonne heure!

Dès le premier moment, tous les honnêtes gens quittèrent la France et allèrent implorer contre leur pays, qui la Prusse, qui la Russie, qui l'Angleterre. De 1790 à 1793, plus de quatre mille royalistes émi-

grèrent à Jersey. Saint-Hélier ne s'était pas agrandi depuis Cromwell, et n'avait toujours que ses quatre cents maisons. On improvisa des baraques dans le champ de foire, et on se mit à construire. La ville se doubla du coup.

Si près de la côte bretonne, l'émigration n'avait qu'à allonger le bras pour remuer la Vendée. Elle correspondait avec l'insurrection, envoyait des armes, tentait des débarquements. Les Jersiais l'y encourageaient, non sans trembler un peu lorsque la révolution faisait mine de regarder de leur côté; je dois convenir qu'alors ils savaient très-bien renier leur royalisme. Ils eurent même une fois l'habileté de saisir et de confisquer mille fusils, huit barils de poudre, des cartouches et des affûts de canon, qu'ils avaient vendus aux émigrés.

Une des plus actives occupations des émigrés, c'était la fabrication de faux assignats qu'ils répandaient en France pour écraser les vrais. C'était un acte de faussaire, mais tout n'était-il pas légitime contre les assignats? Il faut bien se garder de confondre les assignats avec les autres genres de papier-monnaie, notamment avec les billets de banque de la régence. Les billets de banque avaient pour garantie les bénéfices futurs de la compagnie du Mississipi, qui n'eut pas de bénéfices, une fausse ville de huit cents maisons qui se composait de quelques cahutes en bois, un faux rocher d'éme-

raudes trouvé dans la rivière des Arkansas, ici le faussaire était le gouvernement lui-même; au lieu que les assignats reposaient sur un capital territorial, réel, français, visible, aisément saisissable : c'est pourquoi la banqueroute du régent est un malheur de la monarchie, et la dépréciation des assignats un crime de la république.

Dans la liste des réfugiés d'alors, je remarque : en fait de prêtres, les évêques de Bayeux, de Dol et de Tréguier ; en fait de nobles, Louis-Claude Goyon, comte de Vandurant, le comte de Bavalon, le marquis de Saint-Pierre, Antoine Farcy de Pont-Farcy, Fauste de Saint-Mêloir, écuyer, seigneur de la Ville-Robert et autres lieux, et, à leur tête, le duc de Bouillon. Mais, évêques et ducs, que tous se rangent : place à Chateaubriand !

SCÈNE HUITIÈME.

CHATEAUBRIAND.

Il fallut à Chateaubriand pour atteindre Jersey toute la vigueur de ses vingt-quatre ans. Il y arriva malade de la petite vérole et d'une blessure qu'il avait reçue à l'armée de Condé, épuisé de fièvre, brisé par une dure traversée sur les galets de la cale. Mais je laisse parler les *Mémoires d'Outre-tombe :*

« Nous abordâmes à la pointe occidentale de Jersey. Un de mes compagnons, M. du Tilleul, se rendit à Saint-Hélier, auprès de mon oncle. M. de Bédée le renvoya me chercher avec une voiture le lendemain. Nous traversâmes l'île entière : tout expirant que je me sentais, je fus charmé de ses bocages, mais je n'en disais que des radoteries, étant tombé dans le délire.

« Je demeurai quatre mois entre la vie et la mort. Mon oncle, sa femme, son fils et ses trois filles se relevaient à mon chevet. J'occupais un appartement dans une des maisons que l'on commençait à bâtir le long du port; les fenêtres de ma chambre descendaient à fleur de plancher, et du fond de mon lit j'apercevais la mer. Le médecin, M. Delattre, avait défendu de me parler de choses sérieuses et surtout de politique. Dans les derniers jours de janvier 1793, voyant entrer chez moi mon oncle en grand deuil, je tremblai, car je crus que nous avions perdu quelqu'un de notre famille: il m'apprit la mort de Louis XVI. Je n'en fus pas étonné; je l'avais prévue.

« Je commençais à me lever; la petite vérole était passée; mais je souffrais de la poitrine, et il me restait une faiblesse que j'ai gardée longtemps.

« On retrouve à Jersey un échantillon des vieux Normands; on croit entendre parler Guillaume le Bâtard, ou l'auteur du roman de Rou. L'île est féconde; elle a deux villes et douze paroisses; elle est couverte de maisons de campagne et de troupeaux. J'eus un grand plaisir à sortir aux premiers jours de mai. Le printemps conserve à Jersey toute sa jeunesse; il pourrait encore s'appeler Primevère comme autrefois, nom qu'en devenant vieux il a laissé à sa fille, la première fleur dont il se couronne.

« J'avais précédé M. le duc de Berry de vingt-

deux années à Jersey, ville de bannis; j'y devais laisser mon nom, puisque Armand de Chateaubriand s'y maria et que son fils Frédéric y est né.

« La joyeuseté n'avait point abandonné la famille de mon oncle de Bédée; ma tante choyait toujours un grand chien descendant de celui dont j'ai raconté les vertus; comme il mordait tout le monde, et qu'il était galeux, mes cousines le firent pendre en secret, malgré sa noblesse. Madame de Bédée se persuada que des officiers anglais, charmés de la beauté d'Azor, l'avaient volé, et qu'il vivait comblé d'honneurs et de dîners dans le plus riche château des trois royaumes. Hélas! notre hilarité présente ne se composait que de notre gaieté passée. En nous retraçant les scènes de Montchoix, nous trouvions le moyen de rire à Jersey. La chose est assez rare, car, dans le cœur humain, les plaisirs ne gardent pas entre eux les relations que les chagrins y conservent: les joies nouvelles ne rendent point les printemps aux anciennes joies, mais les douleurs présentes font reverdir les vieilles douleurs.

« Au surplus, les émigrés excitaient alors la sympathie générale. C'est quelque chose qu'un malheur honoré, et le nôtre l'était.

« M. de Bouillon protégeait, à Jersey, les réfugiés français. Il me détourna du dessein de passer en Bretagne, hors d'état que j'étais de supporter une vie de cavernes et de forêts; il me conseilla de me

rendre en Angleterre et d'y chercher l'occasion d'y prendre du service régulier. Mon oncle, très-peu pourvu d'argent, commençait à se sentir mal à l'aise avec sa nombreuse famille ; il s'était vu forcé d'envoyer son fils à Londres se nourrir de misère et d'espérance. Craignant d'être à charge à M. de Bédée, je me décidai à le débarrasser de ma personne. Trente louis, qu'un bateau fraudeur de Saint-Malo m'apporta, me mirent à même d'exécuter mon dessein, et j'arrêtai ma place au bateau de Southampton.»

Et Chateaubriand s'en alla continuer à Londres de souffrir pour une cause à laquelle il n'allait bientôt plus croire.

Comment y avait-il cru d'abord ? Comment ce grand esprit n'avait-il pas compris la grandeur de la révolution ? Par quelle inintelligence de lui-même ce rénovateur littéraire s'était-il jeté, et est-il resté, parmi les ennemis de la rénovation sociale ?

Il ne s'y était pas jeté, il y était né. C'est une des fatalités de la naissance de condamner l'enfant aux croyances du père et de la mère. Né d'un père royaliste et d'une mère catholique, Chateaubriand était catholique et royaliste. Il avait, comme la plupart des hommes, l'opinion et la religion qu'il avait trouvées dans son berceau. Combien croient avoir leur drapeau qui n'ont que leur lange !

Chateaubriand fut donc de très-bonne foi, au début, dans sa haine de la révolution. Son voyage

en Amérique ne l'ébranla pas ; l'Amérique était en république, et elle ne s'écroulait pas ; Washington, à tout prendre, valait bien Louis XV ; mais la première éducation ne s'efface pas si vite, et le spectacle de cette république bien portante et robuste laissa Chateaubriand parfaitement convaincu qu'il ne pouvait y avoir de force et de santé qu'en monarchie. Il revint en hâte se mettre au service de l'émigration. Ni la vue des émigrés, ni la douleur de se battre contre son pays, ni la honte d'ouvrir la France à l'étranger, ne l'avertirent; quant à sa défaite, à sa blessure, à son agonie, à sa misère de Jersey et de Londres, ce furent ses seuls bons motifs de persévérer.

Mais, à Londres, obligé de travailler pour manger, il se mit à écrire de l'histoire, et, pour en écrire, il en lut. L'histoire n'est pas complaisante; elle dit la vérité à ceux qui la consultent sincèrement ; la grande faiseuse de royalistes et de fanatiques, c'est l'ignorance. Quand on voit ce qu'ont fait de l'humanité depuis des siècles ceux qui ont la prétention d'être ses propriétaires, on désire peu qu'elle reste en leur possession. Chateaubriand ne résista pas à l'évidence ; il laissa entrer dans sa raison les faits tels qu'ils étaient, et il se trouva que, lorsque son *Essai historique* fut terminé, cet émigré avait fait un livre révolutionnaire.

Révolutionnaire négatif. L'*Essai* démolit et ne

rebâtit pas encore. Ces renversements brusques de convictions qu'on avait crues éternelles jettent d'abord l'âme dans la défiance de tout; de plus, Chateaubriand n'avait que des sujets de découragement; inconnu, pauvre, exilé, vaincu, sans espoir que son parti ressuscitât jamais, sa vie était finie; elle était finie à la lettre, car sa poitrine s'était entreprise et les médecins l'avaient condamné. Il n'était donc pas en situation de rien recommencer. Il éprouvait cette sorte de joie amère qu'ont ceux qui périssent à tout entraîner avec eux. L'*Essai* ne croit pas plus à la république qu'à la monarchie. Il s'annonce dès la préface comme « renonçant à tous les partis. » Il n'est ni avec ceux qui « nous transportent loin de nous dans des perfections imaginaires en nous faisant devancer notre âge, » ni avec ceux qui « nous retiennent en arrière, refusent de s'éclairer, et veulent rester les hommes du quatorzième siècle dans l'année 1796. » ... « Soyons hommes, c'est-à-dire libres; apprenons à mépriser les préjugés de la naissance et des richesses, à nous élever au-dessus des grands et des rois... Il faut commencer par cesser de nous passionner pour les institutions humaines, de quelque genre qu'elles soient. » L'*Essai* en arrive à ne plus vouloir de société du tout; il glorifie les sauvages « de ne point connaître les odieuses distinctions de l'état civil... Je sens qu'on va dire : Vous êtes donc de ces sophistes qui vantent sans cesse le bonheur du sauvage aux

dépens de celui de l'homme policé? Sans doute, si c'est là ce que vous appelez être un sophiste, j'en suis un... Quoi! il faudra que je tolère la perversité de la société, parce qu'on prétend ici se gouverner en république plutôt qu'en monarchie; là, en monarchie plutôt qu'en république? » — Le premier coup de pioche est pour le trône, le second est pour l'autel. Ce n'est pas seulement le catholicisme qui tombe; tout un chapitre se demande « *quelle est la religion qui succédera au christianisme?* » Ce n'est pas seulement le christianisme : « O Toi que je ne connais point! Toi, dont j'ignore le nom et la demeure, invisible architecte de cet univers, qui m'as donné un instinct pour te sentir et refusé une raison pour te comprendre, ne serais-tu qu'un être imaginaire? que le songe doré de l'infortune? Mon âme se dissoudra-t-elle avec le reste de ma poussière? »

Il ne mourut pas; mais sa mère mourut. Elle chargea, en mourant, une de ses sœurs de le rappeler à cette religion dans laquelle il avait été élevé : « Si tu savais, lui écrivit madame de Farcy, combien de pleurs tes erreurs ont fait répandre à notre respectable mère, combien elles paraissent déplorables à tout ce qui pense et fait profession, non seulement de piété, mais de raison, peut-être cela contribuerait-il à t'ouvrir les yeux, à te faire renoncer à écrire... » En même temps, — car on a toujours plus d'un motif pour faire ce qu'on fait, et l'intérêt personnel se mêle

à toutes les déterminations humaines, — la révolution était enrayée en France; la république versait dans l'empire; les églises se rouvraient : Chateaubriand rentra, et tâcha de se persuader qu'il était toujours monarchiste et catholique. « En expiation de l'*Essai,* » c'est lui qui parle, il fit le *Génie du christianisme.* Le livre eut un succès énorme; dès lors, il se crut engagé, et se jura qu'il serait catholique à perpétuité.

Il se tint parole, et joua son rôle jusqu'au bout. Les ennemis que lui fit sa célébrité lui objectèrent l'*Essai :* il le mit sur le compte d'un accès de délire et en dit plus de mal qu'eux-mêmes; il le répudia; il l'appela (Préface de ses *Mélanges politiques*) « un mauvais livre... Si je pouvais l'anéantir, je le ferais. » Il l'insulta dans le fond et dans la forme : « Littérairement parlant, ce livre est détestable et parfaitement ridicule; c'est un chaos... Le tout en style sauvage et boursouflé, plein de fautes de langue, d'idiotismes étrangers et de barbarismes. »

Mais il eut beau répéter ses actes de contrition et ses pénitences, il ne parvint jamais à défaire en lui l'homme nouveau. Le *Génie du christianisme* lui-même n'avait que la surface de la foi. Il prêchait la poésie et l'agrément du catholicisme, bien plus que sa vérité. Il appuyait l'Église comme une femme du monde qui vous demande : Ai-je raison? et à qui l'on répond : Vous êtes jolie! Il croyait au style de la

Bible, au drame de la Passion, aux cathédrales, aux orgues, à l'encens. Il endimanchait les sombres dogmes du péché originel et des peines éternelles.

Chateaubriand s'était rallié à l'empire, alors dévot. Le meurtre du duc d'Enghien lui fut une occasion de rompre généreusement avec cette monarchie d'origine révolutionnaire et de se rattacher à la monarchie de droit divin. Revenu ainsi à toute son enfance, il fut désormais inébranlable. Ses doutes intérieurs, l'élargissement de son esprit, sa vaste compréhension des générations nouvelles, il condamna tout à l'immobilité. Il s'enferma dans la fidélité qu'il s'était jurée à lui-même et fut le prisonnier de sa parole. Il s'est appelé fort justement « un chrétien *entêté*. » En décembre 1803, il écrivait de Rome à M. Gueneau de Mussy : « Ce n'est qu'avec des efforts prodigieux que je parviens à conserver ici un reste de foi. » Il aurait pu dire de toute sa vie ce qu'il a dit du temps de son exil : « Mes principes, en contradiction avec le parti même que j'avais embrassé, prouvent que j'étais le martyr de l'honneur, plutôt que l'aveugle soldat d'une cause dont je connaissais le côté faible. » Il mit son orgueil à rester un, à empêcher son progrès, à contredire sa pensée, à se mentir. Il sentait la stérilité de sa constance, et cela lui donnait une morosité perpétuelle. C'était un serviteur hargneux ; il protégeait et méprisait ses maîtres. Il ne pouvait pas croire à la monarchie et ne

voulait pas croire à la république. Il malmenait ses ennemis, mais encore plus ses amis. Il avait un fond de mécontentement, d'ennui, de dégoût de toutes choses. Il en est descendu à ce mot misérable : « Je bâille ma vie. »

Tant que la restauration dura, il put encore se faire un peu d'illusion sur l'inutilité de sa résistance au lendemain. Les choses qu'il affirmait semblaient exister. Mais en juillet 1830 le coq gaulois chanta, et l'aube fit évanouir les revenants. Alors, s'il lui était resté l'ombre d'un doute, il vit la réalité. La révolution l'invitait; la jeunesse, qui l'avait deviné, lui faisait des ovations; il était quitte avec la royauté tombée, il l'avait avertie, elle l'avait offensé, elle l'avait destitué comme on chasse un valet. Il n'avait donc aucune bonne raison de ne pas être enfin lui-même, de ne pas penser tout haut, de ne pas être de son opinion. Il ne pouvait pas prêter serment à Louis-Philippe, mais, à défaut de la tribune, il avait le livre et le journal. — Mais revenir sur ce qu'il avait dit tant de fois? être le renégat de tout son passé? biffer le *Génie du christianisme* et *Buonaparte et les Bourbons* comme il avait effacé l'*Essai historique?* être contre son clocher, contre son éducation, contre sa campagne à l'armée de Condé, contre son exil, contre ses brochures, contre ses ambassades, contre sa guerre d'Espagne, contre ses discours? se donner tant de démentis, lui Breton? Il ne supporta pas cette

idée. Ne pouvant plus rien pour des morts, il s'ensevelit avec eux. Pairie, popularité, ambition, activité, rancune, prescience des transformations prochaines, il jeta tout dans leur tombe. Aux funérailles des rois d'Asie, leurs esclaves se faisaient brûler avec eux : les funérailles des rois de France eurent cet esclave-là, Chateaubriand.

C'est grand, ce suicide par dévouement à l'unité de la vie. Il y a, sans doute, une grandeur plus grande, la grandeur de ceux qui, s'apercevant qu'ils font fausse route, retournent au droit chemin, à travers les épines et les huées, n'importe; qui, devant la vérité, ne connaissent personne, ni les autres, ni eux; qui, mieux éclairés, se contredisent et se renient. Un autre Breton, né aussi dans le royalisme et le catholicisme, n'a pas hésité à les repousser le jour où il les a jugés mauvais. Lamennais s'est peu soucié d'être un caractère simple, il a préféré être un caractère vrai; où il a vu le juste, il est allé; il était dans sa nature de rejeter avec colère les croyances qui l'avaient trompé; le plus grand effort humain, qui est de se recommencer tout entier, il l'a fait; il s'est arraché de l'esprit son enfance, son adolescence, son âge viril, ses livres, ses admirateurs; il a continué cet arrachement jusque dans le sépulcre; il a, lui prêtre, arraché de sa bière le crucifix.

Chateaubriand ne fut que l'honneur, Lamennais fut la conscience.

Mais c'est déjà une noble chose, l'honneur. Après ceux qui se refont, ce sont encore des hommes ceux qui se maintiennent, qui se trouvent au rendez-vous qu'ils ont donné à l'avenir, qui font à soixante ans ce qu'ils ont dit à vingt, qui ne consentent ni aux événements, ni à leur intérêt, ni même à leur conscience. Surtout dans ce temps où l'on voit tant de gens passer si vite d'un gouvernement à l'autre et changer d'âme comme les laquais changent de livrée, il est beau qu'il y ait, debout sur tout ce qui dérive ignoblement à tous les courants, ce rocher de la falaise bretonne que la mer montante a pu couvrir d'écume, submerger, insulter, mutiler, — non déplacer.

SCÈNE NEUVIÈME.

LE DUC DE BERRY.

Pendant la révolution et l'empire, le duc de Berry avait vécu en Angleterre avec son père, le comte d'Artois (Charles X), entretenant de loin l'agitation en Vendée, y lançant les émigrés, mais ne les y conduisant pas. Quand, en 1795, le comte d'Artois, amené en vue de la côte bretonne, avait énergiquement refusé de débarquer, et avait mérité que Charette écrivît à Louis XVIII : « *Sire, la lâcheté de votre frère a tout perdu,* » le duc de Berry, bon fils, n'avait pas quitté son père. En 1804, il avait envoyé Cadoudal à Paris tuer Bonaparte, et lui avait promis d'y être le premier ; mais il avait négligé de tenir sa promesse. Depuis, son action avait été de diriger, par lettres, le royalisme vendéen, malheu-

reusement amoindri par toute cette prudence des princes, mais dont on pouvait encore tirer quelques brigandages çà et là et de menus assassinats au coin des haies.

L'empire chancela. Le prince attendit. Le 7 octobre 1813, Wellington franchit la Bidassoa avec cent quarante mille Anglais, Espagnols et Portugais. Le prince attendit. Trois mois après, le 21 décembre, la Suisse fut envahie. Le prince attendit. Le 1er janvier 1814, Blücher passa le Rhin, Schwartzenberg entra en Alsace et en Franche-Comté. Le prince attendit. Mais, cinq semaines après, lorsque les alliés ne furent plus qu'à quelques lieues de Paris, il se jeta dans le premier bâtiment qui voulut de lui, et vint débarquer à Jersey. Là, il attendit.

Les Jersiais attendirent aussi. L'empire agonisait, mais il n'était pas mort. S'il ne mourait pas ? Justement, Napoléon venait de battre les Prussiens à Champaubert. Le jour même où le duc de Berry arrivait à Jersey, le 11 février, l'armée impériale était victorieuse à Montmirail. Le 17, c'était la victoire de Vauchamps. Le duc de Berry fut donc reçu froidement; on le toléra ; on l'ignora. La reddition de Paris ne suffit pas aux Jersiais, il leur fallut l'abdication de Napoléon. Alors, quand il n'y eut plus le moindre péril, ils se montrèrent !

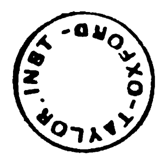
Ce fut une frénésie ! Les États en corps allèrent féliciter le duc de Berry. Ils étaient précédés de la

masse en vermeil qui leur avait été donnée par Charles II, autre prince restauré. Le lieutenant-gouverneur, le général Don, prononça un discours. Toute l'île était dans les rues de Saint-Hélier, criant : Vive Louis XVIII ! Le prince dut se mettre à sa fenêtre ; il fut salué de neuf hourras, et répondit, en anglais : *Prosperity to the island of Jersey* ! Alors l'enthousiasme devint du délire ; on pleura ; tous les chapeaux eurent la cocarde blanche ; on remerciait le duc d'avoir daigné passer par Jersey. Que l'usurpateur vînt ! il trouverait à qui parler. Tous juraient de défendre le duc jusqu'à leur mort, peu probable.

Il fallut que le duc de Berry restât à Jersey quelques jours encore. Il passa une revue générale des troupes et de la milice. On tira trois feux de file, auxquels répondirent les batteries du fort Régent, du fort Élisabeth et de trois frégates. Le soir, le canon annonça l'arrivée du gouverneur de Guernesey. Le lendemain, on se résigna au départ du prince ; les deux gouverneurs l'accompagnèrent jusque sur l'*Eurotas*, et il fit voile vers Cherbourg.

Les royalistes de la côte française, qui avaient eu la patience des Jersiais pendant la lutte, eurent leur enthousiasme après la victoire. Ils avaient laissé leur prince à Jersey pendant sept semaines, sans lui donner signe de vie ; mais vingt-trois députés de Saint-Malo et de Saint-Servan, chargés d'obtenir du prince qu'il débarquât chez eux, arrivèrent à Jersey

24



le lendemain de son départ. Douze jeunes gens de familles nobles avaient réclamé l'honneur d'être les rameurs du canot qui le mettrait à terre. Une députation pareille vint de Valognes, et en fut aussi pour son ambition de domesticité.

Le duc de Berry débarqua à Cherbourg, et, par un hasard singulier, le premier lit où il coucha en France fut le dernier lit où il coucha sur terre. Ce lit avait été prêté par M. Grandsire, qui habitait alors Cherbourg, et qui, devenu secrétaire de l'administration de l'Opéra, y transporta, naturellement, ce lit sanctifié par une nuit princière. Lorsque le duc de Berry fut poignardé et mourut à l'Opéra, ce lit, qui l'avait reçu à sa rentrée de l'exil, le reçut encore à sa sortie de la vie.

SCÈNE DIXIÈME.

DIVERS.

La royauté raccommodée dura un an. Napoléon ressuscita tout à coup. Les maréchaux, qui avaient à peine eu le temps de trahir l'empereur pour le roi, durent retrahir le roi pour l'empereur. C'était un moment bien fatigant pour les gens en place. On ne savait plus de quel parti on était, il fallait toujours avoir une cocarde à son chapeau et une autre dans sa poche, courir après les événements pour leur demander une conscience, porter sa fidélité de monarchie en monarchie, et cela dans la boue.

L'empire recommença. L'absence ne l'avait pas changé. A son débarquement, il avait eu la faiblesse de se déguiser en libéralisme; mais il n'avait pas tardé à rejeter ce masque odieux. D'étape en étape,

ses proclamations avaient eu plus de sincérité. Les habitants des Hautes-Alpes avaient été des « citoyens, » les Lyonnais n'avaient déjà plus été que des « Lyonnais, » les Parisiens étaient des « sujets. » Quand les ouvriers de Paris demandèrent des armes et une organisation, Napoléon refusa, disant que « ce serait bon pour la France, mais mauvais pour lui. » Sa grande idée était de se conserver. Il dura cent jours.

Pendant les cent jours, Jersey vit revenir les royalistes. La petite île, inquiète de son enthousiasme pour le duc de Berry, donna des fusils aux émigrés. Elle ouvrit des listes de volontaires, elle glorifia dans ses journaux ceux qui s'inscrivirent, et insulta ceux qui préférèrent « croupir dans une oisiveté honteuse. » Le 11 juin, une frégate anglaise apporta de Portsmouth quarante officiers français. Le 14, le duc d'Aumont débarqua avec un officier-général. Soixante officiers vinrent d'Ostende dans un brick anglais. Les royalistes furent bientôt en nombre ; ils allèrent se caserner à Grouville, et se préparèrent à l'embarquement. Le 3 juillet, le duc d'Aumont passa la revue de sa petite armée, et lui donna un drapeau brodé par la duchesse d'Angoulème. Les royalistes s'embarquèrent dans la nuit du 4 au 5, et arrivèrent en France lorsque tout était fini. Il y avait quinze jours que Napoléon avait réabdiqué.

Napoléon retournait en exil, dans cette attitude

l'accablement inerte et de fatigue indifférente qui suit les efforts suprêmes, triste à voir comme un ion vidé. A Aix, il eut une singulière illusion d'optique : il prit l'Angleterre pour un pays de générosité. Il reconnut l'Angleterre quand elle le mit en cage dans une île d'Afrique.

Tandis qu'il s'en allait à Sainte-Hélène, les Bourbons revenaient à Paris et reprenaient possession des Tuileries, cette auberge des monarchies, et la France payait la carte de l'empereur. Il y eut à payer, sans compter Waterloo et tout ce que la guerre avait dépensé d'hommes et d'argent : sept cents millions aux alliés, plus l'entretien de onze cent cinquante mille soldats étrangers logés et nourris pendant plus d'un mois, et de cent cinquante mille pendant trois ans ; en tout, près de deux milliards ; de plus, la honte d'une telle occupation, la spoliation des musées, le démembrement du territoire, et des représailles qui calomnient 93 en s'appelant la terreur blanche.

A Avignon, assassinat du maréchal Brune. A Toulouse, assassinat du général Ramel. A Marseille, massacres d'enfants et de femmes. Mais ce fut Nîmes qui mérita le prix de royalisme. Il est vrai que le fanatisme y vint en aide à la politique. Bonapartistes, républicains, protestants, furent confondus dans la même Saint-Barthélemy. La garnison, assiégée, capitula et, malgré une promesse formelle, fut égor-

gée. Le pillage des maisons, les propriétaires jetés par les fenêtres, furent de toutes les heures. On éventra trente femmes dans les rues. On déterra une morte de trois jours pour la violer.

Le plus ardent catholique de Nîmes, Trestaillons, était bon frère. Sa sœur désirait une maison qui appartenait à un ancien capitaine retiré du service depuis quinze ans. Trestaillons rencontra ce capitaine qui profitait d'un beau jour pour se promener ; il alla à lui, et lui brûla la cervelle ; ce capitaine laissait une femme, Trestaillons la chassa de la maison, et y installa sa sœur. Trestaillons était dévot et n'assassinait jamais le dimanche.

Il y avait un gouvernement. Le sous-préfet d'Uzès autorisait ses amis à prendre dans les prisons les bonapartistes et les protestants, et à leur abréger la procédure à coups de pistolet.

Il y avait une justice. La justice de Paris royalisait le maréchal Ney et le général Labédoyère ; la justice de Lyon, le général Mouton-Duvernet ; la justice de Bordeaux, les frères Faucher.

Cela dura deux ans. On s'étonne qu'il y ait eu assez de bonapartistes, de républicains et de protestants pour deux ans de cette consommation ; mais les catholico-royalistes n'étaient pas exigeants et se contentaient de peu. On était très-suffisamment bonapartiste pour avoir montré, dans un dîner de famille, une médaille frappée en l'honneur de la fon-

dation de l'Université. Le chevalier de Fitz-James, commandant d'armes de la ville de Foix, faisait fusiller dans les vingt-quatre heures tout individu colportant dans un lieu public « ou privé » des écrits « insidieux. » Le capitaine Vélu fut traduit devant une cour prévôtale pour avoir appelé son cheval *Cosaque*. Le préfet de Carcassonne, le baron Trouvé, fit brûler un aigle vivant. Quelques jours après l'exécution du général *Mouton*-Duvernet, les royalistes de Lyon organisèrent un banquet et s'y firent servir un foie de *mouton*, qu'ils percèrent de cent coups de couteau.

Lorsque la réaction n'avait pas de bonapartistes sous la main, pas même d'aigle vivant, pas même de mouton mort, elle en faisait. Le plus ingénieux des fabricants de conspirations bonapartistes fut le général Canuel, commandant le département du Rhône. Il combinait ces choses en plein jour; le préfet le savait, et écrivait au ministre que les complots étaient imaginaires; et cependant, ajoutait-il, « on a prononcé des condamnations, mais moins par justice que *par égard pour ceux qui ont inventé la conspiration.* »

Le 8 juin 1817, le tocsin sonna dans huit ou dix communes : les habitants de ces communes crurent à un incendie, et accoururent avec des seaux; la troupe se rua sur eux, et les saisit. Ils furent jugés pour attroupement séditieux. Quarante-huit furent

condamnés à la détention, six aux travaux forcés, vingt-six à la déportation, vingt-huit à mort.

Pourtant, après deux ans, il y eut des hommes qui se lassèrent de tuer : ce furent les aides des bourreaux. A Carcassonne, un jour d'exécution triple, les aides refusèrent de dresser l'échafaud; le bourreau ne put trouver qu'un portefaix qui lui fit payer très-cher un coup de main, et qui fut si peu fier de et acte de royalisme que, le soir même, il alla se noyer.

La terreur blanche emplit de nouveaux fugitifs Jersey et les îles voisines. Je remarque, entre autres, le maréchal Grouchy, qui passa deux mois à Guernesey, sous le nom de Gautier, négociant de Lyon, et qui s'y embarqua pour New-York.

En juillet 1830, ce refut le tour des royalistes; quelques nobles bretons retraversèrent la mer, croyant à une révolution. En février 1848, Jersey accueillit les vaincus, notamment un ministre, M. de Salvandy.

ÉPILOGUE

TROIS ANS A JERSEY

I.

J'en ai fini avec la Jersey ancienne, celle qui s'est maintenue libre entre la France et l'Angleterre, la Jersey jersiaise. La Jersey d'aujourd'hui n'a plus ces fiertés ; elle est modeste, elle renonce à elle, elle fait tout ce qu'elle peut pour devenir anglaise, elle parle anglais, elle change les noms normands de ses rues contre des noms saxons, elle est l'humble servante du lieutenant de la reine. Tant qu'elle a été indépendante, elle a été généreuse. Elle était aussi ouverte aux proscrits qu'elle était fermée aux envahisseurs. Mais quand on ne sait plus se défendre soi-même, ce n'est pas pour savoir protéger les autres. La liberté ne s'en va jamais toute seule; l'hospitalité l'a suivie.

Les républicains de 1851 auraient dû se dire

deux choses : d'abord, que les domestiques ne reçoivent pas; ensuite, qu'ils étaient des républicains, et qu'on n'est pas obligé envers les républicains aux mêmes égards qu'envers les autres hommes. Ils auraient dû se rappeler un précédent. Le 20 février 1816, un caboteur de Granville allait entrer dans le port de Saint-Hélier; un canot, à toutes rames, lui porta la défense expresse d'aborder; le capitaine dut même laisser un cautionnement de sept cents francs, jusqu'à ce qu'il eût débarqué ses passagers à Portsmouth. Ce caboteur avait à son bord quatre conventionnels exilés de France pour avoir voté la mort de Louis XVI.

Il est vrai que les républicains de 1851 n'étaient pas des régicides, qu'au contraire leur première loi avait été l'abolition de l'échafaud politique, sans compter que ce n'était pas leur faute si l'on n'avait pas aboli toute espèce d'échafaud; mais c'est là un vil détail, qui n'empêchera jamais les républicains d'être des buveurs de sang.

Les Français ne firent pas ces réflexions, et vinrent en foule demander asile à cette île qui avait été hospitalière.

II.

Je n'oublierai jamais l'impression de désappointement que j'eus en abordant à Jersey. On m'avait promis une île verdoyante, un jardin parfumé, le bouquet de l'Océan : j'avais devant moi un rocher à pic et à vif, sans un arbre, sans un brin d'herbe. Pas une maison : la ville se cache dans un coude de la falaise, entre une colline qui porte le fort Régent et une autre colline qui s'appelle le mont Patibulaire. Un canon et un gibet, voilà les fleurs que Jersey vous présente quand vous débarquez. L'aspect n'en est pas égayé par un grand bêta de port tout neuf, sans un bassin fermé pour retenir l'eau, où barbotent, à mer haute, une demi-douzaine de bâtiments de maigre tonnage, et qui, à mer basse, exhale l'odeur de la vase et de la fièvre.

La compensation du paysage, c'est la simplicité du débarquement. Pas de passe-port à montrer, et pas de malle à ouvrir. Ce dernier point me toucha d'autant plus que je sortais de Southampton, où la chose est tout autre : là, un jeune homme était venu à moi fort poliment, m'avait dit que la douane était bien assommante pour les voyageurs, ce dont j'étais

convenu, que j'avais plusieurs malles, qu'on allait les visiter toutes, qu'on retournerait les poches des habits, qu'on déplierait les chemises, qu'on éparpillerait les manuscrits, que j'aurais ensuite à remettre tout en ordre, que ce serait beaucoup de temps et beaucoup d'ennui; je lui avais fait toutes ces concessions; il avait terminé en m'offrant de ne pas être visité si je voulais payer trente francs; j'avais répondu que c'était trop cher; il était allé parler au chef, et était revenu avec une diminution de cinq francs; j'avais encore refusé; enfin, après trois ou quatre allées et retours, nous nous étions arrangés à quinze francs. Telles sont les mœurs de l'Angleterre, patrie de la circulation et du libre-échange. J'avais pu marchander parce que j'avais le temps, mais la plupart de ceux qui viennent à Jersey par Southampton prennent à Londres le dernier train du chemin de fer et arrivent à Southampton trois quarts d'heure avant le départ du packet de Jersey; ils n'ont qu'à peine le temps de courir du wagon au bateau, qui est à l'autre bout du port; cinq minutes de retard leur feraient manquer le packet et les condamneraient à quarante-huit heures de Southampton, car il n'y a de packet que tous les deux jours. Ils sont donc livrés au bon plaisir de cette honnête douane anglaise. Je connais quelqu'un qui a payé vingt-cinq francs pour une seule malle.

J'ai dit que la ville se cachait : elle a raison. Il

est difficile de rien rêver de plus abominable que Saint-Hélier. Une ville plate, grise, monotone; des maisons toutes la même, carrées, froides, les plus riches séparées de la rue par trois ou quatre pieds de terre où des plantes résignées agonisent derrière un grillage; elles ont chacune leur inscription : *Trafalgar-place, Victoria-terrace, Wellington-square,* etc.; elles devraient avoir toutes la même : *Concession à perpétuité.* Toutes en sont encore à ces affreuses croisées-guillotines qui vous mettent à la demi-ration d'air en ne laissant ouvrir que la moitié de la fenêtre, et qu'il faut avoir soin de caler tous les soirs avec du papier et du linge si l'on ne veut être réveillé en sursaut par le vent qui s'en fait des castagnettes.

III.

La première idée qu'inspire cet affligeant Saint-Hélier, c'est de le fuir. On prend une voiture, et l'on s'en va dans les champs; alors tout change! La nature est aussi belle que la ville est horrible.

De Saint-Aubin à Gorey, les bois abondent, les blés font luire au soleil ces lourds épis que l'Angleterre achète pour ses semailles, les herbages font ces

vaches qui ont les prix de lait aux expositions de Paris, les aloès poussent en pleine terre, les choux sont des arbustes, les camellias sont des arbres. J'ai vu, en fait de camellias, à Guernesey, quelque chose de monstrueusement ravissant : un camellia qui avait trois mille cinq cents fleurs à la fois ! Il y en avait toute une allée d'à peu près égaux. — Tout le sud de Jersey mérite sa réputation de jardin. Presque chaque maison a sa serre, où viennent des raisins admirables et des poires d'une énormité inquiétante. Une autre beauté de l'île, c'est son lierre. L'église principale de Saint-Hélier s'en est fait un fourreau.

Le nord-ouest a un tout autre caractère, mais n'est pas inférieur. La tyrannie du vent interdit toute culture et toute végétation ; la lande nue se couvre chétivement d'un lambeau de bruyère, mais sa tristesse même a un charme sombre et poignant ; et puis, il y a les falaises. La plus belle est celle de la *Grève aux lançons*. On y descend, ou plutôt on y glisse, par un étroit sentier sans rampe où les Anglaises, qui sont des chèvres, se lancent en courant. Lorsqu'on est au bas, on a devant soi une immense figure assise qui lit dans un livre : c'est un rocher sculpté par les vagues. A gauche, quatre ou cinq grottes, d'un effet prodigieux, une surtout qui, avec sa voûte arrondie, avec ses flancs déchiquetés en colonnes, avec ses galets de toutes les couleurs qui lui font un pavé de mosaïque, avec la source de la colline dont

les filets blancs imitent les tuyaux d'un orgue colossal, est une vraie cathédrale.

L'Océan fait bien d'être un grand statuaire et un grand architecte; ce ne sont pas les Jersiais qui s'aviseraient de tailler les pierres autrement qu'en carré. Ce n'est pas leur faute s'ils ont deux beaux restes de vieille architecture, le château de Mont-Orgueil et une ogive qui fut le manoir des Carteret : ils les gardent, parce que ce sont des ruines et que ce sera bientôt de la poussière, mais, une fois qu'en fouillant le Mont-de-la-Ville pour y bâtir le fort Régent, ils découvrirent une construction celtique, complète et intacte, de quarante-cinq pierres et de soixante-six pieds de circonférence, gênés d'avoir si près d'eux un monument historique, ils en firent cadeau à leur lieutenant-gouverneur, le général Conway, lequel le transporta en Angleterre et en orna son parc.

Du reste, j'aime autant qu'ils n'aient pas d'architecture. S'ils en avaient une, ce serait l'architecture anglaise; je m'en passe. Un jour, pourtant, je fus étonné. Je visitais la baie Sainte-Catherine, que les Anglais fortifiaient en vue de Cherbourg. Les pierres qui devaient faire le quai étaient rangées en demi-cercle au bord de la mer; la mer montait, il ventait fort, c'était le soir, et, de loin, on aurait cru voir un cirque abrupte où des êtres invisibles assistaient à ce combat de lions que se livrent les vagues furieuses. Cet arrangement artiste de pierres qui ne devaient

pas même rester là, cette prodigalité de goût, me changeait mon Angleterre. Je vis les architectes, deux Anglais pareils à tous les Anglais, blonds, roides, d'une taille qui n'en finissait plus, mais pourquoi commençait-elle? et leur aspect ne diminua pas ma surprise. Mais, en m'approchant, je reconnus que la courbure de la côte avait exigé cette disposition de blocs et que les architectes en étaient parfaitement innocents. Je pris un crayon et j'écrivis sur une des pierres :

L'art est plus fort que l'Angleterre.
Là, des architectes trop longs
Ont fait un cirque involontaire
En rêvant un tas de moellons.

Quand je dis que les Jersiais n'ont ni architecture ni sculpture, je suis injuste. En sculpture, ils ont le Roi-Doré, une pièce de bois qui doit avoir appartenu à la guibre d'un navire, un empereur romain dans lequel ils ont reconnu un George quelconque; ils l'ont placé pieusement au centre de leur plus belle place. En architecture, ils ont un collége tout neuf, et qui a moins de pudeur que la ville, car, au lieu de se dérober comme elle derrière la falaise, il s'est campé hardiment sur la colline, et montre des choses qu'il serait plus décent de dissimuler.

IV.

Naturellement, le groupe dont je faisais partie n'eut pas plus tôt vu Saint-Hélier qu'il éprouva le besoin de s'en éloigner le plus possible et d'aller faire son nid quelque part dans les arbres, près de Gorey, par exemple, en tête-à-tête avec Mont-Orgueil, sur cette pente charmante qui regarde les mouettes et les bateaux de pêche tremper le bout de leurs ailes dans l'écume des lames. Mais il y avait parmi nous une jeune fille qui s'insurgea au nom de ses vingt ans, trouvant qu'un vieux château croulant n'était pas une salle de bal et que les arbres ne lui suffisaient pas comme danseurs; ses prières obtinrent qu'on n'allât pas si loin; on resta au seuil de Saint-Hélier, mais en dehors, dans une maison médiocre, sans ombre et sans verdure, mais qui voyait la mer et qui ne voyait pas la ville.

Elle voyait la mer, parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement; elle la voyait le moins qu'elle pouvait; elle avait eu l'intelligence de se mettre dans un trou. Du rez-de-chaussée et du premier étage, on avait, pour se récréer les yeux, un mur au fond et, plus près, un jardin qui s'excusait sur la bise marine

de n'avoir ni fruits ni fleurs et dont la faculté imperturbable était de métamorphoser les rosiers en manches à balai. Mais entre le jardin et le mur, on avait une terrasse de cent cinquante pas de long sur trente de large, d'où le regard buvait à même la grande coupe. Il fallait seulement que ce fût à l'heure de la marée, car, à mer basse, on n'avait devant soi qu'une grève de sable, dont la platitude s'étendait à perte de vue, crottée d'innombrables petits rochers couleur chocolat qui auraient pu faire croire au passage d'un Gargantua malpropre. Mais, lorsque l'eau montait, couvrait le sable et les rochers et emplissait tout l'horizon, lorsque c'étaient surtout les débordements et les colères de l'équinoxe, alors le spectacle était vraiment beau. La mer se ruait avec violence sur le mur tremblant et secouait la terrasse; elle s'accumulait dans un angle que faisaient une digue en troncs d'arbres noueux qui continuait le mur et un robuste rocher qui s'avançait dans le sable comme pour nous garantir; elle attaquait terriblement le bois et le granit; c'était la bataille de l'eau et de la terre; l'Océan se tordait, rugissait, tonnait; le rocher ruisselant disparaissait par instants tout entier; les arbres de la digue vengeaient les navires naufragés en brisant les lames exaspérées!

V.

La température de Jersey est celle de la côte bretonne. Je m'attendais à un climat exceptionnel, à un ciel voué au bleu ; on m'avait dit que Jersey était le pseudonyme du printemps perpétuel, la Grèce en Angleterre, la Tempé de la Manche : une pluie froide qui commença quelques jours après mon arrivée et qui mouilla tout l'été me fit écrire à l'ami qui m'avait renseigné ces trois mots en quatre vers :

Tempé-
rature :
Rature
Tempé.

La vie est d'un prix modéré. Le thé, le café et le sucre, ne payant pas de droits, sont moins chers qu'en France ; le reste coûte à peu près autant. La viande se réduit à la boucherie ; pas de gibier, sinon quelques lapins de Serk ; pas de volaille, excepté ce qu'en apportent les Granvillaises et les Malouines, qui ont leur marché, mais je ne sais si c'est le mal de mer qui vide leurs poulets en route, je n'en ai jamais mangé un dans les îles dont la maigreur ne protestât énergiquement contre le meurtre des animaux ; ce qui ne les améliore pas, c'est que, le

charbon de terre étant l'unique combustible, on les cuit au four, comme au reste toute autre viande : les rôtis sont impossibles et les côtelettes ignorées. Le poisson est plus rare qu'on n'espérerait ; il préfère Guernesey ; Jersey n'a guère à elle que des huîtres, de grosses sardines et une sorte de goujon long, appelé lançon, qu'on ne pêche pas dans l'eau, qu'on cueille dans le sable avec une serpette. La boisson est la bière ; les indigènes boivent, en outre, du gin, un faux vin de Bordeaux qu'ils intitulent claret, un faux vin de Xérès qu'ils prononcent sherry, et du vin de Porto qui se vend moitié meilleur marché qu'à Porto.

J'oubliais une spécialité de cette cuisine insulaire : le pâté de rhubarbe. Je ne l'aime pas, et j'en suis bien aise, parce que, si je l'aimais, j'en mangerais. Cette raison de Jocrisse m'a toujours paru profondément sensée. Il y a des choses qu'on serait désolé d'aimer, comme il y en a d'autres auxquelles on voudrait se contraindre. Je suis ravi de ne pas aimer les lentilles, je suis fier de ne pas aimer le fromage. En revanche, je ne puis voir à un figuier ces belles figues rouges, si fraîches, si parfumées, si ensoleillées, sans regretter de n'avoir jamais pu y habituer mon goût. Je suis également ennuyé de ne pas aimer le vin de Champagne, ce vin transparent, lumineux, vivant et spirituel, qui semble fait d'une larme et d'une étincelle !

Il faut un apprentissage de la monnaie de l'île,

ou plutôt de ses monnaies, car elle en a trois, la jersiaise, l'anglaise et la française. On s'enchevêtre dans une complication de pence jersiais qui ne sont pas les pence anglais et de livres anglaises qui ne sont pas les livres jersiaises. Ce ne serait qu'une difficulté, mais attendez : Jersey ne frappe que du cuivre; ni or ni argent; l'or est suppléé par le papier, mais il n'y a pas de bank-note d'un shilling; et cependant tout s'évalue en shillings, comme en francs chez nous; on a bien le shilling anglais, mais la monnaie anglaise est rare dans l'île, et on la garde pour la poste et pour le packet, qui n'acceptent pas d'autre payement : alors l'argent français arrive et se met de l'embarras. Tout s'évalue en shillings et se solde en francs. On ne paye qu'en une monnaie qu'on ne nomme pas, et on ne compte qu'en une monnaie qui n'existe pas.

Pas de musée. Pour bibliothèque, une seule pièce, mais c'est plus que de lecteurs; il faut apporter son couteau à papier, car il n'y a de coupés que les volumes reliés. Pour théâtre, un hangar où l'on mange et où l'on fume, et où s'abattent, à de longs intervalles, d'Angleterre et quelquefois de France, des troupes ambulantes qui ont usé la patience des provinces; les Jersiais les prennent pour des comédiens et s'empressent à leurs exercices, pourvu qu'il y ait en tête de l'affiche : *Sous le patronage de Son Excellence le gouverneur* ou *de M. le*

bailli, ou de n'importe quel autre personnage important; autrement, la salle est vide. C'est, du reste, la même chose en Angleterre. Mais où Jersiais et Anglais iraient presque d'eux-mêmes, c'est aux concerts. Ils ont pour la musique la plus acharnée des passions, c'est-à-dire la plus malheureuse.

La musique est pour eux d'une ingratitude féroce. Avoir entendu chanter une *young lady* est une réparation qu'on doit aux raclements des maçons sur les murs et aux grincements du bouchon sur le verre. Leur musique militaire vous joue un tour, auquel vous êtes pris à la centième fois comme à la première : un régiment passe dans votre rue, vous courez à la fenêtre pour voir la danse des ours. Il y aurait cependant injustice à nier toute leur musique; leur air national, le *God save the queen*, a de la grandeur. Il est vrai que c'est un air français.

Une chose dont on finit par s'apercevoir en séjournant dans cette île, c'est que c'est une île. Oh! une masure sur le continent plutôt qu'un palais dans une île! Sur le continent, on est libre, on circule, on part et on revient quand on veut, on va où l'on veut, aussi loin qu'on veut, on peut aller toujours devant soi, on possède l'espace, on est chez soi! Dans une île, on est chez la mer. Je ne suis pas suspect d'être un ennemi de l'eau; j'ai passé toute mon enfance et la moitié de ma vie au bord de la Seine ou de l'Océan; j'aime les vagues à ne pouvoir

m'en passer; donnez-moi un château royal dans l'intérieur des terres, j'y mourrai d'ennui comme un matelot débarqué; mais je veux être le voisin de l'eau, je ne veux pas être son prisonnier. Je hais les îles! Vous avez un voyage à faire, un ami à voir, une sœur malade : la mer est dans un moment de colère, elle empêche les bateaux de sortir. Elle vous enferme et elle vous poursuit; elle ne vous perd pas de vue; vous lui tournez le dos et vous allez vous reposer les yeux dans la campagne, elle est derrière les arbres; vous prenez à droite, la revoici; à gauche, halte-là! Il vient un moment où la lame sur les galets a le bruit d'un trousseau de clefs.

VI.

Nous avions fait connaissance avec notre île; nos relations avec elle s'étaient vite établies, grâce à nos excursions quotidiennes; nous commencions à être dans l'intimité des bois, et nous avions déjà trois ou quatre rochers pour amis. Mais les insulaires nous étaient inconnus. Comment ils s'arrangeraient de nous, et nous d'eux, nous l'ignorions totalement. Les premiers habitants auxquels les arrivants aient affaire dans tout pays sont les auber-

gistes, qui n'ont pas l'habitude de fermer leurs portes aux étrangers; je déclare que la *Pomme d'or* n'avait pas hésité à nous offrir son hospitalité et qu'elle nous l'aurait même continuée indéfiniment si nous n'avions pas trouvé un gîte moins banal. Mais, comme c'est une auberge française, nous n'y avions rien appris des mœurs des indigènes, ni même de leur cuisine.

Les naturels, je dois le dire, ne témoignaient pas la moindre velléité de se précipiter vers nous. Nous n'en versions pas des pleurs de sang. Il y avait à Jersey des réfugiés de tous pays: l'amitié avait de quoi choisir parmi ces hommes de grand courage. Je regretterai longtemps les joyeux dîners où la table s'allongeait pour réunir Pierre Leroux, le général Meszaros, Schœlcher, le général Percsel, le général Leflo, Sandor Téléki, Mézaise, Théophile Guérin, Barbier, Bonnet-Duverdier, Kesler, Émile Allix, Xavier Durrieu, Ribeyrolles. Et puis, on venait de France. Ma mère, ma sœur et mon neveu m'apportèrent la famille. Paul Meurice, tous les ans, m'apportait le vrai Paris.

Madame de Girardin vint passer dix jours à Jersey. Je la connaissais; je l'avais même rencontrée dans des occasions où la familiarité est plus grande que d'usage, j'avais soupé avec elle deux fois, une fois chez Clésinger, j'étais entre elle et madame Houssaye, toutes deux sont mortes, et l'autre fois chez

Victor Hugo : combien des convives ont disparu, madame de Girardin, madame Houssaye, madame Hamelin, Louis Perrée, le fondateur du *Siècle*, mademoiselle Rachel, sa sœur Rébecca, Manin! Lorsque je me retourne vers ces joies du passé, elles me semblent lugubres, et la nappe a des plis de linceul. Mais je n'avais jamais vu madame de Girardin d'aussi près qu'à Jersey.

Quand on ne l'avait pas approchée, sa grande réputation, son grand talent, ses vers politiques, ses tragédies, l'ampleur de sa beauté, tout, jusqu'à la colonnade de son hôtel des Champs-Élysées qui paraissait être sa demeure naturelle, lui donnait quelque chose de pompeux et de solennel. Son salon était très-fermé à qui n'avait pas pour l'ouvrir la clef d'or de la renommée. Je l'ai vue déconcerter par son accueil glacial une jeune femme que lui présentait un de ses meilleurs amis. Elle était irrévocablement inhospitalière aux littérateurs de troisième ordre, aux peintres obscurs, aux musiciens sans écho; pour un seul qui parvenait à se faufiler par une porte entre-bâillée, elle changeait son jour jusqu'à deux ou trois fois dans un hiver. Elle les excluait, non-seulement de ses soirées intimes, mais même de ses grandes cohues. En femmes de lettres, elle n'acceptait que madame Sand. Pour entrer, il fallait une supériorité, mais n'importe laquelle, naturelle ou factice: elle invitait un duc comme un poëte et

elle aimait autant un titre qu'une gloire. Cette confusion, singulière dans une si haute intelligence, ne tenait pas seulement à son sexe, toujours ébloui du clinquant social, il tenait surtout à son éducation. Dès qu'elle avait balbutié ses premiers vers, sa mère l'avait étalée dans tous les hôtels du faubourg Saint-Germain et en avait fait une curiosité qu'on servait entre une glace et un verre de punch, une Pythonisse en cage qui avait pour trépied un tabouret, une Muse qui *allait en ville*. Sa noble nature n'avait pas consenti longtemps à colporter ainsi de maison en maison et à déballer sa poésie (la vue n'en coûte rien). Elle n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'elle n'était pas à sa place là dedans, ni comme poëte, ni comme femme. Cet enthousiasme des salons est toujours une protection, et leur admiration finit par être blessante. La jeune fille s'y était sentie à la fois inférieure et supérieure. Elle s'en était retirée, mais elle en avait emporté une blessure, un besoin de revanche de ces applaudissements, une amère envie d'avoir, elle aussi, son salon où, à son tour, elle applaudirait les autres et où elle daignerait accueillir ses protecteurs. Ce salon qu'elle avait rêvé, qu'elle avait voulu, qu'elle avait exigé comme une réparation, l'autorité de son succès, la puissance de la *Presse* et une persévérance digne d'un autre but le lui avaient donné. Sa maison était devenue le rendez-vous

rayonnant et sonore de tout le Paris européen. Toutes ces raisons inquiétaient ceux qui pénétraient pour la première fois dans son intimité, et ils redoutaient une femme imposante et théâtrale : ils trouvaient un bon garçon.

En entrant dans son palais tragique, même les soirs où il recevait toute cette aristocratie intellectuelle ou positive, on était surpris et tranquillisé de le voir tout simplement tendu de perse : l'intérieur de son caractère vous faisait la même bonne surprise. Son premier mot vous rassurait et vous mettait à l'aise. Elle ne parlait pas, elle causait, ce qui est bien différent, car savoir parler ce n'est que savoir parler, et savoir causer c'est savoir parler et savoir écouter. Sa conversation était souvent profonde, jamais lourde ; tous les tons ; l'emportement de la passion et l'éclat de rire ; une éloquence virile et des naïvetés d'enfant. A Jersey, sa vie ne pesait pas plus que sa parole ; rien de gênant ; s'accommodant de tout ; prête à se promener si on voulait, à rester si on l'aimait mieux ; toujours habillée ; aucune des puérilités de la femme. C'était peut-être son défaut ; elle qui disait que les brunes étaient des garçons manqués, malgré ses admirables cheveux blonds, elle n'était peut-être pas assez femme ; on la trouvait très-belle et il ne venait pas à l'idée d'en être amoureux ; on l'aurait tutoyée avant de lui baiser la main. Avec cela, elle était femme par toutes

les délicatesses du cœur, par un excessif soin de sa personne, par la correction de son ajustement, et par une propreté si susceptible que sa femme de chambre ne devait jamais coudre pour ne pas la toucher avec des doigts noircis par la piqûre de l'aiguille.

C'était à la fin de l'été de 1853. Elle était alors dans la plénitude de sa réputation et, ce qui vaut mieux, de son talent. Elle avait été lente à le dégager de son éducation première. Les succès de salon en avaient d'abord compromis la libre allure. Il avait fallu plaire à ce public étroit et maniéré. De là, ce côté précieux et mièvre de ses commencements, ces stances d'étagère, ces poëmes sous verre. De là aussi, ses deux tragédies, car, en même temps qu'il n'aimait que le joli, son auditoire n'admirait que la tragédie, et en cela il faisait son devoir de royaliste : qui veut Louis XIV en politique doit le vouloir en littérature, et le drame est de la démocratie. De sorte que sa physionomie littéraire fut longtemps altérée par un singulier mélange de classique et de mondain, de suranné et d'éphémère, et il y a une certaine quantité de ses vers qui ont l'air d'avoir été confectionnés par une Minerve modiste. Elle s'était peu à peu dégagée de cet alliage; sa prose, surtout, en était sortie pure, ferme et personnelle. Elle n'est déjà plus Delphine Gay dans ses romans; elle est tout à fait madame de Girardin dans les causeries

hebdomadaires du vicomte de Launay. Ici, le faubourg Saint-Germain n'est plus qu'un reste d'habitude; le livre est encore aristocrate par endroits; c'est un vicomte qui le signe; il croit au « grand monde », il connaît des grands seigneurs, il donne la même importance au bal de l'ambassade qu'à une première représentation et il reçoit aussi bien un ministre que Balzac; mais la phrase s'affranchit, elle est résolûment contemporaine et vivante; la hâte du feuilleton, la diversité rapide des faits à reproduire, le pêle-mêle du public du journal, ont supprimé d'emblée toutes les conventions et toutes les mesquineries; la femme a encore des scrupules, l'écrivain n'en a plus. Elle avait fait un pas encore plus décisif au théâtre. Laissant là ses tâtonnements raciniens, laissant les vers, où elle s'est toujours sentie moins à l'aise, elle venait de faire jouer *Lady Tartuffe,* où elle s'est cherchée, et elle venait d'achever *la Joie fait peur,* où elle s'est trouvée. Elle se possédait, elle possédait le public, elle était triomphante; mais toutes les prospérités se font payer plus qu'elles ne valent; au moment où tous l'enviaient, elle se savait malade, elle est morte l'année suivante, et elle venait de perdre un ami dont elle portait bravement le deuil.

Était-ce ces deux morts, la récente et la prochaine, qui l'avaient tournée vers la vie extra-terrestre? Elle était très-préoccupée des tables parlantes.

Son premier mot fut si j'y croyais. Elle y croyait fermement, quant à elle, et passait ses soirées à évoquer les morts. Sa préoccupation se reflétait, à son insu, jusque dans son travail : le sujet de *la Joie fait peur*, n'est-ce pas un mort qui revient? Elle voulait absolument qu'on crût avec elle, et, le jour même de son arrivée, on eut de la peine à lui faire attendre la fin du dîner, elle se leva dès le dessert et entraîna un des convives dans le *parlour* où ils tourmentèrent une table, qui resta muette. Elle rejeta la faute sur la table dont la forme carrée contrariait le fluide. Le lendemain, elle alla acheter elle-même, dans un magasin de jouets d'enfants, une petite table ronde à un seul pied terminé par trois griffes, qu'elle mit sur la grande, et qui ne s'anima pas plus que la grande. Elle ne se découragea pas, et dit que les esprits n'étaient pas des chevaux de fiacre qui attendaient patiemment le bourgeois, mais des êtres libres et volontaires qui ne venaient qu'à leur heure. Le lendemain, même expérience et même silence. Elle s'obstina, la table s'entêta. Elle avait une telle ardeur de propagande qu'un jour, dînant chez des Jersiais, elle leur fit interroger un guéridon, qui prouva son intelligence en ne répondant pas à des Jersiais. Ces insuccès répétés ne l'ébranlèrent pas; elle resta calme, confiante, souriante, indulgente à l'incrédulité; l'avant-veille de son départ, elle nous pria de lui accorder.

pour son adieu, une dernière tentative. Je n'avais pas assisté aux tentatives précédentes : je ne croyais pas au phénomène, et je ne voulais pas y croire. Je ne suis pas de ceux qui font mauvais visage aux nouveautés, mais celle-là prenait mal son temps et détournait Paris de pensées que je trouvais au moins plus urgentes. J'avais donc protesté par mon abstention. Cette fois, je ne pus pas refuser de venir à la dernière épreuve, mais j'y vins avec la ferme résolution de ne croire que ce qui serait trop prouvé.

Madame de Girardin et un des assistants, celui qui voulut, mirent leurs mains sur la petite table. Pendant un quart d'heure, rien, mais nous avions promis d'être patients ; cinq minutes après, on entendit un léger craquement du bois ; ce pouvait être l'effet d'une pression involontaire des mains fatiguées ; mais bientôt ce craquement se répéta, et puis ce fut une sorte de tressaillement électrique, puis une agitation fébrile. Tout à coup une des griffes du pied se souleva. Madame de Girardin dit : — Y a-t-il quelqu'un ? S'il y a quelqu'un et qu'il veuille nous parler, qu'il frappe un coup. La griffe retomba avec un bruit sec. — Il y a quelqu'un ! s'écria madame de Girardin ; faites vos questions.

On fit des questions, et la table répondit. La réponse était brève, un ou deux mots au plus, hésitante, indécise, quelquefois inintelligible. Était-ce

nous qui ne la comprenions pas? Le mode de traduction des réponses prêtait à l'erreur; voici comment on procédait : on nommait une lettre de l'alphabet, *a, b, c,* etc., à chaque coup de pied de la table; quand la table s'arrêtait, on marquait la dernière lettre nommée. Mais souvent la table ne s'arrêtait pas nettement sur une lettre; on se trompait, on notait la précédente ou la suivante; l'inexpérience s'en mêlant, et madame de Girardin intervenant le moins possible pour que le résultat fût moins suspect, tout s'embrouillait. A Paris, madame de Girardin employait, nous avait-elle dit, un procédé plus sûr et plus expéditif; elle avait fait faire exprès une table avec un alphabet à cadran et une aiguille qui désignait elle-même la lettre. — Malgré l'imperfection du moyen, la table, parmi des réponses troubles, en fit qui me frappèrent.

Je n'avais encore été que témoin ; il fallut être acteur à mon tour; j'étais si peu convaincu, que je traitai le miracle comme un âne savant à qui l'on fait deviner « la fille la plus sage de la société; » je dis à la table : Devine le mot que je pense. Pour surveiller la réponse de plus près, je me mis à la table moi-même avec madame de Girardin. La table dit un mot; c'était le mien. Ma coriacité n'en fut pas entamée. Je me dis que le hasard avait pu souffler le mot à madame de Girardin, et madame de Girardin le souffler à la table; il m'était arrivé à moi-même,

au bal de l'Opéra, de dire à une femme en domino que je la connaissais et, comme elle me demandait son nom de baptême, de dire au hasard un nom qui s'était trouvé le vrai; sans même invoquer le hasard, j'avais très-bien pu, au passage des lettres du mot, avoir, malgré moi, dans les yeux ou dans les doigts un tressaillement qui les avait dénoncées. Je recommençai l'épreuve ; mais, pour être certain de ne trahir le passage des lettres ni par une pression machinale ni par un regard involontaire, je quittai la table et je lui demandai, non le mot que je pensais, mais sa traduction. La table dit : « Tu veux dire *souffrance.* » Je pensais *amour.*

Je ne fus pas encore persuadé. En supposant qu'on aidât la table, la souffrance est tellement le fond de tout que la traduction pouvait s'appliquer à n'importe quel mot que j'aurais pensé. *Souffrance* aurait traduit *grandeur, maternité, poésie, patriotisme,* etc., aussi bien qu'*amour.* Je pouvais donc encore être dupe, — à la seule condition que madame de Girardin, si sérieuse, si généreuse, si amie, en deuil, mourante, eût passé la mer pour mystifier l'exil.

Bien des impossibles étaient croyables avant celui-là ; mais j'étais déterminé à douter jusqu'à l'injure. D'autres interrogèrent la table et lui firent deviner leur pensée ou des incidents connus d'eux seuls ; soudain elle sembla s'impatienter de ces questions puériles; elle refusa de répondre, et

cependant elle continua de s'agiter comme si elle avait quelque chose à dire. Son mouvement devint brusque et volontaire comme un ordre. — Est-ce toujours le même esprit qui est là? demanda madame de Girardin. La table frappa deux coups, ce qui, dans le langage convenu, signifiait non. — Qui es-tu, toi? La table répondit le nom d'une morte, vivante dans tous ceux qui étaient là.

Ici, la défiance renonçait: personne n'aurait eu le cœur ni le front de se faire devant nous un tréteau de cette tombe. Une mystification était déjà bien difficileà admettre, mais une infamie! Le soupçon se serait méprisé lui-même. Le frère questionna la sœur qui sortait de la mort pour consoler l'exil; la mère pleurait; une inexprimable émotion étreignait toutes les poitrines; je sentais distinctement la présence de celle qu'avait arrachée le dur coup de vent. Où était-elle? nous aimait-elle toujours? était-elle heureuse? Elle répondait à toutes les questions, ou répondait qu'il lui était interdit de répondre. La nuit s'écoulait, et nous restions là, l'âme clouée sur l'invisible apparition. Enfin, elle nous dit : Adieu! et la table ne bougea plus.

Le jour se levait, je montai dans ma chambre et, avant de me coucher, j'écrivis ce qui venait de se passer, comme si ces choses-là pouvaient être oubliées! — Le lendemain, madame de Girardin n'eut plus besoin de me solliciter, c'est moi qui l'entraînai

vers la table. La nuit encore y passa. Madame de Girardin partait au jour, je l'accompagnai au bateau, et, lorsqu'on lâcha les amarres, elle me cria : Au revoir! Je ne l'ai pas revue. Mais je la reverrai.

Elle revint en France faire son reste de vie terrestre. Depuis quelques années, son salon était bien différent de ce qu'il avait été. Ses vrais amis n'étaient plus là. Les uns étaient hors de France, comme Victor Hugo; les autres plus loin, comme Balzac; les autres plus loin, comme Lamartine. Elle avait bien encore tous les ducs et tous les ambassadeurs qu'elle voulait, mais la révolution de février ne lui avait pas laissé toute sa foi à l'importance des titres et des fonctions, et les princes ne la consolaient pas des écrivains. Elle remplaçait mieux les absents en restant seule, avec un ou deux amis et sa table. Les morts accouraient à son évocation; elle avait ainsi des soirées qui valaient bien ses meilleures d'autrefois et où les génies étaient suppléés par les esprits. Ses invités de maintenant étaient Sedaine, madame de Sévigné, Sapho, Molière, Shakespeare. C'est parmi eux qu'elle est morte. Elle est partie sans résistance et sans tristesse; cette vie de la mort lui avait enlevé toute inquiétude. Chose touchante, que, pour adoucir à cette noble femme le rude passage, ces grands morts soient venus la chercher!

VII.

Le départ de madame de Girardin ne ralentit pas mon élan vers les tables. Je me précipitai éperdument dans cette grande curiosité de la mort entr'ouverte.

Je n'attendais plus le soir; dès midi, je commençais, et je ne finissais que le matin; je m'interrompais tout au plus pour dîner. Personnellement, je n'avais aucune action sur la table, et je ne la touchais pas, mais je l'interrogeais. Le mode de communication était toujours le même; je m'y étais fait. Madame de Girardin m'envoya de Paris deux tables: une petite dont un pied était un crayon qui devait écrire et dessiner; elle fut essayée une ou deux fois, dessina médiocrement et écrivit mal; l'autre était plus grande; c'était cette table à cadran d'alphabet dont une aiguille marquait les lettres; elle fut rejetée également après un essai qui n'avait pas réussi, et je m'en tins définitivement au procédé primitif, lequel, simplifié par l'habitude et par quelques abréviations convenues, eut bientôt toute la rapidité désirable. Je causais couramment avec la table; le bruit de la mer se

mêlait à ces dialogues, dont le mystère s'augmentait de l'hiver, de la nuit, de la tempête, de l'isolement. Ce n'était plus des mots que répondait la table, mais des phrases et des pages. Elle était, le plus souvent, grave et magistrale, mais, par moments, spirituelle, et même comique. Elle avait des accès de colère; je me suis fait insulter plus d'une fois pour lui avoir parlé avec irrévérence, et j'avoue que je n'étais pas très-tranquille avant d'avoir obtenu mon pardon. Elle avait des exigences; elle choisissait son interlocuteur, elle voulait être interrogée en vers, et on lui obéissait, et alors elle répondait elle-même en vers. Toutes ces conversations ont été recueillies, non plus au sortir de la séance, mais sur place et sous la dictée de la table; elles seront publiées un jour, et proposeront un problème impérieux à toutes les intelligences avides de vérités nouvelles.

Si l'on me demandait ma solution, j'hésiterais. Je n'aurais pas hésité à Jersey, j'aurais affirmé la présence des esprits. Ce n'est pas le regard de Paris qui me retient; je sais tout le respect qu'on doit à l'opinion du Paris actuel, de ce Paris si sensé, si pratique et si positif qui ne croit, lui, qu'au maillot des danseuses et au carnet des agents de change. Mais son haussement d'épaules ne me ferait pas baisser la voix. Je suis même heureux d'avoir à lui dire que, quant à l'existence de ce qu'on appelle les esprits, je n'en doute pas; je n'ai jamais eu cette

fatuité de race qui décrète que l'échelle des êtres s'arrête à l'homme, je suis persuadé que nous avons au moins autant d'échelons sur le front que sous les pieds, et je crois aussi fermement aux esprits qu'aux onagres. Leur existence admise, leur intervention n'est plus qu'un détail; pourquoi ne pourraient-ils pas communiquer avec l'homme par un moyen quelconque, et pourquoi ce moyen ne serait-il pas une table? Des êtres immatériels ne peuvent faire mouvoir la matière? mais qui vous dit que ce soient des êtres immatériels? Ils peuvent avoir un corps aussi, plus subtil que le nôtre et insaisissable à notre regard comme la lumière l'est à notre toucher. Il est vraisemblable qu'entre l'état humain et l'état immatériel, s'il existe, il y a des transitions. Le mort succède au vivant comme l'homme à l'animal. L'animal est un homme avec moins d'âme, l'homme est un animal en équilibre, le mort est un homme avec moins de matière, mais il lui en reste. Je n'ai donc pas d'objection raisonnée contre la réalité du phénomène des tables.

Mais neuf ans ont passé sur cela. J'interrompis, après quelques mois, ma conversation quotidienne, à cause d'un ami dont la raison mal solide ne résista pas à ces souffles de l'inconnu. Je n'ai pas relu depuis les cahiers où dorment ces paroles qui m'ont si profondément remué. Je ne suis plus à Jersey, sur ce rocher perdu dans les vagues, où, expatrié, arraché

du sol, hors de l'existence, mort-vivant moi-même, la vie des morts ne m'étonnait pas à rencontrer. Et la certitude est si peu naturelle à l'homme qu'on doute même des choses qu'on a vues de ses yeux et touchées de ses mains.

J'ai toujours trouvé saint Thomas bien crédule.

VIII.

Un soir, j'étais au théâtre, par extraordinaire. Une actrice que Paris a applaudie à la Porte-Saint-Martin, mademoiselle Grave, était en représentation à Jersey. La salle était comble, quoiqu'il n'y eût pas de patronage ce soir-là ; on jouait *Ruy-Blas;* comme l'affiche disait « première représentation, » les Jersiais étaient accourus en foule à une pièce faite exprès pour eux, et l'admiraient par reconnaissance. Le succès grandissait d'acte en acte. Tout à coup, un Jersiais qui était près de moi, et qui avait battu des mains comme s'il comprenait, tira une clef de sa poche et se mit à siffler. Sa clef eut de l'écho, et le public ne fut bientôt plus qu'un sifflement. Et mon Jersiais, remarquant que je ne suivais pas son exemple, me dit : — Mais sifflez donc ! c'est si beau !

A Jersey, le sifflet applaudit.

Mais la différence n'est qu'apparente. En réalité, le sifflet français applaudit aussi.

Je l'entends qui proteste et qui essaye de parler.

LE SIFFLET.

Comment ! j'applaudis !

MOI.

Oui. Je parle du sifflet littéraire, et non du sifflet politique, qui, lui, est jeune, enthousiaste, généreux, qui peut se tromper quelquefois parce que l'infaillibilité n'est pas chose humaine, mais qui s'adresse généralement aux traîtres et aux vendus.

LE SIFFLET LITTÉRAIRE.

J'applaudis ! moi, le sifflet français, le vrai sifflet, le grand mécontent du théâtre, le chirurgien brutal des réputations, le gourmet violent qui crache dans le plat, l'accusateur terrible qui ne requiers que la peine de mort, j'applaudis !

MOI.

Oui, bon sifflet.

Laisse-moi te rappeler quelques faits qui ne dépareront pas ta biographie.

Ce n'est pas ta faute si madame de Girardin a fait *la Joie fait peur*. Tu l'avais reçue de telle sorte à sa première pièce que tu pouvais espérer qu'elle ne

reviendrait pas. Sa première pièce était pourtant bien modeste : une tragédie, pas même cinq actes, qui sont le droit et presque le devoir de toute tragédie, trois actes seulement, une tragédie naine. Mais madame de Girardin n'était pas que l'auteur de *Judith;* tu avais à te venger des poëmes et des romans et surtout des feuilletons qu'elle t'avait faits; car je dis que tu applaudis, mais je ne dis pas que ce soit par sympathie; je t'accorde que tu es haineux, fielleux, rancunier, envieux; es-tu content? Donc, tu n'aurais peut-être rien fait à *Judith* toute seule, mais tu ne pouvais pas laisser passer tranquillement *le Vicomte de Launay,* cette verve si lumineuse, cette moquerie si spirituelle, cette indignation si cordiale, ce style hermaphrodite qui a la grâce de la femme et la vigueur de l'homme. De plus, tu entrevoyais vaguement dans cette ébauche le germe d'une aptitude qu'il fallait écraser bien vite si l'on ne voulait pas s'exposer à l'éclosion d'un nouveau talent dramatique, calamité toujours grande, mais double lorsque ce talent dramatique est déjà un talent littéraire; il était donc utile de le détruire d'avance, d'attaquer ce mérite futur, de le dégoûter du théâtre, ou au moins d'en dégoûter le théâtre. Malheureusement, madame de Girardin était la femme du maître de la *Presse;* femme de ce rude journaliste, journaliste elle-même, elle tenait les théâtres par son journal et par son feuilleton, elle n'était pas commode à écon-

duire, la Comédie-Française n'osa pas lui refuser sa revanche, tu sentis que tu n'aurais pas le dernier mot avec elle, et cette puissance tout à fait exceptionnelle t'excuse de l'avoir laissée reparaître, progresser, et monter de la tragédie au drame.

Le commencement d'Alfred de Musset n'a pas été beaucoup moins humble que celui de madame de Girardin : *la Nuit vénitienne*, un acte, en prose, à l'Odéon. C'est plus que tu n'en as pu permettre au poëte des *Contes d'Espagne et d'Italie*. Tu lui as si rudement fermé la porte au nez, qu'il est resté dix-huit ans sans y refrapper, et les directeurs sans la lui rouvrir. Il avait beau faire *les Caprices de Marianne, le Chandelier, Il ne faut pas badiner avec l'amour*, etc., pas un théâtre n'osait risquer un seul de ces proverbes devenus chefs-d'œuvre plus tard. Pour que la Comédie-Française ait eu enfin cette audace, et pour que tu ne te sois pas fâché, il a fallu la réclamation persévérante de toute la critique jeune; il a fallu qu'une actrice intelligente, madame Allan, eût essayé un proverbe de ce poëte en Russie, que Saint-Pétersbourg eût été moins bête que Paris et que les Cosaques eussent donné aux Français une leçon de littérature française; il a fallu que ce proverbe « retour de Russie » fût le moindre de l'auteur, *le Caprice*, une tasse de thé, il est très-faible, ça ne vous empêchera pas de dormir; il a fallu qu'Alfred de Musset se fût mis avec ceux d'en bas contre toutes

les fières aspirations de son temps, qu'il eût insulté les deux révolutions, la littéraire et la politique, qu'il eût jeté à la figure de Voltaire la lie de l'absinthe de Rolla, qu'il eût renié son siècle, qu'il se fût renié lui-même, qu'il eût obtenu la grâce de son talent en l'humiliant; il a fallu surtout que son talent offensé s'en fût allé pour ne plus revenir, que l'ex-poëte de *la Coupe et les Lèvres* ne fût plus que le versificateur de *Louison*, que ce frère cadet de Byron eût épousé la veuve de Carmontel, qu'il fût devenu bien sage, qu'il t'eût bien démontré qu'il était corrigé du *Chandelier* et qu'il ne le ferait plus, qu'il n'eût plus de lui-même que le nom, qu'il fût bien mort. Alors, tu l'as laissé vivre.

Madame Sand, elle, a eu l'insolence de débuter par un drame, *Cosima*, cinq actes, au Théâtre-Français, avec madame Dorval dans le principal rôle. Tu l'as punie de cet outrage; tu l'as maltraitée triplement, pour ses romans d'abord, pour sa pièce et pour son actrice; tu l'as expulsée. Son expulsion durerait encore, sans les journées de février. Pendant les premières semaines, le grand renouvellement s'occupa plus des faits que des œuvres; la question théâtrale disparut derrière la question politique, et il y eut éclipse totale de lustre; madame Sand profita de cette obscurité pour rentrer. De plus, on était en république, et elle était républicaine; sifflet, tu n'as jamais été téméraire avec les révolutions; les siffleurs

d'alors rompaient leurs gants aux couplets les plus sanglants de la *Marseillaise* joués par mademoiselle Rachel ; madame Sand écrivait des lettres au peuple, elle était mêlée à cette effrayante révolution qui déclarait la paix à l'Europe et qui incendiait l'échafaud, et elle apparaissait dans les rêves bourgeois taillant sa plume avec le couperet de la guillotine. En outre, on la disait influente sur le gouvernement provisoire et elle collaborait aux bulletins du ministère de l'intérieur : c'est une justice à te rendre, sifflet, qu'indépendant chez les génies tu n'es pas rustre chez les ministres ; tu admires consciencieusement les opéras des princes et tu te signes avec l'encre bénite des fonctionnaires qui daignent écrire. Ayant pour elle ces trois choses : l'insignifiance des représentations dans ce moment, le peuple et le gouvernement, madame Sand hasarda — un tout petit acte. Tu la laissas passer et s'installer, et sa collaboration ministérielle t'imprima une vénération si durable que, l'année suivante, la révolution déjà refroidie, tu lui permis encore, non pas cinq actes tout neufs comme *Cosima,* mais trois actes coupés dans un sujet qui avait déjà servi, un roman retourné en pièce, un ravaudage d'idée, *François le Champi.*

Il n'a fallu pour madame de Girardin qu'un journal et pour madame Sand qu'une révolution : pour Balzac, il a fallu la mort. Non pas la mort intel-

lectuelle, comme pour Alfred de Musset; la mort entière, absolue, visible, incontestable. Balzac n'a eu, au théâtre, qu'un seul succès : je ne compte pas *la Marâtre*, que tu as libéralement abandonnée, sifflet, au sifflement des balles et des boulets de la formidable insurrection de juin, et qui a pu se montrer huit ou dix fois aux banquettes du Théâtre-Historique et toucher le dixième de recettes qui flottaient entre trente et quarante francs. Le seul succès de Balzac a été *Mercadet*. D'abord, Balzac était mort depuis trois ans ; ensuite, *Mercadet* avait été « ararrangé » par un vaudevilliste, mutilé, amputé de deux actes; alors on l'a trouvé très-joli ; la seule pièce de Balzac qui ait réussi n'est pas de Balzac. Quant à ses autres pièces, comme elles étaient de lui et qu'elles ont été jouées de son vivant, leur destinée a été différente. Te souviens-tu de la première — et dernière — représentation de *Vautrin?* Jusqu'à ce moment, le très-dramatique auteur de la *Comédie humaine* n'était pas sorti du livre; impuissant contre le livre, tu avais dû te borner à souffrir dans l'ombre, à grincer en silence, à amasser avarement des trésors de rage, à te faire un bon fonds de fiel, à capitaliser les intérêts de ta créance sur ce grand débiteur de l'envie qui s'endettait tous les ans d'un chef-d'œuvre et dont chaque création était une lettre de change de cinq cents coups de sifflet « payable à représentation. » Cet esprit prodigue, accou-

tumé à toutes les espèces de dettes, s'embarrassait peu de celle-là, et des suites qu'elle aurait, et des jugements que tu obtenais contre lui des critiques de première instance, avec contrainte par corps : il n'avait pas de corps, car le corps du personnage c'est l'acteur. Mais un jour il en eut un, et un corps assez évident et assez radieux, Frédérick Lemaître, et il fut rencontré hors du livre après le lever de la rampe. Nul de ceux qui étaient présents n'a oublié cette incarnation splendide de Balzac dans Frédérick, Frédérick-Vautrin ; ce jour-là, on le vit en chair et en os, le forçat immense, le misérable qui se venge de ne pas être un homme en faisant des hommes, le voleur pour les autres, le Prométhée ignoble. Mais on ne le vit pas longtemps ; tu le guettais ; à peine apparu, tu te jetas sur lui, et tu le dénonças au gouvernement, car tu es volontiers mouchard ; le gouvernement s'empressa d'aider à l'arrestation et de confisquer la pièce, ce qui fit faire banqueroute à la Porte-Saint-Martin, mais les créanciers du *Père Goriot* furent payés. Balzac, exproprié du théâtre et incarcéré dans la bibliothèque, s'évada et reparut tout à coup, à l'Odéon, dans *les Ressources de Quinola* : ce fut un beau vacarme ! tu te ruas sur lui, tu le déchiras, tu lui arrachas tout, tu le frappas, tiens, voilà pour les *Treize*, tiens, voici pour *Eugénie Grandet*, cela pour ce que tu as fait et ceci pour ce que tu feras, tu le renversas, tu le piétinas, et tu laissas sa pauvre pièc

si mourante que le gouvernement n'eut pas besoin de lui donner le dernier coup de pied et lui permit d'expirer d'elle-même après une courte agonie.

Quand le grand écrivain est en même temps un grand poëte dramatique, ta haine redouble. Tu n'as assailli madame Sand, madame de Girardin, Alfred de Musset et Balzac qu'à leur arrivée ; après un certain temps, pour une raison ou pour une autre, tu t'es résigné et tu les as lâchés : tu n'as jamais lâché Victor Hugo. Celui-ci, tu l'as attaqué aussi furieusement au dernier drame qu'au premier. Son début était pourtant peu de chose : une pièce qu'il n'avouait pas, prise dans un roman d'un autre, une traduction, *Amy Robsart;* mais il n'y a pas de circonstance atténuante des *Orientales* et de la Préface de *Cromwell*, tu as fait ton tapage ; ton tapage ne suffisant pas, le gouvernement est venu à ton secours et a interdit la pièce à la quatrième représentation. Le même gouvernement a encore été bien bon pour toi à *Marion Delorme*, qu'il a interdite d'avance. Si tu as sifflé *Hernani* cinquante fois de suite et avec une frénésie qui est restée proverbiale, c'est bien malgré toi, car tu l'avais dénoncé au gouvernement, mais Charles X, ennuyé de te servir, t'avait répondu qu'il n'avait que sa place au parterre. La révolution de juillet se conduisit mal avec toi : *Marion Delorme* fut jouée — et sifflée. Tu ne sifflas *le Roi s'amuse* qu'une fois, puisqu'il n'eut qu'une repré-

sentation; le soir même, tu le dénonças au gouvernement : nouvelle interdiction, la troisième sur quatre drames ; c'est ainsi que les gouvernements protégent les lettres. Cette fois, Victor Hugo semblait fini, ce succès te grisa, tu t'endormis dans les délices de la chute et de l'étranglement, tu sais vaincre, sifflet, mais tu ne sais pas profiter de la victoire, *Lucrèce Borgia*, survenant tout à coup, te surprit, tu fus mou, tu ne sifflas que le mot le plus profond du drame : *Ah! vous êtes ma tante!* et tu n'empêchas pas *Lucrèce Borgia* de réussir triomphalement. Mais tu étais remis à *Marie Tudor* et tu fis si bien, le directeur aidant, que Victor Hugo quitta la Porte-Saint-Martin à tout jamais. Cette conquête du vrai théâtre du drame te satisfit momentanément, et tu négligeas un peu *Angelo,* mais tu réparas ta négligence sur la *Esmeralda,* dont tu ne laissas pas achever la huitième représentation. Tu fus médiocre à *Ruy Blas,* tu n'insultas que tout le quatrième acte et cette admirable scène du troisième où Ruy Blas ramasse le mouchoir de don Salluste. Mais toute ta verve t'était revenue aux *Burgraves,* tu réveillas dans les coins du Théâtre-Français tous les vieux sifflements d'*Hernani*, tu sifflas tout, tu sifflas le mot burgrave, tu sifflas le nom de Barberousse, et le vacarme fut si effronté, et la querelle si basse, et l'invective si immonde, que Hugo, qui ne recule pas aisément, recula devant ces éclaboussures, et que l'invincible fut

vaincu, et que le plus grand poëte dramatique de notre temps quitta, non le Théâtre-Français seulement, mais le théâtre.

Voilà pour la littérature. Quant à la musique, ce que tu as fait à Hugo, tu l'as fait à Rossini. Car Rossini est ton Dieu depuis qu'il ne fait plus d'opéras, mais, tant qu'il en a fait, la manière dont tu l'as adoré, et dont tu as fêté, entre autres, son *Guillaume Tell*, a fait qu'il a jugé inutile de s'exposer de nouveau à ta dévotion et que, depuis plus de trente ans que tu lui demandes pardon et que tu t'agenouilles sur son passage, et que tu lèches la semelle de ses souliers, il n'a pas daigné répondre une seule note à toutes tes prières. Il était, d'ailleurs, trop Italien pour ne pas comprendre que ton enthousiasme n'était que la reconnaissance de son silence. Il a continué à faire le mort, sachant bien que tu le regrettais de la façon dont Sganarelle regrette sa femme : « Elle est morte, je la pleure ; si elle était en vie, nous nous querellerions. » Il l'a pu voir l'autre hiver encore, comme tu aimes la musique, lorsqu'une musique nouvelle a essayé de se produire, et que, sans l'écouter, sans égard pour l'Allemagne qui l'avait admirée et dont l'opinion vaut bien la nôtre, sans respect pour l'auteur qui était un proscrit, sans curiosité, bêtement, bestialement, tu l'as supprimée après la troisième représentation, non, avant la première !

Tenons-nous-en là. Je pourrais te suivre ailleurs, car le théâtre ne te prend que tes soirées; tu as tes journées à toi, et tu les emploies. Je sais tous tes métiers. Au dix-huitième siècle, quand on brûlait les livres, tu étais valet de bourreau; à Rome, tu es membre de la commission de l'indéx. Tu es académicien. C'est toi qui, lorsque Victor Hugo se présente à l'Académie française, reçois M. Dupaty, et qui, lorsque Eugène Delacroix frappe à l'Académie des beaux-arts, ouvres à M. Alaux.

Mais le théâtre me suffit. Donc, tu expulses, en musique, Rossini pour *Guillaume Tell*, et, en littérature, Victor Hugo pour *les Burgraves;* voilà ta conduite envers ceux qui sont. Voyons à présent ton attitude devant ceux qui ne sont pas.

C'est une triste étude à faire que celle de la décroissance du théâtre depuis trente ans. Ah! on n'en est plus au poëte de 1830, à ce titan insurgé qui, pour escalader le ciel de l'art, entassait la tragédie sur la comédie, le bouffon sur le terrible, le grand sur le petit, le difforme sur le beau, le crime sur l'héroïsme, la mort sur la vie, l'idéal sur le réel. On n'en est plus même à l'auteur sensé, posé, économe, rangé, très-bien avec sa portière, la tragédie, rentrant de bonne heure dans l'unité de temps, découchant rarement de l'unité de lieu, et qui avait au moins la fierté de vouloir descendre de Corneille. On n'en est plus même au froid copiste de la vérité

moyenne et de la vie médiocre, au pur reproducteur plus réel parce qu'il n'était pas idéal comme on a de meilleurs yeux quand on est borgne, au peintre à « ressemblance garantie » (cinq francs en sus avec les mains), au portraitiste consciencieux du chapeau tromblon, au photographe de la crinoline, à l'auteur-objectif. Ce n'est pas assez que l'auteur soit tombé du titan au bourgeois et du bourgeois à la machine; à présent, on ne veut plus d'auteur du tout. Ce qu'il faut, c'est la féerie, pourvu que ce ne soit pas *le Songe d'une nuit d'été* ou *la Tempête*, c'est le paillon, c'est le feu du Bengale, ce sont les décors, les vaisseaux, les tours de force, les éléphants et surtout un troupeau de femmes qui, si elles ne montraient que leur gorge, ne montreraient rien. Des « écrivains » cousent à cela, pour reposer les danseuses et les bêtes, quelques phrases qu'on couvre de musique le plus possible, et, par un reste d'habitude et de timidité, on les nomme et on les affiche comme auteurs ; mais le moment est proche où les directeurs mettront loyalement le nom des vrais auteurs et où l'on lira au-dessous du titre : « Chameau *fecit* » ou bien : « Deux cents sauteuses *fesse-erunt.* » Et voilà où est Paris lorsqu'il n'est pas au saut du trapèze de Léotard ou à la danse du spectre de madame Saqui ! et voilà ce qui a trois cents représentations ! et voilà ce qui passionne ce public français, ce public parisien, ce distributeur des prix de génie, ce conducteur

du goût européen, auquel il faudra pourtant bien faire lire à la fin l'article du Code civil qui prononce l'interdiction pour le cas d'imbécillité !

Quelques rares fils des grandes luttes, que nous devons honorer deux fois pour leur talent et pour leur courage, s'entêtent dans la pensée et dans le style, et contraignent parfois Paris d'en boire une gorgée, mais il la recrache aussitôt et retourne à sa mare fétide. O mes amis ! tout se tient. Que voulez-vous que cherchent au théâtre ceux qui ne cherchent hors du théâtre, et ne peuvent chercher, que les jouissances matérielles ? Ils sont conséquents. Cela dépend du point de vue où l'on se place. Il est certain que les spectacles matériels ont leurs mérites, que Balzac n'a jamais fait le saut du trapèze, que madame Sand ne dansera pas sur la corde roide à quatre-vingt-deux ans, qu'un honnête père de famille trouve un plaisir naturel à braquer une lorgnette bien récurée sous les jupons d'une danseuse qui fait le grand écart, et que le maillot de Léotard suffit à l'instruction des filles. — O mes amis ! il choisissait bien son moment, celui d'entre nous qui apportait à ce Paris-là un drame inventé sur les hautes falaises de Guernesey ! Il n'était pas mal naïf de se figurer qu'une idée qui lui était venue en présence de l'Océan pouvait être présentée à cet océan humain qui a pour flux et reflux la hausse et la baisse de la rente ! On le lui a bien fait voir, et tous les gens raisonnables

l'ont raillé de son échec mérité. Quelle chute! mais c'est bien fait! c'est à nous que vous venez parler de ces choses-là, d'un fils qui ne veut pas que sa mère soit la maîtresse d'un roi : vous êtes bien tombé! où avez-vous vu rien de pareil? un homme qui estime son âme autant que son corps, qui fait de son honneur sa vraie vie et de la honte une tombe! dans quel monde ça se passe-t-il? nous n'en revenons pas!

Eh bien, sifflet, que fais-tu, toi, devant ce répertoire dégradé? Réclames-tu contre ces représentations qui sont la démission de l'intelligence, contre ces inepties, contre ces turpitudes, contre ces exhibitions obscènes, contre ces foires aux femmes? Non pas. Tu te tais respectueusement, tu abdiques, tu te déposes aux pieds palmés de la danseuse, tu te suspends en *ex-voto* à la voûte sacrée du temple où le Génie marie les deux prétextes de l'acrobate. Tu n'as rien à reprocher à ces auteurs des entr'actes des bêtes. Tu n'as rien à objecter à cet abrutissement du théâtre, à cette disparition de l'âme, à cet anéantissement moral qui fait qu'on se souvient d'Athènes et de Rome qui ont été des Paris et qui sont mortes, et qu'on aurait envie d'entrer chez le premier marbrier et de lui commander un tombeau avec cette inscription : *Ci-gît Paris*, si une génération était une nation, et si, derrière ce public flétri, on n'entendait déjà venir une jeunesse saine et forte!

Ainsi, devant les faiseurs infimes, tu gardes le silence; ton bruit n'est que pour les chercheurs sérieux. Donc, tu applaudis.

Tu applaudis sans joie, malgré toi, avec colère, avec rage, mais tu applaudis.

Ton cri ne veut pas dire, mais il dit : Voici quelqu'un! C'est sa traduction littérale. Si elle t'attriste, console-toi en te comparant à Dieu, qui mesure le vent à la laine des brebis : toi aussi, tu lâches tes grands souffles et tes trombes d'hiver sur les poëtes qui ont une épaisse toison de talent et de renommée, et ton haleine s'attendrit et cesse pour les auteurs qui n'ont rien sur la peau.

Il y a longtemps, deux jeunes gens « à peine au sortir de l'enfance » littéraire avaient traduit de Shakespeare un *Falstaff* quelconque, mais ce n'était rien de l'avoir traduit, le difficile était de le faire jouer, et deux noms inconnus étaient de médiocres ouvreurs de portes. Théophile Gautier, qui avait déjà de la réputation à prêter, ajouta son nom aux leurs, et le portier de l'Odéon apaisa sa triple gueule. Le poëte de *la Comédie de la mort* leur donna un prologue, une quarantaine de vers, légers, peints et chantants comme des oiseaux des îles, qui furent sifflés. Quant à la pièce, tu l'épargnas totalement, sifflet. A mesure que la représentation s'avançait, un

des traducteurs se demandait pourquoi l'on sifflait un poëte constaté et démontré plutôt que deux jeunes gens sans notoriété et sans importance, et réfléchissait profondément à cette bizarre différence d'accueil; le résultat de sa réflexion fut que, pendant que les deux noms étaient « proclamés au milieu des applaudissements de toute la salle, » son collaborateur, le voyant médiocrement joyeux, lui dit : — Qu'est-ce qui te manque?

Il répondit : — Un coup de sifflet.

— Gourmand! dit l'autre.

IX.

Nous vivions entre nous; nous travaillions; nous entremêlions la littérature et la photographie; nous montions à cheval avec l'ex-représentant du peuple Colfavru; nous faisions des armes avec l'ex-représentant du peuple Dulac; nous ne nous informions pas des Jersiais et nous n'apprenions d'eux que ce qu'on voit sans regarder.

Leurs bains de mer diffèrent des nôtres. Le mot caleçon étant rayé de leur dictionnaire comme obscène, la pudeur est de se baigner nu. Il y a bien des cabanes à roues qu'un cheval traîne jusque dans

le flot et l'on a d'abord l'eau pour caleçon; mais, si l'on se baigne à la mer descendante, le flot se retire pendant votre bain, et en peu de temps très-loin à cause de la plage toute plane, et vous avez souvent, pour regagner votre cabane, une centaine de pas à faire dans toute votre vérité. Les femmes se baignent à quelques brasses.

A Guernesey, c'est mieux : pas de cabanes; on se déshabille en plein air, et, que la mer descende ou monte, qu'on sorte ou qu'on entre, on appartient à la comparaison, non seulement des baigneuses, mais des promeneuses, qui ne se gênent pas pour vous et qui viennent là s'asseoir et contempler la nature. Le bruit s'étant répandu une fois dans l'île qu'il y avait une baie où des hommes et des femmes se baignaient ensemble complétement nus, les personnes consciencieuses ne voulurent pas condamner sans avoir vu; une dame me dit que c'était un faux bruit, qu'elle n'avait pas eu le temps d'y aller elle-même, mais qu'elle y avait envoyé sa fille : sa fille avait dix-huit ans. Les femmes aussi se déshabillent en public et font tranquillement la transition de leur chemise à leur robe de bain, laquelle, pour moins encombrer leur panier, n'est souvent elle-même qu'une chemise, que le vent soulève à l'aller, mais que l'eau colle au retour. Toute autre manière est indécente. Des Françaises qui étaient venues à Guernesey pour prendre des bains, et qui n'avaient pu se

résoudre à cette exposition, avaient trouvé, à quelques pas de la grève, une maison de blanchisseuse où elles faisaient leur toilette de mer : cette nouveauté et l'épaisseur de la laine qui les enveloppait de la tête aux pieds devinrent le comble de l'impudicité, on se donna rendez-vous sur leur passage, on les hua, leur réputation fut compromise dans l'île, et elles durent renoncer à se baigner.

X.

Dans les îles comme en Angleterre, ce sont les filles qui sont les garçons. Cela vient d'une cause toute simple. Ces peuples multiplient énormément, et ils ont le droit d'aînesse. L'aîné déshéritant ses frères et sœurs, les cadets ont la ressource d'aller chercher fortune ailleurs, ils s'embarquent, ils disparaissent, — et les filles ont la chance de trouver un mari, mais où? tous sont partis, et il reste six femelles pour un mâle. Il faut voir avec quel acharnement elles se le disputent! La situation est retournée : c'est la femme qui poursuit l'homme; c'est le gibier qui traque le chasseur. Un bal, quelle chasse aux flambeaux! Mais la vénerie n'a plus de terme de comparaison

digne de ce qui se passe à l'arrivée d'un régiment; tant d'hommes à la fois! et l'officier est pour une Jersiaise ce que serait un notaire pour une Française pauvre : en Angleterre on achète une commission comme en France une étude; l'épée suppose donc de l'aisance; aussi, quelle furie! Les *miss* portent les couleurs, j'allais dire de leurs dames : elles s'habillent de rouge comme les officiers, elles ont des jupons rouges, des manteaux rouges, je ne sais même pas si ce n'est pas pour cela qu'il y en a tant qui ont les cheveux rouges.

Ceci n'attaque pas les Jersiaises; elles agissent selon les nécessités que la société leur a faites; j'aime toutes les libertés, et je ne reproche pas plus aux ingénues de Jersey et de Guernesey leur chasse aux hommes que je ne blâme les dames de Londres, lorsqu'elles ont fait faire la statue de Wellington, de l'avoir voulu en Achille, vêtu de ses favoris et brandissant son javelot. La chasse, d'ailleurs, est légitimée par son but, le mariage; aussi n'a-t-elle aucun scrupule. J'ai vu un corps de highlanders en proie à ces délires; les officiers, tiraillés de toutes parts, résistaient comme ils pouvaient; car, la fille étant le garçon, le garçon devient la fille; ils allaient à un dîner sur quatre, se relayaient, répandaient dans la ville qu'ils s'étaient engagés entre eux par serment à ne jamais se marier; rien n'y faisait. Je ne sais plus dans quelle petite ville

les officiers, excédés d'avances, finirent par faire imprimer cette circulaire : « Les officiers de tel régiment préviennent respectueusement les dames de... qu'ils sont décidés à ne pas se marier dans la ville. » Ce qui serait une grossièreté ailleurs n'était là qu'un acte de haute prudence. Je craignais tous les matins d'apprendre quelque attentat commis sur un militaire par une vierge.

XI.

Elles sont prudes et faciles.
Toutes ces îles
Tremblaient d'amour quand vous passiez,
Forts officiers !

Leur costume étonne les rues
De couleurs crues
Dont l'œil entend distinctement
Le grincement.

L'élégance où leur goût s'égare
Est la bagarre
Des hardes prises à tâtons
Dans tous les tons.

Leur chapeau dit à leur bottine :
Es-tu crétine !
Et leur robe à leur mantelet
Donne un soufflet.

Leur luxe effréné se régale
De chrysocale
Et de dentelles en coton.
Broche au menton,

Brillants dont leur front se surcharge,
Bague si large
Que le doigt disparaît dessous.
Total : cent sous.

Cette race est volontiers laide ;
Son harnais l'aide ;
Mais il pourrait être charmant
Impunément.

Je prendrais ailleurs ma future.
C'est leur nature
D'être vieilles comme le temps
Avant vingt ans.

Leur long corps se tient — veuve ou vierge —
Droit comme un cierge,
Et ce sont toutes des garçons
Par leurs façons,

Par toute la roideur saxonne
De leur personne,
Par leur marche de fantassin,
Et par leur sein.

Leur tête est un peu moins farouche,
A part la bouche
Que retroussent de longues dents
— Et le dedans.

Si tu trouves sur ton passage
Un doux visage
Qui te fasse hâter le pas,
Ne l'ouvre pas !

Le banc de Cancale est tout proche
Et leur reproche
D'avoir osé se détacher
De son rocher.

Oh ! nos chères Parisiennes
Que l'art fait siennes
Si vite, et qui donnent le *la*
Au falbala !

En qui se touchent les extrêmes,
Rubans, poëmes !
Faiseuses de la mode, et sœurs
Des grands penseurs !

Bonnes aux rêves comme aux fièvres,
Et dont les lèvres,
Si bien faites pour le baiser,
Savent causer !

Coupes où toutes nos ivresses
Boivent ! Maîtresses
Qui, quand les sens sont endormis,
Sont des amis !

Gai babil ! raison exemplaire !
C'est pour leur plaire
Que nous cherchons dans nos cerveaux
Des vers nouveaux.

Mais là-bas, quand le remords presse
Notre paresse
Et nous dit : A l'œuvre ! l'ennui
Répond : Pour qui ?

On n'en voit pas une qui vaille
Que l'on travaille.
Que peut inspirer à des gens
Intelligents

Une île qui, pour auditoire
Et pour victoire,
Vous propose un manche à balai
Mal habillé ?

Merci. — Donc, on bâille; on s'énerve;
Adieu la verve;
Le front ne se sent plus saisir
Du grand désir.

On s'abrutit sur cette rive;
On en arrive
A regarder de temps en temps
Les habitants.

Bientôt, à force d'être ensemble,
On leur ressemble.
On se dit que, si ça durait,
On leur plairait!

Il vous vient des oreilles d'âne.
Et Dieu me damne
Si je n'ai pas été trouvé
Bien élevé!

J'allais, grave, digne, grotesque,
M'en voulant presque
D'avoir nommé Racine un pieu.
O ciel! pour peu

Que l'on m'eût fait ces destinées
Trois cents années,
J'aurais fini par supporter
Un chœur d'*Esther!*

Tout homme, quand la femme pleure,
Est bon sur l'heure;
Tout homme, quand la femme rit,
A de l'esprit.

Femme! aimant! ce qui nous attire
Jusqu'au martyre,
C'est de voir luire en nos chemins
Tes blanches mains.

Tu fais l'enfant et tu fais l'homme!
Le joli mome
Et le grand homme aux fiers défis
Sont tes deux fils.

C'est par l'astre que les marées
Sont aspirées:
Les cœurs des hommes sous tes yeux
Vont vers les cieux.

XII.

Peu à peu, quelques habitants se rapprochèrent des réfugiés ; les uns par curiosité, ils venaient une ou deux fois et ne se montraient plus ; les autres par sympathie. Il y a encore de vrais fils de la Jersey vaillante et libre ; ils ne veulent pas que l'honneur de leur mère périsse, ils gardent précieusement ce qu'il en reste, et la vieille île est tout entière dans leur maison. En tête de ce fier groupe, deux frères, Charles et Philippe Asplet, ont, jusqu'à la dernière heure, comblé les proscrits d'un dévouement au-dessus de toute reconnaissance.

Mais le gros de la population restait toujours à l'écart, et ne nous témoignait pas plus d'empressement que nous n'en éprouvions.

Une des meilleures raisons de leur réserve, c'était la pauvreté des réfugiés.

Jusque-là, Jersey n'avait guère connu, en fait de réfugiés, que des seigneurs, des princes et des rois. La dernière fois, ç'avait été l'émigration anti-révolutionnaire, faite de gentilshommes et d'évêques. Alors il faisait bon être hospitalière ! Jersey l'était. Elle choyait, fêtait, invitait les émigrés. Elle ne se

contentait pas de les accueillir, elle allait les chercher. Elle envoyait des chaloupes qui rasaient la côte bretonne, s'offraient aux fuites, embarquaient noblesse et clergé, et débarquaient à Jersey ces pauvres riches avec leur argent, et même quelquefois, dit-on, leur argent sans eux.

Mais les réfugiés de maintenant, à quelques exceptions près, étaient des marchands dont l'exil avait tué le commerce, des paysans arrachés à leur champ, des ouvriers sans travail. Qu'aurait gagné à les connaître une population qui a le bon sens de tout traduire en six-pence, qui dit : *le temps est de l'argent,* qui demande d'abord d'un homme : *combien vaut-il ?* qui *paye* une visite, et qui reste fidèle à la vieille devise anglaise dont nous rétablissions si justement l'orthographe : Honni soit qui mal *six pence!*

XIII.

De plus, en général, les Jersiais ne se soucient pas beaucoup de se lier avec les Français, même riches, à cause de la communauté de langue, qui semblerait devoir être un motif de rapprochement, et qui est, au contraire, un motif de séparation ; ils aiment à croire qu'ils parlent français, et rien ne

leur ôte cette illusion tant qu'ils n'échangent qu'entre eux leur patoisement bas-normand-saxon; leur français est moins à son aise devant le nôtre.

Échantillons du français de Jersey :

Je causais avec une espèce de notaire, qui admirait convulsivement un journaliste de l'endroit.

— Monsieur, me dit ce notaire exalté, il écrit plus fort que Chateaubriand !

Quand un exilé mourait, on priait Victor Hugo de parler sur la fosse ouverte. Une des dames principales de l'île désira assister à l'un de ces discours. L'heure venue, elle allait monter en voiture, lorsqu'elle s'avisa de dire :

— C'est en vers?

On la fit s'expliquer, et l'on découvrit qu'elle s'était imaginé que l'orateur-poëte improviserait des vers sur la tombe. On eut quelque peine à lui faire comprendre que Victor Hugo n'était pas M. de Pradel et qu'un cercueil n'était pas un tremplin. Enfin, elle le comprit, mais alors elle fit dételer :

— Ah bien, dit-elle, je n'y vais pas s'il parle sans vers.

Le jour où Victor Hugo arriva à Jersey, le meilleur journal de Saint-Hélier imprima ceci :

— Aujourd'hui débarqua dans l'île M. Victor Hugo, un de nos muses les plus distingués.

XIV.

Ceci pourrait ne pas donner une très-haute opinion de l'intelligence des Jersiais. J'en ai pourtant connu un dont l'esprit m'a frappé singulièrement.

C'était un Jersiais à quatre pattes, un chien.

Il n'était pas beau, mais ça lui était bien égal. C'était un chien terrier, d'un noir gris, ras de poil, court, bas, rond, lourdaud, presque pas d'yeux, un bout de queue, risible; il était fait à sa laideur, il en convenait, il acceptait les railleries des hommes et les familiarités des bêtes, les chiens de la maison pouvaient le traiter comme ils voulaient, le taquiner, le mordre aux oreilles et à la queue, le rouler par terre, il s'y prêtait de bonne grâce; il se raillait lui-même; quand on le mettait sur le dos, il y restait, les pattes en l'air et agitant son projet de queue.

Sa difformité et sa bouffonnerie l'avaient fait nommer Triboulet, et, par abréviation, Triboul.

Il faisait tout ce qui était de son emploi, avait des entrées ridicules, dégringolait les escaliers, aboyait comiquement, mais, lorsqu'on y regardait de près, on s'apercevait qu'il faisait tout cela sans conviction. Il s'y croyait obligé pour être bien reçu.

sachant que les hommes n'aiment que leurs inférieurs. Il s'ennuyait chez lui, où sa vie se passait entre une vieille Jersiaise et un vieux perroquet ; il se plaisait à la maison, où il y avait des tas de bêtes, car je n'ai pas l'outrecuidance de croire qu'il venait pour nous. Il subissait tout pour être toléré, il payait sa place, il ne faisait pas d'objection aux plaisanteries des autres chiens et à leurs coups de dent, mais il était aisé de voir que leurs amusements ne l'amusaient pas et qu'il se laissait tirer la queue et déchirer les oreilles sans plaisir. Il faisait ses grimaces gravement, sévèrement, avec un certain mépris de ceux qu'il fallait prendre par ces moyens et comme par condescendance pour notre imbécillité. Les clowns de Shakespeare ont de ces domesticités hautaines.

En dehors de cela, il était très-fier, très-réservé et très-discret. Il refusait toutes les invitations à dîner. Dès que nous nous mettions à table, il disparaissait, et ne revenait que lorsque nous étions sortis de la salle à manger. Il prenait ses repas chez lui. Il voulait qu'il fût bien entendu qu'il venait par inclination et non par gourmandise. Nous ne pûmes jamais lui faire accepter un os de poulet.

J'étais de ceux qui l'avaient deviné et qui avaient vu que dans ce bouffon il y avait un sage.

Je lui parlais poliment ; il se sentait compris et m'en estimait ; quand il n'y avait que moi, il ne fai-

sait jamais de gambades ni de contorsions, et il ne consentait plus aux morsures des chiens de la maison. Nous étions bons amis; du reste, j'ai ce privilége d'être toujours très-bien avec les enfants et avec les bêtes, ces autres enfants. Si je sortais, il m'accompagnait; Chougna venait avec nous, courant, jappant, allant et venant en chienne de berger qu'elle était, bousculant le pauvre Triboul; il se ramassait et marchait tout contre moi pour s'abriter.

L'été, lorsque j'allais me baigner, je les emmenais. Triboul nous regardait prendre notre bain, Chougna et moi; il n'en prenait pas, lui; il s'asseyait sur le sable auprès de mes habits, dont il interdisait l'approche aux passants. J'avais beau l'appeler en nageant, lui dire que ça le rafraîchirait, lui montrer Chougna; mal vêtu de son poil ras, et facilement frileux, il avait horreur de l'eau. Chougna aussi avait commencé par la redouter, mais son épaisse toison l'étouffait et lui donnait soif de fraîcheur; et puis, son premier bain n'avait pas été absolument spontané : je l'avais jetée de force dans la mer. Je n'osais pas employer le même moyen avec Triboul, qui n'était pas mon chien et qui aurait pu aller se plaindre au perroquet de sa Jersiaise.

Cependant, un jour de juillet que le soleil semblait vouloir mettre les rochers en fusion, voyant Triboul crever de chaleur auprès d'une telle bai-

gnoire, j'eus pitié de son ignorance, je me dis : fais au chien des autres ce que tu voudrais que les autres fissent à ton chien, et, au moment où il s'asseyait solidement, je le saisis, j'entrai dans la mer et, lorsque j'eus de l'eau jusqu au buste, je le lançai au large. Il plongea, remonta, renifla, battit de toutes ses pattes, regagna la rive et, sans s'arrêter, sans tourner la tête, sans se secouer, fila au diable et disparut. En rentrant, je le trouvai à la maison, séché, n'y pensant plus, ne m'en voulant pas, très-aimable.

Le lendemain, il m'accompagna sans difficulté, vint vers la mer, me suivit jusqu'à l'eau, se tint près de moi pendant que je me déshabillais, presque à la portée de la main, — mais pas tout à fait. Je me levai, il se leva ; je fis un pas, il s'éloigna, sans empressement, sans fuir, consentant à me précéder si je voulais me promener dans ce costume. Je fus obligé de me baigner sans lui ; il ne me vit pas plus tôt dans l'eau qu'il vint s'asseoir effrontément sur ma chemise, d'où il me jeta un regard de moquerie et de mépris, et, tout le temps, j'eus sur moi son ironie insolente. Lorsque je sortis, il jugea prudent de se tenir à distance.

Le jour suivant, je pris ma serviette ; Chougna, joyeuse et bruyante, accourut à la porte ; Triboul la suivit ; à l'instant où il franchissait le seuil, je l'empoignai brusquement, j'avais une corde dans ma

poche, je la passai à l'anneau de son collier, et je posai mon prisonnier à terre. Il fut si stupéfait qu'il ne comprit pas bien d'abord, il marcha même un moment derrière moi, mais, sur la grève, la réalité lui apparut, et, furieux, humilié surtout, il se coucha sur le dos et refusa absolument d'avancer. Je me fâchai, je le menaçai, il ne fit pas un mouvement. Cela me mit en colère, je ne voulus pas être vaincu par un chien et par un chien gros comme un rat, je tirai la corde et je le traînai sur le sable jusqu'à la lame.

Cette férocité l'intimida. Il renonça à lutter. Les jours d'après, il fallait le voir marcher derrière moi, la corde au cou, sombre, courroucé, mais sans résistance. Cependant ceux qui le connaissaient avaient peine à croire qu'il se fût vraiment résigné et qu'il ne cherchât pas quelque chose.

Un jour, en arrivant sur la grève, j'entendis qu'il toussait.

Ce jour-là, il était venu de lui-même au-devant de la corde. La porte ouverte, il s'était mis à marcher, non plus derrière moi, tout au bout de sa corde, mais à côté de moi, sans empressement et sans gaieté, mais sa soumission n'était plus hostile, elle était plutôt triste et touchante. Sa douceur navrée m'avait déjà attendri ; sa toux me fut un remords. Je me dis que je l'avais enrhumé, que j'avais abusé de ma force, que c'était très-mal, que j'étais responsable de sa

santé. Je le détachai. — Le lendemain, à l'instant d'aller à mon bain, je le regardai : il toussait beaucoup. Il ne se baigna pas encore cette fois-là. Vint une semaine de pluie, pendant laquelle je ne me baignai pas non plus. Une observation que je fis, c'est que, pendant toute cette semaine humide, il ne toussa pas du tout.

Ceci fut mon premier soupçon. Le soleil revenu, je fis une épreuve. Je pris ma corde et je la montrai à Triboul. Aussitôt il eut une quinte violente.

Je ne l'attachai pas encore. Mon orgueil humain ne pouvait croire un chien capable de cette imagination. Mais je renouvelai l'expérience. Toutes les fois que j'allais me baigner et que je tirais la corde de ma poche, le drôle avait des accès de toux effrayants; mon bain pris, il était guéri jusqu'au bain suivant. Rien ne rend l'homme impitoyable comme d'avoir été dupe; dès que je fus certain que ce chien m'avait menti, j'eus une joie sauvage à le lier, et à plonger sa toux, et à la replonger ! Cette immersion prolongée le désenrhuma radicalement.

Il se dit que rien ne pouvait plus le protéger, et il se rendit. Il ne toussa plus jamais depuis, au moins quand nous n'étions que nous deux, car, dès qu'il y avait quelqu'un avec nous, il retombait malade, surtout si c'était Victor Hugo; il pensait que les hommes de génie ça devait être meilleur que les autres et plus naïf, et sa toux était alors si plaintive et si suppliante

qu'en effet Victor Hugo inquiet intercédait pour lui et le sauvait de l'eau ce jour-là.

Triboul resta mon ami, un peu plus froid seulement, mais notre estime réciproque ne fit qu'augmenter. Il me trouvait très-savant d'avoir si bien guéri sa maladie, et moi je l'admirais sincèrement, lui ayant été supérieur.

XV.

Je serais bien ingrat si, dans les amis qui m'ont adouci ces années expatriées, j'oubliais les chiens et les chats, ces âmes profondes.

J'avais à Jersey une chatte à laquelle j'étais sérieusement attaché. Avant d'être ma camarade d'exil, elle avait été ma camarade de prison. Elle était née à la Conciergerie tandis que j'y étais, d'une chatte blanche qu'un condamné politique y avait apportée toute petite et qu'il avait eu le temps d'y voir grandir. Je l'avais préférée à trois frères ou sœurs qu'elle avait, pour son amabilité, pour son poil soyeux, pour sa figure intelligente, et surtout pour ses deux grands yeux dont le regard était extraordinaire et avait vraiment quelque chose d'humain. Je l'avais demandée au possesseur de la mère,

il avait bien voulu me la donner, elle avait consenti; je l'avais prise tout à fait en affection, je ne pouvais plus me passer de Grise (elle avait le nom de sa couleur), elle était sortie de prison avec moi et elle m'avait suivi à Jersey.

Ce fut une étrange impression pour une chatte née en prison et qui venait de faire cent lieues ensevelie dans un panier, de se trouver tout à coup dans l'espace, dans les grands vents, entre l'Océan et le ciel. Son regard, habitué aux sombres corridors et à ces cellules où il faisait nuit à midi, ne comprenait rien à ces splendeurs aveuglantes du soleil sur la mer. Le tourbillonnement des vagues au bas de la terrasse, leurs sauts immenses sur le mur, leur bruit, l'épouvantaient; elle y venait pour ne pas me quitter, mais elle rampait à terre, plate, effarée, se collant à mes pieds, ou bien elle me sautait brusquement à l'épaule, se roulait à mon cou et tâchait de se cacher la tête sous mon menton. Sa terreur ne la faisait pas partir avant moi. Mais, à mon premier pas vers la maison, elle y courait précipitamment, et, parvenue à la porte, tranquille, elle se retournait, m'attendait et me faisait cent caresses pour me remercier de rentrer.

Elle était craintive, délicate, tendre, féminine. Tout le monde l'aimait : dès la Conciergerie, personne ne lui résistait; les voleurs qui étaient nos domestiques avaient bien soin de ne pas lui faire de

mal; on nous enfermait dans nos cellules à dix heures du soir, un verrou plus gros qu'un bras maintenait une énorme porte ferrée, et, sois malade si tu veux, tu en as jusqu'à sept heures du matin ; quelquefois, au moment où l'on nous « bouclait, » Grise, qui ne savait pas bien encore les habitudes de la prison, n'était pas rentrée : il arrivait que les rondes de nuit, la trouvant qui gémissait à ma porte, manquaient à la consigne et lui tiraient le verrou.

A Jersey, elle avait ses priviléges. Elle dînait à table : elle avait son assiette à un angle, et elle s'arrangeait de manière à ne gêner personne. Dans ma chambre, elle était souveraine. Elle avait droit au meilleur fauteuil; une très-jolie femme lui avait brodé un coussin bien moelleux et bien riche, car les chattes aiment le luxe; la nuit, pour avoir plus chaud, elle couchait sur mon lit; l'hiver, dedans; elle se glissait tout au fond, mes pieds sentaient son corps souple; lorsqu'elle avait trop chaud, elle venait respirer au bord des draps, et j'avais un bonheur de père à trouver en me réveillant sa petite tête à côté de la mienne.

C'était la douceur même. Un jour, je la vis tout à coup bête féroce.

Elle venait de sortir, elle revint tenant entre ses dents quelque chose qu'elle posa au milieu de ma chambre. C'était une souris.

Avez-vous jamais assisté à l'exécution d'une

souris par un chat? Je ne crois pas que les hommes eux-mêmes aient inventé un supplice plus effrayant.

J'étais dans une de ces heures mauvaises où l'on en veut à la vie et où l'on est content de la mettre dans son tort. Je laissai faire.

La pauvre souris était là, immobile, muette, les yeux fixes, stupide. Grise fit mine de s'éloigner, vite elle s'élança pour fuir, mais un coup de patte la ressaisit. Grise la lâcha encore, et la souris essaya une nouvelle évasion qui ne fut pas plus heureuse. Ce fut ainsi pendant un quart d'heure, Grise la lâchant pour la reprendre, la laissant parfois aller un peu loin, mais, au moment où la prisonnière se croyait sauvée, sautant dessus avec une agilité incroyable et la ramenant de plus en plus meurtrie et saignante. Il vint un instant où la souris comprit que son ennemie s'amusait d'elle, elle renonça à « jouer » et ne fit plus un pas. Grise s'éloigna un peu, puis davantage, tourna la tête d'un autre côté, pensa à autre chose, regarda attentivement une mouche qui bourdonnait à la croisée, oublia tout à fait la souris; ça dura bien cinq minutes; à la fin, la souris reprit espoir, et brusquement fila vers la porte, mais déjà elle avait dans le cou la griffe inévitable. Dès lors, c'en fut assez, Grise eut beau s'en aller à l'extrémité de la chambre prendre la mouche au vol, s'étendre à terre, faire sa toilette, la souris refusa absolument de bouger. Grise, voyant que c'était une résolution

prise et que la ruse était inutile, essaya de la violence : elle bondit sur la souris et lui enfonça dans la chair ses griffes et ses dents. La souris, en effet, se mit à fuir en poussant des cris douloureux; Grise la poursuivait, la mordait, la lançait en l'air d'un coup de griffe, la recevait, la relançait, la cognait au mur, folle, ivre de sang, formidable, heureuse, effroyable, belle, tout son poil était hérissé, ses yeux brûlaient comme des charbons ardents, la tigresse qu'il y a dans la chatte reparaissait! Les cris de la souris s'affaiblirent, puis cessèrent, et, envoyée presque au plafond, elle retomba inerte. Elle était morte. Grise la considéra une minute, sembla dire : déjà! la poussa dédaigneusement dans un coin et alla se laver dans un rayon de soleil.

J'avais assisté à toute cette torture avec horreur, mais sans intervenir, désespérément joyeux d'avoir à reprocher à la nature cette agonie abominable, me disant : Cela regarde Dieu, il a fait ces choses-là, ce n'est pas à moi de les défaire, qu'il s'en tire comme il pourra! Depuis, je m'en suis voulu souvent d'avoir permis cette atrocité, et, toutes les souris que j'ai vues au pouvoir d'un chat quelconque, je les ai délivrées.

Mais qu'est-ce donc que les souris ont pu faire aux chats dans leurs existences antérieures?

Ils naissent avec cette haine héréditaire. Et, de peur qu'ils ne l'aient pas assez dans le sang, les

mères la leur enseignent. La chatte blanche de la Conciergerie, voyant ma paternité pour les chats, avait installé ses quatre petits dans ma cellule. Ils n'avaient pas cinq semaines qu'un soir elle leur apporta une souris qu'elle posa sur la dalle. Les quatre petits s'approchèrent, curieux et un peu craintifs. La mère commença sa leçon de souris, lâcha sa captive, la reprit, la lâcha encore; mais les cellules ne sont pas grandes comme les chambres; et puis la mère, occupée de ses enfants, ne surveilla pas assez la souris : si bien que tout à coup la souris disparut. Le désappointement et l'humiliation de la chatte furent sans bornes; elle sentait sur elle les quatre regards de ses petits étonnés qui disaient : Eh bien? Sa dignité de mère était compromise, et sa haine de chatte insultée; sa queue tremblait de colère; Grise, s'étant imprudemment approchée pour jouer et ayant posé sa petite patte sur la queue de sa mère, reçut un coup de griffe qui l'envoya rouler sous le lit. La souris s'était évadée par-dessous une plaque de tôle qui isolait mon poêle et qui s'était un peu boursouflée à une place; la chatte resta devant cette place, les yeux tendus, sourde, abrutie; quand elle vit que c'était inutile et que la souris ne revenait pas, elle en prit son parti et joua avec ses enfants. Il y avait trois jours de cette aventure et je l'avais oubliée, lorsque je vis paraître au bord de la plaque de tôle un museau et des yeux ternes qui semblèrent chercher quel-

qu'un. La chatte blanche venait de sortir, et les quatre petits dormaient dans un coin sur une peau de mouton que je leur avais achetée. Le museau alors avança, puis deux pattes tremblotantes, puis un corps amaigri et exténué; la malheureuse bête fit quelques pas lents et pénibles, tomba sur le flanc et expira. — La boursouflure de la tôle n'allait pas vraisemblablement jusqu'à la muraille, ou bien cette massive muraille d'ancien *secret* n'avait pas de fente où s'insinuer : elle était restée trois jours sous la plaque sans manger, et elle avait mieux aimé mourir de faim que de ressortir du côté de cette chatte terrible.

VI.

C'était un dimanche.

C'était le jour où la plupart des peuples se rappellent qu'il y a autre chose que l'industrie, l'argent qu'on s'arrache des mains, les larges tranches de roastbeef sanglant, les barils vidés, les soupers constellés de bougies, qu'il y a l'ombre, le mystère, l'âme, l'éternité, et donnent à tout cela vingt-quatre heures pour n'avoir plus à s'en occuper le reste de la semaine; — le jour où les hommes se débarrassent de Dieu.

Les Anglais s'en débarrassent plus consciencieusement qu'aucun peuple.

Je ne suis pas l'ennemi du dimanche; j'admets très-bien que, lorsqu'il y a six jours pour le relatif, il y en ait un pour l'absolu. Je préférerais qu'on ne fît pas deux parts de l'existence, ici le travail tout seul, là la méditation toute seule, que le labeur ne fût pas une brutalité et la religion une fainéantise, que les deux se pénétrassent et se confondissent, que l'activité humaine eût une conscience plutôt qu'un relâche; mais, dans l'état présent, il n'est pas inutile que l'humanité, courbée toute la semaine sur une besogne étroite et cupide, prenne un jour sur sept pour se relever un peu de terre et pour regarder l'invisible.

Mais dans la manière tranchante et implacable dont les Anglais s'acquittent de leur dimanche, on sent qu'ils ne veulent pas être dérangés le lendemain dans leur commerce et dans leur politique d'insulaires, c'est-à-dire d'égoïstes. Ils tiennent leur vie, comme leurs livres de compte, en partie double. Doit à Dieu un jour. Dieu est payé à l'échéance. Ils ne lui font pas tort d'une minute. Ils sont très-pieux depuis le samedi à minuit précis jusqu'au dimanche à minuit sonnant. La journée tout entière appartient à Dieu. L'homme cesse. Pas de théâtres. Pas de journaux. Aucun amusement. Une autre raison du dimanche, c'est la nécessité d'une halte pour ceux

qui portent le poids du travail actuel, si lourd et si morne. Le pauvre paysan qui a sué six jours sur son sillon, le petit marchand qui a eu le nez collé sur son comptoir, l'ouvrier qui est rentré harassé et qui, la soupe à peine mangée, est tombé de sommeil, ont bien gagné un peu de repos et de distraction. Après avoir été toute la semaine ouvriers, marchands et paysans, ils méritent bien d'être hommes, d'être à eux, à leurs enfants, à leurs amis. En France, c'est le dimanche qu'on dîne en famille, qu'on s'égaye, qu'on va au spectacle en hiver, à la campagne en été; les boutiques s'éteignent, mais les bals s'illuminent. En France, le dimanche est le délassement du travail; en Angleterre, c'en est le remords. Tout est fermé. Les boulangers ne cuisent pas, les restaurants se barricadent, il n'est pas très-facile à un étranger de ne pas mourir de faim, un verre de vin que vous accorderait une taverne apitoyée coûterait trois guinées au tavernier, car la piété est rembourrée d'une amende et Dieu est protégé par la police. Les habitants eux-mêmes ne sont guère plus nourris; on regarderait toutes les cheminées d'une ville sans en voir sortir une seule fumée; pas une cuisinière n'allumerait un fourneau; ah bien oui, des dîners de famille! ils mangent les restes de la veille, non réchauffés, et du pain dur. Ils ne sortent que pour aller au prêche, graves, endimanchés, lugubres, côte à côte, sans se parler, sans tourner la tête, sans

qu'un homme donne le bras à une femme; ils rentrent chez eux et y chantent des psaumes, et les rues n'ont plus un passant, et, si vous sortez, la ville vous fait l'effet d'un cimetière où l'on serait seul et dont on entendrait les morts psalmodier.

Pas de lettres. Le monde est mort, comme la ville.

Il se mêle bien à toute cette dévotion un peu d'hypocrisie, sans quoi l'on ne serait pas en Angleterre. Ainsi, le bateau-poste de Weymouth vient à Jersey trois fois par semaine, le mercredi, le vendredi et le dimanche. Le dimanche? oui, le dimanche. Mais rassurez-vous. Le mercredi et le vendredi, il part de Weymouth à sept heures du matin; le dimanche, il part le samedi à onze heures trois quarts du soir : ce n'est dimanche qu'un quart d'heure après, alors il est en mer, il travaillerait le dimanche en retournant aussi bien qu'en continuant, il continue donc; d'ailleurs, on ne distribue les lettres que le lundi matin. Avec ces précautions, on sauvegarde la religion — et la recette.

L'anglicanisme ne serait pas complet s'il n'était qu'hypocrite : il est intolérant. Chose difficile à croire quand on pense que le protestantisme est sorti du droit d'examen, et quand on voit les innombrables sectes qui, des wesleyens aux mormons, pullulent et grouillent sur le sol anglais. Tous les jours, sur le pont des bateaux à vapeur, dans les rues, quiconque

se sent inspiré par le ciel ou par le gin est maître de déposer son chapeau à terre et de se mettre à prêcher tout ce qui lui passe par la tête et à montrer sa religion aux passants, sans avoir besoin de la plaque qu'on impose en France aux montreurs de singes. Mais il faut regarder cette facilité de près.

Il faut d'abord se rappeler que le droit d'examen d'où vient l'anglicanisme était le droit d'examiner la Bible. Le droit de traduire et d'interpréter la Bible, non de l'enfreindre. Prier dans sa langue, connaître sa loi, comprendre ce qu'on dit, des hommes ont dû se faire brûler vifs pour obtenir cela. C'était un grand pas et ceux qui l'ont fait faire à la liberté de conscience ont bien mérité, certes, de l'humanité éternelle, mais ce n'était qu'un premier pas, et l'Angleterre s'y est arrêtée. Elle ne se dit pas que le droit d'examiner conduit au droit de discuter, et le droit de discuter au droit de rejeter. Étudiez le texte, entendez-le à votre façon, ayez votre Bible, mais ayez une Bible. Il en résulte un curieux mélange de licence timide et d'obéissance forcenée. Les nouveautés les plus inouïes et les audaces les plus exorbitantes sont autorisées, à condition qu'elles élisent domicile dans un verset. Tout ce qu'on voudra dans l'intérieur de la Bible, mais défense d'en sortir. L'anglicanisme donne au monde ce spectacle unique : une liberté prisonnière.

De sorte que l'anglicanisme, qui a d'abord aidé.

au mouvement humain, l'enraye maintenant. Il empêche les idées nouvelles de faire ce qu'il a fait lui-même. Les vieilles religions sont comme les vieilles femmes, qui ne veulent plus qu'on soit jeune. C'était de la vie, du souffle, de l'émotion, de l'expansion, c'est de la roideur, de l'immobilité, des os sous du parchemin, et le froid de la tombe. Il y a comme cela en Angleterre un certain nombre de progrès pétrifiés.

L'Angleterre est la Chine de l'Europe.

L'intolérance, irascible en Angleterre, est enragée à Jersey. La population commença à devenir hostile aux réfugiés lorsqu'elle vit qu'ils n'allaient pas à la messe. Ils vivaient le dimanche comme les autres jours, mangeaient du pain dur puisqu'il n'y en avait pas de tendre, mais se faisaient faire par leur cuisinière un roastbeef et des pommes de terre, débauche infâme, travaillaient à leur jardin ou à leur livre, causaient de leurs sujets habituels, l'amélioration du sort des masses, l'éducation et le bien-être à répandre, la fraternité des peuples, les États-unis du monde, commettaient toutes ces impiétés.

Peu à peu l'hostilité devint de la colère. Je m'en aperçus à un symptôme inattendu.

C'était un dimanche.

On ne connaît pas le dimanche anglais quand on ne l'a vu qu'à Londres; il faut le voir à Jersey! A Londres, il n'est pas ennuyeux, il est plutôt écra-

sant; il a sa grandeur sinistre et sa beauté sépulcrale; ce tourbillon terrible qui s'arrête tout à coup et qui ne bouge plus fait songer à une tempête qui gèlerait; une palpitation sourde tressaille encore sous cette torpeur monstrueuse; on sent que cette ville tombée en catalepsie est vivante et se remettra demain dès l'aube à marcher, à trafiquer, à lâcher des flottes sur tous les océans. Mais le dimanche dans ces îles que le lundi ne réveille pas et dont la semaine est déjà un tas de dimanches! le repos de l'inaction, la halte de l'immobilité, la cessation du rien, le cadavre de la mort!

Le premier dimanche que je passai à Jersey, ma montre s'arrêta.

On s'enferme chez soi et on s'y verrouille pour que le dimanche n'entre pas, on calfeutre les fenêtres pour ne pas entendre les psaumes, on baisse les rideaux pour ne pas voir passer dans la rue ces processions de spectres endimanchés, mais c'est en vain, tout à coup les cloches (êtes-vous comme moi? je hais les cloches) pénètrent par la cheminée en vous frappant au cœur de leurs tintements exécrables, et vous sentez le dimanche s'emparer de vous. Vite, vous vous évadez, vous vous en allez dans la campagne bien loin, en évitant les villages, en changeant de sentier dès qu'un clocher vous avertit, en regardant bien à chaque angle de haie si le dimanche ne bâille pas derrière.

Ce dimanche-là, le printemps commençait. Je dois dire que les champs n'avaient pas l'air de savoir que ce fût un dimanche; les aubépines, déjà tout en fleur, n'auraient pas eu plus de bouquets un mardi ni un jeudi; les papillons couleur de soufre n'auraient pas couru plus gaiement les uns après les autres; les bourgeons des pommiers n'auraient pas été plus blancs ni plus roses. Une vie immense était dans tout, dans les branches gonflées de séve, dans l'air qui semblait la respiration de la fécondité, dans la terre dont le flanc tressaillait, dans le vert tendre des feuilles naissantes. Au fond, la mer montante faisait aux rochers des jets d'eau prodigieux. Le sentier que je suivais était côtoyé d'un ruisseau bavard qui sautait dans les cailloux et qui ne s'était pas arrêté pendant les offices; dans un hêtre, un linot sans religion chantait autre chose que des psaumes à une linote qui l'écoutait en se rengorgeant au lieu de le renvoyer au prêche. Sur tout cela, ce sourire céleste qu'on nomme le soleil.

Toute cette joyeuse activité ne tarda pas à me faire oublier le dimanche à moi-même. Je l'oubliai tellement que je m'arrêtai à regarder une maison isolée. C'était une jolie maison basse et longue, à un seul étage, séparée de la route par un jardin bien tenu que terminait une haie déjà verte et odorante. Ce qui avait appelé mon attention, ce n'était pas la maison, quelconque, propre et nette à l'extérieur

comme toutes les maisons jersiaises, c'était un rosier géant qui encadrait la porte, la surmontait, escaladait l'étage et atteignait le toit. Pendant que je l'admirais en détail, mes yeux furent tirés vers une fenêtre du rez-de-chaussée. C'était une fenêtre comme une autre, à guillotine, cela va sans dire, vitres récurées de la veille, la moitié inférieure tendue d'un rideau de mousseline blanche bordé de dentelle en coton. Mais la particularité de cette fenêtre, c'est que le rideau était surmonté d'un livre ouvert, le texte tourné vers la route, comme pour être lu par les passants.

Le rideau m'empêchait de voir ce qui supportait ce livre, mais je m'aperçus qu'il remuait; c'était donc une main qui le tenait; c'était donc pour moi qu'il était là. Je le regardai plus attentivement. C'était la Bible. Alors je compris.

L'habitant de la maison me donnait une leçon de dimanche. Il était offensé dans sa religion de me voir me promener. Il me disait: — Le dimanche, on ne se promène pas, on lit la Bible.

J'allais lui répondre: — Moi, je lis la nature; mais le livre s'agita avec violence, la leçon s'impatientait et le conseil devenait un ordre, puis la main qui tenait le livre apparut au-dessus du rideau, puis le bras, puis une figure irritée et menaçante.

C'était une petite fille de six à sept ans.

— Oh! me dis-je, les hommes, ce n'est rien.

mais si nous avons contre nous les petites filles de six ans !

XVII.

On a dit souvent que la France c'est l'égalité et l'Angleterre la liberté. Il faudrait d'abord savoir s'il peut y avoir liberté où il n'y a pas égalité, et réciproquement.

Il est certain qu'en Angleterre il n'y a pas égalité. Le droit d'aînesse rejette au bas de la famille les cadets et les filles. L'aristocratie est un autre droit d'aînesse. Nulle part le bien-être n'est réparti avec une injustice plus insolente. On meurt de faim littéralement à la porte de palais outrageants de luxe. Des populations entières mangent de l'herbe pour que leurs seigneurs mangent des millions. Toute la nation est divisée en classes qui s'échelonnent docilement les unes sous les autres. Aucune relation d'un échelon au suivant. Un gentleman ne salue pas un workman. Cette nation si fière d'elle-même se méprise en détail. L'inégalité en est à ce point que les inférieurs s'en vantent. Le marchand est heureux d'être au-dessous de l'oisif pour avoir l'ouvrier au-dessous de lui. Mon perruquier, à qui je demandais s'il allait à un bal par souscription que don-

naient les commerçants, me regarda d'un air offensé.

Y a-t-il liberté? Oui, dans les lois. Droit de penser, droit de parler, droit d'écrire, droit de s'assembler par milliers dans les meetings et de discuter le parlement, les ministres, la reine; toutes les libertés dans les lois;—toutes les servitudes dans les mœurs. Leur éducation et leur sang fait de bière et de brouillard les préparent à user de leurs droits modestement. Ce peuple qui a la liberté de conscience ne ferait point un pas hors de la Bible, et donne pour extrême limite à la recherche humaine le jalon planté par l'humanité d'il y a trois mille ans. Ce peuple qui a la liberté du théâtre ne va au théâtre que lorsqu'il y a patronage; il faut que tel prince ou telle duchesse l'y mène; il fait de son divertissement même une domesticité et de son émotion une livrée. Dans ce peuple qui est maître d'avoir toutes les opinions politiques qu'il voudra, et qui a été en république, et qui n'en a pas été diminué, on ne trouverait pas dix républicains. Un républicain a essayé une fois un journal à Londres; le gouvernement ne l'a pas gêné, mais il a suffi d'un mot pour l'empêcher d'avoir un seul lecteur, on a dit que son journal n'était pas « respectable. » Les Anglais ont comme cela deux ou trois mots qui relayent leur code pénal. *Shoking*, c'est l'expulsion à perpétuité. *Shame*, c'est la mort. C'est ainsi qu'ils ont tué Byron, dont le nom n'est même plus prononcé en Angleterre. Telle est la liberté

anglaise. Les Chinois ont quelquefois un bras libre de cette manière-là. Ils le replient la main sur l'épaule, l'attachent solidement et le laissent ainsi pendant des années, jusqu'à ce qu'il ait pris à jamais cette position et qu'il soit devenu incapable de se mouvoir; alors ils le délient et lui disent : Fais tous les gestes que tu voudras.

A Jersey, la liberté est encore plus absolue qu'en Angleterre. Suffrage universel, magistrature élue, pas de rois, puisque la reine n'est que leur duchesse, le plein avenir. Et, au milieu, le moyen âge.

Le droit du seigneur en toute sécurité. Un Jersiais quelconque, notaire ou banquier, achète, par exemple, la seigneurie de Collette des Augrès ou le fief des Mélèches; sans autre chose que le titre et sans posséder ce qu'il faudrait de terre pour un pot à fleurs, il est suzerain de toutes les propriétés du fief ou de la seigneurie; une fois par an, il fait sommation à tous les propriétaires de se présenter chez lui ou, s'il n'a pas de maison, dans une auberge qu'il désigne; il est là avec son prévôt et son sénéchal; on commence par une prière en commun; et puis, les propriétaires sont tenus de déclarer leurs biens et leurs dettes; si l'on manque une fois à la cour du seigneur, amende d'un sou tournois; trois fois de suite, le seigneur s'empare du champ et l'exploite à son profit pendant un an. — A chaque succession collatérale, le seigneur a un an du revenu

ou du loyer. Un capitaine Fauvel mourut sans enfants : son seigneur, l'avocat Godfray, une sorte de marquis de Carabas jersiais, prit naturellement un an du loyer de tous les locataires; mais parmi ces locataires il se trouvait une vieille femme sans ressources que le capitaine Fauvel logeait par charité : les héritiers durent payer pour elle, et la bonne action fut mise à l'amende. — Les étrangers ne peuvent pas posséder; il faut être Jersiais ou né à Jersey. Un Français, nommé Pol, a un enfant : cet enfant, né à Jersey, peut être propriétaire, le père lui achète une maison; l'enfant meurt : le père, étranger, ne peut pas avoir de maison, le seigneur la prend. Onze mois après, le père a un nouvel enfant, qui peut posséder, mais le seigneur a la maison et la garde. — Un propriétaire est condamné à mort ou à la déportation : le seigneur confisque les biens, et punit les enfants de la faute du père. — Le droit de jambage existe, mais modifié par la civilisation : une fille se rachète en payant trois sous.

C'est au travers de ces coutumes antédiluviennes que firent irruption les réfugiés du Deux-décembre. On devine l'impression que dut éprouver cette île vieillotte au contact de ces tumultueux amants des idées nouvelles.

XVIII.

L'incompatibilité d'humeurs religieuses se doubla donc de l'incompatibilité d'humeurs politiques. Cela aurait suffi à produire dans un temps donné la crise finale. Mais l'Angleterre était pressée. Elle intervint en personne.

Elle voulut d'abord isoler les réfugiés. Elle menaça les quelques amis qu'ils s'étaient faits. Le lieutenant-gouverneur, M. Love, qu'il ne faut pas confondre avec le Lowe de Sainte-Hélène, fit venir chez lui un vingtenier, Philippe Asplet, accusé de visiter et de recevoir les réfugiés, et lui demanda sévèrement s'il était vrai qu'il fût en relations avec de pareilles gens. Philippe Asplet répondit à Son Excellence qu'elle parlait de personnes qu'elle ne connaissait pas à quelqu'un qui les connaissait, et qui s'en honorait. La conversation s'anima, et, de vivacité en vivacité, le gouverneur en vint à inviter ce vingtenier incommode à lui remettre son bâton. A quoi Philippe Asplet répliqua qu'il tenait son bâton de Jersey et non de l'Angleterre, qu'il le rendrait à ses concitoyens à l'expiration de son mandat, et qu'il le rendrait intact et sans que personne eût marché dessus.

Avant de sortir, il prévint le gouverneur qu'il allait immédiatement publier leur entrevue.

Il la raconta en effet tout entière dans une lettre qu'il écrivit à tous les journaux.

L'île ne bougea pas. Ça prouvait que ce n'était plus la Jersey jersiaise, puisqu'elle ne demandait pas la destitution du gouverneur, mais ça prouvait aussi que ce n'était pas encore la Jersey anglaise, puisqu'elle ne demandait pas la démission du vingtenier.

Cependant elle penchait plutôt vers l'Angleterre, car Philippe Asplet, qui, en même temps que vingtenier, était fabricant de savon, vit diminuer notablement le nombre de ses pratiques. Récompense ordinaire de ceux qui font leur devoir.

XIX.

Ne pouvant défaire les amis des exilés, on leur faisait des ennemis. Des gens de toutes sortes s'employaient à cet estimable métier. Entre autres, un Français emplissait ce qu'il appelait son journal de tout ce qu'il pouvait ramasser de dénonciations, de calomnies et d'ordures au coin de la borne et de son esprit.

Grâce à ce « journaliste » et à ses pareils, les rap-

ports entre la population et les exilés s'envenimèrent de plus en plus. Bientôt la querelle n'attendit plus qu'une occasion.

Une des contradictions de ces insulaires sans rois, c'est d'être royalistes à outrance. Après cela, c'est peut-être parce qu'ils n'ont pas de rois; on tient peut-être surtout aux rois des autres. Ils aiment peut-être la reine d'Angleterre de ne pas être leur reine, mais ils l'aiment rudement.

Je n'ai rien, pour ma part, contre la reine d'Angleterre; au contraire, je lui sais gré de deux choses.

D'abord, d'être une femme, c'est-à-dire une réponse vivante et irréfutable à ceux qui nient que les femmes soient les égales des hommes. Les femmes ne sont pas capables de gouverner leur dot, de choisir leurs représentants, d'être de l'Académie, mais elles sont capables de régner. Et elles ne règnent pas plus mal que les hommes. Je ne vois pas que l'Angleterre soit moins bien administrée que les monarchies mâles. Il est vrai que les reines ont des maris, mais la situation des maris des reines me paraît avoir été admirablement définie dans une lettre écrite de Madrid par madame Ristori à l'occasion d'un condamné dont elle avait demandé la grâce à Leurs Majestés : « La reine et le roi vinrent à moi avec la plus affable bonté. Je me jette à *ses* pieds, je prends *ses* mains, et je m'écrie : Madame !.. »

L'autre mérite de la reine d'Angleterre, c'est de

s'être fait chloroformer toutes les fois qu'elle est accouchée. Elle a donné aux médecins du passé le plus solennel démenti qu'ils puissent recevoir, car, si le chloroforme avait les dangers qu'ils disent, le gouvernement anglais laisserait-il sa reine s'y exposer?

Elle rend donc au progrès deux services : elle aide l'égalité et elle aide la science.

Les exilés de Jersey, — la question de droit absolu réservée, — étaient tous dans les mêmes sentiments que moi, et il ne semblait pas que l'orage pût venir de ce côté. Mais le malheur est que les Jersiais croient parler français.

Croyant le parler, ils croient qu'ils le savent. Cette erreur fut cause de tout.

XX.

Nous étions à Jersey depuis trois ans et quatre mois, quand il se passa quelque chose à Londres.

Un exilé qui n'habitait pas Jersey et qui n'y était même jamais venu, un écrivain de grande verve, Félix Pyat, publia, au sujet d'un voyage de la reine en France, une *Lettre à la reine* où il exprimait son opinion sur le moment politique. Il lut publiquement cette lettre dans un meeting nombreux, et la liberté anglaise trouva cela tout simple.

Les exilés avaient alors un journal. Ce journal, hebdomadaire et intitulé *l'Homme,* se faisait à Jersey. Félix Pyat envoya sa lettre à *l'Homme,* qui la reproduisit.

Malheureusement, cette lettre était écrite en français. Pis qu'en français, en parisien. Les ellipses en étaient terribles à ces lourdes compréhensions saxonnes. Ainsi, pour dire que la reine avait donné l'ordre du Bain à je ne sais plus qui, la phrase était : « Vous avez mis un tel au Bain. » Cette phrase courut aussitôt dans la ville comme un outrage à la chasteté de la reine : les Français accusaient la reine d'avoir déshabillé un homme et de l'avoir mis nu dans une baignoire ! Une heure après l'apparition du journal, l'île était sens dessus dessous. Cette lettre que Londres avait lue et entendue sans s'émouvoir bouleversa Jersey. Cette sous-île se trouva personnellement insultée dans la reine d'Angleterre, que l'Angleterre ne trouvait pas insultée.

Le lendemain, les murs étaient couverts d'affiches invitant tous les sous-insulaires à un « meeting d'indignation. »

La lettre avait paru un mercredi. Pour avoir le temps d'organiser un meeting convenable, on l'avait d'abord fixé au lundi, mais le royalisme de ces sujets sans rois ne put attendre jusque-là : on l'avança de deux jours.

Une autre raison de cette hâte, c'est que le

samedi est jour de marché. Le samedi, toute l'île est à Saint-Hélier, pour acheter ou pour vendre. On ne s'est pas vu depuis huit jours, on a de l'argent en poche, les portefaix ont des pourboires, les ouvriers ont leur paye, c'est demain dimanche, on entre dans un cabaret, l'ale, le gin et le sherry coulent à flots. Le samedi était le vrai jour du meeting. On aurait autant d'ivrognes qu'on voudrait.

Le connétable de Saint-Hélier accepta la présidence.

Le vendredi, ceci fut affiché dans toute l'île :

HABITANTS DE JERSEY

**A quelque nation que vous ap-
partenez, natifs ou étrangers,**

vous tous qui respectez le sexe

AUQUEL VOUS DEVEZ LE JOUR, ET DONT

LA REINE VICTORIA

**est l'ornement, accourez au mee-
ting qui sera tenu**

DEMAIN SOIR, SAMEDI, DANS LES

QUEEN'S ASSEMBLY ROOMS

SOUS LA PRÉSIDENCE DE M. LE

Connétable de Saint-Hélier.

XXI.

Donc, le samedi 13 octobre 1855, à sept heures du soir, la grande salle des *Queen's assembly rooms* crevait d'une multitude houleuse et furibonde. Ils étaient bien là de dix-huit cents à deux mille. Cette cohue se continuait dans l'escalier, et puis dans la rue, malgré une pluie battante.

Le connétable de Saint-Hélier, un Lequesne, homme à cheveux blancs, vénérable d'aspect, ouvrit la séance par un discours bien senti où il démontra que ce n'était pas un numéro du journal, ni le journal, ni l'exilé qui le rédigeait, qui étaient en cause, que c'étaient tous les exilés et qu'il s'agissait de les juger tous. La chose, ainsi lancée, alla grand train. Les orateurs qui succédèrent au connétable se lâchèrent dans des emportements épileptiques, les applaudissements croissaient avec les invectives, les barbarismes furent effrayants, les plafonds apprirent les extrémités auxquelles peut se porter un patois exaspéré! Un militaire, le capitaine Childers, résuma un speech énergique en ces mots simples et nets : « Faire sentir à tous ces proscrits que ce n'est plus ici un lieu de sûreté pour eux. » Et l'auditoire unanime battit des mains et cria : « Balayez-les! ba-

layez-les! qu'on les pende! qu'on les pende! » Un seul assistant, le principal avocat de l'île, essaya d'insinuer, non pas que les exilés ne devaient pas être condamnés, mais qu'ils devaient être jugés, qu'il existait un tribunal à Jersey et que, s'il y avait délit, c'était au tribunal à prononcer la peine, non au meeting. Cette opinion d'avocat fut huée vigoureusement : « Non! non! tonna toute la salle; la loi de lynch! la loi de lynch! » On brûla solennellement le numéro du journal, et l'on sortit pour compléter l'éloquence par l'action.

Plusieurs maisons d'exilés avaient été spécialement désignées les jours précédents par les journaux ou par les affiches, entre autres celle du colonel Pianciani, qu'on avait noté comme le vendeur du journal. Vendeur, cela dénonçait chez lui un amas de ce journal infâme. Le colonel Pianciani n'était pas le vendeur, mais l'administrateur. Il avait tâché de rectifier le fait dans les journaux; aucun n'avait consenti à insérer sa rectification, même en annonce payée; les uns n'avaient pas voulu, les autres n'avaient pas osé. Pianciani alors s'était borné à prévenir par lettre le connétable que sa maison était menacée et qu'il la défendrait. Le samedi soir, en effet, il était chez lui, avec des amis, fusils chargés, et se préparant à l'assaut. Il y avait un médecin, le docteur Barbier, muni de sa trousse. Les femmes faisaient de la charpie.

On commença par l'imprimerie. Les plus royalistes prirent les devants. L'imprimerie était à une extrémité de la ville, dans une petite rue déserte et sombre, Dorset-street. Tout à coup, une tourbe y déboucha. L'imprimerie était fermée : il fallait enfoncer la porte; on l'aurait fait, mais un des compositeurs, qui étaient tous des exilés, prévint à travers la porte que ses camarades et lui étaient là avec des barres de fer et casseraient la tête au premier qui entrerait. Les assiégeants se comptèrent; ils n'étaient guère qu'une soixantaine contre cinq ou six : ils allèrent chercher du renfort. Ne voulant pas se retirer sans avoir rien fait, un officier anglais offrit une livre sterling à un ouvrier pour jeter au moins des pierres dans les vitres; l'ouvrier refusa. L'officier dit : — Nous allons revenir à quatre ou cinq cents, et nous briserons tout, quand ça devrait me coûter quarante livres!

Le fâcheux, c'est que la pluie avait redoublé. En sortant des *Queen's assembly rooms*, le meeting reçut une averse qui lui coupa d'eau tout ce qu'il avait pu boire dans la journée, et qui ne lui laissa pas dans le corps une seule goutte de vin pur. Dégrisé, le meeting réfléchit. Brûler un journal, l'interdire, le supprimer, c'est ce qui se fait partout, ça ne tire pas à conséquence; mais forcer une porte, détériorer une maison, c'est une atteinte à la propriété, et les atteintes à la propriété, ce sont des dommages-inté-

rêts. Quand les officiers vinrent chercher le meeting, le meeting était allé se coucher. Ils ne crurent pas utile de retourner seuls.

Aussitôt que l'imprimerie fut hors de péril, le connétable vint la protéger en personne, avec un nombre suffisant de policemen. Il dit aux compositeurs qu'ils pouvaient aller chez eux, qu'on ne toucherait pas à leurs presses, qu'ils étaient « dans un pays civilisé. » Sur cette assurance, les compositeurs veillèrent en armes toute la nuit.

XXII.

Le lundi matin, le connétable vint chez Ribeyrolles, rédacteur, chez Pianciani, administrateur, et chez Thomas, vendeur du journal *l'Homme*, leur annoncer que « Son Excellence le lieutenant-gouverneur ne pouvait tolérer plus longtemps leur présence dans l'île. »

XXIII.

Je n'ai pas besoin de dire ce qu'était Ribeyrolles; ceux qui ont lu autrefois *la Réforme* n'ont pas oublié

son talent chaud, méridional, ému jusqu'à l'ivresse, métaphorique-furieux. Cet écrivain violent était un homme de relations cordiales et d'une délicatesse exquise sous une apparence inculte. Il avait supporté virilement la suppression de *la Réforme* et la gêne qui en était résultée pour lui; la suppression de *l'Homme* changea la gêne en misère; toutes les bourses lui étaient ouvertes, mais sa dignité refusa toutes les offres, il crut trouver du pain à Rio-Janeiro, et il alla y mourir de la fièvre jaune; les Jersiais ont ce meurtre sur la conscience. — Pianciani était, et est encore heureusement pour l'Italie, un homme de pensée doublé d'un homme d'action, aussi capable d'une expédition que d'un livre. — Thomas est mort depuis de la maladie de l'exil; c'était un vieux soldat de la démocratie, camarade de Barbès et de Martin Bernard au Mont-Saint-Michel, habitué des cachots, un serrurier, trapu, robuste, noir de cheveux, noir de peau; il avait débuté, tout jeune, par la société des *Saisons;* je lui demandai un jour de quelle « saison » il avait été; j'entends encore la voix cassée, rouillée et sinistre dont il me répondit : — *J'étais printemps.*

Pianciani, Thomas et Ribeyrolles s'embarquèrent aussitôt.

L'autocratie du lieutenant-gouverneur n'avait frappé que trois exilés, mais tous se sentirent atteints. Quand même la solidarité ne serait pas la grande loi

républicaine, leur situation dans l'île était changée. En venant à Jersey, ils avaient cru venir sur une terre, sinon d'hospitalité, au moins de liberté. Ils avaient cru que la presse était libre, et, pour avoir reproduit purement et simplement, sans adhésion, sans commentaire, une lettre publiée et lue en Angleterre, et dont l'Angleterre ne s'était pas fâchée, trois d'entre eux étaient chassés sans jugement! Ils ne laisseraient pas cela sans réponse, on avait dû s'y attendre.

On avait dû y compter.

Une protestation était nécessaire. Victor Hugo s'en chargea. Il la fit à sa manière, et signa qui voulut.

La protestation écrite et signée, il s'agissait de la publier. *L'Homme* étant supprimé, pas de journal possible. Restait l'affiche. On ne trouva d'afficheur à aucun prix. Les signataires affichèrent eux-mêmes.

Je ne puis citer ici la « Déclaration des proscrits, » mais je puis dire qu'elle était principalement hautaine et méprisante. Un seul mot pour les Jersiais, mais il leur suffit. Et puis, elle s'adressait au véritable auteur de l'expulsion, l'Angleterre.

Ici, la phrase ne plaisantait pas, elle ne faisait pas d'esprit, elle parlait crûment, elle était intelligible, même pour des Jersiais. Ils comprirent, et s'essuyèrent la joue. Les meneurs s'agitèrent, écumèrent, s'essoufflèrent à soulever les autres. Une

tempête dans un crachat. Mais ils n'obtinrent rien cette fois. La population commençait à se demander si elle n'avait pas été un peu dupe, si elle avait eu dans sa brutalité toute l'initiative dont elle s'était flattée, si, lorsqu'elle avait cru être bien méchante, bien sourde, bien cynique, bien enragée, elle n'avait pas été plutôt bien obéissante. Il n'y eut plus de meeting. Plus même d'affiche. A peine des lettres dans les journaux, dont une signée hardiment: *Peter Mourant!*

Lorsque la Déclaration arriva en Angleterre, on y était déjà furieux. Depuis le meeting, les Anglais avaient rougi de s'être laissé distancer dans la susceptibilité pour leur propre reine, et cette lettre qu'ils avaient entendue et lue sans en témoigner le moindre mécontentement était devenue subitement pour eux une scélératesse qui réclamait le châtiment de ceux qui l'avaient citée. Quelques extraits de journaux donneront une idée du degré de rage idiote où en était venue l'opinion en Angleterre. Le 17 octobre, le *Times* imprimait ceci: « Nous croyons savoir que le premier ministre a déjà menacé ces incendiaires de quelque chose comme la déportation. » Et pas de réflexions. La déportation ne suffisait pas; le *Times* du 22 annonçait l'extradition: « Le bateau à vapeur *Sir Francis Drake,* capitaine Libbey, qui a quitté Jersey à une heure de l'après-midi de vendredi, et Guernesey à six heures du soir,

rapporte la nouvelle qu'au moment où il sortait de Saint-Hélier, un navire à vapeur du gouvernement français, peint en blanc comme le yacht l'*Ariel*, entrait dans le port, et l'on supposait que c'était avec l'intention d'embarquer les réfugiés qui ont reçu du gouverneur l'ordre de quitter l'île. » Et pas de réflexions. Le *Morning-Herald*, le *Morning-Post*, le *Morning-Chronicle*, etc., s'appropriaient l'entre-filet du *Times*, toujours sans réflexions. L'extradition ne suffisait pas : l'*Illustrated-London-News* disait en propres termes que les expulsés avaient « mérité la mort. » Pour simple reproduction d'une lettre déjà publique et non poursuivie, dans le pays de la liberté absolue de la presse. — La Déclaration tomba là-dessus, comme le défi du dédain.

La violence augmenta. Mais ce n'était que des paroles. Y aurait-il des actes?

Le gouvernement anglais était fort embarrassé. La Déclaration ne lui fournissait pas le même prétexte que la Lettre. On ne pouvait pas l'accuser d'insulter la pudeur de la première lady des Trois-Royaumes. La reine n'y était pas même nommée. Il ne s'agissait pas d'elle. Il ne s'agissait pas même de la Lettre. Il s'agissait uniquement de ce fait, trois réfugiés expulsés sans procès pour avoir usé de la presse dans un pays qui disait la presse libre. Quant à la Lettre, la Déclaration ne la reniait ni ne l'acceptait, elle ne la connaissait pas. Il y avait si peu

solidarité entre la Déclaration et la Lettre, que Victor Schœlcher, qui adhéra de Londres, ainsi que Louis Blanc, Greppo, Deville, etc., commençait son adhésion par cette phrase : « *Sans vouloir être d'aucune façon solidaire de l'écrit* qui a donné lieu à l'acte de violence commis contre le rédacteur en chef, l'administrateur et le porteur du journal *l'Homme*, j'adhère complétement à la présente Déclaration. » La meilleure volonté du monde ne pouvait guère s'y tromper.

Sans prétexte et sans meeting, le ministère hésitait. Le gouverneur ne bougeait pas. Il avait été plus prompt avec les trois du journal, qu'il avait frappés à la sortie même du meeting, car le meeting avait fini le samedi à dix heures du soir et ils avaient reçu l'ordre de quitter l'île le lundi à dix heures du matin, et en Angleterre le dimanche ne compte pas. Au lieu que la Déclaration avait été affichée le jeudi 18 octobre, et le jeudi 25 le gouverneur se taisait encore. Il avait pourtant eu le temps d'envoyer demander des ordres à Londres, et même plus loin.

Ce ne fut que le vendredi que les signataires commencèrent à voir arriver chez eux les connétables de leurs paroisses. Les ministres s'étaient enfin décidés à déclarer la liberté de la presse anglaise un mensonge. Les signataires étaient expulsés.

XXIV.

Les rares Jersiais dont le « meeting d'indignation » n'avait pas décontenancé l'amitié vinrent conjurer les exilés de ne pas céder à cette injonction dictatoriale, de ne pas déshonorer à jamais leur île par un tel départ et d'aller aux juges, qui casseraient certainement l'ordre des connétables. L'avocat qui avait osé prononcer dans le meeting le mot légalité s'offrit à l'affaire. Les expulsés le remercièrent, mais répondirent qu'ils ne tenaient pas tant que cela au sol ni à l'honneur de Jersey, et firent leurs malles.

Il y eut un incident comique. Un des expulsés était un médecin, le docteur Barbier. C'est une noble et touchante figure que celle des médecins dans l'exil. Leur profession en fait les serviteurs incessants de leurs camarades. Ils appartiennent jour et nuit à toutes les maladies, si fréquentes chez ceux que rongent la nostalgie, l'éloignement des êtres chers, la rupture des habitudes, la défaite, la misère. Ils se donnent sans salaire, car personne n'a plus rien, et puis ils n'accepteraient rien. Mais, lorsque ce sont des médecins français, ils ont une

compensation, s'il fallait une compensation à un mérite : ils ont la grande réputation de la médecine française. Les Anglais ne poussent pas l'orgueil patriotique jusqu'à leurs cuisiniers ni jusqu'à leurs médecins. Les médecins anglais ont donné leur mesure l'été dernier, quand le plus grand, envoyé avec fracas à Garibaldi, après avoir examiné, sondé et étudié le pied du glorieux vaincu, a nié solennellement la balle, qu'on a extraite deux mois après. On comprend que les médecins français reçoivent en Angleterre un accueil enthousiaste. Deville, à Londres, a eu tout de suite une clientèle et un hôpital, qui lui ont fait cent mille francs par an. Ces énormités dépassent Jersey, mais Barbier y était ce qu'il voulait ; on n'était plus malade que pour lui ; les médecins indigènes étaient aussi désolés que si tout le monde se fût bien porté. Quand on sut que Barbier allait partir, la population se récria. Ces sous-Anglais ne s'étaient pas doutés qu'en expulsant l'exilé ils expulsaient le médecin. Ils réclamèrent, gémirent, dirent qu'ils n'avaient confiance qu'en lui, le prièrent de rester, voulurent signer une pétition au gouverneur. Mais Barbier refusa de déserter ses camarades, et ce fut la première punition de l'île de rester en proie à ses médecins.

Les expulsés ne partirent pas sans dire adieu à leurs morts. Ceux que l'exil avait tués occupaient, à une lieue de la ville, dans le cimetière des Indépen-

dants, une fosse profonde, et déjà insuffisante, surmontée d'un rocher fruste où étaient inscrits des noms d'hommes, de femmes et d'enfants. Ce fut avec des yeux en larmes qu'on regarda pour la dernière fois à travers la terre ces camarades qu'on allait abandonner. Plus d'un, ne sachant où il irait le lendemain et ce qu'il deviendrait, les envia d'avoir obtenu la seule hospitalité dont l'exil ne soit pas avare.

Le lendemain, on s'embarqua. Il y avait foule sur la jetée. Les quelques Jersiais restés nos amis saluaient l'embarquement de vivat où la majorité vit une offense à son meeting; elle le vengea en criant : A bas les proscrits! Dulac et moi, nous allâmes au groupe qui criait le plus, et, nous adressant à un monsieur bien mis qui animait les autres, nous lui demandâmes, très-poliment, s'il ne venait pas de crier : A bas les proscrits! Ce monsieur devint tout pâle et protesta qu'il n'avait rien dit. Toute la bande se tut.

Et les expulsés s'en allèrent. C'est cela, l'exil. On a été jeté chez les étrangers, sur une grève aride, au milieu de mœurs et d'idées hostiles, on s'y est habitué et casé, on y a passé trois ans, l'un s'est créé péniblement une petite industrie qui va enfin prospérer, l'autre a acclimaté sa pensée à l'horizon de sa fenêtre, un autre a trouvé, en fouillant la campagne, un étroit sentier ombragé et égayé par

une eau courante qui ressemble à un sentier de son village, un autre a bêché son jardin, arrangé sa serre, il aura du raisin l'année prochaine, on s'est fait des amis, on a ressayé une patrie et une famille, on s'est pris à ce rocher par les racines douloureuses de l'amour, car rien n'est plus cruellement vivace que le cœur, — soudain un soldat dit un mot et vous arrache cette industrie, ce sentier, cette patrie et cet amour qui ne vous appartenaient pas, et tout est à recommencer, et vous allez replanter ailleurs une existence qui ne vous appartiendra pas davantage. Qu'importe à ceux dont la conscience est contente ! Les expulsés souriaient.

Il ventait dur. Les mâts craquaient. La marée souffletait de lames brutales l'avant du packet, qui ne voulait pas sortir de la passe. Enfin, il s'y décida, et une mer irritée emporta vers l'inconnu ces exilés de l'exil.

XXV.

Où allaient-ils ?

Les uns allèrent à Londres. D'autres, ne voulant plus avoir rien de commun avec l'Angleterre, gagnèrent l'Espagne. Victor Hugo fut pour Guernesey.

L'y laisserait-on, et avec lui ceux que son

exemple y avait entraînés ? Cette expulsion, dont l'Angleterre elle-même avait constaté la gravité par son hésitation, aboutirait-elle à un déménagement d'un côté de la rue à l'autre ? Le ministère aurait-il offensé d'un seul coup l'hospitalité, la liberté de la presse et la fierté britannique, pour condamner les exilés à une enjambée ? Ils ne le croyaient pas. Ils s'attendaient à voir le gouverneur de Guernesey répéter l'injonction du gouverneur de Jersey. Raison de plus pour aller à Guernesey. Il ne leur déplaisait pas que le gouvernement anglais les poursuivît de rocher en rocher, et les rejetât dans la mer. Ils n'avaient pas envie de lui épargner cela.

Les expulsés furent reçus à Guernesey avec de vives marques de bienveillance, qu'ils attribuèrent d'abord, sinon à une sympathie politique, du moins à une honorable intention de protester contre leur expulsion. Ce n'était pas tout à fait cela ; ils ne furent pas longtemps à reconnaître que le bon accueil de la population guernesiaise n'était pas pour eux, mais contre les Jersiais. Les deux îles s'entre-détestent : les Jersiais appellent les Guernesiais *ânes*, et les Guernesiais leur répondent *crapauds*. Guernesey fut heureuse d'avoir une occasion d'être désagréable à son « île-sœur. »

Le gouverneur ne parut pas. Les expulsés purent débarquer, trouver une auberge, manger, coucher ! Ils purent s'établir. Le ministère sentait, non

quelle honte, mais quelle puérilité ce serait de traquer les réfugiés d'îlot en îlot; il rêvait quelque chose de plus grand : il pensait à les chasser d'Angleterre. Mais on ne chasse pas d'Angleterre aussi aisément que de Jersey. A Jersey, un ordre du gouverneur suffit; mais en Angleterre, le gouvernement s'appelle la loi, et la loi n'obéit pas à un geste de ministre. Il y a bien en Angleterre une loi complaisante qui permet l'expulsion des étrangers sans jugement, l'*alien-bill;* mais l'alien-bill, fait pour les temps de guerre, cesse à la paix, et ne peut être restitué que par un vote du parlement. N'importe, en profitant de l'impopularité des expulsés de Jersey et en les faisant beaucoup injurier dans les journaux, on pouvait obtenir l'alien-bill même en temps de paix, et la presse ministérielle en annonçait tous les jours la résurrection.

Mais, dans ces pays de liberté, on ne peut jamais compter sur rien. Jusqu'alors la chose s'était passée au loin, là-bas, dans la brume, on ne savait où; ce pouvait être, à la rigueur, le coup de tête d'un gouverneur; mais à Londres, en plein parlement, c'était l'Angleterre elle-même qui allait agir. L'annonce de l'alien-bill avertit l'opinion. Les journaux libéraux osèrent parler. Les autres se modérèrent; ils y furent encouragés par une lettre de Schœlcher qui se terminait ainsi : « J'ai besoin d'exprimer le mépris que m'inspirent les lâches

insultes adressées aux proscrits par les misérables qui rédigent le *Morning-Post* et le *Times.* »

Toute l'Angleterre s'émut. Il y eut des meetings à Londres, à Finsbury, à Newcastle, à Glascow, qui flétrirent le meeting de Jersey et qui promirent l'indignation universelle à qui oserait proposer l'alien-bill. Le ministère dut rengainer son intention.

Les expulsés restèrent donc à Guernesey : Victor Hugo y est encore aujourd'hui, après sept ans. Il y a même acheté une maison, car à Guernesey les étrangers sont des hommes et peuvent loger chez eux.

XXVI.

Ne damnons personne.

J'ai dû raconter la faute de Jersey comme j'avais raconté ses mérites. Mais il n'y a pas de mauvaise action qui ne puisse se réparer. Presque aussitôt, un journaliste, d'un talent ferme et cordial, Julian Harney, appelé de Londres par le groupe généreux, est venu créer à Jersey un journal éloquent qui, peu à peu, refera à l'île une conscience. Quelques années après, le groupe ami était assez fort déjà pour rouvrir la porte aux expulsés: une députation était envoyée à Victor Hugo pour le prier de revenir; il

daignait oublier, on le recevait en triomphe, et un meeting « d'enthousiasme » effaçait le meeting « d'indignation. »

Et puis, si ce petit peuple a péché, de plus grands que lui ont leurs défaillances.

Et puis, somme toute, qu'est-ce qu'a fait l'île? Elle n'a fait que le meeting, et le meeting n'a pas été aussi méchant qu'il en a eu l'air. Il a brûlé un numéro de journal, mais on ne peut jamais faire assez de mal aux journaux. Il a injurié les réfugiés, mais où n'insulte-t-on pas les vaincus? Il a essayé d'aller briser les presses, et un peu les imprimeurs, mais il y a renoncé dès qu'il a vu que les imprimeurs étaient armés de barres de fer. Il a demandé l'expulsion au gouverneur, mais il est évident que, quand même il ne l'aurait pas demandée, le gouverneur la lui aurait accordée. En somme, le meeting a beaucoup parlé, mais le gouverneur a seul agi. Jersey n'a fait qu'aboyer, c'est l'Angleterre qui a mordu.

Et puis, en expulsant des Français, Jersey avait cette circonstance atténuante qu'elle expulsait des Français. Les Français sont médiocrement vénérés dans ces sous-îles; ce ne serait rien s'ils n'étaient que haïs en souvenir des invasions et des revendications sanglantes; mais ils sont surtout méprisés. Cela tient à ce que Jersey et Guernesey ne sont pas près de la France pour les exilés seulement : elles y sont aussi pour les vaincus du code pénal, pour les

banqueroutiers, pour les déserteurs, pour les réfractaires du bagne. Ces insulaires à vie et à intelligence stagnantes n'ont jamais distingué très-précisément ces réfugiés-là des autres. J'ai dit que les expulsés avaient été très-bien reçus à Guernesey. Dans la semaine de leur arrivée, un « réfugié » qui était venu à Guernesey en même temps qu'eux fut accusé de n'avoir pas assez résisté à une dizaine de shillings qui l'invitaient sur une cheminée. Alors un des principaux magistrats de l'île vint chez un des expulsés auquel il supposait de l'influence sur les autres et lui dit que ce n'était pas bien, qu'ils répondaient mal à l'accueil amical qu'on leur avait fait, qu'ils auraient dû se retenir, au moins pendant quelque temps, ne pas commencer sitôt.

XXVII.

Et puis, tout cela n'est pas la faute de la vraie Jersey, de la Jersey de verdure et de granit, des bois qui ne demandaient pas mieux que de continuer leur ombre aux réfugiés, des grèves qui n'ont pas fait de meeting, de l'Océan qui ne s'appelle pas Peter Mourant.

Sois donc acquittée de l'expulsion, et sois remer-

ciée des trois ans que tu nous as donnés, île charmante, fleur de la mer, patrie des expatriés qui te tiens à la porte de la France pour être la première à offrir un asile à ceux qui en sortent; qui, pour consoler les proscrits, leur montres, le jour, de Mont-Orgueil, la flèche de Coutances, et, la nuit, de Saint-Clément, le phare de Saint-Malo; qui fais plus que de leur montrer la patrie, qui la leur rends, qui rends à l'un ses vallées touffues, ses pommiers trempant dans les blés, ses prairies en fleur, ses nids dans les haies, à l'autre ses landes, ses bruyères, ses grands rochers qui combattent la mer; dont la falaise dit aux Bretons : je suis Bretonne; dont la campagne dit aux Normands : je suis Normande; et qui, seule au monde, peux nous dire le dernier mot de l'hospitalité parfaite : vous êtes chez vous!

FIN.

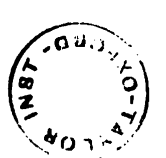


TABLE.

PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

LE CHAMP DE BATAILLE.

ACTE DEUXIÈME.

LE LIEU D'ASILE.

ÉPILOGUE.

TROIS ANS A JERSEY.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

